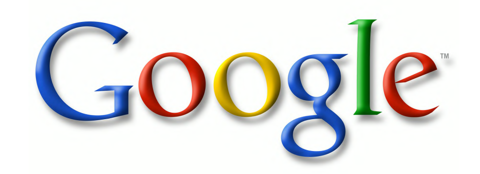
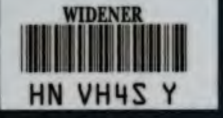
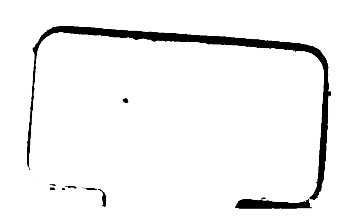



WIDENER
HN VH4S Y



VIE

DE

SAINT FRANÇOIS

DE XAVIER

DE LA COMPAGNIE DE JESUS,

APÔTRE DES INDES ET DU JAPON, PROTECTEUR DE L'ORIENT,

DÉDIÉE

AUX MEMBRES DE LA PROPAGATION DE LA FOI
ET AUX ASSOCIATIONS PLACÉES SOUS LA PROTECTION
DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER.

PAR

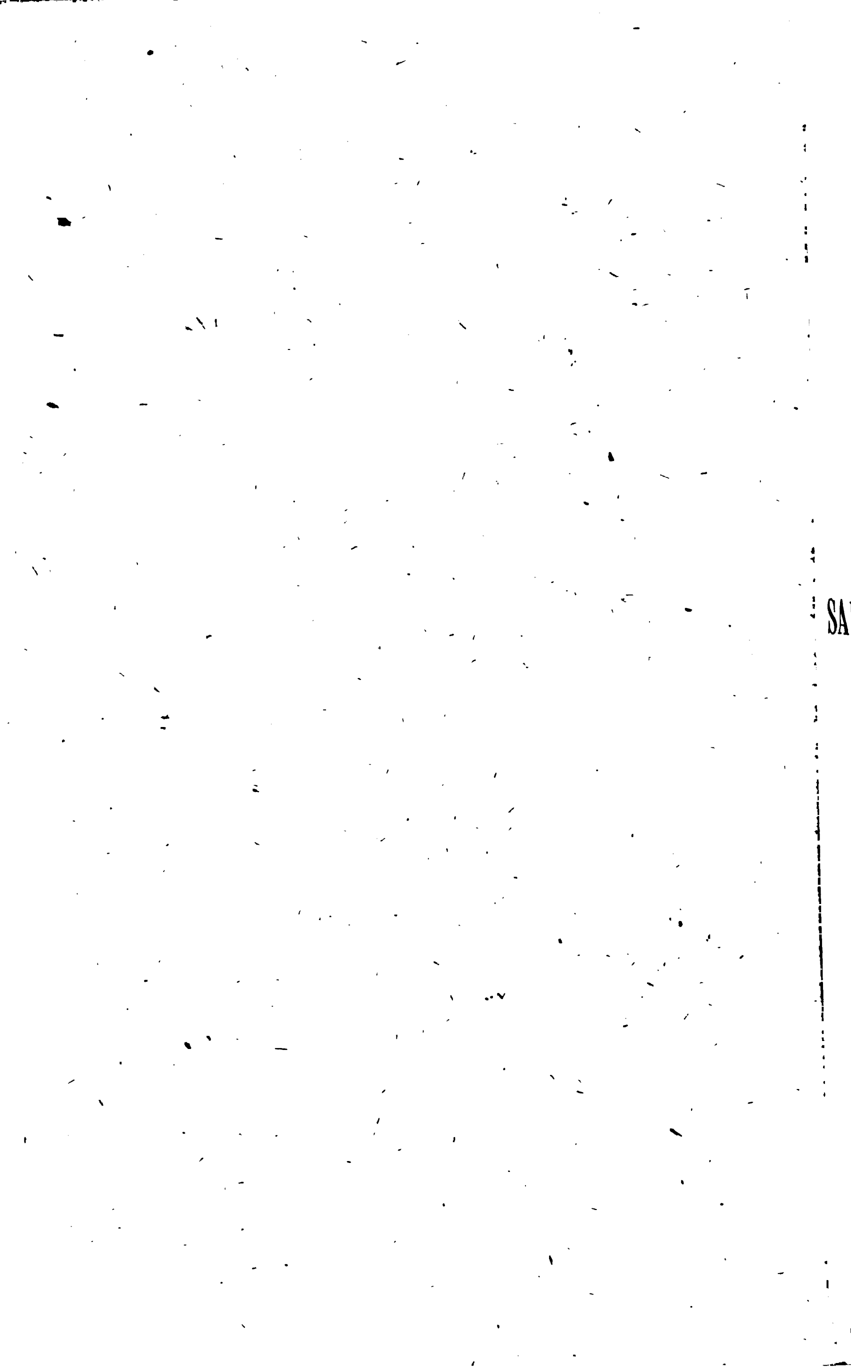
J.-M.-S. DAURIGNAC.

Cet ouvrage est approuvé par Mgr l'Évêque de Beauvais.

QUATRIÈME ÉDITION.

PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 20,
CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES.

1866



VIE

DE

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Vie du R. P. Cathary, S. J. Missionnaire apostolique, mort en odeur de sainteté en 1863, 1 fort vol. in-18 angl. . fr. 3 50

Histoire de Saint-François de Borgia, 1 fort vol. in-18 anglais . . . . fr. 3 50

Histoire de saint Jean-François Régis, apôtre du Velay et du Vivarais. 1 fort vol. in-18 anglais . . . . fr. 3 50

Histoire de saint François d'Assise, 1 vol. in-18 angl. fr. 3 »»

APPROBATION DE MGR PARISIS, ÉVÊQUE D'ARRAS :

« L'*Histoire de saint François d'Assise,* par M. J.-M.-S. Daurignac, a toutes les qualités des précédents ouvrages du même auteur : style convenable et pur, doctrine exacte et solide, manière de raconter sans longueurs et sans lacunes, qui paraît tout dire en ne disant que ce qui est vraiment digne d'intérêt ; elle a de plus un mérite particulier bien précieux pour tant de lecteurs qui se fatiguent si vite, c'est la multitude de petits récits qui se succèdent sans dépendre les uns des autres, et sans pourtant nuire à l'unité de l'ensemble... Dieu veuille accorder beaucoup de succès à cet excellent ouvrage, car ceux qui le liront en deviendront meilleurs ! »

Histoire de saint Ignace de Loyola. 2e édition, 2 beaux vol. in-18 anglais, avec portrait et *fac-simile*. . . . . fr. 6 »»

— *Vie abrégée.* 1 fort vol. in-12. . . . . fr. 2 »»

Histoire de saint François Xavier, 2e édition, revue et augmentée. 2 beaux vol. in-18 angl., avec portrait et *fac-simile*. fr. 6 »»

— *Vie abrégée.* 1 fort vol. in-12 . . . . fr. 2 »»

Cet ouvrage est approuvé par Mgr l'évêque de Beauvais.

Sainte Jeanne de Chantal, modèle de la jeune fille et de la jeune femme, et fondatrice de la Visitation. 2e édition, 1 beau volume in-18 anglais . . . . fr. 3 »»

Cet ouvrage est approuvé par NN. SS. les évêques d'Arras et de Beauvais.

Blanche de Castille, mère de saint Louis et de sainte Isabelle, précédée d'une introduction, par le R. P. Th. Ratisbonne. 1 vol. in-18 anglais . . . . fr. 3 »»

Histoire de la Compagnie de Jésus, 2 volumes in-18 anglais, 2e édition . . . . fr. 3 »»

Histoire de saint Louis de Gonzague, 1 volume in-18 anglais, *net* . . . . fr. 3 »»

CAMBRAI. — IMP. DE RÉGNIER-FAREZ, PLACE-AU-BOIS, 28.

VIE

DE

SAINT FRANÇOIS

DE XAVIER

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

APÔTRE DES INDES ET DU JAPON, PROTECTEUR DE L'ORIENT,

DÉDIÉE

AUX ASSOCIATIONS PLACÉES SOUS LA PROTECTION
DE SAINT FRANÇOIS DE XAVIER.

PAR

J.-M.-S. DAURIGNAC.

QUATRIÈME ÉDITION.

PARIS
AMBROISE BRAY, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE CASSETTE, 20,
CI-DEVANT RUE DES SAINTS-PÈRES.

1866

AUX

MEMBRES DES ASSOCIATIONS

PLACÉES

SOUS LA PROTECTION

DE

SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

J. M. S.

APPROBATION

Nous, Joseph-Armand Gignoux, par la Miséricorde Divine et la grâce du Saint-Siége apostolique, Evêque de Beauvais, Noyon et Senlis.

Sur le rapport qui nous a été fait touchant le livre intitulé : *Histoire de Saint François Xavier,* par M. Daurignac, avons approuvé, comme par ces présentes approuvons, ledit ouvrage, et le recommandons à nos diocésains.

La lecture de la vie des Saints est malheureusement trop négligée, malgré les fruits précieux qu'elle produit ordinairement dans les âmes. Nous ne pouvons que féliciter l'auteur de l'intérêt qu'il a su répandre sur le récit des admirables vertus et des œuvres si grandes de saint François Xavier; et nous espérons que cet ouvrage contribuera à la gloire de Dieu et à l'édification des fidèles.

Donné à Beauvais, sous notre seing, notre sceau et le contreseing du secrétaire de l'Evêché, le 4e jour du mois de juin de l'an de Notre-Seigneur mil huit cent cinquante-huit.

JOS.-AR., *Evêque de Beauvais, Noyon et Senlis.*

Par Mandement de Monseigneur :

Laurent, *chan. hon., secrét. général.*

PRÉFACE

En publiant une nouvelle histoire du grand apôtre de l'Orient, notre but a été de le faire mieux connaître, et surtout de le faire aimer. Pour atteindre ce double but, nous avons fréquemment employé sa correspondance. Lui-même rend compte de ses longs et périlleux voyages et de ses travaux apostoliques; souvent il communique ses sentiments et ses impressions les plus intimes, et, ainsi rapproché du lecteur, il semble agir sous ses yeux, lui parler, vivre près de lui et avec lui.

Mais cet ouvrage, en deux volumes, imprimé sur beau papier et orné du portrait et d'un *fac-simile* de la signature du saint, ne peut être d'un prix accessible aux masses, c'est ce qui nous a inspiré la pensée de donner une édition, moins étendue, en un seul volume, et de la dédier aux Associations qui, placées sous la protection spéciale de l'illustre apôtre des Indes et du Japon, ont d'autant plus de droits à le bien connaître, et d'autant plus de motifs pour l'aimer.

C'est aux lecteurs des classes laborieuses que ce

livre est destiné, et particulièrement à ceux d'entre eux qui font partie soit de l'Association de la propagation de la foi, soit de la Société des ouvriers, dite *de Saint-François-Xavier,* soit de celle récemment établie en Belgique, sous le même patronage, pour la conversion des pécheurs. La *Vie de saint François de Xavier* que nous leur offrons aujourd'hui, — plus complète que celle du P. Bouhours, — est absolument conforme à celle que nous avons publiée en deux volumes. Nous en avons retranché seulement des faits, notes ou documents historiques de peu d'intérêt pour la majorité des lecteurs, ainsi que quelques lettres du saint n'ayant aucun lien nécessaire avec l'enchaînement des faits. Ces modifications suffisent pour mettre cette édition à la portée de tous, et la rendre populaire. Puisse ce livre se répandre beaucoup, faire aimer le saint apôtre de l'Orient, et contribuer à propager son culte !

J.-M.-S. DAURIGNAC.

PREMIÈRE PARTIE

PARIS

(Avril 1506 — Novembre 1536.)

I

A l'extrémité orientale de la Navarre espagnole, non loin de la petite ville de Sanguesa et dans la vallée d'Aibar, s'élève fièrement un rocher escarpé, couronné par une forteresse dont l'origine remonte aux premiers temps de la féodalité. Abritée par les Pyrénées et placée comme une sentinelle avancée sur les confins de la Navarre, elle semble en garder l'entrée et défier l'Aragon d'en franchir les limites. Les créneaux dont sa plate-forme est entourée, les machicoulis de ses fortes murailles, les meurtrières de la roche dure qui forme ses remparts, attestent encore aujourd'hui les assauts qu'elle eut à soutenir au temps où chacun des divers souverains qui régnaient sur la vieille Espagne, était continuellement en guerre avec les rois ses voisins, dont il ne cessait de contester les droits. Cet ancien manoir, posé là comme un nid d'aigles, n'est accessible qu'au moyen d'une rampe naturelle qui aboutit au premier étage, dont la porte est bardée de fer. Du côté opposé, on descend, par l'étage inférieur, dans la vallée où une église et quelques habitations en petit nombre composent le village dépendant de la châtellenie.

Cette antique forteresse est le château de Xavier.

Au commencement du quinzième siècle, l'unique héri-

tière de la famille de Aznarez y Xavier, alliée aux premiers souverains de la Navarre, porta ce fief dans la maison d'Azpilcueta par son mariage avec le seul descendant de cette noble famille, don Martino, qui occupait une des premières charges à la cour. A sa mort, don Martino d'Azpilcueta ne laissa d'autres héritiers de son nom qu'un fils engagé dans les Ordres sacrés, et une fille qui réunissait toutes les qualités désirables à tous les titres et fiefs de son père et de sa mère. Le roi de Navarre, Jean III, voulant tenir lieu de père à la belle et riche héritière dona Maria d'Azpilcueta de Aznarez y Xavier, qu'il regardait comme sa parente, choisit parmi les seigneurs de sa cour celui qu'il jugea le plus digne d'une telle alliance, et lui fit épouser don Juan de Jasso, seigneur d'Idocin, qu'il aimait d'une tendre affection. Don Juan était un des hommes les plus distingués de son époque; il avait longtemps présidé le conseil de son souverain; il avait été son ambassadeur extraordinaire auprès des rois catholiques Ferdinand et Isabelle; il s'était fait une réputation dans les lettres, et sa capacité, son intelligence, son intégrité dans les affaires, la parfaite loyauté de son caractère et la solidité de ses vertus lui avaient concilié l'estime et l'affection de tous les courtisans.

Le roi de Navarre, ne voulant pas laisser s'éteindre dans la personne de dona Maria les nobles familles dont elle était le seul rejeton, décida que don Juan de Jasso joindrait à son nom et à ses armes les noms et armes des Azpilcueta et des Xavier. Il fut convenu en outre, et ce fut une des clauses du contrat, que s'il provenait plusieurs enfants de ce mariage, le dernier prendrait les noms et armes de Xavier, afin de conserver, par la branche qui naîtrait de lui, le souvenir du don que le roi Thibaud Ier avait fait, deux cent cinquante ans auparavant, à la famille de Aznarez, du château fort et de la terre de Xavier, en reconnaissance *des bons et loyaux services qu'elle avait rendus à la couronne.*

Dieu bénit abondamment l'union de don Juan et de dona Maria, non-seulement par les nombreux enfants qu'il leur donna, mais surtout par les grâces qu'il se plut à répandre sur deux d'entre eux. Tous leurs fils, à l'excep-

tion du dernier, prirent la carrière des armes dans laquelle s'étaient illustrés leurs aïeux; tous s'y distinguèrent par leurs vertus autant que par leur vaillance et leur capacité.

Une seule fille avait été accordée aux vœux de don Juan et de dona Maria, dès les premières années de leur union. Belle et vertueuse comme sa mère, Magdalena avait acquis la confiance et l'affection de la reine Isabelle, qui la demanda et l'obtint en qualité de *fille d'honneur*, et dont elle fit sa favorite. Mais, au milieu des plaisirs, du bruit, des assujettissements de la cour, Magdalena ne pouvant donner à sa fervente piété l'essor dont elle avait besoin, quitta la cour, se retira dans le monastère de Santa-Clara, à Gandia, dans le royaume de Valence, et parvint à une éminente perfection.

Le dernier enfant de don Juan et de dona Maria fut don Francisco.

Né le 7 avril 1506, au château de Xavier dont on lui destinait le fief, Francisco en porta le nom; mais il annonça dès son enfance un goût si ardent pour l'étude, que ses parents, en prévision d'une vocation ecclésiastique, firent prendre aussi au plus jeune de ses frères, le nom de Xavier qu'ils tenaient à conserver et à perpétuer dans leur maison.

Francisco grandissait, et, à mesure que sa belle intelligence se développait, son goût pour l'étude devenait une passion qui fit juger de son avenir. Tous ses frères n'aspiraient qu'à s'illustrer dans la profession des armes; Francisco, avec toutes les qualités nécessaires pour y briller avec éclat, n'en avait pas le goût, et il était aisé de prévoir qu'il n'en embrasserait d'autre que celle des sciences. Tout ce qu'il fut possible de lui enseigner en Navarre, il le saisit, il l'enleva avec une promptitude étonnante; une telle facilité et de tels progrès ne pouvaient laisser d'hésitation à ses parents sur le parti qu'ils avaient à prendre pour lui.

L'Université de Paris était alors la plus célèbre de l'Europe; les jeunes étudiants y étaient envoyés de tous les pays, malgré la difficulté des voyages et des relations. Don Juan de Jasso dut seconder les prodigieuses dispositions de son plus jeune fils et l'envoyer à Paris... Ce sa-

crifice était grand; car déjà les aînés de la famille en étaient éloignés et promettaient de se rendre dignes du nom qu'ils portaient. Dona Magdalena était entrée depuis quelques années dans le monastère de Santa-Clara, et, de cette nombreuse famille, le dernier-né, celui qui avait reçu les dernières caresses prodiguées à l'enfance, le seul qui restait encore et charmait le foyer paternel par les aimables qualités de son cœur et de son esprit, il fallait l'éloigner aussi, et l'éloigner bien davantage! Mais son intérêt l'exigeait, ses parents surent être généreux pour l'avenir de leur fils bien-aimé. Don Francisco avait dix-huit ans, il avait fini ses études, il désirait faire son cours de philosophie; il partit, vint à Paris, et entra au collége de Sainte-Barbe.

Aimable, beau, élégant de formes, gracieux dans ses mouvements, distingué dans ses manières, il suffisait de le voir pour deviner la noblesse de son origine. Son admirable intelligence, sa passion pour l'étude, les brillantes qualités de son esprit lui donnaient une supériorité incontestable sur tous les jeunes gens de son âge. Son front blanc et pur, la fraîcheur de son teint, le calme de ses traits, indiquaient l'absence des mauvaises passions. La franchise et l'énergie de son caractère, l'élévation et la délicatesse de ses sentiments, la bonté et la générosité de son cœur mélangeaient leurs reflets dans ses grands yeux bleus où, parfois, se révélait le génie, et dont le regard doux et pénétrant semblait exercer une attraction magnétique sur tout ce qui l'approchait. Le nez bien fait, la bouche expressive et agréable, le sourire fin et bienveillant; des cheveux châtains dont la nuance foncée faisait ressortir l'éclat de son teint et la blancheur de son front; une taille un peu au-dessus de la moyenne et admirablement proportionnée, tout cet ensemble d'une harmonie parfaite faisait de Francisco un type de distinction, et lui donnait un charme irrésistible. Il était impossible de le voir sans éprouver le désir de le connaître davantage, et on ne pouvait le connaître sans l'aimer.

Don Francisco commença son cours de philosophie avec la volonté bien arrêtée de surpasser tous ses condisciples, et il y réussit; car il n'y avait pas de difficulté pour son in-

telligence, et il travaillait avec une ardeur dévorante. On disait de lui que « jamais écolier ne joignit tant de travail à tant de facilité. »

Parmi les étudiants de sa classe, Francisco distingua surtout Pierre Lefèvre, un des plus remarquables par son assiduité à l'étude et des plus attrayants, des plus sympathiques par les qualités de son esprit et de son cœur. Xavier, charmé de sa modestie, de sa douceur et de l'agrément de son esprit, désira se rapprocher de lui, et Pierre qui, de son côté, admirait la vaste et belle intelligence du jeune Navarrais, autant qu'il aimait son noble caractère et le charme qu'il répandait autour de lui, fut ravi de s'en voir aimé. Bientôt les deux amis n'eurent plus qu'une chambre, et partagèrent leurs délassements comme leurs travaux, leurs plaisirs comme leurs peines; tout devint commun entre eux, et les succès de chacun faisaient la joie de tous les deux.

Dieu préparait ainsi l'accomplissement de ses grands desseins sur l'un et sur l'autre, car cette intimité était en opposition avec les idées de l'époque.

Pierre Lefèvre, fils d'un agriculteur de Villaret, près de Genève, avait gardé les troupeaux dans son enfance. Sa tendre piété, le développement extraordinaire de son intelligence et son désir d'apprendre le latin, déterminèrent son père à le confier à un professeur du voisinage, dont il connaissait le mérite et la piété. Pierre étudia près de lui avec un tel succès, que don Georges Lefèvre, son oncle, prieur d'un monastère de Chartreux, ayant examiné ses dispositions, jugea nécessaire de lui faire pousser les études aussi loin que possible, et obtint de son frère qu'il fît les frais de l'envoyer suivre un cours de philosophie à l'Université de Paris. C'était un sacrifice pour la médiocrité de sa fortune, mais le père de Lefèvre, trop chrétien pour résister à la volonté de Dieu sur son fils, se résigna à subir la gêne pécuniaire et la privation de cœur qu'allaient lui apporter ce grand éloignement et cette longue absence, et il envoya Pierre au collége de Sainte-Barbe.

Xavier, en distinguant ce jeune étudiant, avait appris sa modeste origine et la simplicité rustique de ses premières occupations; mais, chose étrange au seizième siècle, le

fier Espagnol, le descendant des rois de Navarre, celui dont les frères étaient admis avec distinction à la cour d'Aragon et de Castille, choisit pour ami le fils du pauvre agriculteur d'un village de la Savoie, et il s'établit entre eux une intimité fraternelle ! Quelle différence pourtant dans leurs caractères dans leurs habitudes, dans leur éducation, dans leurs goûts, dans leurs idées! Pierre était d'une piété d'ange ; Francisco, élevé très-chrétiennement, avait conservé les pratiques essentielles, mais il n'allait pas au delà. Il était orgueilleux et fier, délicat sur le point d'honneur, un peu vain de sa personne et de la supériorité de ses brillantes facultés. Pierre était humble, simple, modeste, même un peu timide et ne se doutait pas, malgré ses succès et les louanges de ses professeurs, de l'étendue de ses moyens.

Les deux amis travaillaient avec une égale ardeur, dans cette douce intimité qu'aucun nuage n'avait troublée, et ils calculaient avec joie que leurs études marchant avec un égal succès, ils recevraient leurs grades le même jour, et partageraient encore ce dernier triomphe, ces derniers applaudissements. Il n'y avait plus longtemps à attendre; cette pensée les encourageait, les pressait, et ils travaillaient avec d'autant plus de courage et une assiduité dont rien ne les pouvait distraire.

Cependant la présence de Francisco manquait au manoir de Xavier. Les journées y paraissaient plus longues, les soirées y étaient dépourvues de charmes depuis que la gaieté d'esprit, la vivacité de mouvement, le caractère aimable du jeune étudiant n'animaient plus cette solitude. Deux années s'étaient écoulées depuis son départ; et deux années sont bien longues pour des cœurs de père et de mère séparés de leurs enfants! Dona Maria s'efforçait de dissimuler sa tristesse, mais don Juan était clairvoyant, et souvent il agitait la question du rappel de leur plus jeune fils; alors dona Maria faisait un nouvel effort et le détournait de cette pensée dans l'intérêt de leur cher Francisco, et l'un et l'autre souffraient de tant d'abnégation.

Dona Magdalena, leur fille, alors abbesse du monastère de Santa-Clara, avait une telle réputation de sainteté qu'on venait la consulter de fort loin; il était prouvé qu'elle re-

cevait des lumières prophétiques, toujours justifiées par les évènements.

Don Juan lui écrivit et lui demanda son avis sur le rappel de Francisco. La sainte abbesse, éclairée d'en haut, répondit à son père :

« Si la gloire de Dieu vous est chère, laissez mon frère à Paris, afin qu'après la philosophie il y étudie la théologie, car Dieu m'a fait connaître que Francisco est un vase d'élection destiné à porter dans les Indes le flambeau de la Foi. »

Cette magnifique et terrassante nouvelle produisit un indicible mélange d'impressions dans le noble manoir!... Quelle espérance restait-il maintenant d'y revoir jamais celui qui y avait répandu tant de douceur et de charmes?... Quelle serait la marche de la Providence dans ses vues sur lui?... Quelle route prendrait-il pour aller.... dans les Indes? au milieu de peuples infidèles dont la sauvagerie, la cruauté même, inspiraient la terreur!... Et pourtant quel bonheur, quelle gloire pour ce père et cette mère à qui Dieu daignait faire annoncer par un de leurs enfants, dont la réputation de sainteté s'étendait dans tout le royaume de Valence, que leur Francisco tant aimé était le « vase d'élection » destiné à porter l'Evangile dans les vastes contrées subjuguées naguère, au delà des mers, par les armes européennes... Don Juan et dona Maria surent remercier Dieu de cette faveur, en lui offrant le douloureux sacrifice dont elle était le prix.

Xavier resta donc à Paris; il y continua son cours de philosophie et le termina d'une manière si brillante, qu'on lui offrit aussitôt une chaire de cette faculté au collége de Beauvais; car alors nul ne pouvait être agrégé à l'Université, et obtenir le grade de docteur en théologie, s'il n'avait enseigné la philosophie durant sept années consécutives.

Ainsi que l'avaient désiré les deux amis, Pierre Lefèvre fut reçu *maître ès-arts* en même temps que Xavier, et avec un succès presque égal.

En recevant sa nomination à la chaire du collége de Beauvais, Francisco prit la main de son ami et lui dit, avec le sentiment de franche cordialité qui charmait leur vie d'étude :

— Pierre, je professerai au collége de Beauvais, mais je garderai ma chambre d'étudiant de Sainte-Barbe, et nous ne nous séparerons pas.

— Vous me rendez d'autant plus heureux, lui répondit Pierre, que je suis très-décidé à suivre un second cours de philosophie avant de commencer la théologie; je passerai ainsi plusieurs années de plus avec vous.

— C'est ce que j'ai calculé, reprit Xavier; vous pourrez même suivre le cours de théologie en demeurant à Sainte-Barbe, et, bien que nos travaux soient différents, notre vie commune nous sera toujours douce; on travaille mieux et on se repose mieux à deux quand on est lié comme nous le sommes.

— Nous en jouirons ces quelques années; plus tard.... l'avenir est à Dieu!...

— Oui, n'allons pas au-devant sur la question de notre séparation; nous en reparlerons en 1534, ce sera assez tôt.

II

Rien ne semblait devoir amener de changement dans la vie intime des deux amis, lorsqu'un jour, le docteur Penha, qui avait été leur professeur de philosophie, et qui l'était encore de Lefèvre, les voit se promener, après le dîner, avec un de ses nouveaux écoliers, dont tout le collége se préoccupait assez curieusement.

C'était un homme de quarante ans environ. Sa démarche grave et un peu raide accusait une souffrance ou une gêne dans les mouvements. Bien qu'il fût un peu moins grand que Francisco, sa beauté, d'ailleurs remarquable, était plus mâle, ses traits plus énergiques; peut-être cette différence tenait-elle à celle de l'âge. Son teint bronzé annonçait l'homme rompu aux grandes fatigues, et son œil bleu, un peu enfoncé et plein de feu laissait deviner une âme fortement trempée, une intelligence supérieure, une volonté qui devait surmonter tous les obstacles; mais l'intimité seule pouvait saisir cette expression habituellement dérobée à l'observateur par une large paupière frangée de longs cils, et qu'il tenait toujours baissée.

Le docteur Penha, le voyant avec les deux amis, va droit à Lefèvre, le prend par-dessous le bras et l'emmène, laissant Francisco seul avec l'étranger. Le procédé n'était pas probablement du goût de notre jeune professeur, car peu d'instants après, il monta dans sa chambre où Pierre le rejoignit presque aussitôt :

— Vous avez été patient tout ce temps-là, Francisco? lui dit-il en entrant.

— Que voulez-vous, mon cher, il continuait à prêcher sans vous; je lui ai fait observer que vous y perdiez trop, et pour lui éviter la peine de recommencer en votre faveur je l'ai engagé à remettre la suite à demain.

— Maître Penha vient de me parler de lui et m'a proposé de lui répéter ses leçons; j'ai accepté.

— Vous avez bien fait; à son âge il est plus facile de redire toujours la même sentence que d'apprendre la philosophie. Maître Penha vous a-t-il dit s'il a su quelque chose de ce mystérieux écolier?

— Rien absolument. Il se donne le nom d'Inigo, voilà tout ce qu'en sait maître Penha; nous en savions autant que lui.

Quelques mois après, Lefèvre qui appréciait chaque jour davantage l'étudiant dont il était le répétiteur, témoigna à Xavier le désir de le prendre en troisième dans leur chambre commune, et la Providence qui disposait toujours les choses pour l'accomplissement de ses vues sur les deux amis, se servit de la délicate amitié de Xavier pour le faire consentir à la chose la plus désagréable pour lui : la vie commune avec un homme qui lui était en quelque sorte antipathique. Lefèvre exerçait une telle influence sur le cœur de Francisco, qu'il pouvait tout lui demander sans avoir à craindre même l'apparence d'un refus.

— Bien volontiers, répondit-il, puisque vous le désirez, je lui imposerai seulement une condition.

— Laquelle?

— Il sera tenu de ne prêcher que le jour, la nuit, jamais !

— Je ne pense pas qu'il ait l'intention de nous empêcher de dormir.

— Mon cher ami, il peut être entraîné par le charme de sa propre éloquence, et ce serait fâcheux pour notre repos; d'autant plus que nous avons la mémoire assez sûre pour avoir retenu à tout jamais son inévitable: « *Quid prodest?* »

Pierre sourit doucement, mais, au fond du cœur, il remerciait Dieu d'avoir amené ce rapprochement dont il espérait beaucoup pour son ami le plus cher. Il fut convenu que le nouvel étudiant viendrait s'installer dans leur chambre dès qu'il aurait terminé quelques affaires qui le retiendrait au dehors quelque temps encore. En attendant, Inigo répétait souvent à don Francisco cette parole divine qui l'irritait : « Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? » et il n'obtenait en retour qu'une raillerie, une parole de dédain, quelquefois un silence plus offensant encore. Mais Inigo ne se décourageait pas. Pierre, dont les progrès dans la vie spirituelle étaient remarquables depuis qu'il lui avait donné toute sa confiance, tâchait de l'aider de sa douce influence et n'était pas plus heureux : les succès de Xavier dans les sciences et dans le monde flattaient sa vanité jusqu'à le rendre sourd à la parole évangélique qu'on ne cessait de lui rappeler.

Un jour, Inigo, après lui avoir parlé assez longtemps sur la vanité des choses de la terre avec aussi peu de succès que de coutume, termina comme à l'ordinaire par cette parole descendue du ciel :

Que sert à l'homme de gagner tout l'univers, s'il vient à perdre son âme? — Vous le comprendrez un jour, don Francisco! ajouta-t-il.

— Que sert à l'homme de prêcher du matin au soir s'il ne réussit qu'à perdre son temps? lui répliqua Xavier sur le ton de la plaisanterie.

— Il a rempli son devoir, et celui qui n'en a pas profité a manqué au sien, don Francisco.

Francisco se mit au travail sans répondre.

Deux jours après, Inigo lui présentait des écoliers bien capables d'apprécier son mérite, et à qui il avait fait le plus grand éloge de la science et de l'éloquence du jeune professeur. C'était le prendre par le côté faible. Francisco d'ailleurs avait le cœur le plus sensible et le plus recon-

naissant. Il remercia Inigo avec effusion, en se condamnant intérieurement de l'avoir traité jusqu'alors avec tant de rigueur.

A partir de ce jour il renonça à son système de défense par l'épigramme, et supporta les pressantes instances d'Inigo; mais il les supporta seulement.

Bientôt, Francisco se trouvant avec don Juan de Madeva, lui parla d'Inigo, du mystère dans lequel il se renfermait, de la curiosité qu'il excitait et de l'édification de sa vie. Don Juan comprit tout aussitôt :

— Comment! dit-il à Xavier, vous le voyez tous les jours et vous n'avez pas découvert qui il est?

— Impossible de lui arracher son secret!

— C'est le plus jeune des d'Onhez, Ignacio de Loyola! C'est le *beau page du roi!* ce brillant officier qui disparut après la prise de Pampelune, et qui depuis est devenu un saint; du reste, c'est une sainteté qui déplaît fort à ses frères et qui les humilie beaucoup. Un d'Onhez vêtu comme un mendiant, vivant d'aumônes, prêchant partout!... Sa famille a tout fait pour le retenir auprès d'elle, mais l'exaltation d'Ignacio a résisté à toutes les instances.

Francisco était atterré! Don Juan aurait pu parler longtemps encore sans être entendu. Xavier connaissait la famille de celui qui se faisait appeler Inigo; il ne le connaissait pas lui-même, mais ceux de ses frères qui étaient à la cour des *rois* catholiques l'y avaient connu, leurs familles avaient toujours été en relation, et c'était cet Ignacio que lui, Xavier, avait d'abord regardé comme un homme de basse naissance, et que plus tard il avait traité avec tant d'ironie! Il appréciait maintenant tout ce qu'il y avait d'héroïsme dans la vie humble et pauvre de don Ignacio! Les réflexions se présentaient en foule, mais ses succès dans le monde et ses espérances d'avenir repoussaient violemment les reproches de sa conscience, et cette lutte ne devait plus lui laisser de repos.

Le jour même de sa rencontre avec Juan de Madeva, Francisco dit à Pierre Lefèvre ce qu'il avait appris, puis il l'avoua franchement à don Ignacio qui en reconnut simplement la vérité. Dès ce moment, la plus sincère amitié les unit; mais Ignacio n'avait que le côté humain de Fran-

cisco; il tenait une grande partie de son cœur, rien de son âme; il espérait pourtant, il espérait beaucoup, car il voyait le combat intérieur qui agitait son ami, et il le suivait avec un bien tendre et bien vif intérêt sans paraître l'avoir deviné. Pierre Lefèvre priait ardemment avec lui pour l'âme qui leur était si chère, et ils attendaient ainsi le moment de la grâce qu'ils appelaient de tous leurs vœux.

Cependant Ignacio allait bientôt finir son cours de philosophie, et Pierre, résolu à faire vœu de pauvreté et à partager la sainte vie de son ami, dut retourner en Savoie afin d'y régler ses affaires d'intérêt et dire un dernier adieu à sa famille. Il partit avec l'espoir qu'Ignacio, établi depuis quelques jours dans leur chambre commune, parviendrait à pénétrer dans l'âme de Francisco pendant sa longue absence, car il devait passer plusieurs mois en Savoie.

Après le départ de Lefèvre, Francisco put étudier mieux encore toutes les perfections de don Ignacio; et plus il l'admirait, plus il se reprochait l'injustice des railleries qu'il lui avait prodiguées si légèrement; il était aimable et prévenant pour lui, il l'aimait véritablement, mais c'était tout. Don Ignacio ne gagnait absolument rien au delà, et malgré la lutte intérieure dont il suivait les mouvements, il le voyait toujours aussi avide de la gloire qui passe, et aussi peu empressé de rechercher celle qui est éternelle. De temps à autre il lui répétait : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme, cher Francisco? » Et il n'ajoutait plus rien.

III

Un soir, Francisco venait de suspendre son travail auquel il n'avait pu se livrer avec son zèle accoutumé, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit doucement pour donner passage à don Ignacio; ce faible bruit le fit tressaillir comme s'il répondait secrètement aux pensées intimes qui le préoccupaient.

En approchant de Xavier, don Ignacio lui tendit la main et sembla l'envelopper du regard le plus tendre, le plus

paternel. Xavier, dissimulant de son mieux l'émotion que lui causait ce regard, se hâta de dire à son ami :

— Vous m'avez donné tant de preuves de votre amitié, cher senhor, que je n'hésite pas à vous en demander une nouvelle. Voulez-vous me rendre un service ?

— Bien volontiers, mon ami ; tout ce que je pourrai faire pour vous, je le ferai avec plaisir; parlez, cher Francisco.

— Vous avez eu la bonté de me prêter de l'argent la dernière fois que j'en ai manqué par le retard du messager [1]. Je me trouve dans le même cas aujourd'hui, et si vous pouvez m'en prêter de nouveau, vous m'obligerez.

— Vous savez que je suis toujours à votre disposition ; je vous remercie de la confiance que vous me témoignez, don Francisco.

— Un ami m'a prié de l'aider, je ne le puis en ce moment ; mais j'ai pensé que vous me donneriez les moyens de le faire.

— Certainement, et de grand cœur ; c'est me rendre heureux que de me donner l'occasion de vous être utile, croyez-le bien.

Francisco porta sur son ami un regard indéfinissable pour tout autre que pour celui à qui il était adressé. Ignacio le comprit, et saisit le moment que la divine Providence semblait lui avoir ménagé, pour pénétrer dans l'âme qui lui paraissait enfin disposée à s'ouvrir.

— Don Francisco, lui dit-il avec émotion, votre cœur est bien bon,... bien délicat !... O mon ami ! il est trop noble, trop grand, trop généreux pour s'arrêter à la terre ! Il n'est pas fait pour elle ! Vos propres réflexions vous l'ont déjà fait sentir, car je vous trouve moins gai que de coutume depuis quelque temps, et aujourd'hui surtout, vous m'avez paru soucieux, préoccupé ; je suis sûr que vous êtes agité intérieurement...

— Ce qui m'agite, répondit Xavier ce n'est pas tant votre

[1] L'Université avait des messagers pour son service exclusif qui parcouraient les provinces et allaient, dans les châteaux, toucher la pension des écoliers qu'ils apportaient aux recteurs ; les écoliers et les professeurs en profitaient pour écrire à leurs familles qui, à leur tour les chargeaient de leurs commissions. Ils étaient les courriers de l'Université.

quid prodest?... C'est le besoin de vous dire que je regrette de vous avoir apprécié si tard, et témoigné si souvent combien vos *sermons* m'étaient désagréables. J'ai horreur de l'injustice, j'ai été injuste à votre égard, et mon cœur me le reproche; voilà tout. Quant à mes idées d'avenir, je ne puis les sacrifier. Je suis touché de votre bonté, de votre générosité de cœur, de toutes les qualités que je vous reconnais et que j'aime; j'admire votre vertu et votre perfection, mais je ne me crois pas appelé à les imiter, et je ne me sens nulle vocation pour renoncer à mes succès présents et à ceux que j'espère pour l'avenir.

— Mais, cher Francisco, vous me forcez de vous opposer encore ce *quid prodest* que vous n'aimez pas! « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? » Votre ambition est noble, je ne le conteste pas; mais celle qui a pour but le ciel, l'éternité, ne l'est-elle pas davantage? Et si vous visez au but que vous savez être le moins beau, le moins grand, le moins durable, est-ce digne d'une âme comme la vôtre? S'il n'y a pas d'autre vie que celle de ce monde, la raison est de votre côté; mais si la vie de ce monde est courte, et si celle de l'autre est éternelle, c'est folie de ne travailler que pour la gloire fugitive de la terre et de perdre ainsi la gloire de l'éternité... Francisco, pouvez-vous me dire ce que sont devenus les riches, les puissants, les heureux de cette vie qui sont morts depuis longtemps? Ils ont eu de l'ambition, ils ont recherché la fortune, les honneurs, la louange des hommes; ils ont atteint leur but, ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient, ils en ont joui..... Que leur en est-il resté à la mort? Qu'ont-ils trouvé en entrant dans l'éternité? Ah! oui, mon ami! je vous le redirai encore, et vous y réfléchirez plus sérieusement : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme? »

— Je puis aimer la science, je puis être sensible à la gloire qui rayonne autour d'elle, et ne pas me damner pour cela.

— En êtes-vous sûr? Vous êtes sûr que Dieu vous demande, au contraire, de lui tout sacrifier dès maintenant, et vous n'êtes pas sûr d'autre chose. N'exposez pas le salut de votre âme sur un *peut-être!*

— Tout sacrifier ! se renfermer dans un petit cercle d'idées étroites.....

— Etroites ! Elles embrassent tous les siècles passés et à venir, l'éternité tout entière, et vous les trouvez plus *étroites* que les vôtres qui se bornent à cette vie et n'embrassent que quelques années ?

— Je ne puis me défendre de trouver quelque chose de bas dans vos idées de perfection, quand je vois qu'elles vous font tendre la main, aller mal vêtu, supporter l'injure... Oh! non ! jamais je ne pourrai partager ces idées-là!

— Vous appelez *bas* ce qui élève l'âme ! Vous appelez *vil* ce qui la rapproche de Dieu ! Car elle s'élève et se rapproche de lui en proportion de sa ressemblance avec Notre-Seigneur, par la pratique des vertus dont il nous a donné l'exemple pendant sa vie mortelle..... Francisco, vous avez une raison trop droite et un cœur trop grand pour ne pas comprendre tout cela. Voyons, mon ami, je connais la sagesse de votre esprit comme je sais la loyauté de votre cœur et la franchise de votre caractère; eh bien ! dites-moi ce que vous trouvez plus raisonnable et plus avantageux, de sacrifier maintenant ce que vous aimez pour vous assurer le bonheur éternel, ou de jouir de ce que vous aimez au prix d'un malheur éternel ? Répondez...

En lui parlant ainsi, don Ignacio s'était rapproché de son jeune ami, il avait pris sa main qu'il sentait frémir dans la sienne, il devinait la lutte engagée dans ce cœur de vingt sept ans, et il en était ému. Francisco ne répondait pas.

— Votre silence répond pour vous, lui dit Ignacio; restons-en là, je suis persuadé que vous-même me direz demain : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? »

— Je n'attendrai pas à demain, lui répondit Francisco, avec des larmes dans la voix; je m'avoue vaincu..... Mais je ne puis tout sacrifier comme vous l'entendez !..... C'est impossible !

— Je comprends que vous le trouviez impossible ce soir, mais une nature comme la vôtre ne peut reconnaître la vérité sans l'aimer et sans s'y attacher avec le dévouement le plus complet.

Francisco ne répliqua pas. Ignacio se leva; il se promena quelques instants dans la chambre; puis, il regarda son jeune ami qui semblait absorbé dans ses réflexions; leurs yeux se rencontrèrent enfin... Ceux de Francisco étaient pleins de larmes.... Don Ignacio s'approche et lui tend les bras; Xavier s'y laisse aller et s'abandonne à toute son émotion...

Le jeune mondain s'était avoué vaincu quelques instants auparavant; maintenant il se rendait.

Ignacio le pressa sur son cœur avec un sentiment d'ineffable consolation! Il pouvait enfin donner à Dieu, et lui donner tout entière cette chère âme qu'il sentait être appelée à de si grandes choses, et qui, dans les desseins de la divine Providence, devait aller établir le règne de Jésus-Christ au milieu des nations les plus barbares, et renouveler, parmi ces peuples, les prodiges éclatants dont la parole des premiers apôtres fut autrefois accompagnée.

Francisco était convaincu, il était éclairé, il sentait que Dieu le voulait tout entier... mais il avait tant à sacrifier qu'il demanda quelques jours encore. Don Ignacio comptait avec trop de confiance sur la droiture et la générosité de son ami, pour douter du résultat de ses réflexions dans la disposition où il le voyait.

— Nous en reparlerons, lui dit-il, quand vous le voudrez. Oui, mon ami; prenez le temps nécessaire, réfléchissez devant Dieu, vous suivrez ensuite son inspiration.

Peu de jours après, don Francisco se déclarait ouvertement disciple de son cher maître dans la vie spirituelle, et il aspirait au moment où il lui serait possible de faire une retraite sous sa direction, en suivant les *Exercices spirituels* que don Ignacio avait écrits à Manreza, sous l'inspiration du ciel. Ce moment était celui où commençaient les vacances. Dès qu'il fut arrivé, Xavier quitta le collége et se sépara du monde, pour vivre pendant quelque temps seul avec Dieu dans la retraite et la pénitence. Il passa les quatre premiers jours sans prendre de nourriture; sa douleur d'avoir offensé Dieu, et son désir de le servir désormais étaient deux sentiments si vifs dans son âme ardente et vraie, qu'il liait ses pieds et ses mains, autant qu'il le pouvait, avant l'oraison, et il se présentait ainsi devant

Dieu, comme une victime prête à lui être immolée; il ne quittait pas le cilice, il jeûnait tous les jours, il priait sans cesse.

Au sortir de sa retraite, Xavier commença l'étude de la théologie, et, toujours dirigé par son saint maître, avança rapidement dans les voies de la perfection. On lui offrit en vain un riche canonicat à Pampelune; il le refusa, ne voulant plus d'autres richesses que celles du ciel. Don Ignacio, le voyant assez fort, lui fit part de son désir d'aller travailler à la conversion des Juifs et des infidèles qui peuplaient la terre-sainte. Xavier lui répondit qu'il le suivrait partout où il irait. Pierre Lefèvre lui avait déjà fait la même réponse quelques mois auparavant.

L'année suivante, 1534, Lefèvre fut ordonné prêtre et célébra sa première messe le 22 juillet. Don Ignacio, qui attendait ce moment pour réunir ceux qu'il avait gagnés à l'œuvre de Dieu, leur conseilla de se préparer à cette réunion par les pénitences corporelles et de longues et fréquentes oraisons, afin d'attirer les lumières divines sur la vocation de chacun, dans la manière dont il devait travailler au salut des âmes pour la plus grande gloire de Dieu.

Au jour fixé, les disciples de don Ignacio, au nombre de sept, se rendirent auprès de lui. Tous, hommes de science, de mérite, de haute intelligence, ils se contemplèrent un instant avec une mutuelle admiration, et éprouvèrent une émotion qui se trahit par des larmes involontaires.

« Je comprends votre émotion, leur dit Ignacio; j'ai voulu laisser ignorer à chacun de vous les noms des compagnons que le ciel lui avait choisi, afin de laisser votre cœur plus libre de suivre les inspirations de Dieu. Je comprends qu'en vous voyant, votre zèle, votre courage, votre confiance redoublent d'ardeur. Dieu vous appelle tous à une entreprise d'une immense importance, j'en suis convaincu. Or, si chacun de vous séparément est capable de grandes choses, que sera-ce en vous réunissant dans une seule pensée, un seul intérêt, un seul but : la gloire de Dieu, le bien de l'Église? Vous avez eu le temps d'examiner devant Dieu votre vocation; vous allez vous prononcer aujourd'hui.

« Pour moi, je n'ai qu'un désir : c'est, avec le secours de la grâce, de conformer ma vie à celle du divin Modèle. La sainteté personnelle de Jésus-Christ ne lui a pas suffi : il a vécu, il a souffert, il est mort pour le salut des hommes. Je veux donc tâcher de l'imiter en cela, autant qu'il sera possible à ma faiblesse. En travaillant à ma propre perfection, je veux me dévouer au salut de mes frères..... »

Puis, il leur dit de quelle douleur son âme avait été pénétrée à la vue des lieux-saints devenus la proie de l'enfer, après avoir été inondés du sang divin, et leur fit part de la résolution qu'il avait prise d'aller travailler à la conversion des infidèles de la terre-sainte.

« Que je serais heureux! s'écria-t-il, s'il m'était donné de verser mon sang pour une telle cause sur cette terre arrosée du sang du Rédempteur! Je veux espérer qu'un jour ce bonheur me sera accordé! En attendant, je suis résolu à me donner, à me consacrer à Dieu entièrement, et à me vouer solennellement à son service pour ne plus appartenir qu'à lui seul! Je veux m'engager irrévocablement, par un vœu solennel, à la pauvreté volontaire, à la chasteté perpétuelle, et au voyage de la terre-sainte! »

L'âme tout entière de don Ignacio semblait passer dans celles de ses disciples, à mesure qu'il leur parlait; il avait cessé, qu'ils l'écoutaient encore. Après quelques moments de silence, tous s'écrièrent spontanément, et d'une voix unanime :

« A la terre-sainte! A la terre-sainte! »

Tous s'engagèrent à suivre leur cher maître à la vie, à la mort; puis, maître et disciples s'embrassèrent avec autant d'émotion que de tendre charité, se promettant de s'aimer désormais comme des frères dont Ignacio serait le chef, *le frère aîné.*

Ils délibérèrent ensuite sur le plan qu'ils devraient suivre, et convinrent qu'après avoir fini leurs études théologiques, ils se rendraient à Venise où ils s'embarqueraient pour la Palestine, à moins toutefois que la Providence leur refusât les moyens de faire ce voyage dans le cours d'une année. Si, après avoir attendu un an à Venise, ils ne pouvaient s'embarquer, ils seraient dégagés de leur vœu

relativement à la terre-sainte, et ils iraient à Rome se mettre à la disposition du souverain pontife.

Ce plan adopté à l'unanimité, Ignacio fixa le jour de la fête de l'Assomption pour leur engagement solennel, qu'ils remettraient dans les mains de la Reine du ciel, en lui demandant de le faire agréer par son divin Fils. Chacun devait se préparer à cette grande donation de soi-même par la prière, le jeûne, les austérités corporelles.

Il y avait alors, à Montmartre, un monastère dont l'église, élevée sur le point culminant de la butte, avait une chapelle souterraine dédiée aux *saints Martyrs*. La croyance générale était que saint Denis et ses compagnons avaient été martyrisés en ce lieu [1].

Ce fut cette chapelle souterraine que choisit Ignacio pour sa consécration et celle de ses disciples. Ils devaient y être absolument seuls.

Le 15 août 1534, ils s'y rendirent tous; Pierre Lefèvre, le seul qui fût prêtre, célébra le saint sacrifice. Avant la communion, il se tourna vers ses frères, tenant le corps de Notre-Seigneur, et tous, l'un après l'autre, prononcèrent les vœux de pauvreté et de chasteté, et celui d'aller dans la terre-sainte pour y travailler à la conversion des Juifs et des infidèles, ou de se mettre à la disposition du souverain pontife; puis, ils communièrent avec une ferveur séraphique.

La Compagnie de Jésus venait d'éclore.

L'Espagne a la gloire d'avoir reçu du ciel la première pensée de ce saint Institut, puisqu'au moment où l'immense amour de Dieu pour les hommes la laissa s'échapper de son cœur, elle descendit dans celui d'Ignacio de Loyola, alors à Manreza, en Catalogne. Mais c'est à Paris que la Société de Jésus devait naître. Son premier berceau devait être le lieu où les premiers apôtres des Gaules reçurent la mort de la main même de ceux qu'ils venaient évangéliser et sauver!...

Aussi, désormais, nous ne donnerons plus à l'illustre fondateur de la sainte Compagnie de Jésus, et au plus illustre de

[1] L'église et le monastère portaient alors le nom de Notre-Dame du *Mont-des-Martyrs*, nom dont la corruption populaire fit d'abord *Mont-Martyre*, puis *Montmartre*.

ses apôtres, que les noms d'Ignace et de François, non-seulement parce que, depuis leur célébrité, ils ne sont connus en France que sous ces noms français, mais aussi parce que nous avons presque autant de droits que l'Espagne à les revendiquer comme notre gloire et notre bien. C'est en Espagne qu'ils sont nés, mais c'est en France, c'est à Paris qu'ils ont fait leurs études; c'est à Paris que Xavier s'est converti et qu'il a renoncé au monde et à lui-même; c'est à Paris que saint Ignace et ses disciples se sont voués au service de Dieu et au salut des âmes; enfin c'est à Paris qu'ils posèrent les bases de leurs statuts.

Il fut un temps où la ville de Paris se faisait un honneur de prendre le glorieux titre de *Mère de la Compagnie de Jésus*. — Peut-être le reprendra-t-elle un jour!... Dans l'église de *Notre-Dame du Mont*, on voyait une plaque en bronze sur laquelle la ville de Paris avait fait graver, en latin, une inscription destinée à perpétuer la mémoire de la fondation de la Société de Jésus, et à rappeler que ce lieu fut le berceau de l'*ordre célèbre qui reconnaît saint Ignace de Loyola pour père et Lutèce pour mère*.

Qu'est devenue cette inscription?... Qu'est devenue l'église dans laquelle elle était placée?... Qu'est devenu le monastère?... Tout cela a disparu, jusqu'au nom même du lieu béni où saint Denis reçut la palme du martyre en échange de son sang. Cette glorieuse mort n'est plus rappelée au peuple de Paris que par la barrière qui porte encore le nom de *barrière des Martyrs*...

L'année suivante, 1535, Ignace partit pour l'Espagne, Xavier lui donna ses pouvoirs pour régler ses affaires de famille et d'intérêt, — car il était à craindre que les frères de notre jeune saint ne cherchassent à lui inspirer de fâcheux regrets, s'il allait lui-même les voir et leur faire ses adieux, — et on se donna rendez-vous à Venise.

DEUXIÈME PARTIE

ITALIE — PORTUGAL

(Novembre 1536 — Avril 1541.)

I

Depuis le départ d'Ignace, le nombre de ses disciples s'était accru. Entraînés par la puissance de l'exemple, trois jeunes gens, aussi distingués par leur science que par leur mérite personnel, s'étaient joints à nos fervents religieux, avec la résolution de partager leur vie de pauvreté, d'humilité, d'obéissance et de dévouement. C'étaient deux prêtres, Claude Lejay et Etienne Brouet, et un laïque, Jean Codure; tous les trois avaient fait les mêmes vœux le jour de la fête de l'Assomption, et Xavier et ses frères avaient renouvelé les leurs en même temps.

Ils partirent donc, pour se rendre à Venise, au nombre de neuf : François de Xavier, Pierre Lefèvre, Diego Laynez, Alfonso Salmeron, Simon Rodriguez, Nicolas Bobadilla, Claude Lejay, Etienne Brouet et Jean Codure. Ils se mirent en route le 15 novembre 1536, vêtus de la robe longue, un bâton à la main, le bréviaire sous le bras, le chapelet sur leur poitrine, extérieurement, afin de témoigner, dans les pays protestants qu'ils traverseraient, leur attachement à la religion catholique; ils portaient sur le dos une petite valise contenant quelques livres et leurs manuscrits. Le voyage devait se faire à pied, en demandant l'aumône, et devait être de longue durée, car la

guerre avec Charles-Quint rendant impraticable une grande partie des frontières, ils se virent forcés de passer par la Lorraine, de descendre par l'Allemagne et de traverser la Suisse pour gagner l'Italie.

Xavier, heureux de marcher enfin vers le but tant désiré par son zèle et sa ferveur, suivait courageusement ses frères depuis plusieurs jours, lorsque, tout à coup, il leur déclare avec une tristesse navrante qu'il ne peut aller plus loin :

— Mais pour quel motif ? lui demandent-ils avec empressement. Vous êtes malade, n'est-ce pas ?

— Oui, je l'avoue...

— Je m'en doutais, dit Lefèvre qui connaissait bien son ami; votre visage porte l'empreinte d'une grande souffrance. Qu'éprouvez-vous?

— J'ai un peu de fièvre... je ne puis plus marcher... Continuez sans moi, je vous rejoindrai plus tard.

— Que nous vous laissions ici ! que nous vous abandonnions ! Certainement non. Il doit y avoir un médecin dans ce village ou dans les environs; nous allons vous soigner et non vous quitter.

A ce mot de *médecin*, François pâlit, et portant sur son ami un regard suppliant :

— Oh ! non, lui dit-il, je vous conjure de me laisser ici et de partir.

Lefèvre insista néanmoins, et Xavier se vit forcé d'avouer toute la vérité à celui qui, depuis si longtemps, possédait toute sa confiance. Voici ce qu'il lui apprit :

Un des plus grands plaisirs de Xavier, dans sa vie d'étudiant, avait été celui de la course ou des jeux dans lesquels on se plaisait à admirer la souplesse, la grâce et la légèreté de ses mouvements. Il excellait dans tous les exercices du corps, et cette étonnante agilité, jointe à son élégance naturelle et à sa remarquable beauté, excitait autour de lui un murmure si flatteur, qu'il ne se refusait jamais à ce genre d'amusement. Cette vanité, François la déplorait amèrement depuis qu'il en avait compris le néant, et, dans son désir de l'expier, il avait imaginé de serrer autour de ses jambes, et jusqu'au-dessus du genou, de petites cordelettes qui, après quelques jours de marche,

avaient produit une enflure assez considérable pour couvrir entièrement ces ligatures. Cette douloureuse torture, le jeune saint l'avait soufferte jusqu'alors sans que nul de ses frères pût se douter du supplice qu'il s'imposait. Lefèvre, aussitôt, fit part à ses compagnons de cette triste découverte; on porta le cher malade jusqu'au village le plus proche et on appela un chirurgien qui déclara l'opération impraticable.

— Dieu seul, dit-il, pour l'amour de qui la chose a été faite, peut en guérir les fâcheux résultats. Tenter de retirer les liens, c'est exposer le malade à mourir pendant l'opération.

Xavier, plein de confiance dans la bonté infinie, et bien certain qu'elle ne permettrait pas qu'il fût un obstacle au prompt départ de ses frères, engagea ces derniers à demander à Dieu ce témoignage de sa protection sur leur entreprise.

— Le chirurgien a raison, dit-il, il faut demander à Dieu de me guérir; il le fera, j'en ai la confiance.

Tous, à l'instant se mettent en prières; c'était le soir. Le malade s'endort et passe une nuit très-calme; le lendemain matin, les ligatures étaient tombées d'elles-mêmes, par petits fragments, l'enflure avait disparu, l'inflammation avait cessé, les liens n'avaient laissé nulle trace sur la peau, Xavier était plein de santé.

Après de ferventes actions de grâce, on se remit en marche. Le passage de nos pèlerins à travers l'Allemagne ne fut pas exempt de danger. Les hérétiques, reconnaissant leur orthodoxie au chapelet qu'ils portaient ostensiblement, les insultaient, les menaçaient, ne leur épargnaient aucun outrage. Mais la Providence, qui veillait sur eux, leur donna le courage de supporter toutes ces épreuves sans se plaindre et de la remercier même au fond du cœur, en lui demandant la conversion de ces pauvres égarés; grâce à cette protection divine, ils arrivèrent heureusement à Venise, le 8 janvier 1537.

Leur saint maître les reçut avec des larmes d'attendrissement et de bonheur. Il désirait que ses disciples fussent présentés au souverain pontife avant leur départ pour la Palestine; mais le voyage de Rome ne pouvant s'effectuer

dans le moment, il les dissémina dans les divers hospices de Venise; celui des Incurables fut assigné à Xavier.

Pour juger des progrès que notre saint avait déjà faits sous la direction de saint Ignace, rappelons-nous ce qu'il était au collége de Sainte-Barbe, quatre ans auparavant, et voyons-le maintenant à l'hôpital des Incurables, au moment où on lui dit qu'il y a, dans une salle voisine, un malade dont l'ulcère est si repoussant, qu'il faut un courage surhumain pour l'aborder.

Jamais encore l'élégant Francisco n'avait approché d'une plaie; il avait pour ces sortes de maladies une horreur instinctive qui les lui faisait fuir avec empressement; mais aujourd'hui c'est un homme nouveau; il est transformé de telle sorte, qu'en entendant parler du malade que chacun redoute, son visage semble rayonner de joie. il entrevoit l'occasion de vaincre une répugnance qui lui paraît invincible, mais dont il espère triompher avec l'aide de Dieu. Don Ignacio, son cher maître, ne lui a-t-il pas dit souvent :

« Francisco, souvenez-vous qu'on n'avance dans la vertu, qu'autant qu'on triomphe de soi-même! L'occasion d'un grand sacrifice est chose si précieuse, qu'il ne faut jamais la laisser échapper! »

Or, c'était pour Xavier une de ces occasions qu'il eût fort regretté de perdre. Il demande à voir ce malade; il s'en approche d'abord plein de force et de courage..... Mais l'odeur qui s'en exhale le dégoûte aussitôt et lui fait bondir le cœur!..... C'est le moment de triompher de lui-même pour *faire un pas de plus dans la vertu,* suivant la maxime de son saint ami.

A cette pensée, toute la générosité de ce beau caractère va se révéler : quelque grand que soit le sacrifice, il le fera.

Xavier tombe à genoux devant le malade, il l'embrasse affectueusement, il lui parle de Dieu, il le console et l'encourage, en mauvais italien, il est vrai, mais avec une expression de charité qui le rend bien plus éloquent que ne pourrait l'être le plus beau langage. Il découvre le membre ulcéré..... Son cœur bondit plus fort!..... la nature n'est pas vaincue..... Notre jeune saint veut en

triompher à tout prix, car il sait qu'il combat sous l'œil de Dieu! Il approche son beau visage de ce membre purulent..... Ce visage pâlit..... la nature se révolte..... Xavier se sent défaillir..... Il se hâte de porter ses lèvres sur la hideuse plaie! Il la baise..... il va plus loin, il la suce!!!

Dieu attendait cette dernière victoire!

Xavier se relève plus heureux de ce triomphe sur lui-même, qu'il ne l'avait jamais été de ses brillants succès dans le monde.

Par ce seul trait on peut juger de l'exercice qu'il donna à son zèle, à sa charité, à sa mortification, pendant six semaines qu'il vécut dans ce lieu de souffrances. Infirmier et serviteur des pauvres malades, les services les plus vils étaient ceux qu'il leur rendait préférablement, heureux d'expier dans ces exercices de charité sans gloire aux yeux des hommes, la vanité qu'il ne cessait de se reprocher. Il ne faisait grâce à aucune de ses répulsions naturelles. Il s'était noblement vaincu sous bien des rapports déjà; mais il restait encore une répugnance à surmonter : la vue d'un corps mort lui faisait mal, il était porté à s'en éloigner,... il s'en rapprocha, il ensevelit tous les corps des pauvres qui moururent dans cet hôpital, pendant le séjour qu'il y fit. Il voulait triompher de lui-même en toutes choses; il voulait saisir toutes les occasions de faire un sacrifice, afin d'*avancer chaque jour dans la vertu*. Les malades s'attachèrent promptement aux soins de François de Xavier; jamais encore ils n'en avaient reçu d'aussi doux, d'aussi affectueux. Il avait des consolations pour toutes les souffrances, des encouragements pour toutes les peines, des paroles calmantes pour toutes les douleurs, une tendre charité pour tous, et on l'aimait avec le plus touchant abandon de cœur.

« Que deviendrions-nous, disaient les malades, si nous avions le malheur de le voir quitter l'hôpital ? »

Pauvres malades!

II

Les disciples d'Ignace de Loyola partirent de Venise, vers la fin du carême, pour se rendre à Rome. Le voyage fut long et pénible; il se fit à pied et en demandant l'aumône, qui souvent leur était refusée. « Ils marchèrent « pendant trois jours, le long de la mer, pour se rendre « à Ravenne, sans avoir obtenu même un morceau de « pain. Après les austérités et les fatigues de Venise, « c'en fut assez pour les exténuer; plusieurs d'entre eux « tombaient sans pouvoir faire un pas de plus, au grand « chagrin de leurs compagnons. Ils furent réduits à une « telle extrémité, qu'étant entrés le dimanche de la Passion, « dans un lieu planté de pins, ils se mirent à en cueillir « quelques pommes, encore tout amères, et à y chercher « une nourriture à laquelle ils furent bientôt forcés de re- « noncer. L'humidité de la saison, qui était extrêmement « pluvieuse, les exposa aussi à de continuelles incommo- « dités : après avoir été trempés toute la journée, ils pas- « saient souvent la nuit en plein air; heureux quand ils « trouvaient quelques restes de paille pour s'en couvrir et « s'y étendre ! Comme ils n'avaient pas d'argent pour tra- « verser les fleuves, ils étaient obligés d'abandonner aux « bateliers tantôt un vieux couteau, tantôt un encrier, ou « enfin quelque petite chose à leur usage, et quelquefois « même une partie de leurs pauvres vêtements. Dans « une circonstance de ce genre, pour satisfaire un bate- « lier mécontent, l'un d'eux qui n'était pas dans les Ordres, « se vit contraint de mettre son bréviaire en gage pendant « que ses compagnons restaient en ôtage. De retour avec « le prix demandé, il les délivra, et parcourut ensuite la « ville d'Ancône en demandant l'aumône pour dégager « son bréviaire.

« ..... Quelquefois il fallut faire des milles entiers dans « l'eau jusqu'à la ceinture et même jusqu'à la poitrine. « Un des voyageurs reçut la récompense immédiate de ses « fatigues, car il avait une jambe malade par suite de l'é- « chauffement du sang, et Dieu permit qu'il sortît de cet « étrange bain tout à fait guéri.

« A Ravenne, les amis eurent un moment de repos, « parce qu'on les reçut dans l'hôpital; mais on ne leur « donna qu'un lit. Trois d'entre eux, plus fatigués que les « autres, devaient en profiter; et quand ils virent l'horrible « saleté des draps, ils se décidèrent à s'en servir par « vertu plutôt que par nécessité. Simon Rodriguez, un « des trois, y renonça et s'étendit à terre, trouvant ce lit « plus dur, peut-être, mais aussi plus décent que celui « qu'on leur offrait. Alors il se sentit pris d'un violent re- « mords pour avoir fui cette mortification, et il résolut de « s'en punir à la première occasion.....

« Cependant, ceux qui rencontraient nos pèlerins, tous « étrangers, portant des vêtements pareils, et tous se di- « rigeant vers Rome, les prenaient fréquemment pour des « gens de mauvais renom, venant en Italie afin de se faire « relever de quelque censure, ou absoudre de quelques « crimes énormes. Ils marchaient trois à trois, un prêtre « et deux autres qui ne l'étaient pas encore, Espagnols « et Français, aussi unis de cœur que s'ils eussent eu la « même patrie ou fussent nés de la même mère. Chacun « souffrait plus pour ses compagnons que de ses maux « personnels, et avant de penser à lui-même, s'occupait « toujours de les soulager. »

Le P. Bartoli, à qui nous empruntons cette citation, reproduit ici un fragment remarquable du récit de ce voyage écrit par un de ces héroïques pèlerins, et que nous ne résistons pas au désir de faire connaître à nos lecteurs, dans la persuasion que le trait cité se rapporte à notre saint.

« Lorsque je parcourais Ancône, dit ce Père, pour re- « cueillir en aumônes de quoi racheter mon bréviaire, « j'aperçus sur la grande place un des nôtres qui, mouillé « et pieds nus, s'adressait aux femmes du marché pour en « obtenir soit un fruit, soit quelques légumes. Je m'arrêtai « à le considérer, et me rappelant la noblesse de sa nais- « sance, les richesses qu'il avait abandonnées, ses grands « talents naturels, l'étendue de ses connaissances acquises « et les vertus qui lui auraient donné un si grand poids « dans le monde, je me sentis profondément touché et in- « digne d'être le compagnon de tels hommes. »

Citons encore, d'après le P. Bartoli, un trait bien tou-

chant de la divine Providence à l'égard de ces héros évangéliques qui avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ et faire aimer sa croix.

« Après avoir passé trois jours à Lorette, et y avoir « abondamment goûté les douces joies de la piété et un « peu de repos, ils s'acheminèrent vers Rome, et arrivèrent « à Tolentino de nuit, sans avoir même un morceau de « pain pour réparer les fatigues du jour. Il pleuvait abon- « damment; ils ne rencontrèrent personne à qui pouvoir « demander la charité. Trois d'entre eux allaient en avant, « d'autres se tenaient le long des murs, un peu à l'abri de « la pluie, et l'un d'eux marchait au milieu de la rue, « n'ayant à craindre ni de se mouiller, ni de se salir plus « qu'il ne l'était déjà; il vit venir à lui, au milieu de la « boue, un homme de belle taille et, autant qu'il put en « juger, d'une figure agréable. Celui-ci l'arrêta, lui prit la « main, y mit quelques pièces de monnaie, et se retira « sans dire un seul mot. Dès leur arrivée à une auberge, ils « achetèrent un peu de pain, du vin et des figues sèches, « magnifique repas pour eux et pour quelques mendiants « avec lesquels ils le partagèrent [1]. »

Nos voyageurs, dès leur arrivée à Rome, s'empressèrent d'en visiter les principales églises, et ils achevaient d'accomplir ce pieux pèlerinage, lorsqu'un personnage que nul d'entre eux n'avait remarqué, traversant la rue, vient droit à Xavier, et s'écrie en lui pressant les mains :

— Est-ce bien vrai, cher Francisco? c'est vous que je retrouve ici dans cet état de dépérissement, et vêtu d'une si étrange manière?

— Oui, senhor Pedro, c'est bien moi; mais éclairé par maître Ignacio, touché par la grâce et ne voulant plus vivre que pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

— Et maître Ignacio est-il aussi à Rome?

— Non, senhor; il nous attend à Venise où nous l'avons laissé pour venir, par son ordre, nous présenter au souverain pontife et lui demander sa bénédiction, ainsi que l'au-

[1] *Histoire de saint Ignace de Loyola et de l'origine de la Compagnie de Jésus*, par le R. P. Daniel Bartoli. Trad. de l'italien, 2e édit., 1855. Paris.

torisation d'aller travailler à la conversion des infidèles dans la terre-sainte.

— Eh bien! cher Francisco, venez au palais de la cour d'Espagne, où je réside pendant mon séjour à Rome, comme envoyé extraordinaire de notre seigneur l'empereur et roi, et je me charge de vous procurer très-promptement une audience de Sa Sainteté.

François de Xavier accepta avec empressement, ainsi que ses frères, le moyen que la Providence mettait à leur disposition. Il fut convenu qu'il se rendrait le lendemain, avec Pierre Lefèvre, au palais de la cour d'Espagne pour s'entretenir avec don Pedro Ortiz de l'affaire importante qui les avait amenés.

Pedro Ortiz, envoyé extraordinaire de Charles-Quint près le saint-siége, avait connu intimement Xavier et Lefèvre à Paris; il avait aimé notre jeune saint comme l'aimaient tous ceux qui le connaissaient, et lui fit les plus vives instances pour obtenir qu'il acceptât une chambre au palais de l'ambassade, mais ce fut en vain. François refusa de quitter l'asile qu'il avait trouvé dans l'hôpital espagnol, asile qu'il partageait avec ses frères, et où sa charité trouvait un exercice dans tous les moments dont il pouvait disposer.

Pedro Ortiz avait été à Paris un des plus ardents adversaires d'Ignace de Loyola; il avait fait tous ses efforts pour empêcher le jeune seigneur de Xavier de se laisser entraîner dans cette voie de pauvreté et d'humiliations qu'il ne pouvait comprendre, et il retrouvait maintenant l'aimable et élégant Navarrais tendant la main comme un mendiant dans les rues de la capitale du monde catholique; il le retrouvait pâle, défait, amaigri, presque méconnaissable. Don Pedro voulut savoir les motifs de ce changement, et lorsqu'il apprit les fatigues et les privations de tout genre que la sainte caravane avait endurées de Venise à Rome, lorsqu'il apprit que tous ces cœurs débordaient de joie au milieu de ces souffrances, lorsqu'il vit combien notre saint était heureux dans sa vie d'abnégation et de pénitence, Pedro ne sut plus qu'admirer. Il s'empressa de parler au pape Paul III, qui occupait alors le saint-siége, des disciples d'Ignace, dont la vertu égalait le savoir, de

leur désir d'obtenir la faveur d'être admis à baiser les pieds du père commun des fidèles et à lui demander sa bénédiction apostolique, ainsi que l'autorisation d'aller travailler à la conversion des infidèles de la Palestine. Le pape, ravi de tant de zèle pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes, exprima le désir de les recevoir dès le lendemain et pria don Pedro Ortiz de les lui présenter.

L'accueil du souverain pontife fut des plus bienveillants pour nos fervents pélerins; Paul III demanda à entendre ces jeunes docteurs de l'Université de Paris, et leur proposa des questions théologiques qu'ils traitèrent avec autant de savoir et d'éloquence que de modestie et d'humilité. Le souverain pontife était charmé.

— Nous sommes heureux, leur dit-il, de vous voir unir une telle science à une telle modestie. Que pouvons-nous faire pour vous?

— Très-saint Père, nous sollicitons la permission d'aller dans la terre-sainte pour y prêcher Jésus-Christ, sur les lieux mêmes où il a donné tout son sang pour le salut du monde, et nous conjurons Votre Sainteté de daigner nous accorder sa bénédiction, afin qu'elle nous garantisse celle de Jésus-Christ lui-même sur tous les travaux que nous désirons entreprendre.

— Nous ne pensons pas, reprit le pape, que le voyage de la terre-sainte soit possible : la guerre va éclater, les passages seront interceptés, et ces obstacles peuvent être de longue durée; mais votre zèle serait employé très-utilement ailleurs.

Le souverain pontife les bénit ensuite avec une affection toute paternelle, leur donna une aumône considérable et accorda à ceux d'entre eux, qui n'étaient pas encore prêtres, la permission de recevoir les saints Ordres de quelque évêque et en quelque lieu que ce fût, en qualité de pauvres volontaires.

Après cette audience, nos voyageurs retournèrent à Venise où Xavier reprit son service des pauvres malades à l'hôpital des Incurables. Il renouvela ses vœux, ainsi que ses frères, entre les mains du nonce du pape, Jérôme Varelli, archevêque de Rosana, et peu après, le 24 juin, les

Ordres sacrés leur furent conférés par l'évêque d'Arbe, Vincenti Nigusanti.

Notre jeune saint, heureux de pouvoir travailler plus efficacement encore au salut du prochain, avec le caractère auguste qu'il venait de recevoir, désirait se préparer par une longue retraite à la célébration de sa première messe.

Un jour, après avoir prêché dans le bourg de Monte-Felice, à quatre lieues de Padoue, il retournait à Venise par un autre chemin que celui qu'il avait pris en venant, lorsqu'il aperçut une pauvre cabane en ruines, entièrement abandonnée, dont les abords étaient obstrués par des décombres amoncelés..... Il avance, déblaie l'entrée de cette chaumière, et voit que ses murs sont lézardés, que son toit de chaume est à jour, en un mot, qu'elle est inhabitable et que sa position est complètement isolée :

« Qu'on serait bien ici, seul avec Dieu seul! » se dit-il avec un frémissement de joie.

Et dès le lendemain, il venait prendre possession de cette demeure, afin de s'y livrer, sous le regard de Dieu seul, à tous les exercices de la plus rigoureuse pénitence, à un jeûne de chaque jour, à une oraison continuelle. Il ne sortait de sa cabane que pour aller mendier son pain dans les environs; après avoir recueilli la quantité suffisante pour ne pas mourir de faim, il rentrait dans sa solitude, y macérait son corps et prenait ensuite quelques instants de repos sur ce sol humide et nu. Il passa ainsi quarante jours entiers dans la jouissance des consolations divines et de l'immolation continuelle de lui-même.

Sa retraite finie, François retourna auprès de son maître bien-aimé, alors à Vicence, où furent appelés tous ses frères, et il eut le bonheur de célébrer les saints mystères pour la première fois, en leur présence, appuyé de toutes leurs prières, de tous leurs vœux. Son émotion était si forte, et ses larmes coulaient si abondantes, que les assistants ne purent contenir celles qui remplissaient leurs cœurs....

La santé de Xavier, bien que très-forte naturellement, ne put résister à tant d'austérités; il tomba malade sérieusement peu de jours après sa première messe, et il fallut

bien le traiter comme un mendiant, puisqu'il voulait vivre et mourir dans la pauvreté la plus complète. On le porta à l'hôpital, et là, le noble Xavier, le fier descendant des anciens rois de Navarre n'obtint que la moitié d'un lit ! Il fut placé à côté d'un pauvre malade qui lui était inconnu !....

Dieu lui faisait expier ainsi les sentiments de fierté et les désirs de vaine gloire qui avaient un moment alimenté sa jeunesse..... mais il répandait en même temps de telles consolations dans sa belle âme, que Xavier, loin de regretter ce qu'il avait quitté, était heureux d'avoir un sacrifice de plus à offrir, et remerciait la divine Miséricorde qui daignait lui en ménager ainsi les précieuses occasions.

Cependant, l'année durant laquelle saint Ignace et ses disciples s'étaient engagés à attendre les moyens de passer en Palestine était expirée. La guerre ne laissait plus le moindre espoir d'embarquement; le moment était venu de prendre une décision relative au second vœu, celui de se mettre à la disposition du souverain pontife.

Ignace réunit donc ses disciples et leur dit que, dégagés maintenant du côté de la terre-sainte, il leur restait à accomplir le vœu d'aller à Rome recevoir du pape la destination qu'il jugerait devoir leur donner. Trouvant inutile de les y faire retourner tous, il ajouta qu'il irait lui-même à Rome accompagné de Pierre Lefèvre et de Diego Laynez ; que Xavier et Bobadilla iraient prêcher à Bologne, Rodriguez et Lejay à Ferrare, Codure et Hozes à Padoue, Brouet et Salmeron à Sienne.

Avant de terminer cette réunion, saint Ignace donna des instructions détaillées à ses disciples, et ajouta que, s'étant tous réunis au nom de Jésus dans le but de procurer sa gloire, leur association devait porter désormais le nom de *Compagnie de Jésus*.

III

Maria d'Ordez, noble, riche et sainte femme, membre du tiers ordre de Saint-Dominique, avait un si grand désir d'aller finir ses jours près du tombeau de ce saint fondateur, que se trouvant dégagée des liens de famille qui la retenaient en Espagne, elle accepta les propositions de son amie Isabella Casalini de Forli, qui l'engageait à venir à Bologne partager son appartement, où l'une et l'autre vivraient comme deux sœurs. La signora Isabella habitait au presbytère de Santa-Lucia, chez son oncle, Jérôme Casalini, curé de cette paroisse, et aussi recommandable par sa science que par sa piété et ses vertus. Les deux amies, réunies depuis quelque temps et qui ne devaient plus se séparer désormais, allaient tous les matins, entendre la messe à la chapelle du tombeau de saint Dominique, lorsqu'un jour Maria d'Ordez est frappée de l'accent du prêtre qui célèbre et le fait remarquer à Isabella. L'une et l'autre lèvent les yeux sur lui, et l'une et l'autre sont pénétrées du même sentiment d'admiration. Pour elles ce n'était pas un prêtre de la terre, c'était un prêtre venu du ciel. Isabella le contemple un instant croyant à une apparition céleste; puis, sa tête tombe dans ses mains, elle est anéantie devant Dieu, elle est profondément humiliée, elle voit les misères de son âme comme jamais elle ne les vit; ses larmes coulent silencieuses, calmes, abondantes... Elle reporte son regard sur le prêtre; lui aussi, ses larmes coulent, mais il y a sur son visage une sorte de rayonnement divin... Isabella ne s'y trompe pas : ces larmes, l'expression séraphique, l'accent de la prière du prêtre, témoignent éloquemment des délices dont son âme est inondée.

Après la messe, Isabella se sent vivement pressée de parler au saint qui vient de l'impressionner si profondément; elle désire lui demander quelques avis spirituels; mais oser approcher de lui ! elle s'en reconnaît si indigne ! Elle communique son désir et ses craintes à son amie... Dona Maria était elle-même également ravie, et encore tout émue, elle lui répond seulement :

— Allons-y ensemble !

Elles font demander au saint prêtre de vouloir bien leur accorder un instant; elles l'obtiennent, et sont dans un tel ravissement de la manière dont il parle de Dieu, qu'après avoir recueilli ses précieux avis, elles rentrent en hâte, et font part de leur découverte au vénérable curé.

— Mon oncle, lui dit Isabella, ce n'est pas un homme, c'est un ange !...

— D'où est-il? d'où vient-il?

— Il est Espagnol. D'où il vient? je l'ignore; tout ce que je sais, c'est qu'il parle de Dieu comme jamais je n'en avais entendu parler, et qu'il est d'une beauté qui n'a rien de la terre! Quand il porte son regard vers le ciel, mon oncle, je suis sûre qu'il voit Dieu ! Vous n'avez jamais vu d'expression semblable; elle est céleste !

— Et il demeure à l'hôpital! ajouta dona Maria.

— Oui, mon oncle, reprit Isabella, et nous ne pouvons l'y laisser. Allez le voir et le supplier de venir demeurer au presbytère !

— Oh ! oui, signor, dit Maria, Dieu doit répandre ses bénédictions les plus abondantes partout où il passe !...

— Eh bien! j'irai le voir, mes enfants, et je ferai mon possible pour obtenir qu'il honore le presbytère de sa présence.

Les deux amies étaient d'un âge mûr. Le bon curé sentait que cette exaltation, bien que toute naturelle au caractère italien, devait avoir pour ces deux saintes âmes un motif de grande valeur.

Dès le même jour il se rendit à l'hôpital et demanda à voir le prêtre espagnol qui, le matin même, avait dit la messe au tombeau de saint Dominique.

— Ah ! lui répondit-on, c'est le Père Francisco ! Quel saint ! signor curé ! que vous serez heureux de le voir, de le connaître ! Venez tout d'abord le contempler de loin dans la salle où il soigne les malades.

— De quel Ordre est-il ?

— Signor, nous ne savons pas trop; ils disent, quand on leur fait cette question, qu'ils sont tout nouveaux et de la *Compagnie de Jésus*.

— Ils sont donc plusieurs ?

— Deux, signor; et de vrais saints.

On était arrivé à l'entrée de la salle où François de Xavier se dévouait comme il l'avait fait à Venise, et avec un succès d'autant plus grand pour la gloire de Dieu, qu'il parlait maintenant l'italien très-facilement.

Le curé de Santa-Lucia comprit, en le voyant, l'exaltation de sa nièce et de Maria. S'il avait suivi les mouvements de celle qu'il éprouvait lui-même, il se serait mis aux pieds du jeune saint, en lui demandant de le bénir. Ils causèrent longuement des choses de Dieu, et le bon curé pria, supplia et obtint de l'aimable Xavier, qui ne savait refuser rien de ce qu'il pouvait accorder, qu'il accepterait l'hospitalité au presbytère, à la condition toutefois de ne se point asseoir à la table du bon curé.

— Signor, lui dit notre jeune saint, j'ai fait vœu de vivre d'aumônes, de ne manger que le pain que j'aurai mendié, tant que la chose sera compatible avec mon ministère; permettez-moi d'être fidèle ou de rester à l'hôpital.

Le curé, trop heureux de l'avoir sous son toit, accepta ses conditions, et dès le lendemain Xavier était établi chez lui, dans la plus grande liberté d'y vivre comme il l'entendrait.

Tous les matins il allait offrir le saint sacrifice dans l'église de Santa-Lucia, puis il y entendait les confessions de la foule qui se pressait à son confessionnal. Il visitait ensuite les prisonniers à qui sa seule présence faisait une salutaire impression, et qui retiraient d'admirables fruits de sa pénétrante parole. En les quittant, il allait revoir ses chers malades de l'hôpital, et, le soir venu, il réunissait les enfants pour leur faire le catéchisme, après lequel il prêchait pour le peuple que les occupations de la journée privaient d'aller à l'église à un autre moment. Le peuple, ravi de sa parole, se portait ensuite au tribunal de la pénitence, et le retenait là jusqu'à une heure souvent très-avancée. Rentré chez lui, il passait en oraison une grande partie de la nuit.

Cette vie de labeurs, un jeûne presque continuel, des austérités dont il ne voulut rien retrancher, et un hiver des plus rigoureux, c'était plus qu'il n'en fallait pour

abattre la plus forte santé. D'ailleurs, saint Jérôme n'avait-il pas dit à notre saint, à propos de sa maladie, à Vienne :

« Une plus grande tribulation vous attend à Bologne, où vous passerez l'hiver. »

Cette tribulation, ce fut une violente fièvre intermittente qui, résistant à tous les moyens employés pour la combattre, réduisit enfin le jeune saint à un degré de faiblesse et de dépérissement qui fit craindre pour sa vie. Ce fut une grande douleur pour la ville de Bologne où il avait converti tant de pécheurs, consolé tant d'affligés, réconcilié tant d'ennemis, fait un si grand bien à tous!

Tant que ses forces le lui permirent, Xavier continua d'exercer le ministère de la prédication, de la confession, de l'instruction des enfants, du soin des malades et des prisonniers, tout cela avec l'ardente fièvre qui le dévorait et les souffrances qui en sont inséparables. Mais il vint un moment où la nature succomba. Affaibli jusqu'à ne pouvoir plus se soutenir, et toujours dévoré de zèle, il se traînait jusqu'à la porte de la rue, s'asseyait sur un petit banc de bois, et là s'efforçait encore d'exciter les passants à la contrition de leurs péchés; il leur prêchait la nécessité de la pénitence, il disait la miséricorde infinie d'un Dieu mort pour le salut du monde.

Connu, aimé, vénéré comme l'était notre saint, cette prédication, d'autant plus éloquente qu'elle paraissait plus impossible, produisait des fruits merveilleux. Chacun s'approchait dès qu'il entendait la voix de l'apôtre vénéré; on l'entourait, on l'écoutait à genoux, et souvent les sanglots de ses auditeurs couvraient sa voix mourante qu'il ne soutenait qu'avec effort. Quelquefois elle s'éteignait tout à fait! et ce jeune apôtre de trente-deux ans à peine, qui n'avait plus qu'un souffle de vie, demeurait là, anéanti, défaillant, pâle, défait comme si la mort eût passé sur lui! Voué au salut des âmes et voulant donner à ce saint ministère jusqu'à son dernier soupir, il restait là, la tête penchée, le corps appuyé au mur, attendant le moment où sa voix pourrait encore un instant seconder son zèle qu'aucune souffrance ne pouvait affaiblir; alors sa vue seule impressionnait et produisait de nombreuses conver-

sions. La nuit, il s'occupait de Dieu et ne s'accordait que quelques moments de sommeil.

Jérôme Casalini aurait voulu le soigner comme un père soigne son fils; mais il ne put rien gagner sur l'esprit de mortification et de zèle qui animait François, et se vit forcé de l'admirer seulement en remerciant Dieu de lui avoir ménagé, dans sa miséricorde, la faveur de voir d'aussi près la sainteté sur la terre. Le bon curé tâchait de profiter pour son avancement spirituel de tous les instants que son héroïque ami lui donnait durant cette maladie, car il s'était mis sous sa direction, ainsi que sa nièce et Maria d'Ordez. Il assurait que François de Xavier fondait en larmes tous les vendredis, en disant la messe de la Passion, et que souvent il eut de longs ravissements au saint autel, et il ajoutait :

« Le Père Francisco parle très-peu; mais chacune de ses paroles semble tombée du ciel. »

C'est que notre jeune saint se souvenait toujours avec douleur du plaisir qu'il avait goûté dans les conversations du monde, où les charmes de son esprit étaient appréciés et loués de manière à flatter son amour-propre, et il expiait maintenant ces petites satisfactions de sa vanité par tous les moyens que lui suggéraient ses regrets.

Les saints, selon le monde, se pardonnent bien volontiers les joies de ces petits triomphes; les saints, selon Dieu, se les reprochent et les expient.

Cependant, la fièvre qui minait Xavier finit par céder, et une lettre de son cher maître Ignace l'appelant à Rome, vers la fin du Carême, il partit de Bologne presque furtivement, pour éviter l'explosion de douleur qu'il savait devoir éclater dans toute la ville à la nouvelle de son départ.

— Jamais, dit le curé de Santa-Lucia, lorsque le saint eut quitté le presbytère, jamais la chambre qui a été habitée par le saint Père Francisco de Xavier ne sera occupée par un autre.

— Tant que nous vivrons, ajoutait sa nièce, nul n'habitera cette chambre bénie! et nous, mon oncle, nous irons y prier souvent

Ignace et ses disciples, s'étant réunis à Rome pour les fêtes de Pâques de l'année 1538, se partagèrent les divers

quartiers de la ville pour y travailler au salut des âmes, et défendre la vérité contre les erreurs que les partisans de Luther cherchaient à propager.

Mais bientôt la famine désola la ville, et tous se dévouèrent avec une admirable charité au soulagement des victimes de cet horrible fléau.

Xavier, dont la santé avait enfin repris un peu de force, exerçait le saint ministère à l'église Saint-Laurent *in Damaso*, et à celle de Saint-Louis *du roi des Français*, comme on l'appelait alors, et le succès le plus consolant répondait à ses travaux. Tout le temps qu'il n'employait pas à la prédication, à la confession, à l'instruction des enfants, il le donnait aux pauvres, qui, exténués par la faim, se traînaient et mouraient dans les rues. Il leur cherchait un asile, il demandait aux riches le morceau de pain qui devait prolonger la vie des pauvres; il prenait les mourants dans ses bras ou sur ses épaules et les portait dans leur triste demeure, ou dans l'asile de charité qu'il avait trouvé pour eux, et leur procurait enfin tous les secours qui pouvaient les rappeler à la vie. Il les soignait, les consolait, les mettait dans de saintes dispositions, et s'il ne lui était pas toujours donné de sauver la vie de leurs corps, il sauvait au moins celle de leurs âmes.

Au milieu de ces pénibles travaux, notre saint en rêvait de plus pénibles encore. Tout cela n'était rien pour le zèle qui le brûlait. Souvent il parlait du bien qu'il y aurait à faire dans les immenses contrées conquises par les Portugais dans les Indes orientales, et du bonheur qu'apporteraient à ceux qui auraient la faveur d'y être envoyés, toutes les souffrances, tous les périls, toutes les privations inséparables d'un tel apostolat. Cette préoccupation était telle, que très-habituellement il rêvait dans le peu de temps qu'il accordait au sommeil, qu'il portait un nègre dans ses bras ou sur son dos, avec des peines infinies. Alors on l'entendait s'écrier, dans l'excès de son amour pour Dieu et de son zèle pour sa gloire :

« Plus encore, Seigneur! plus encore! »

Un jour, il apprend que Jean III, roi de Portugal, fait solliciter du souverain pontife la faveur d'avoir six prêtres formés à l'école d'Ignace.

Don Diogo de Govea, recteur du collége de Sainte-Barbe pendant que Xavier, Lefèvre et Ignace y demeuraient, était retourné depuis en Portugal. Envoyé à Rome par son gouvernement, pour y suivre une affaire intéressant la couronne, il y avait retrouvé ses anciens élèves de Sainte-Barbe, et leur dévouement durant la famine le ravit d'autant plus, qu'il savait mieux que personne les brillantes facultés et les talents prodigieux de ceux qui semblaient ne savoir plus autre chose que la charité et l'humilité. Il avait mandé son admiration au roi son maître, dont il savait le zèle pour la gloire de Dieu, et il l'avait engagé à demander quelques-uns de ces saints prêtres pour évangéliser les Indes orientales. Le roi de Portugal, ayant goûté la proposition, venait d'écrire à son ambassadeur, don Pedro de Mascarenhas, en le chargeant d'adresser cette demande au pape, en son nom. Le pape remit la chose à Ignace, qui crut ne devoir accorder que deux de ses disciples pour cet apostolat, puisqu'il n'en comptait encore que dix.

Le cœur de Xavier battit plus vite à la nouvelle de cette décision; et pourtant, pouvait-on penser à lui pour une telle destination? N'était-il pas mille fois indigne de cette faveur? Il n'aurait su, il est vrai, lequel de ses frères méritait le plus d'être choisi; il les trouvait tous si parfaits, qu'il ne voyait que lui-même à excepter, et il s'humiliait profondément devant Dieu de cette indignité.

Pendant que cette affaire se négociait, Ignace s'occupait de constituer sa Compagnie en Ordre religieux, et de la faire approuver par le souverain pontife. Il avait communiqué tout son plan à ses disciples et les avait engagés à réfléchir mûrement devant Dieu sur le choix de celui auquel ils devraient donner le titre de général, dès que le pape aurait approuvé leurs statuts, et les aurait reconnus et autorisés.

L'ambassadeur de Portugal, rappelé en ce moment par le roi, et chargé d'emmener les deux prêtres qu'on lui avait promis, fit de pressantes instances pour les obtenir au plus tôt, son départ étant très-prochain. Ignace désigna alors Simon Rodriguez et Nicolas Bobadilla; de Xavier, il n'en fut pas question, et notre saint trouva tout simple que

son cher maître n'eût pas jeté les yeux sur lui pour un tel emploi.

Simon Rodriguez était à Sienne, Nicolas Bobadilla dans le royaume de Naples; l'un et l'autre quittèrent tout à la voix d'Ignace. Rodriguez, atteint d'une fièvre intermittente, pouvait se soutenir encore, il pouvait donc obéir : il s'embarqua à Civita-Vecchia, dans le premier bâtiment qui mettait à la voile pour Lisbonne. Bobadilla arrive à Rome, y tombe malade, mais l'ordre du départ n'est pas donné, il espère bien avoir toujours assez de force pour obéir aussi.....

Xavier s'humiliait toujours davantage à la vue de son indignité, qui faisait passer à de plus parfaits que lui cet apostolat auquel sa pensée restait attachée, malgré lui, et le jour et la nuit.

Le départ de l'ambassadeur est enfin fixé au lendemain. Notre saint l'apprend; il fait des vœux ardents pour le succès de ses frères; il prie de toute la ferveur de son âme..... Ignace l'appelle :

— Francisco, lui dit-il, j'avais désigné Bobadilla pour la mission des Indes, mais le ciel en a choisi un autre. C'est vous qu'il vient de nommer aujourd'hui même, et je vous l'annonce de la part du vicaire de Jésus-Christ.....

Xavier s'était prosterné devant son saint maître, il écoutait l'ordre du ciel avec le recueillement de la reconnaissance et de l'humilité. Ignace continua : — Recevez l'emploi dont Sa Sainteté vous charge, comme si Jésus-Christ vous le présentait lui-même, et réjouissez-vous d'y trouver la satisfaction de l'ardent désir dont nous étions tous animés pour porter la foi au delà des mers. Ce n'est plus seulement la Palestine, ou une province de l'Asie que vous aurez à évangéliser; ce sont des contrées immenses, des états innombrables, c'est un monde entier! Ce vaste champ est digne de votre courage, il est digne de votre zèle. Allez, Francisco; allez, mon frère, où la voix de Dieu vous appelle, où le saint-siége vous envoie, et embrasez tout du feu qui vous brûle!

Les larmes de François coulaient jusqu'à terre; mais c'étaient des larmes de bonheur!

— Père de mon âme! répondit-il, comment avez-vous

pu penser à moi pour une mission qui demande un véritable apôtre? Je suis le plus lâche, le plus faible, le plus incapable et le moins vertueux de vos disciples! Et pourtant, je suis bienheureux! Mon Père, j'obéirai à l'ordre de Dieu! Je suis prêt à tout souffrir, et de tout mon cœur, pour le salut des pauvres Indiens! Je vous l'avoue, maintenant, mon bien cher Père, depuis bien longtemps, mon âme soupirait après les Indes; mais j'osais à peine me l'avouer à moi-même, tant je me trouvais indigne de cette faveur. Ah! j'espère bien que, dans ces pays idolâtres, je trouverai ce que la terre-sainte m'a refusé. J'espère bien que j'aurai le bonheur d'y mourir pour Jésus-Christ!....

Ignace avait déjà fait relever son ami : il l'avait pressé sur son cœur de père, il était profondément ému. François lui dit comment la pensée de l'apostolat des Indes occupait son esprit au point de la retrouver dans ses heures de sommeil; puis il se hâta de raccommoder sa soutane, d'embrasser ses amis, et d'aller se prosterner aux pieds du souverain pontife, pour lui demander sa bénédiction. Paul III remerciait Dieu depuis que le roi de Portugal lui avait manifesté le désir de faire prêcher l'Évangile dans les pays infidèles qui lui étaient soumis, car il comptait sur le triomphe de la croix dans tous les lieux où les disciples d'Ignace la porteraient. Il reçut Xavier avec une bienveillance toute paternelle, le félicita sur la belle mission qu'il allait remplir, et lui dit :

« La souveraine Sagesse donne toujours la grâce nécessaire pour soutenir les fardeaux qu'elle impose, fussent-ils au-dessus des forces humaines! Vous trouverez bien des occasions de souffrir; mais vous vous souviendrez que les œuvres de Dieu ne réussissent que dans la voie des souffrances, et qu'on ne doit prétendre à l'honneur de l'apostolat qu'en marchant sur les traces des apôtres dont la vie a été une longue croix et une mort de chaque jour. Le ciel vous envoie sur les pas de saint Thomas, l'apôtre des Indes, à la conquête des âmes; travaillez ardemment, généreusement à faire revivre la foi dans les terres où il l'avait semée! et si Dieu permet que vous soyez obligé de répandre votre sang pour la gloire de Jésus-Christ, oh!

estimez-vous heureux d'être jugé digne de mourir pour une telle cause. Il est si beau de mourir martyr ! »

Xavier, pénétré des paroles du souverain pontife, et croyant entendre la voix de Jésus-Christ lui-même, répondit quelques mots empreints d'une si profonde humilité et d'un zèle si ardent, que Paul III, après l'avoir béni, l'embrassa plusieurs fois avec une vive émotion.

Au moment de partir, le lendemain, Xavier se mit aux pieds de son cher Père Ignace pour lui demander sa bénédiction; son cœur en ce moment accomplissait un grand sacrifice, il contenait autant de douleur que de joie. Ignace embrassa tendrement ce fils qu'il aimait tant et qui allait s'éloigner sans doute pour toujours. Il le pressa douloureusement, mais bien généreusement sur son cœur, et lui aussi il accomplit un grand sacrifice !... Mais la gloire de Dieu le demandait, et le père et le fils s'étaient voués entièrement à sa gloire, et *à sa plus grande gloire*...

En partant, François mit dans la main de Laynez un écrit qu'il le pria de faire connaître à ses frères, le jour auquel ils se réuniraient pour élire un général. Cet écrit contenait son vote en faveur de saint Ignace ainsi que ses vœux. Il déclarait en outre qu'après la mort d'Ignace il donnait sa voix à Pierre Lefèvre, qu'il jugeait digne et capable d'exercer la charge si importante de général de la Compagnie de Jésus.

IV

Toute la population de Bologne était en grande agitation le vendredi de Pâques de l'an 1540. Hommes et femmes, jeunes et vieux, riches et pauvres, tous allaient et venaient avec empressement; un rayon de bonheur semblait éclairer chaque visage, et de tous les côtés on entendait échanger les mêmes paroles :

— Savez-vous la nouvelle ?

— Oui, on vient de me l'apprendre et je cours l'annoncer à d'autres...

— Et moi aussi ! Quelle bénédiction pour Bologne !

— Sait-on s'il restera longtemps ?

— Personne ne le sait ! Il arrive... s'il ne passait que la nuit !...

— Oh ! s'il repartait sans que nous ayons pu le voir ! Prions la Madone ! demandons-lui de nous le faire entendre au moins une fois !

Et on s'agenouillait, avec la piété naïve de ces temps de foi et de douces espérances, qui valait bien le scepticisme desséchant de nos jours, on s'agenouillait devant la Madone placée dans la niche qui surmontait la porte de la maison dont elle gardait le seuil et protégeait les habitants, et on lui disait tout haut sans craindre le sourire du passant :

« Bonne Madone ! s'il doit partir demain, empêchez-le ! Que nous puissions le voir, l'entendre, et, qu'il nous bénisse encore une fois ! »

Tout à coup on entend se répandre le bruit que le curé de Santa-Lucia est assez heureux pour avoir vu celui dont on est si occupé ; bien plus, il s'en est emparé, il l'a emmené chez lui, il y est ! Alors la foule se porte au presbytère ; elle veut entrer, elle veut savoir, elle veut... C'est un bruit assourdissant ; le curé paraît à une fenêtre, du geste il indique qu'il veut parler, le silence se fait.

— Mes enfants, dit-il, venez demain matin à six heures à Santa-Lucia, vous serez satisfaits...

— Merci ! merci ! signor ! criait la foule.

Le lendemain, dès quatre heures du matin, toute la population s'était portée à Santa-Lucia, et il fallut bien lui ouvrir les portes. L'église était pleine jusqu'au dehors ; le saint qu'on attendait, notre saint François de Xavier, sur les instances du curé, dit la messe au maître-autel, et parla de Dieu à cette foule avide de l'entendre et qui l'écouta en sanglotant, car elle sentait bien qu'il allait lui être ravi de nouveau.

Xavier était venu avec l'ambassadeur de Portugal, n'emportant pour tout bagage que son bréviaire, la bénédiction du vicaire de Jésus-Christ, et celle de son Père bien-aimé, saint Ignace de Loyola.

On ne voyageait au seizième siècle ni aussi facilement ni aussi rapidement qu'aujourd'hui. Les routes étaient peu

praticables, les voitures étaient rares, les chemins de fer étaient inconnus. On montait alors sur un bon et solide cheval, plus propre à résister à la fatigue qu'à fournir une course ; si on voulait emmener sa femme, on la faisait *monter en croupe*, et on *chevauchait* ainsi *par monts et par vaux ;* ceux qui n'avaient pas de monture voyageaient à pied.

Don Pedro de Mascarenhas, en sa qualité d'ambassadeur, avait son *carrosse ;* sa suite l'accompagnait à cheval, ses domestiques à pied. Il avait fait donner un cheval à notre saint ; mais le cœur de Xavier ne lui permit pas de le garder pour lui seul ; il le prêtait aux domestiques, à tour de rôle, et le montait lui-même le moins possible ; cet arrangement servait son zèle en même temps que sa charité. Lorsqu'il était à pied, il pouvait soutenir plus facilement la conversation avec ceux qui marchaient, et, après les avoir charmés par son aimable bienveillance et sa douce gaieté, il parlait à leurs âmes et leur faisait aimer Dieu. Quand on s'arrêtait dans les hôtelleries, c'était pour l'ambassadeur et sa première suite que le Père François était aimable, spirituel, entraînant :

— Le roi l'attend pour l'envoyer aux Indes, disait don Pedro, mais lorsqu'il le connaîtra, il voudra le garder pour Lisbonne.

— Ou même pour la cour, ajoutait l'aumônier, car il y ferait un immense bien.

— Je n'ai jamais vu autant de distinction personnelle jointe à une si grande sainteté, reprenait l'ambassadeur ; le roi ne le laissera pas quitter le Portugal.

Don Pedro avait appris de ses gens que là où le nombre de lits était insuffisant, jamais le Père de Xavier ne se servait de celui qu'on lui avait réservé ; il le faisait accepter à d'autres qui en eussent été privés sans cela. Il voyait que le saint était empressé à servir tout le monde, même les gens de service ; il voyait enfin toute la valeur du trésor qu'il avait eu le bonheur d'acquérir pour son maître.

On s'arrêta quelques jours à Lorette, et Xavier lui-même va nous dire, dans la lettre qu'il écrivit à saint Ignace, l'édification qu'ils y apportèrent.

Bologne, 31 mars 1540.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soient toujours en aide. Ainsi soit-il.

« C'est le saint jour de Pâques que j'ai reçu votre lettre, sous le couvert du senhor ambassadeur. Je ne vous dirai pas quelle joie, quelle consolation j'ai éprouvées; Dieu seul le sait. C'en est fait, nous ne nous verrons plus sur la terre; nous ne nous entretiendrons plus que par lettre; mais dans le ciel, ah! ce sera face à face! et alors comme nous nous embrasserons! Puisqu'il ne nous reste pour nous consoler mutuellement dans notre court exil que l'échange de nos lettres, je ne me laisserai pas accuser de négligence. En quelque partie du monde que je sois, seul ou avec des membres de notre Société, je me souviendrai de ce que vous me dites si sagement au moment de notre séparation :

« Il faut que les colonies soient attachées aux métropoles comme des filles à leur mère.

« Toujours je conserverai avec vous et avec notre Maison de Rome d'intimes relations, et vous rendrai un compte exact et détaillé de toutes nos actions, comme *des filles soumises doivent le faire à l'égard de leur mère*. . .

. . . .

« Le senhor ambassadeur me comble de tant de bontés, que je ne pourrai les reconnaître que dans les Indes. J'ai entendu sa confession et celle de plusieurs personnes de sa suite, le dimanche des Rameaux, à l'église de Notre-Dame de Lorette, et tous ont communié de ma main.

« Le jour de Pâques j'ai encore célébré, dans la chapelle de Notre-Dame, et notre cher ambassadeur a fait en sorte que toute sa maison, qui est très-pieuse, y communiât avec lui. L'aumônier, qui se recommande instamment aux prières de vous tous, m'a promis de nous suivre aux Indes.

« Présentez mes respects à dona Faustina-Ancolina. Dites-lui, s'il vous plaît, que j'ai dit une messe pour son Vincento, dont le souvenir m'est aussi cher qu'à elle, et que demain, je célèbrerai pour elle-même. Dites-lui de se bien persuader que je ne l'oublierai jamais, pas même dans les Indes. Rappelez-moi, je vous prie, au souvenir

de mon très-cher frère don Piétro; ne lui laissez pas oublier la promesse qu'il m'a faite de fréquenter les sacrements; engagez-le à me mander s'il l'a fait, et combien de fois; dites-lui que s'il veut être encore utile à son fils, son cher Vincento, qui est aussi le mien, il faut qu'il pardonne à ceux qui l'ont tué, et pour lesquels Vincento lui-même intercède dans le ciel.

« Je suis ici plus occupé au tribunal de la pénitence que je ne l'étais à Saint-Louis de Rome.

« Je vous salue tous bien affectueusement; je ne fais pas mention de chacun de vous en particulier, mais je n'oublie personne, croyez-en votre frère en Jésus-Christ, et votre serviteur.

« FRANÇOIS. »

Notre saint vient de le dire; il était absorbé par les confessions à Bologne. L'ambassadeur donna quelques jours à l'empressement public, et le saint, voulant de son côté satisfaire la foule, ne sortait presque pas de l'église. Mais quelle fut la douleur générale lorsqu'on apprit que le Père Francisco de Xavier allait dans les Indes! Ce fut un deuil public pour Bologne! Le peuple pleurait tout haut dans les rues, dans l'église, partout où on le voyait, partout où on parlait de lui; plusieurs voulaient le suivre partout où il irait :

— Nous irons dans les Indes avec vous, mon Père! emmenez-nous! permettez-nous seulement de vous suivre!

C'étaient des larmes, des sanglots, des cris de désolation qui brisaient le cœur si doux, si aimant de Xavier! Il ne put empêcher la foule de l'accompagner, à son départ, jusqu'à une assez grande distance, toujours pleurant à déchirer le cœur, et répétant le mot de la douleur qui ne voit pas de terme :

« Jamais!..... Nous ne vous reverrons jamais!..... Nous ne vous entendrons plus jamais!..... Vous ne nous bénirez plus jamais!..... »

C'était une épreuve pour le cœur si impressionnable du saint tant aimé! L'ambassadeur lui-même en fut vivement ému ainsi que les personnes de sa suite. On n'avait jamais vu rien de semblable pour un prêtre d'une

apparence si humble, si pauvre, si doucement recueillie, et nul n'oublia de sa vie le souvenir de ces émouvants adieux. Cette population, à genoux dans le chemin, recevant, au milieu des sanglots et des cris de douleur, la dernière bénédiction de l'apôtre qu'elle avait le plus aimé, et qu'elle ne devait revoir qu'au ciel; le saint lui-même qui, n'ayant plus de voix pour consoler ceux qui pleuraient son départ, levait sur eux sa main bénie et laissait couler des larmes d'attendrissement et de reconnaissance..... ce tableau était navrant, et devait laisser un ineffaçable souvenir. Lorsque la caravane reprit sa marche, laissant le peuple encore agenouillé, le jeune saint se retourna vers lui une fois encore :

« Mes bons chers frères Bolonais, je ne vous oublierai pas, même dans les Indes! Je prierai pour vous tous les jours; priez aussi pour moi!..... »

Et ce fut tout; il remit son cheval à la suite de ceux qui le précédaient, et les Bolonais demeurèrent à la même place aussi longtemps qu'ils purent suivre des yeux celui qu'ils regrettaient si vivement.

Le voyage devait être long, car il était convenu que, de Rome à Lisbonne, il se ferait par la voie de terre; chaque jour un des gens de la suite prenait les devants pour préparer les logements.

Un jour, l'ambassadeur, mécontent de la manière dont son courrier s'était acquitté de ce service, lui en fit des reproches assez vifs. Antonio retint l'explosion de sa colère en présence de son maître, mais le lendemain matin, il s'emporta violemment, monta à cheval, piqua des deux et partit comme un furieux. Xavier, témoin de cette fuite, ne lui dit pas une parole; il aurait craint de l'irriter au lieu de le calmer; toutefois, pressentant les dangers de la course folle qui emportait Antonio, le saint monte à cheval et court après le malheureux courrier qu'il trouve étendu par terre, sous son cheval mort dont le poids l'étouffait. Xavier met pied à terre, dégage le courrier, le relève, lui fait monter son cheval dont il prend la bride, et conduit à la main jusqu'au premier village. Là, il fait reposer Antonio et lui fait accepter tous les soins dont il avait besoin. Lorsqu'il fut un peu remis :

— Mon pauvre Antonio, lui dit-il, que serait devenue votre âme si vous étiez mort en cet état ?

La voix de François était si douce et si pénétrante en ce moment, qu'elle alla droit au cœur du coupable et y vibra sensiblement.

— Mon Père, c'est bien vrai, répondit-il en fondant en larmes ; que serais-je devenu sans votre charité?

Et Antonio se confessa et changea de vie.

Maintenant, laissons François de Xavier nous raconter lui-même les incidents de ce long voyage.

Saint François de Xavier à la Compagnie de Jésus à Rome.

Lisbonne, 3 juillet 1540.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soient toujours en aide. Ainsi soit-il.

« Notre voyage de Rome en Portugal a duré trois mois, et pendant ce long temps, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a cessé de nous combler de ses grâces; nous ne saurions assez le remercier. Au milieu de tant de fatigues et de difficultés, le senhor ambassadeur et toute sa maison, du plus petit au plus grand, ont constamment joui d'une santé parfaite. Par une protection spéciale de la divine Providence, nous avons échappé à toute sorte de périls, et c'est sûrement à Elle que nous sommes redevables de la prudence et de la sagesse dont le senhor ambassadeur a fait preuve pendant tout le voyage; sa maison a été dirigée avec tant d'ordre et de régularité, qu'elle ressemblait plutôt à une communauté religieuse qu'à une maison séculière. C'est par l'exemple qu'il maintenait cette discipline. Il approchait souvent des sacrements, et toutes les personnes de sa suite remplissaient ce devoir si fréquemment et en si grand nombre, que j'étais forcé de descendre de cheval et de m'arrêter en chemin, au premier endroit favorable, pour confesser les domestiques et leurs enfants, car, dans les hôtelleries, le temps et les facilités

me manquaient également pour entendre toutes les confessions.

« Dans notre traversée des Alpes, Dieu manifesta miraculeusement sa protection envers un de nos compagnons de voyage, que vous avez connu à Rome. C'est celui qui ayant désiré embrasser la vie religieuse, avait d'abord ajourné l'exécution de ce dessein, par mollesse et par lâcheté, et avait fini par le perdre de vue.

« Un large torrent, de profondeur incertaine, se trouve sur notre route ; sa témérité le porte à tenter le gué : nous lui faisons tous des observations pressantes, mais inutiles ; il s'élance à cheval au milieu du torrent. A peine a-t-il fait quelques pas, que l'impétuosité des flots fait rouler en un clin d'œil le cheval et le cavalier loin comme de votre maison à l'église Saint-Louis, et cela sous nos yeux ! Le rivage retentissait de nos cris. En ce moment, Dieu fut sensible aux prières et aux larmes de don Pedro de Mascarenhas et de toute sa suite, pour la vie de ce malheureux qui évidemment était perdu : par un miracle frappant, nous le vîmes tout-à-coup sortir des gouffres de la mort.

« Il m'a avoué depuis que, lorsqu'il se sentit entraîné par les eaux et rouler dans l'abîme, il regretta vivement d'avoir été infidèle à sa vocation et d'avoir négligé les occasions que la grâce lui avait présentées tant de fois, et qu'il aurait bien voulu pouvoir racheter. Il m'a protesté que dans ce moment terrible pour la nature, il avait été moins épouvanté du danger qu'il courait, que frappé des remords de sa conscience qui lui reprochait d'avoir passé sa vie sans songer à la mort. Ce qui le troublait surtout, c'était d'avoir rejeté sa vocation, pour la vie monastique, vocation dont il n'avait jamais douté. C'est plein de ces pensées qu'il nous fut rendu pour nous servir d'exemple, afin que nous ne soyons jamais portés à l'imiter. Son visage pâle, presque inanimé, donnait à ses paroles une expression terrible ! Il semblait un échappé des enfers. Lorsqu'il nous parlait des peines de l'autre vie, sa voix, son accent étaient tels, que vous eussiez dit qu'il venait de traverser les feux éternels ! Il en parlait avec autant de force et d'énergie que s'il les eût éprouvés, ré-

pétant sans cesse que celui qui a négligé pendant sa vie de se préparer à la mort, ne manque pas, lorsqu'elle vient tout à coup se présenter à lui, de se rappeler Dieu et ses jugements.

« Les discours de cet homme, qui ne pouvaient être le fruit de la lecture, de la méditation ni de l'étude, mais seulement de l'expérience, étaient d'un vif intérêt au milieu de notre caravane. Quant à moi, lorsque j'y songe, je suis péniblement affecté de l'insouciance de tant de gens que j'ai connus et que je vois également différer l'exécution des bonnes pensées et des désirs de servir Dieu, dont ils avouent qu'ils sont pressés journellement, je tremble en pensant que le temps, qui leur échappe chaque jour, peut leur manquer tout à coup, et alors il sera trop tard! »

. . . .

François de Xavier était bien persuadé que les prières de l'ambassadeur et celles des personnes de sa maison avaient obtenu le miracle évident auquel l'écuyer devait la vie, mais don Pedro et ceux qui l'accompagnaient n'hésitèrent pas à l'attribuer au Père Francisco, que tous regardaient comme un saint.

La neige couvrait encore une grande partie des montagnes, lorsque la caravane traversa les Alpes. Le secrétaire de l'ambassadeur descend de cheval à un passage dangereux; mais la neige ne permet pas à l'œil le plus exercé de reconnaître l'endroit où on pose le pied, et chacun tremble pour sa personne. Un cri désespéré se fait entendre tout à coup. Le secrétaire a disparu. On avance avec précaution, on le voit sur la pente rapide d'un immense précipice... Ses habits se sont accrochés aux aspérités du rocher, il est suspendu sur l'abîme, le poids de son corps va l'entraîner, son vêtement va se déchirer par l'effet même de ce poids, et il va périr de la plus horrible mort! Personne ne tente de le secourir, son salut est impossible ce serait courir à une perte certaine...

Xavier s'élance sur cette pente effrayante, sans écouter les cris, les supplications qui cherchent à le retenir. Il descend avec une merveilleuse facilité jusqu'au secrétaire, il lui tend la main, l'attire à lui, le sauve et le ramène à l'ambassadeur émerveillé, qui n'en pouvait croire ses

yeux. Tous les voyageurs crièrent encore : « Miracle ! » car Xavier venait de faire une chose impossible humainement; c'est ce qui explique son silence à ce sujet dans sa lettre à la Société de Rome. Mais ce magnifique dévouement ne pouvait rester ignoré, il avait eu trop de témoins, tous d'autant plus impressionnés, que Dieu l'avait récompensé par un miracle incontestable dont le souvenir ne put s'effacer pour aucun d'eux.

V

Un mouvement inaccoutumé animait le manoir seigneurial de Xavier. Toute la famille de Jasso d'Azpilcueta était réunie autour de la noble châtelaine, dona Maria, dont l'âge n'avait pas vieilli le cœur et avait fortifié la foi. Ses fils avaient appris à la cour que le roi de Portugal avait fait demander au pape des prêtres de la Société de don Ignacio de Loyola, pour évangéliser les Indes, et dona Maria qui avait gardé au cœur la prédiction de sa fille, savait que son bien-aimé Francisco serait au nombre de ceux que Dieu choisirait pour ce dangereux et glorieux apostolat.

Bientôt la nouvelle se répandit que don Pedro de Mascarenhas traverserait l'Espagne, qu'il était en chemin, et que le Père Francisco de Xavier était avec lui. Chacun dans la noble famille espéra voir à son passage ce dernier né dont l'enfance avait reçu les caresses de tous, dont la jeunesse avait charmé les premiers vieux jours du Père qui n'était plus, dont l'absence était une continuelle douleur pour la mère vénérée qui vivait encore.

Presque tous les jours un des gens de dona Maria montait à cheval, courait à Pampelune, s'informait, puis revenait le lendemain assurer que le courrier de l'ambassadeur n'avait point paru :

« Ce sera peut être pour demain, disait en soupirant la mère de notre saint; attendons. »

Et elle attendait, et les jours s'ajoutaient aux jours, et

son Francisco ne paraissait pas! Depuis le jour où elle avait commencé à espérer le bonheur de le revoir, dona Maria s'était établie près d'une fenêtre d'où elle voyait le chemin qui conduisait à Sanguesa et d'où sa vue portait d'autant plus loin, que le château est plus élevé :

— Il y a dix-sept ans que je n'ai vu mon beau Francisco, disait-elle quelquefois; mais s'il venait à présent, je le reconnaîtrais certainement!

— Bonne mère! lui répondaient ses fils, vous le devineriez surtout...

— Pedro Ortiz n'a-t-il pas mandé qu'il est toujours le *beau Francisco.* Seulement il ajoute qu'il est amaigri parce que ce cher enfant est devenu un saint, et qu'il pratique des austérités qui altèrent sa santé...

Alors on tâchait de détourner la conversation, car la pauvre mère trouvait encore des larmes qu'elle n'avait plus la force de dissimuler, lorsque lui venait la pensée que la sainteté de son Francisco le portait à martyriser son corps au point d'affaiblir sa forte constitution. Puis elle levait ses yeux au ciel avec l'expression de la résignation, et ajoutait :

— Il est vrai qu'il est à Dieu! tout à lui !... il n'est plus à moi!...

Et elle retombait dans son doux silence accoutumé.

Le temps s'écoulait; l'ambassadeur de Portugal avançait, il entrait dans la Navarre :

— Père Francisco, dit-il à notre saint, nous ne sommes pas loin de Pampelune où je dois m'arrêter, je vous y attendrai.

— M'attendre, senhor?

— Est-ce que vous n'allez pas monter à Xavier pour voir votre famille ?

— Non, senhor; je suis reconnaissant de votre bonté, mais ne puis accepter.

— Comment! songez donc, mon cher Père, que vous allez quitter l'Europe peut-être pour toujours!

— C'est probable, senhor.

— Eh bien! vous n'avez pas vu votre famille depuis longtemps; la senhora votre bonne mère est âgée maintenant.

— Je sais tout cela, senhor, mais ce n'est pas à Xavier que Dieu m'appelle, c'est dans les Indes.

— Mon Père, c'est une abnégation que j'admire assurément, mais permettez-moi de vous faire observer que la senhora de Jasso doit vous attendre, et que c'est imposer un bien grand sacrifice au cœur d'une mère. C'est pour elle, c'est pour dona Maria que je vous le demande, mon Père, allez à Xavier! Donnez cette consolation à votre famille!

— A cette consolation, senhor, se joindraient l'amertume de la séparation et des adieux déchirants. Pour ma mère, que j'aime tendrement, pour toute ma famille qui m'est bien chère, et pour moi-même, il vaut mieux que j'évite ces regrets, et que nous ne nous revoyions plus qu'au ciel. Là, senhor, la réunion sera sans séparation, la consolation sans amertume, le bonheur sans mélange.

L'ambassadeur allait insister; François s'en aperçut et reprit:

— J'ai tout donné à Dieu, senhor, il ne m'est plus permis de rien reprendre; je ne m'en reconnais point le droit.

Le caractère chevaleresque du jeune Francisco de Sainte-Barbe se retrouve ici avec toute la générosité du saint formé à l'école d'Ignace, et qui ne vivait plus que de l'immolation continuelle de lui-même.

Muet d'admiration, Pedro de Mascarenhas, sans le dire à François, modifia les dispositions de son itinéraire par délicatesse pour la famille de notre saint. Il ne fit que traverser Pampelune et ne s'y arrêta qu'un instant afin de renouveler ses provisions et dépêcher un courrier au roi de Portugal, à qui il écrivit pour lui faire connaître par avance la haute sainteté du missionnaire qu'il lui amenait.

Les voyageurs avaient quitté Pampelune depuis quelques heures, lorsque se présenta l'envoyé du château de Xavier..... Il était trop tard!

Don Pedro n'avait pas dit où il coucherait ce jour-là, on pensait même qu'il avait changé son itinéraire, et on avait entendu dire à ses gens que le père Francisco de Xavier était d'une telle sainteté, qu'il avait refusé de se

détourner pour aller au manoir revoir sa noble famille. Du reste, on assurait qu'il paraissait très-bien portant, qu'il était aimable et bon pour tout le monde, et que partout où il irait on reconnaîtrait bien en lui, malgré la pauvreté de son vêtement, un grand seigneur de la vieille Navarre espagnole. « Je l'ai bien reconnu, moi! » ajoutait fièrement l'hôtelier de Pampelune qui sentait son importance doubler à la pensée non-seulement qu'un ambassadeur avait posé chez lui, mais qu'il avait vu le fils de la châtelaine de Xavier, tandis qu'elle-même avait été privée de ce bonheur.

Il fallut annoncer cette poignante nouvelle à dona Maria : ses fils prirent tous les ménagements possibles, mais quelles que soient la prudence et la douceur des moyens, le coup porté au cœur d'une mère est toujours senti bien profondément! Dona Maria rendit à ses fils les touchantes caresses qu'elle en reçut; puis elle se fit conduire à la chapelle, elle y renouvela son sacrifice et ses actions de grâce, et remit toute sa douleur maternelle aux pieds du crucifix de bois peint, de grandeur naturelle, qui faisait l'ornement du fond de la chapelle. Ce crucifix, Francisco l'avait aimé dans son enfance.... et dona Maria aimait à lui parler de son cher absent; il lui semblait qu'elle était plus forte et plus généreuse chaque fois, et qu'elle en recevait des trésors de bénédictions et pour elle, et pour le fils si aimé qu'elle ne devait plus revoir.

Cependant Francisco de Xavier arrivait à Lisbonne, et, malgré toutes les instances de don Pedro, il alla demander l'hospitalité là où Simon Rodriguez la recevait, à l'hôpital de *Tous-les-Saints*. Le Père Rodriguez, malade d'une fièvre intermittente, attendait l'accès au moment où son cher frère de Xavier se présenta devant lui; la joie de le revoir, et la vertu de notre saint furent plus efficaces que tous les remèdes employés jusque-là : en embrassant son saint ami, le Père Rodriguez se sentit guéri, la fièvre ne revint plus. Les deux amis étaient séparés depuis bien longtemps, la joie de se retrouver fut égale des deux côtés. Voici ce qu'en écrivit le Père François de Xavier à la Société de Jésus, à Rome; nous le laisserons aussi rendre compte de ses impressions et de l'accueil qu'il reçut du roi.

On le connaîtra mieux par l'expression de ses pensées les plus intimes :

« .... A notre arrivée à Lisbonne, je trouvai maître Simon Rodriguez qui attendait un accès de fièvre quarte ; mais en nous voyant, en nous embrassant, nous éprouvâmes une si vive joie que depuis ce moment, depuis un mois, il ne s'en est plus ressenti, et sa santé s'est maintenue parfaite. Il travaille avec autant de zèle que de fruit à la vigne du Seigneur.

« Trois ou quatre jours après notre arrivée à Lisbonne, le roi a daigné nous faire appeler et nous a reçus avec les témoignages de la plus grande bonté. Il était seul dans son cabinet avec la reine. Pendant plus d'une heure d'audience, il nous a questionnés en particulier sur notre manière de vivre, sur les circonstances qui nous ont fait faire connaissance les uns avec les autres, et qui nous ont ensuite réunis et sur notre but primitif.

. . . .

« En somme, Leurs Altesses [1] nous ont témoigné le plus vif intérêt. Le roi nous a spécialement chargés de la direction de la jeune noblesse attachée à sa cour. Il ordonne que tous ses pages se confessent tous les huit jours, et nous a expressément recommandé l'exécution de cet édit, motivé sur ce que tout jeune homme qui, dès l'enfance, a contracté l'habitude de servir Dieu, fait dans l'âge mûr un homme utile à son pays.

« Le senhor légat eut une audience particulière de Son Altesse après la nôtre, et le roi lui dit qu'il lui serait très-agréable de pouvoir réunir dans ses États tous les membres actuels de notre Société, dût-il consacrer à leur établissement et à leur entretien une grande partie de ses revenus. C'est le légat lui-même qui nous l'a rapporté.

« Nous savons que plusieurs de nos amis cherchent à entraver notre départ pour les Indes, sous prétexte que nous recueillerions ici plus de fruits, soit au tribunal de la pénitence, soit dans nos *Exercices spirituels*, qui entraîneraient des confessions et des communions plus fréquentes,

[1] On ne donnait alors aux rois que le titre d'Altesse.

enfin en apportant dans le ministère évangélique le même zèle, la même méthode d'enseigner et de prêcher que nous voulons porter dans les Indes. Parmi les personnes de cette opinion, je remarque surtout le confesseur et l'aumônier de Son Altesse; l'un et l'autre portent le roi à nous retenir ici, dans l'espoir que nous y ferons une plus abondante moisson . . . .
. . . . »

L'humilité de François de Xavier lui persuadait qu'on influençait le roi; il n'en était rien. Le roi, charmé du bien qu'avaient déjà fait les deux Pères et à la cour et à la ville, désirait vivement les retenir, et son confesseur ainsi que son aumônier étaient de son avis. Il aurait désiré même que Xavier habitât à la cour, et il lui avait fait préparer un appartement que notre saint avait refusé, préférant mille fois l'hôpital où il était près des pauvres malades et du Père Rodriguez, et où il pouvait servir Dieu plus librement. Le roi aurait voulu que les Pères mangeassent à la cour; mais les Pères voulaient continuer à quêter leur pain de chaque jour, et surtout conserver la liberté de suivre la règle à laquelle ils avaient fait vœu d'être fidèles jusqu'à la mort. Leur vie si mortifiée, si humble, si parfaite, faisait l'admiration générale; quand on lui opposait celle que François de Xavier lui avait sacrifiée, l'admiration redoublait pour lui personnellement, et le roi trouvait toujours de chauds approbateurs lorsqu'il parlait de son désir de le garder à Lisbonne. Xavier, toujours désireux de la mission des Indes, ne témoignait néanmoins nulle préférence, et attendait que Dieu disposât de lui selon sa volonté.

Cependant la ville de Lisbonne n'était plus reconnaissable, tant le ministère des deux saints Jésuites était béni de Dieu; et le roi n'en devenait que plus désireux encore de garder de tels apôtres pour faire revivre la foi et la piété dans tout le royaume. La sainte vie des missionnaires leur attira des disciples qui s'offrirent à les suivre jusque dans les Indes, et Xavier, heureux de trouver des jeunes gens propres à seconder son zèle, écrivait à saint Ignace :

« Notre nombre s'accroît; nous sommes six. J'ai connu à Paris tous ceux qui se sont joints à nous, excepté Paul et Manuel de Santa-Clara. Dieu a bien voulu exaucer nos vœux et seconder nos efforts en nous associant ces ouvriers pour travailler à sa vigne et célébrer son saint nom au milieu des nations infidèles.

« Nous attribuons à vos prières les bénédictions que le ciel daigne répandre sur notre ministère; car les fruits sont au delà de toute proportion avec nos facultés, notre science et notre intelligence. Nous sommes assiégés au tribunal de la pénitence; la foule y est si grande et composée souvent de tant de personnages éminents par leurs dignités, que nous suffisons bien difficilement à tous.

« Le prince Henri, frère du roi et grand maître de l'inquisition, nous a priés de nous occuper des prisonniers de ce tribunal; nous les visitons tous les jours et nous cherchons à leur faire apprécier le bienfait que la bonté de Dieu leur a accordé en les plaçant ainsi dans la nécessité de pratiquer la pénitence. Nous leur faisons chaque jour une instruction commune, et nous leur faisons faire les *Exercices de la première semaine*, dans lesquels ils trouvent une grande consolation, et dont ils retirent beaucoup de fruit. Plusieurs d'entre eux nous disent souvent que Dieu leur a accordé une insigne faveur, en se servant de notre ministère pour leur faire connaître tant de choses indispensables au salut de leurs âmes... »

Le moment de prendre une décision approchait; Jean III réunit son conseil et lui demanda son avis, après toutefois avoir fait connaître son opinion, ou plutôt son vif désir de retenir les deux apôtres. A l'exception de l'infant don Henri, tous les conseillers furent de l'avis du roi, et on annonça aux Pères qu'ils ne sortiraient pas du royaume où ils faisaient un si grand bien.

Quelle que fut la douleur de François de Xavier, il se soumit aux ordres du souverain comme à la voix de la Providence, et continua ses travaux. Il ne se plaignit pas même à son Père Ignace : se bornant à lui exposer les faits avec son humilité et sa soumission habituelles, il attendit sa décision.

Cependant, saint Ignace de Loyola avait communiqué au pape la résolution du roi de Portugal, à l'égard des deux missionnaires, et le pape avait laissé au roi la liberté de disposer de l'un et de l'autre comme il le jugerait bon pour la gloire de Dieu. Saint Ignace écrivit alors à Xavier qu'il devait regarder les ordres du roi comme ceux de Dieu même et rester en Portugal.

Notre saint s'humilia profondément à la lecture de cette lettre. Jusque-là, il avait espéré que Dieu ferait parler autrement son supérieur bien-aimé : maintenant il voyait qu'il était jugé indigne du grand apostolat qui depuis si longtemps était l'objet de ses vœux; il se soumit et redoubla de zèle dans son ministère de Lisbonne.

Peu de jours après, don Pedro de Mascarenhas vient le trouver :

— Cher Père Francisco, vos paquets sont-ils faits?

— Ils le sont toujours, senhor; où dois-je aller? Je suis prêt à obéir aux ordres de Son Altesse.

— Eh bien! mon Père, préparez-vous pour une grande mission!

— Me voici, senhor.

— Aux Indes! mon cher Père, aux Indes!

— Aux Indes, senhor?... Moi?

— Vous, Père Francisco de Xavier! Le roi vous fait embarquer avec don Martino Alfonso de Souza!...

Xavier était ravi; les larmes du bonheur et de la reconnaissance inondaient son visage qui, en ce moment, avait une expression plus céleste encore que d'ordinaire. Il embrassa don Pedro avec effusion, et don Pedro, plein d'admiration pour tant de zèle et de dévouement, remerciait Dieu au fond de son cœur d'accorder aux Indes un apôtre de cette valeur et d'une sainteté aussi éminente. Xavier ne lui demandait pas même d'où venait ce changement dans les intentions du roi. Il allait évangéliser les idolâtres, il partait pour les missions les plus lointaines et les plus dangereuses, son zèle pour la gloire de Dieu ne voyait autre chose que ce but, il était heureux :

— Vous ne me demandez pas, mon Père, comment il se fait que le roi ait pris une résolution si contraire à ses désirs, lui dit don Pedro.

— Il me suffit que Dieu ait manifesté sa volonté, senhor. Je suis si heureux de partir pour les Indes !

— Je veux pourtant que vous sachiez tout ; je suis même chargé de vous le dire. Le Père Ignace m'a écrit, il m'a prié de proposer au roi de garder le Père Rodriguez pour le Portugal et de vous envoyer dans les Indes. Quand le roi a lu la lettre du Père Ignace, il a cru y reconnaître l'ordre de Dieu, et il a fait le sacrifice qui lui était demandé. Voilà, mon cher Père, comment il se fait que j'aie pu vous apporter une nouvelle qui vous rend heureux et nous afflige, bien que nous rendions grâces à Dieu de donner aux Indes un apôtre de votre mérite. Vous embarquerez le 7 du mois prochain avec le vice-roi.

Xavier, au comble du bonheur, écrivit aussitôt au *Père de son âme,* ainsi qu'il appelait saint Ignace, et quelques jours avant son embarquement, il adressa une longue lettre à la Société de Jésus, à Rome, pour lui rendre compte de son apostolat en Portugal, de ses espérances pour celui des Indes et des sentiments dont sa grande et belle âme était remplie.

VI

Le port de Lisbonne était encombré ; officiers, soldats matelots, allaient et venaient de la plage à la ville, de la ville à la plage, avec des chargements considérables qu'on amenait à la flotte ancrée au port. Il s'agissait de pourvoir à l'armement de cinq grands navires et de quelques galions royaux composant la flotte en partance pour les Indes orientales.

Dans sa sollicitude pour l'exécution des ordres qu'il avait reçus du roi, don Antonio d'Ataïde, comte de Castarena, intendant de l'armée navale, vint trouver François de Xavier :

— Père Francisco, lui dit-il, le roi veut que vous soyez abondamment pourvu de tout ce que vous désirerez pour le voyage. Veuillez bien me remettre une note des objets que je dois embarquer pour vous.

— Je suis infiniment touché des bontés de Son Altesse, senhor; mais je n'ai besoin de rien.

— Mon Père, les ordres du roi sont formels; il a fortement insisté pour que rien ne manque à bord de ce que vous aurez désiré.

— Senhor, on ne manque de rien lorsqu'on n'a besoin de rien; je vous rends mille grâces, je suis on ne peut plus reconnaissant de tout ce que je dois au roi; mais, senhor, je dois bien plus encore à la Providence, et vous ne voulez pas que je m'en défie, n'est-ce pas ?

— Bien cher Père, vous êtes admirable! mais permettez moi de vous dire que je dois obéir au roi.

— Vous l'avez fait, senhor.

— J'ajouterai, mon Père, que la Providence ne fait pas toujours des miracles, et n'est-ce pas la tenter que de s'embarquer pour un tel voyage sans la moindre provision personnelle ?

— Eh bien! senhor, je vais vous faire une petite liste des livres de piété, qu'il sera utile de répandre parmi les Portugais des Indes qui en seront privés, et je vous demanderai pour moi un vêtement de gros drap, puisque le froid est dangereux, dit-on, en doublant le cap de Bonne-Espérance.

— Je vous en conjure, mon Père, faites-nous le plaisir de demander mieux que cela! faites-le pour le roi!

— Je ne saurais le faire, senhor, puisque je n'ai besoin de rien.

— Vous ne serez pas seul maître, ajouta impatiemment don Antonio; vous prendrez au moins le serviteur qu'on vous donnera!

— Tant que j'aurai ces deux mains, senhor, j'espère que Dieu me fera la grâce de n'avoir plus d'autre serviteur que moi-même!

— Mon Père, les convenances exigent que vous en ayez un! Vous êtes revêtu d'une dignité que vous ne devez pas avilir; le roi m'a dit que vous partiez en qualité de légat apostolique. Serait-il convenable de voir un légat du pape laver son linge à bord, et préparer lui-même sa nourriture ?

— Je vous demande pardon, senhor, de ne pouvoir cé-

der à vos pressantes instances; mais j'ai l'intention, la volonté même de me servir et de servir les autres le plus possible, et je compte le faire sans déshonorer mon caractère. Lorsque je ne fais pas de mal, je ne crains ni de scandaliser le prochain, ni d'affaiblir l'autorité dont le saint-siége a daigné me revêtir... Senhor, ne nous le dissimulons pas : ce sont ces respects humains, ce sont ces idées fausses de bienséance et de dignité qui ont fait à l'Eglise le mal que nous voyons !

Don Antonio n'insista plus; le ton énergique de François Xavier, bien qu'il eût conservé une extrême douceur, avait en même temps une si grande dignité et une telle noblesse, que l'intendant ne craignit plus qu'une nature de cette trempe perdît rien de l'autorité qui lui était confiée.

François de Xavier savait imposer le respect en s'humiliant : c'est le secret des saints, en général; mais il semblait le posséder plus que d'autres. Dieu le permettait ainsi, sans doute, en vue des immenses conquêtes auxquelles il le destinait.

Le roi désira voir notre saint avant son départ, et lui remit quatre brefs du souverain pontife ; l'un nommait le saint missionnaire nonce apostolique, un autre lui donnait les pouvoirs les plus étendus pour établir et maintenir la foi dans tout l'Orient, un troisième le recommandait à David, empereur d'Ethiopie, et le quatrième à tous les princes souverains des îles ou de la terre ferme, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au delà du Gange.

Xavier reçut ces brefs de la main du roi, avec le respect dû au souverain pontife et à la majesté royale :

— Senhor, répondit-il, je tâcherai de soutenir le fardeau que m'imposent Dieu et ses représentants sur la terre. Ma faiblesse est grande ! mais Dieu est tout-puissant; je mets ma confiance en lui seul.

— Examinez tout, lui dit le roi; visitez les forteresses des Portugais, voyez si Dieu y est servi, et rendez-nous compte de ce qu'il y a de mieux à faire pour établir le christianisme dans les nouvelles conquêtes. Ecrivez souvent et longuement là-dessus ; non-seulement aux ministres, mais directement à ma personne. Je me recommande

à vos prières, mon Père ; priez aussi pour la reine, pour les enfants, pour le Portugal.

— Tous les jours de ma vie, senhor, je n'oublierai jamais les bontés dont Votre Altesse a daigné m'honorer.

— Et moi je vous remercie du bien que vous nous avez fait à tous, Père Francisco, et je vous vois partir avec douleur !... mais il faut obéir aux ordres de Dieu !

Le jour de l'embarquement était arrivé. Le Père Paul de Camerini, italien, et Francisco Mancias, portugais qui n'était pas encore prêtre, suivaient notre saint dans les Indes. Le Père Rodriguez allait être séparé du frère qu'il chérissait; mais le Père de Xavier allait l'être de l'Europe tout entière, de cette partie du monde où il laissait ses plus chères, ses plus douces, ses plus précieuses affections, et il était heureux d'offrir à Dieu un si grand sacrifice. Il avait dit souvent :

« L'absence de la croix est l'absence de la vie. »

Le jour de son départ pour les Indes était donc pour sa grande âme un jour de surabondance de vie. Simon Rodriguez l'accompagna jusque sur le pont du *San-Diogo* que devait commander le vice-roi. Au moment de la séparation, le visage de Rodriguez était inondé de larmes; Xavier prend la main de son ami, la serre avec affection et dit à ce frère bien-aimé :

« Mon bien cher Simon, voici les dernières paroles que je vous dirai jamais, car nous ne nous reverrons plus en ce monde. Souffrons patiemment, généreusement le déchirement de notre séparation. Si nous demeurons bien unis à Dieu, nous resterons toujours liés comme nous le sommes, rien ne pourra rompre notre association en Jésus-Christ ! Pour votre consolation, je veux, en vous quittant, vous découvrir une de mes plus secrètes pensées et la plus grande joie de mon âme.

« Vous vous souvenez bien qu'une nuit, dans l'hôpital de Rome, vous m'entendîtes crier : *Plus encore, Seigneur ! plus encore !* Souvent vous m'avez demandé l'explication de cet élan, toujours je vous ai répondu que je préférais ne le pas dire. Eh bien ! je vous le dirai maintenant, comme un souvenir de confiance et d'amitié que je dépose dans votre cœur de frère. Je vis alors, en songe ou éveillé

Dieu le sait, tout ce que je devais souffrir pour la gloire de Jésus-Christ. Notre-Seigneur me donna en ce moment tant d'avidité pour les souffrances, que celles qui se présentaient me paraissaient insuffisantes, et que j'en désirais ardemment de nouvelles. C'est cette altération de mon âme qui me faisait m'écrier avec transport : *Encore davantage ! encore davantage !* J'espère que la divine bonté m'accordera dans les Indes ce qu'elle m'a montré en Italie, et que les ardents désirs qu'elle m'a mis au cœur seront bientôt satisfaits ! »

Les deux frères s'embrassèrent ensuite et ils se séparèrent avec des larmes, mais des larmes calmes comme leurs regrets, douces et silencieuses comme les larmes des saints.

François de Xavier venait de révéler toute la grandeur et toute l'énergie de son âme, dans le motif de consolation qu'il avait laissé à son ami. Il le voyait affligé de son départ, de la pensée de ne le plus revoir en cette vie et d'en rester séparé par une distance qui semblait infinie :

« Consolez-vous, lui dit-il, je vais souffrir et souffrir beaucoup ! »

C'est bien là, la consolation donnée par un saint à un cœur digne de lui et capable de le comprendre ! Il en coûtait à l'humilité de Xavier de faire connaître à Rodriguez ce que Notre-Seigneur lui avait découvert ; c'était un sacrifice; mais la générosité de Xavier est au-dessus de tous les dévouements. Son grand cœur suppose dans celui de son ami autant d'amour pour Jésus-Christ qu'il en éprouve lui-même, autant de désir de souffrir pour lui, autant de zèle pour sa gloire; il lui suppose tous les sentiments surhumains qui l'animent, le détachent de la terre et le tiennent uni à Dieu..... et il lui dit :

« Consolez-vous, je vais souffrir et souffrir beaucoup ! »

Et Rodriguez, bien capable d'apprécier et de goûter cette consolation, tend les bras à Xavier, le presse sur son cœur avec admiration, l'embrasse sans pouvoir lui répondre, et le quitte avec le regret de n'être pas jugé digne de le suivre pour partager ses travaux, ses souffrances et ses dangers.

Le Père Rodriguez avait quitté le *San-Diogo,* on le ramena à terre, puis le signal fut donné; chaque vaisseau leva l'ancre et la flotte prit la haute mer sous le regard de Dieu et le commandement de don Martino-Alfonso de Souza, qui avait voulu garder François de Xavier à bord du vaisseau qu'il montait.

C'était le 7 avril 1541, jour anniversaire de la naissance de notre saint; il entrait dans sa trente-sixième année.

TROISIÈME PARTIE

MOZAMBIQUE PRESQU'ILE EN DEÇA DU GANGE

(Avril 1541 — Septembre 1545.)

I

La flotte royale a gagné la haute mer, François de Xavier va commencer un nouvel apostolat. L'équipage de la capitane *le San-Diogo* compte un millier de passagers, en y comprenant le personnel militaire; Xavier va se *faire tout à tous pour les gagner tous*. S'intéressant au sujet de conversation qui plaît à chacun, il parle de la cour avec les gentilshommes, de la guerre avec les gens du métier, de science avec les savants, de commerce avec les négociants, et les charme tous par la grâce de son esprit, l'aimable bienveillance de ses manières, la distinction native de sa personne, distinction qu'il ne perdit jamais.

Le premier désordre que son zèle attaqua, en raison de ses fâcheuses et presque toujours inévitables conséquences, ce fut le jeu. Il proposait des jeux innocents auxquels il paraissait prendre beaucoup d'intérêt; il assistait à des jeux sérieux lorsqu'il pensait ne pouvoir les empêcher, afin que sa présence, toujours respectée, évitât les excès, il allait même quelquefois jusqu'à s'offrir pour tenir l'enjeu, et il arriva qu'on ne sut plus se passer de lui ni de son aimable et bienveillant intérêt. Tous les jours il faisait le catéchisme aux matelots dont l'affection pour lui était si tendre et si respectueuse, qu'il lui suffisait d'une parole,

d'un signe pour terminer une querelle ou apaiser la plus vive irritation parmi eux.

Il se fit un jour un mouvement extraordinaire à bord de la capitane. Un jeune garçon de huit à dix ans venait de mourir subitement, et chacun s'étonnait de cette mort si prompte et se demandait quelle en pouvait être la cause.

— Assistait-il au catéchisme avec les autres? demanda le Père Francisco.

— Non, mon Père; il n'y a pas assisté une seule fois, lui répondit-on.

A l'instant se peignit sur le visage toujours gai et souriant de l'aimable saint une impression de tristesse qui serra tous les cœurs.

— Mon cher Père, lui dit le vice-roi, vous paraissez éprouver une bien vive affliction de cette mort; ce n'est pourtant pas votre faute si l'enfant n'a pas reçu les instructions que vous donniez aux autres.

— Si je l'avais su, répondit tristement le saint, je l'y aurais fait venir assurément, senhor.

— Alors, mon Père, ne vous affligez pas; vous l'ignoriez, vous ne pouvez vous faire de reproche.

— Je me reproche comme une faute de ne l'avoir pas su! J'aurais dû savoir qu'un des enfants embarqués sur le même bâtiment que moi ne recevait pas d'instruction.

Ce zèle de notre saint pour toutes les âmes qui l'entouraient opéra bientôt un merveilleux changement dans les habitudes des marins. On n'entendait plus ni jurements, ni blasphèmes, ni injures; la charité était observée, les convenances même étaient respectées, et, du plus grand au plus petit, tout l'équipage était aux pieds de Xavier qu'on chérissait comme un père, qu'on vénérait comme un saint, qu'on admirait comme un prodige. Les instances du vice-roi pour le faire asseoir à sa table furent toujours vaines; durant tout le voyage, malgré sa dignité de légat, François ne se nourrit que des aliments qu'il avait mendiés auprès des passagers.

Le scorbut ayant attaqué l'équipage vers les côtes de Guinée, la charité de Xavier se manifesta par un zèle, une

entente, un dévouement prodigieux. Les passagers épargnés par la maladie n'osaient approcher de ceux qu'elle atteignait, ils craignaient la contagion... Le saint apôtre ne se souvint pas de lui-même un seul instant; allant d'un malade à l'autre, il donnait à chacun les soins les plus empressés, rendait à tous les services les plus rebutants ou les plus délicats, et consolait tous les cœurs en sauvant toutes les âmes. Tant de fatigues et de veilles altérèrent la santé de Xavier et amenèrent de fréquents vomissements et une faiblesse extrême, sans ralentir son zèle, sans arrêter son dévouement. Le vice-roi lui fit donner une chambre plus grande et plus aérée; notre saint y fit porter les malades le plus en danger, il leur donna jusqu'à son lit; pour lui, il s'étendait sur le sol nu, ou montait sur le tillac, et, appuyant sa tête aux cordages, il s'accordait les quelques moments de repos que la nature exigeait impérieusement. Depuis que le soin des malades absorbait tous ses instants, don Martino de Souza le faisait servir de sa table; François de Xavier acceptait tout avec empressement, heureux de pouvoir offrir à ses chers convalescents quelques aliments plus délicats que ceux qu'on leur envoyait, et dont il réservait une part pour lui-même; son esprit de mortification et d'humilité trouvait son avantage à cet échange.

Le dévouement héroïque de notre saint lui mérita, de la part de tout l'équipage et des passagers du *San-Diogo*, le surnom de *Saint Père*, surnom qu'adoptèrent pour lui tous les Portugais des Indes, et qui lui resta toujours, même parmi les Indiens. L'aimable Père de Xavier acceptait avec son humilité et sa grâce ordinaires ce témoignage d'affectueuse vénération dont il rapportait à Dieu toute la gloire. En écrivant à la Compagnie de Jésus, qu'il appelait sa mère bien-aimée, il dit son voyage de Lisbonne à Goa, il rend compte de ses travaux apostoliques, mais il passe sous silence les détails que nous venons de rapporter.

Saint François de Xavier à la Compagnie de Jésus, à Rome.

Goa, 20 septembre 1542.

« Que la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec nous. Ainsi soit-il.

« Pendant mon séjour à Lisbonne, je vous ai souvent entretenus, mes Frères, de mon départ pour les Indes, avec Paul de Camerini et Francisco Mancias, et comme vous le désirez, je viens, aussitôt que possible, vous faire part de notre arrivée et vous rendre compte de notre traversée.

« Partis de Lisbonne le 7 avril 1541, ce n'est que le 6 mai de cette année, 1542, que nous sommes arrivés. Ce voyage, ordinairement de six mois, a duré plus d'un an. Nous montions le même vaisseau que le vice-roi; nous n'avons qu'à nous louer des égards et des attentions que ce seigneur a eus pour nous. Du reste, nos santés ont très-bien résisté à toutes les fatigues du voyage.

« Pendant toute la traversée, nous nous sommes occupés à entendre les confessions, soit des malades, soit des biens portants, et nous avons prêché tous les dimanches. Je rends grâce à Dieu de m'avoir donné l'occasion de faire entendre sa divine parole sur le vaste empire des eaux, d'y célébrer les divins mystères, d'y administrer ses augustes sacrements, qui ne sont pas moins nécessaires sur mer que sur terre.

« Forcés de relâcher au Mozambique, nous y avons séjourné six mois avec les nombreux équipages de cinq grands vaisseaux du roi.

« Cette île renferme deux villes, dont l'une appartient aux Portugais, l'autre aux Sarrasins leurs alliés. Pendant notre séjour, les équipages ont beaucoup souffert des maladies diverses qui les ont attaqués; nous avons perdu quatre-vingts hommes. Nous avons été constamment occupés dans les hôpitaux : les PP. Paul et Mancias comme infirmiers, et moi comme aumônier administrant les secours spirituels. Seul, je pouvais à peine suffire à tous.

« Le dimanche, je prêchais, l'auditoire était immense, et le vice-roi y assistait toujours. Outre ces occupations, j'étais souvent contraint d'entendre les confessions de beaucoup de personnes étrangères aux hôpitaux.

« Voilà comment nous avons passé notre temps au Mozambique ; voilà comment ces six mois ont été employés uniquement à la gloire de Dieu et au profit de tout le monde. »

Nous nous permettons d'interrompre ici notre saint, pour réparer une de ses omissions aussi habituelles que volontaires.

Disons d'abord que le vice-roi prit le parti de faire hiverner l'armée au Mozambique à cause du scorbut qui désolait les autres vaisseaux après avoir ravagé le sien, et que ce parti, le seul à prendre dans la fâcheuse situation où il se trouvait, était dangereux pour tous. Mais il était difficile de tenir la mer à l'approche de l'équinoxe, et, dans l'état de maladie où étaient les marins, la manœuvre allait devenir impossible. Il fallait donc relâcher absolument, et il n'était possible de le faire qu'au Mozambique dont le climat est des plus malsains et très-dangereux en tout temps pour les Européens, par l'effet des eaux stagnantes qui y engendrent des maladies mortelles. Les Portugais, depuis qu'ils en avaient fait la conquête, l'avaient surnommé la *Sépulture des Portugais.*

Le vice-roi ayant donné l'ordre de transporter tous les malades dans les hôpitaux, François de Xavier les y suivit avec empressement et ne se borna pas aux soins spirituels, comme il veut bien le laisser croire.

On sait que le scorbut décompose le sang, le corrompt et produit souvent des plaies qui éloignent du malade ceux qui devraient le secourir. Le cœur de Xavier, trop grand pour reculer en face d'aucun danger, courut au-devant de celui-ci avec tout l'héroïsme dont il avait fait preuve sur le *San-Diogo.* Les malades les plus répulsifs étaient ceux qu'il préférait, parce qu'il y trouvait l'occasion de vaincre sa nature, toujours péniblement impressionnée à la vue de ces grandes misères corporelles. Là, il renouvela souvent ce qu'il avait fait à Venise, se rappelant la maxime du *Père de son âme :*

« On n'avance dans la vertu qu'autant qu'on triomphe de soi-même. L'occasion d'un grand sacrifice est une chose si précieuse, qu'il ne faut jamais la laisser échapper. »

Xavier savait donner tant de charme à tous les soins délicats qu'il prodiguait aux malades, que chacun d'eux l'appelait lorsqu'il sentait redoubler ses souffrances :

« Où est le saint Père ? Oh ! si le saint Père était là, disaient-ils, je souffrirais moins ! Sa vue seule fait tant de bien ! »

Et quand paraissait le *saint Père*, tous auraient voulu l'avoir à la fois ; car tous assuraient que plus il était près d'eux, moins ils souffraient :

« Le plus doux et le plus efficace de tous les remèdes, disaient-ils, c'est de voir le visage angélique du saint Père. »

Pour les satisfaire le plus possible, le *saint Père* allait d'une salle à l'autre dans la journée, et passait une nuit dans chacune, à tour de rôle, ne prenant que quelques instants de repos sur le sol où il s'étendait. Au premier mouvement d'un malade, au premier cri échappé à la douleur, le saint se relevait et courait auprès de celui qu'il avait entendu.

Tant de travaux, tant de fatigues, accablèrent la santé naturellement très-forte de notre saint.

Une violente fièvre maligne obligea de le saigner sept fois en quelques jours, et son délire donna de sérieuses inquiétudes. Il était resté à l'hopital d'où on avait voulu le retirer dès l'invasion de la maladie, et où il avait bien fallu le laisser malgré le mauvais air qu'il y respirait, car il avait répondu à toutes les instances :

« J'ai fait vœu de pauvreté, je veux vivre et mourir parmi les pauvres ; mais je n'en suis pas moins reconnaissant de l'intérêt qu'on veut bien me témoigner. »

Toutes les fois que François de Xavier refusait ce qui lui était offert, il savait joindre tant de fermeté à son humilité, qu'on ne pouvait plus espérer de le vaincre.

Aussitôt que le saint malade alla mieux, il reprit ses veilles et ses fatigues, se traînant péniblement d'un lit à un autre pour consoler et fortifier au moins par sa

bienfaisante parole, ceux qu'il ne pouvait servir comme auparavant.

Un jour, dans le paroxysme de la fièvre, il apprend qu'on vient d'apporter un matelot subitement atteint; il n'y avait plus de lit disponible : on l'avait étendu sur la paille où il ne pouvait tarder à mourir. L'apôtre se relève, il s'approche de la couche du mourant et veut lui parler de l'éternité dont la porte s'ouvre pour lui. Le médecin paraît au même instant, et frémissant à la pensée du danger auquel s'expose notre saint, il le presse de renoncer à l'œuvre de salut qu'il vient d'entreprendre, et voyant avec douleur qu'il n'est point écouté, il insiste :

— Permettez-moi de vous observer, mon Père, que personne ici n'est plus dangereusement malade que vous ne l'êtes; couchez-vous, je vous en conjure! restez au repos, au moins jusqu'à la fin de l'accès; il y va de votre vie.

— Je vous obéirai ponctuellement, cher docteur, je vous le promets, dès que j'aurai rempli ce devoir impérieux de mon ministère; c'est une âme à sauver, les moments sont précieux, il n'y a pas un instant à perdre.

Aussitôt, Xavier fait enlever le moribond de la couche où on l'avait étendu et où il était alors sans connaissance et le fait transporter dans son propre lit; à peine le jeune matelot est-il posé dans le lit du *saint Père,* qu'il reprend ses sens. Xavier, toujours héroïque, se couche près de lui, lui parle de son âme et des miséricordes infinies du Dieu qui allait la juger; il le confesse, le met dans les dispositions les plus saintes, et le voit mourir avec la consolation de l'avoir sauvé.

Ce devoir accompli, le saint obéit comme il l'avait promis, et laissa guérir sa fièvre sans renouveler ce que le médecin avait jugé si imprudent. Il était à peine remis, que le vice-roi, dont la santé souffrait de ce prolongement de séjour dans une atmosphère viciée par tant de maladies, voulut se remettre en mer et refusa de laisser le Père de Xavier, à qui il demanda de l'accompagner.

On allait remettre le *San-Diogo* à la voile; c'était la

capitane, le vice-roi l'avait commandée jusque-là; il ordonna, en présence de Xavier, de l'armer pour son départ.

« Senhor, dit le saint apôtre — qui commença dès lors à manifester les vues prophétiques dont il fut doué si abondamment — senhor, ne montez pas ce navire! il est le plus beau et le plus fort de la flotte, mais il sera brisé! »

Le vice-roi avait une si haute opinion de la sainteté du *saint Père,* qu'il n'hésita pas à embarquer sur le *Coulan* et à laisser le *San-Diogo* qui, peu après, se brisa contre un écueil, en vue de l'île de Salcète.

Maintenant, laissons parler notre saint :

« Mozambique est éloigné des Indes de neuf cents lieues environ. Le vice-roi se disposant à remettre à la voile, et la saison des pluies ayant jeté beaucoup de monde sur le grabat, il désira que quelqu'un de nous restât pour soigner les malades, et, à sa prière, Paul et Mancias restèrent au Mozambique, et je le suivis, pour lui administrer les secours de la religion, dans le cas où sa maladie s'aggraverait. Voilà pourquoi mon arrivée en ce pays a précédé de beaucoup celle de mes compagnons que j'attends d'un jour à l'autre par les vaisseaux qui sont restés en arrière.

« Il y a cinq mois que je suis arrivé à Goa, capitale des Indes. C'est une ville admirable à voir, dont toute la population est chrétienne. Les Français y ont une communauté nombreuse; la cathédrale, qui est magnifique, est desservie par un chapitre considérable; du reste, il y a beaucoup d'églises. Quelle satisfaction n'ai-je pas éprouvée de voir la croix de Jésus-Christ ainsi arborée et glorifiée sur des plages lointaines, sur le vieux sol de l'idolâtrie !

« Notre traversée, du Mozambique à Goa, a duré plus de deux mois. Nous avons relâché quelques jours à Mélinde, ville située sur la côte, et où les négociants portugais ont un comptoir. Ceux que la mort y surprend sont enterrés dans de vastes tombeaux qu'on reconnaît aux croix qui les surmontent. Près de la ville on en voit une très-élevée, très-belle, en pierre dorée, que les Portugais y ont dressée. Je ne puis vous peindre mon ravissement à

la vue de ce signe de notre rédemption, placé comme un trophée sur le sol de Mahomet !

« Le roi de Mélinde vint à bord pour saluer le vice-roi qui l'accueillit avec bonté et affection. Quelqu'un de notre équipage étant mort, nous lui rendîmes à terre les honneurs funèbres, avec toutes les cérémonies usitées dans l'église ; les Musulmans en étaient dans l'admiration.

« Un des principaux Sarrasins de Mélinde me demanda un jour si les temples où nous avons coutume de prier sont très-fréquentés, si les chrétiens sont assidus aux exercices publics de la religion, s'ils sont très-fervents ; il ajouta que chez eux la piété s'était refroidie depuis longtemps ; que de dix-sept mosquées, il n'y en avait que trois un peu fréquentées. Cette indifférence religieuse le déconcertait, il n'en pouvait deviner la cause : « Un si grand mal, disait-il, « ne peut venir que d'un crime affreux commis parmi nous. » Après avoir échangé quelques paroles là-dessus, je finis par lui dire que Dieu, souverainement fidèle en ses promesses, a une égale horreur des infidèles et de leurs prières, et qu'il ne veut pas permettre la propagation d'un culte détestable à ses yeux.

« Ce que j'avais peine à prouver à mon dévot musulman, un autre, un cacis, maître et docteur dans la loi de Mahomet, vint le faire d'une manière assez piquante ; il nous déclara que si le prophète ne revenait les visiter dans deux ans, il renoncerait à sa religion. Au surplus, on a remarqué que les infidèles, abandonnés aux désordres d'une vie criminelle, sont livrés aux tourments du remords et du désespoir, et que, dans son infinie bonté, Dieu permet souvent que cet état d'anxiété et de souffrances intérieures tourne au salut de leurs âmes, en les faisant rentrer en eux-mêmes et chercher la vérité.

« Au sortir de Mélinde, nous rencontrâmes d'abord Socotora, île d'environ cent mille pas de circuit ; nous y mouillâmes. C'est un terrain sec, aride et stérile, qui ne produit que des dattes dont les insulaires font du pain ; ils n'ont pour toute ressource que leurs palmiers et leurs troupeaux, c'est-à-dire des dattes, de la viande et du lait. Cette île est exposée à des chaleurs excessives. Ses habitants sont grossiers et d'une ignorance déplorable ; ils ne savent ni lire ni

écrire, et on ne peut découvrir au milieu d'eux le moindre vestige des lettres humaines. Ils se font gloire d'être chrétiens, et ils le sont, si le christianisme consiste dans des églises, des croix et des lampes. Chaque bourg a un cacis qui fait les fonctions de curé, bien qu'il ne sache rien de plus que ses paroissiens. N'ayant point de livre, puisqu'il ne sait pas lire, il récite par cœur quelques formules de prières. Quatre fois par jour, au bruit d'une crécelle, comme celle dont nous nous servons le jeudi saint, ces pauvres chrétiens se rendent à l'église; à minuit, à l'aurore, après-midi, et le soir au coucher du soleil. Les cacis ne comprennent pas même la langue de leur liturgie, que je crois syriaque. Ils ont une profonde vénération pour saint Thomas, qui, disent-ils, fut leur Père dans la foi. Ils répètent souvent dans leurs formules un mot qui ressemble à notre *Alleluia*. Les cacis n'administrent jamais le baptême, dont ils ignorent même le nom. Pendant mon séjour, je l'ai administré à plusieurs enfants, du consentement de leurs parents qui, en général, s'empressaient de me les présenter.

« Leur libéralité fait un étrange contraste avec leur indigence; car ils m'offraient tout ce qu'ils avaient, et je fus contraint d'accepter quelques dattes, afin de ne pas paraître mépriser ce qu'ils m'offraient avec tant d'empressement. Ils me prièrent et me supplièrent de rester avec eux, me promettant de se faire baptiser tous sans exception. Touché de leurs instances, je priai le vice-roi de me permettre de m'arrêter là où je trouvais une moisson abondante et en maturité. Mais cette île, privée de garnison portugaise, étant exposée aux insultes des mahométans, le vice-roi craignit que, dans leurs descentes, je ne fusse enlevé et retenu en captivité chez eux. Il refusa donc en m'assurant que je trouverais bientôt d'autres chrétiens ayant au moins autant besoin de secours et d'instruction, et auxquels je serais plus utile encore.

« J'assistais aux vêpres récitées par le cacis; cet office dura une heure entière, toujours le cacis répétant les mêmes prières et brûlant de l'encens, en sorte que l'église était remplie de fumée. Ces cacis ont deux carêmes dans l'année, pendant lesquels ils ne mangent absolument que

des dattes et des herbes potagères en faible quantité; ils mourraient plutôt que d'enfreindre cette abstinence. Si quelqu'un se permettait une infraction à cet égard, l'entrée de l'église lui serait fermée.

« Je rencontrai un jour, dans un village, deux enfants dont la mère est mahométane. Ignorant la religion de leurs parents, je voulus leur administrer le baptême; mais les petits marmots s'enfuirent en courant vers leur mère, criant que je voulais les baptiser. La mère aussitôt m'assaillit d'injures et me déclara qu'elle ne souffrirait jamais que ses enfants fussent chrétiens.

« Alors, voilà les Socotoriens qui crient de leur côté qu'elle a raison, que les Sarrasins sont indignes d'une telle faveur, et que s'ils la demandaient, eux, Socotoriens, s'y opposeraient en masse, et ne souffriraient jamais qu'un mahométan devînt chrétien. Telle est la haine de ce peuple pour les Sarrasins.

« Sur la fin de février, nous remîmes à la voile, et arrivâmes ici le 6 mai, comme je vous l'ai dit. Des cinq navires restés au Mozambique après nous, et qui levèrent l'ancre vers le milieu de mars, le plus considérable [1], et chargé de marchandises précieuses, s'est brisé et perdu; mais on a pu sauver l'équipage; les autres sont arrivés à bon port.

« Depuis que je suis à Goa, je demeure à l'hôpital de cette ville, où j'ai administré les sacrements aux malades. La multitude des personnes qui désirent les sacrements, quoique bien portantes, est si considérable, que je n'aurais pu suffire à toutes, lors même que je me serais décuplé. Après le service de l'hôpital, j'emploie le reste de la matinée à confesser les personnes de la ville. L'après-midi, je vais visiter les prisonniers, je travaille à instruire ces pauvres malheureux; après leur avoir enseigné à accuser leurs péchés, je leur fais faire une confession générale. De là je reviens près de l'hôpital, dans une église dédiée à la sainte Vierge, et j'y fais le catéchisme aux enfants, qui dépassent souvent le nombre de trois cents. Je leur fais apprendre les prières d'usage, le Symbole et le Décalogue. L'évêque a fait, pour toutes les autres églises

[1] Le *Sans-Diogo*.

de la ville, une obligation de ce genre d'instruction, ce qui a convaincu tout le monde de l'utilité et des avantages qu'on en peut retirer ; aussi n'y a-t-il qu'une voix pour y applaudir.

« Les dimanches et fêtes, je célèbre les saints mystères dans l'hôpital des lépreux qui est en dehors de la ville, dans un faubourg; j'y entends les confessions et je communie les assistants. Il n'y a personne dans cet hôpital qui ne se soit approché des sacrements. Dès que j'eus fait entendre la parole de Dieu à ces malheureux lépreux, ils la reçurent avec avidité, et j'eus la consolation de me voir aimé d'eux !

« Ces mêmes jours de dimanches et fêtes, en sortant de l'hôpital des lépreux, je vais à l'église dont je vous ai parlé, et j'y prêche aux indigènes; l'après-midi, j'y retourne pour leur expliquer le Symbole des Apôtres, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique, le Décalogue. La foule s'y porte au point que l'église peut à peine la contenir.

« Maintenant, je pars, d'après l'ordre du vice-roi, pour le cap Comorin, éloigné d'environ soixante-six lieues [1]. On assure que cette contrée offre une riche moisson; j'espère que mes travaux y tourneront à la gloire de Dieu. J'emmène trois indigènes qui, outre leur langue naturelle, possèdent assez bien le portugais. Deux sont diacres, le troisième n'est que minoré.

II

Nous avons vu comment Xavier travaillait au salut des âmes et à la gloire de Dieu dans la ville de Goa. On a pu pressentir les soins délicats qu'il prodiguait aux lépreux, par ce peu de mots échappés de son cœur : « Je n'eus pas « plutôt fait entendre la parole de Dieu à ces malheureux « lépreux, qu'ils en furent avides, et que j'eus la consola- « tion de me voir aimé d'eux. » Toute la puissance de sa parole aidée de son aimable et douce charité, est dans ces

[1] On en compte près de deux cents.

quelques mots. Les lépreux avaient subi le charme, ils l'avaiant aimé dès qu'ils l'avaient entendu, et « ils étaient avides de sa parole. »

Le vice-roi lui avait fait de vives instances pour obtenir l'honneur de l'avoir dans son palais; notre saint avait refusé avec grâce et fermeté, comme de coutume, en répondant à don Martino-Alfonso :

— Vous ne voudriez pas me voir infidèle à mon vœu, senhor, j'en suis certain; permettez-moi donc de n'avoir d'autre demeure que celle des pauvres.

— Vous me forcez toujours à vous céder, mon bien cher Père, avait repris le vice-roi avec l'accent du regret; allez donc à l'hôpital puisque je ne puis l'empêcher, mais priez pour moi et les miens que vous privez d'une grande consolation.

Et Xavier était allé à l'hôpital. Etrange habitation pour un nonce apostolique !

L'étendue des pouvoirs de François de Xavier devait être connue de l'évêque de Goa. Le saint se présenta chez lui, dès son arrivée, lui mit entre les mains les brefs du souverain pontife, et se prosterna en lui demandant sa bénédiction, et l'autorisation d'exercer le saint ministère dans les pays soumis à sa juridiction.

L'évêque, don Juan d'Albuquerque, un des plus saints prélats de l'époque, ravi de l'angélique expression de notre saint, le releva vivement et l'embrassa avec un sentiment d'affection dont il s'étonnait lui-même plus tard, en parlant de l'impression que la vue du saint apôtre avait produite sur lui.

Les historiens de saint François de Xavier insistent sur l'effet attractif de sa présence, dès la première fois qu'on le voyait. Cela se comprend aisément. Dieu voulant faire de lui le conquérant pacifique d'une multitude de peuples, lui avait donné tout ce qui charme et attire. Il devait conquérir, non les États, mais les âmes; il devait avoir l'empire des cœurs pour y établir le règne de Jésus-Christ, il avait reçu abondamment tout ce qui devait faciliter cette conquête, la plus difficile de toutes, et Dieu joignant à tous ces dons sa grâce toute-puissante, rien ne résistait à l'apôtre qu'il s'était choisi. Cette beauté qu'on avait admirée dans le monde

avait acquis une expression toute céleste, depuis que Xavier était à Dieu entièrement; l'attrait qu'elle inspirait n'avait plus rien d'humain : c'était une impression mélangée de respect, d'admiration et de disposition à céder à l'influence, à l'ascendant qui se faisaient sentir. Il avait à peine besoin d'appeler les cœurs qu'il venait chercher, tous allaient à lui avec empressement.

L'évêque de Goa baisa respectueusement les brefs du souverain pontife et dit à Xavier en les lui remettant :

« Un légat apostolique, envoyé immédiatement par le vicaire de Jésus-Christ, n'a pas besoin de prendre sa mission d'ailleurs. Usez librement des pouvoirs que le saint-siége vous a donnés, et soyez assuré que si l'autorité épiscopale est nécessaire pour les maintenir, elle ne vous manquera jamais. »

Le sentiment que le saint légat venait d'inspirer si subitement à l'évêque se fortifia à mesure qu'il le connut davantage, et l'union la plus intime s'établit entre eux et servit prodigieusement les vues de notre saint pour la gloire de Dieu.

Bien que la ville de Goa fût catholique depuis la conquête, l'esprit du christianisme s'y affaiblissait de jour en jour. Les Portugais, attirés dans les Indes par la cupidité, ne reconnaissaient plus d'obstacles à leur ambition ; tous les moyens leur étaient devenus bons pour augmenter leur fortune, et, comme il arrive d'ordinaire, la soif des richesses engendrait toutes sortes de crimes. La science manquait au clergé de Goa et l'instruction était nulle dans le peuple.

Cet état de choses rendait l'arrivée de notre saint d'autant plus appréciable aux yeux de l'évêque dont le plus grand désir fut celui de seconder son zèle par tous les moyens possibles.

L'apôtre, profondément attristé de voir les sacrements abandonnés par ceux qui avaient d'autant plus besoin de s'en rapprocher, qu'ils étaient en contact continuel avec les idolâtres et les mahométans, crut devoir commencer sa mission par les Portugais.

Pour attirer les bénédictions divines sur son immense entreprise, il passait en prière la plus grande partie de la

nuit, ne s'accordant que trois ou quatre heures de repos; et ce repos, il le prenait étendu à terre, près des malades de l'hôpital, et se relevait dès qu'il entendait le moindre mouvement, comme nous l'avons vu dans l'hôpital du Mozambique. Après ces quelques heures de léger sommeil souvent interrompu, il allait se remettre en oraison, et dès l'aurore il offrait le saint sacrifice. Sa ferveur était si vive à l'autel, ses larmes si abondantes, que les assistants en étaient vivement impressionnés :

« Je sens quelque chose de si extraordinaire et de si doux, quand je sers la messe au *saint Père*, disait Antonio Andra, soldat portugais, que je voudrais pouvoir la lui servir tous les jours. »

Notre saint donnait ensuite la matinée aux malades des hôpitaux, qu'il embrassait en les soignant, en leur parlant du Dieu qui tient compte de toutes les souffrances, et il embrassait et soignait les lépreux avec la même effusion, la même tendresse de charité. Après avoir quêté pour eux quelques aliments plus délicats que ceux qu'on leur accordait d'ordinaire, s'il était assez heureux pour leur en apporter qui flattaient leur goût, son angélique visage rayonnait de joie, et il embrassait une fois de plus ses pauvres bien-aimés, en remerciant la bonté divine de la consolation qu'il éprouvait. Puis, il faisait sa visite aux prisonniers, et de là, une clochette à la main, il parcourait les rues de la ville, en conjurant les parents d'envoyer leurs enfants et leurs esclaves à l'instruction qu'il allait faire pour eux.

« Fidèles chrétiens, disait-il de l'accent le plus pénétrant, fidèles chrétiens, envoyez vos enfants et vos esclaves, afin qu'ils apprennent la sainte doctrine de Jésus-Christ ! Je vous en conjure, envoyez-les pour l'amour de Dieu ! »

Les enfants accouraient autour du *saint Père*, dès qu'ils entendaient la petite clochette; ils lui baisaient les mains ils lui témoignaient une tendresse des plus affectueuses et le suivaient à mesure qu'il passait de manière que les premiers venus faisaient avec lui le tour de la ville, et qu'il arrivait à l'église, escorté de plusieurs centaines d'enfants. Il était beau, il était touchant de voir ce jeune Père ainsi entouré de ces enfants qui lui témoignaient autant d'a-

mour que de vénération. Tous recevaient ses instructions avec une égale avidité et les répétaient ensuite à leurs parents. Ils allaient même jusqu'à observer à ces derniers que leur conduite était en opposition avec les enseignements de la religion, ce qui amena de sérieuses réflexions de la part des parents. Dans un temps où l'autorité paternelle tenait à être respectée, on sentait l'importance de ne pas donner prise à l'insubordination des enfants, par des exemples contraires aux leçons qu'on leur faisait recevoir. La nécessité de maintenir les enfants dans le devoir amena les parents à le pratiquer eux-mêmes, et ils coururent à leur tour auprès du saint apôtre qui leur fit des instructions spéciales où les pauvres pécheurs fondaient en larmes. Nous avons vu, dans la lettre de notre saint, qu'il ne pouvait plus suffire aux confessions, tant elles étaient nombreuses; en six mois la ville était déjà changée à ne la plus reconnaître. Tout le monde voulait se confesser à Xavier, la piété reprenait vive et fervente; c'était une régénération complète.

Le vice-roi, qui aimait si tendrement le *saint Père*, donnait les plus beaux exemples et secondait de tout son pouvoir le zèle apostolique de Xavier. Une fois par semaine il l'accompagnait dans la visite des hôpitaux et des prisons, et donnait à tous des aumônes et des encouragements.

Goa était devenue une ville sainte.

Don Miguel Vaz, grand vicaire de l'évêque, dit un jour à Xavier qui lui témoignait le désir d'étendre ses conquêtes :

— Mon père, la côte orientale, du cap Comorin à l'île de Manaar, serait un vaste champ pour votre zèle. C'est un peuple de pêcheurs appelés Palawars, souvent inquiétés par la descente des Maures, et qui, ayant été secourus contre eux par les Portugais, se sont fait baptiser pour plaire à leurs protecteurs; mais ils n'ont de chrétien que le nom, ne savent rien du christianisme, et ne demandent qu'à être instruits et éclairés.

— Je pars, cher senhor!...

— Ces pauvres gens sont très-disposés à recevoir la lumière de l'Évangile, et vous y ferez des merveilles avec le zèle qui vous anime; mais je dois vous prévenir, mon

Père, que c'est le pays le plus pauvre, le plus stérile qu'on puisse voir. Nul étranger n'a encore pu se résigner à s'y établir. Les marchands seuls y vont tous les ans à l'époque de la pêche des perles; je dois ajouter que les chaleurs y sont intolérables pour les Européens.

— Dieu me donnera, j'espère, la force de les supporter, senhor, répondit Xavier. Quand il m'a envoyé dans les Indes, il en connaissait les divers climats; je mets donc toute ma confiance en Celui qui m'a envoyé, et je vais partir.

Le saint apôtre quitta don Miguel Vaz et alla prendre congé du vice-roi qui d'abord voulut le retenir et envoyer le Père Paul de Camerini sur la côte des Palawars; mais il céda à la fermeté de Xavier, par lequel il croyait entendre la voix de Dieu. Notre saint donna ses instructions aux deux Pères qu'il laissait à Goa; il fit ses plus tendres adieux à ses malades et à ses lépreux, en leur promettant de revenir les voir; il les embrassa et les bénit en répandant des larmes sur leur vive douleur; il leur recommanda d'obéir à la voix de ses frères comme à la sienne; d'aimer Dieu sur toutes choses, de le prier pour lui et pour la mission qu'il allait entreprendre, et leur promit de se souvenir d'eux chaque jour au saint autel. Les sanglots interrompirent souvent le charitable Père qui après avoir reçu les plus touchantes et les plus consolantes promesses, se sépara de ses chers malades, et entendit encore au loin les cris de désolation que son départ arrachait à leurs cœurs.

Cette scène se renouvela dans chaque prison, le cœur de François de Xavier était brisé!

Enfin, il alla recevoir la bénédiction épiscopale, et il s'embarqua, le 17 octobre 1542, emmenant Francisco Mancias et deux jeunes indigènes, élèves du collége de Goa. Le vice-roi aurait voulu le combler de présents; il n'accepta qu'une chaussure et une sorte de casaque de l'étoffe la plus commune. Quant aux provisions de bouche, son refus comme de coutume fut absolu; il ne voulait rien devoir qu'à la charité de l'équipage.

III

Saint François de Xavier à saint Ignace de Loyala.

Tutucurin, 23 mai 1543.

« Que la grâce et la charité de Notre-Seigneur Jésus-Christ nous soient toujours en aide. Ainsi soit-il.

« Je vous mandais de Goa, et très-longuement, notre voyage de Lisbonne aux Indes; et puisque vous le désirez, mon tendre Père, je vais vous parler maintenant de mes travaux au cap Comorin.

« J'ai emmené quelques élèves indigènes du séminaire de Goa; leur instruction étant suffisante, ils ont déjà reçu les Ordres. A notre arrivée, nous avons commencé à parcourir les bourgades des néophytes, qui, privés de prêtres pour leur administrer les sacrements, et n'ayant pas même de catéchiste pour leur faire apprendre le Symbole, l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, ne savent rien de leur religion, sinon qu'ils ont été baptisés. Les Portugais, n'étant pas attirés pour leurs affaires dans ces pays pauvres et stériles, les chrétiens y sont entièrement abandonnés. Depuis que j'y suis, je vais d'un village à l'autre [1], instruisant et baptisant tous les enfants. J'ai purifié ainsi un nombre infini de ces petits innocents, qui n'auraient vraiment su distinguer leur main droite de leur main gauche. Ces chers petits ne me laissent le temps ni de réciter mon bréviaire, ni de manger, ni de prendre un peu de repos; ils me suivent partout, me demandant sans cesse de leur faire répéter les prières. Je comprends que le royaume des cieux leur appartienne véritablement. Comme je ne pourrais repousser sans impiété leurs pieuses instances, je leur fais confesser, dans le signe de la Croix, les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit, après quoi, je tâche de

[1] Il allait toujours à pied, revêtu du surplis et de l'étole, et précédé de la croix.

leur inculper le *Pater* et l'*Ave*. Je remarque dans ces enfants une si grande vivacité d'esprit, que je suis convaincu qu'ils deviendraient d'excellents chrétiens, si on pouvait les instruire.

« Je rencontrai sur ma route une bourgade entièrement peuplée de païens, qui refusaient de devenir chrétiens, comme tous leurs voisins, par la raison, disaient-ils, que leur Seigneur le leur avait défendu. J'appris qu'il y avait parmi eux une pauvre femme qui, depuis trois jours, était en travail d'enfant, et qu'on désespérait de la sauver. Ces malheureux adressaient des prières au ciel ; mais le ciel n'exauce pas les vœux des infidèles ; ils invoquaient toutes leurs divinités ; mais les démons étaient sourds à leurs cris. J'allai dans la maison de cette mourante avec un de mes compagnons, et oubliant que j'étais sur un sol païen, ou plutôt, me rappelant, d'après la parole des Livres Saints, que « la terre et tout ce qu'elle renferme appartient au Seigneur, » j'invoquai avec confiance le saint nom de Dieu. Par mon interprète, j'exposai à la malade les principaux mystères de notre sainte religion, et la grâce venant au secours de nos paroles, elle nous donna de grands témoignages de foi. Je lui demandai si elle désirait, si elle voulait être chrétienne ; d'après sa réponse affirmative, je récitai l'Évangile, qui, probablement, n'avait jamais été lu dans ce pays, et je la baptisai... Mais qu'arriva-t-il ? Elle avait cru, elle avait espéré en Jésus-Christ... Elle fut délivrée tout à coup, pendant les cérémonies ! Aussitôt, le père et les autres enfants sollicitèrent si vivement la grâce du baptême, que je leur administrai à tous ce sacrement, et j'enfantai ainsi en Jésus-Christ cette nombreuse famille.

« La nouvelle de cette délivrance miraculeuse se répandit en un instant. J'allai de suite trouver les plus considérables du lieu, je les sommai, au nom de Dieu, de reconnaître Jésus-Christ son Fils, par qui seul l'homme peut être sauvé : ils me répondirent, comme les premiers, qu'ils ne pouvaient changer de religion, sans l'autorisation de leur chef.

« En ce moment, il se trouvait précisément dans la bourgade un envoyé de ce petit souverain, qui venait recevoir les impôts. J'allai le voir, et lui développai quel-

ques dogmes de notre foi ; mais il ne me laissa pas achever, et s'empressa de me dire qu'il était chrétien de cœur, que notre religion lui paraissait bonne, et qu'il laissait à chacun la liberté de l'embrasser, s'il le désirait ; mais il n'eut pas le courage de donner l'exemple. Cependant toutes les familles de la bourgade profitèrent avec empressement de la liberté qu'on leur laissait, et j'administrai le saint baptême à tous les habitants de tout âge et de tout sexe, sans exception. Après avoir pris nos mesures pour le bien de cette petite chrétienté, nous nous rendîmes à Tutucurin, où nous avons été si bien accueillis, que nous espérons la plus abondante récolte.

« Le vice-roi éprouve une affection paternelle pour ces néophytes, et il vient de la leur témoigner d'une manière éclatante. Tous ces habitants de la côte sont pêcheurs de perles, et n'ont pour vivre, eux et leurs familles, que cette pénible industrie. Les Sarrasins leur avaient enlevé les barques dont ils se servent pour cette pêche. Le vice-roi l'apprend, équipe une flotte, attaque les Sarrasins, les bat, les met en déroute, fait un effroyable carnage de ces infidèles et leur enlève tous leurs vaisseaux à l'exception d'un seul. Après cette victoire, il rendit aux néophytes les plus riches les barques qui leur avaient été enlevées, et il donna aux plus pauvres les barques prises sur l'ennemi, couronnant ainsi une grande victoire par une œuvre de charité éminente. C'était à la protection divine qu'il devait le succès de ses armes ; il le reconnaissait en partageant avec les pauvres les fruits qu'il en avait recueillis.

« Les Sarrasins, consternés de leurs pertes et de leur défaite, n'osent lever les yeux. Tous leurs chefs, tous les hommes en état de porter les armes ont été engloutis dans les flots.

« Nos néophytes aiment le vice-roi avec une tendresse filiale. Vous ne sauriez croire l'intérêt avec lequel il me recommande cette nouvelle vigne. Il travaille maintenant à l'exécution d'un projet qui contribuera puissamment aux progrès de la religion chrétienne : c'est celui de réunir dans une île, sous la domination d'un roi de son choix, tous les chrétiens dispersés dans ces vastes contrées, à d'immenses distances les uns des autres.

« Si le souverain pontife connaissait le zèle et les efforts de don Martino-Alfonso de Souza pour propager la foi, il lui donnerait des éloges publics, afin d'exciter des sentiments semblables dans tous les dignitaires dont l'autorité serait un secours puissant pour la religion....

« Je le recommande à vos prières et à celles de la Société, afin que Dieu daigne lui accorder les grâces dont il a besoin, et la persévérance dans ses saintes entreprises; car ce sera, non celui qui aura bien commencé, mais celui qui aura persévéré jusqu'à la fin, qui recevra la récompense.

« Pour moi, soutenu par la bonté infinie, soutenu par vos prières, par le saint sacrifice que vous et mes frères offrez pour moi, j'espère que, s'il ne nous est pas donné de nous revoir en ce monde, nous nous reverrons dans l'heureuse Éternité, avec une joie infiniment plus grande.

« François de Xavier. »

IV

Saint François de Xavier à la Compagnie de Jésus, à Rome.

Cochin, 12 janvier 1544.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec nous. Ainsi soit-il.

« Voici la troisième année que j'ai quitté Lisbonne, et la troisième fois que je vous écris, mais je n'ai encore reçu de vous qu'une seule lettre, en date du 13 février 1542, et le vaisseau qui la portait ayant été obligé de séjourner assez longtemps au Mozambique, elle ne m'est parvenue qu'en novembre dernier. Dieu sait le plaisir et la consolation qu'elle m'a fait éprouver !...

« Je suis, avec Francisco Mancias, dans la chrétienté de Comorin qui, déjà nombreuse précédemment, s'accroît chaque jour davantage. En arrivant, mon premier soin

fut de m'assurer du degré d'instruction de ces peuples, et à chacune de mes questions sur les dogmes les plus importants de la religion, ils me répondaient invariablement qu'ils étaient chrétiens, mais qu'ignorant la langue portugaise, ils n'avaient pu rien apprendre des mystères et des préceptes du christianisme. Je pris ceux d'entre eux qui me parurent les plus intelligents, et qui avaient quelque connaissance de l'espagnol ou du portugais; nous nous réunîmes plusieurs jours de suite, et nous parvînmes, après bien des difficultés, à traduire, en peu de temps, un catéchisme en langue malaise. Dès que je l'eus appris, je commençai à parcourir toutes les bourgades une clochette à la main. Je rassemble ainsi autour de moi, deux fois par jour, les hommes et les enfants, et je leur explique le catéchisme: un mois suffit aux enfants pour l'apprendre parfaitement. Quand ils le savent bien par cœur, je leur recommande de le répéter à leurs parents, à leurs serviteurs et à leurs voisins.

« Le dimanche, tout le monde se rend à l'église avec empressement : hommes, femmes, enfants, tous ont un égal désir de s'instruire. Là, je commence, au nom de la très-sainte Trinité, à réciter en langue malaise, à haute voix et lentement, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des apôtres, que tous répètent après moi, avec un plaisir et un intérêt bien évidents. Je reprends ensuite le Symbole, m'arrêtant à chaque article, et demandant à chacun des assistants, personnellement, s'il croit du fond du cœur ce qu'il vient de prononcer. Chacun, croisant ses mains sur sa poitrine, répond affirmativement. Je leur fais réciter le Symbole plus souvent que les autres prières, leur répétant qu'il n'y a de chrétiens que ceux qui croient ce qu'il renferme.

« Après le Symbole, je passe au Décalogue, leur expliquant qu'il y a dans le christianisme dix lois que tout chrétien est obligé d'observer exactement, et qu'à ce prix seulement il aura part à un bonheur éternel, tandis que celui qui méprise une seule de ces lois sera damné éternellement s'il ne fait pénitence. Tous, néophytes et païens sont également émerveillés de la sainteté de la loi chrétienne, et de sa parfaite conformité avec la raison.

« Après ces explications, je reviens encore au Symbole mis en vers; nous chantons le premier article de foi, qui est suivi de ce couplet de cantique :

« Jésus, Fils du Dieu vivant, accordez-nous la grâce de « croire fermement ce premier article de foi; nous vous « offrons, pour l'obtenir, la prière que vous-même nous « avez enseignée. »

« Ce couplet chanté, nous récitons le *Pater*. Puis nous passons au second article du Symbole, après lequel nous chantons ce couplet à Marie :

« Sainte Marie, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, « obtenez-nous de votre cher Fils la grâce de croire cet « article de foi sans aucun doute. »

« Ce second couplet est suivi de la récitation de l'*Ave*.

« Nous suivons ainsi tous les articles, ajoutant à chacun le couplet de cantique et la récitation du *Pater* ou de l'*Ave*.

« Pour leur bien apprendre le Décalogue, j'emploie la même méthode. Nous chantons le premier commandement, ainsi que la prière :

« Jésus, Fils du Dieu vivant, accordez-nous la grâce de « vous aimer par-dessus toutes choses; pour l'obtenir nous « vous offrons la prière que vous-même nous avez ensei- « gnée. »

« Et nous récitons le *Pater*, après lequel nous chantons :

« Sainte Marie, Mère de Jésus-Christ, obtenez-nous de « votre divin Fils la grâce d'observer fidèlement ce premier « commandement. »

« Ce couplet chanté, nous récitons l'*Ave Maria*.

« Ainsi de suite, en conformant la prière chantée au sens du commandement qui la précède. Je leur fais comprendre ensuite que lorsqu'ils auront obtenu de la bonté de Dieu les grâces qu'ils viennent de lui demander, ils en obtiendront abondamment tout le reste.

« Je fais réciter le *Confiteor* aux catéchumènes, soit en général, soit en particulier; je leur fais répéter ensuite le Symbole, leur demandant à chaque article s'ils le croient bien fermement, et, après leur réponse affirmative, je leur fais une exhortation que j'ai composée en malais, dans la-

quelle je passe en revue les dogmes les plus importants de la foi catholique, et les devoirs qui s'y rattachent pour la vie chrétienne. Quand ils sont suffisamment préparés, je les baptise.

« Nous terminons tous nos exercices par le chant du *Salve Regina*, afin d'obtenir la protection de la sainte Vierge [1].

« Pour vous donner l'idée de l'empressement de ces peuples à recevoir la grâce du baptême, je vous dirai que souvent je baptise dans une seule journée des peuplades entières; que mes bras tombent de lassitude, et qu'à force de répéter le Symbole et les prières, ma voix totalement épuisée finit par s'éteindre et je tombe de faiblesse.

« Le baptême des enfants produit des fruits incroyables; j'ai la confiance qu'avec l'aide de Dieu, ces enfants vaudront mieux que leurs pères. L'horreur qu'ils éprouvent pour l'idolâtrie, va jusqu'à faire des reproches à leurs parents lorsqu'ils les aperçoivent rendre le moindre culte à une de leurs idoles, et ils accourent me les dénoncer. Dès que j'apprends que quelqu'un a sacrifié aux idoles, je me rends dans la maison avec une foule d'enfants qui jettent au démon plus d'outrages qu'il n'a reçu d'honneurs de leurs parents ou voisins. Ces enfants font une guerre acharnée aux idoles; ils les renversent, les brisent, les foulent aux pieds, les couvrent d'ignominie.

« J'habitais, depuis quatre mois, une ville entièrement chrétienne, où je travaillais à traduire le catéchisme, et chaque jour une multitude d'indigènes accouraient de tous les environs pour me prier de réciter des prières sur les malades qu'ils m'amenaient, et d'aller porter le même secours à ceux qui ne pouvaient se traîner jusqu'à moi. Pendant quatre mois, bien que l'affluence fût immense et qu'une grande partie de mon temps fût employée à réciter l'Evangile sur tous les malades qui

[1] Le saint apôtre des Indes avait la plus tendre dévotion à Marie, et tout particulièrement à son Immaculée Conception, qu'il avait fait vœu de défendre toute sa vie contre ceux qui l'attaqueraient en sa présence.

le désiraient, j'avais pu continuer à instruire les enfants et les adultes, à répondre aux questions qu'on venait me proposer, à ensevelir les morts... Mais la foule croissait chaque jour, et comme je tenais fort à satisfaire tous ces pauvres gens, dans la crainte qu'un refus n'affaiblît leur confiance dans le secours de la religion, je pris le parti d'envoyer des enfants, à ma place, dans les différentes bourgades où j'étais appelé.

« Ces enfants, en arrivant auprès des malades, réunissaient les parents et les voisins, leur faisaient réciter le *Credo*, cherchaient à inspirer aux malades la confiance et l'espérance en Dieu, et récitaient ensuite les oraisons de l'Eglise. Et il arrivait que Dieu, touché de la piété de ces enfants et de celle des assistants, rendait la santé aux malades et guérissait en même temps leurs infirmités spirituelles. Dieu manifestant ainsi sa puissance et sa bonté, établit son règne et la confiance en Jésus-Christ son Fils, sur la ruine des démons.

« Maintenant, je ne me contente plus d'envoyer les enfants aux malades; je les envoie dans les bourgades instruire les ignorants, enseigner dans les maisons, dans les rues, les premiers éléments de la religion. Quand ils ont suffisamment enseigné dans un village, je les envoie dans un autre; puis, je parcours tous ces lieux, je laisse un exemplaire du catéchisme dans chacun, en recommandant à ceux qui savent écrire, de le copier et de l'apprendre par cœur, afin de l'enseigner aux autres; je fixe le lieu où on doit se réunir tous les jours de fête, pour chanter les prières et les principaux dogmes de la religion chrétienne, et je désigne celui qui doit présider ces réunions. Don Martino Alfonso, qui aime notre Société en proportion de son zèle pour la gloire de Dieu, a bien voulu, sur ma demande, allouer une somme de quatre mille sous d'or — que les indigènes appellent *fanons* — pour les honoraires de ces présidents de paroisses. Il fait les plus vives instances au roi, dans toutes ses lettres, afin d'obtenir des membres de notre Société pour ce pays; car, ici, des multitudes de peuples ne sont plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie que faute d'apôtres pour les éclairer.

« Que de fois il m'est venu la pensée que, si je le pou-

vais, je me transporterais en Europe, et, dussé-je passer pour fou, je voudrais en parcourir les académies et crier à tous ces savants, surtout à ceux de Paris, à tous ces hommes qui ont plus de doctrine que de charité :

« C'est par votre faute que d'effrayantes multitudes d'âmes sont exclues du royaume des cieux ! » Ah ! plût à Dieu ! me suis-je dit souvent, que ces docteurs eussent autant d'ardeur pour le salut des âmes, qu'ils en ont pour les sciences humaines ! Un jour ils auront à rendre un compte bien redoutable de la science qu'ils ont acquise, des talents qui leur ont été confiés ! Peut-être cette pensée les ébranlerait-elle ? peut-être donneraient-ils quelques moments à l'oraison et entendraient-ils la voix de Dieu ? Ils feraient peut-être un effort sur eux-mêmes ; ils s'arracheraient à leurs habitudes terrestres et se mettraient à l'entière disposition de la volonté de Dieu ! Peut-être s'écrieraient-ils du fond du cœur :

« Seigneur, me voici ; je suis à vous, tout à vous ! Envoyez-moi où vous voudrez, fût-ce dans les Indes !

« Grand Dieu ! que leur vie serait bien plus heureuse ! Quelle paix ils goûteraient ! Avec quel calme et quelle confiance ils se présenteraient au jugement du Dieu vivant auquel nul ne pourra se soustraire ! Alors, comme le serviteur de l'Evangile, ils diraient avec joie : *Seigneur vous m'avez donné cinq talents, voilà que j'en ai gagné cinq autres.*

« . . . . . Dieu sait que, dans l'impossibilité de retourner en Europe, j'ai eu souvent la pensée d'écrire à l'Université de Paris, et particulièrement à nos docteurs Corne et Picard [1], pour leur dire la prodigieuse multitude d'âmes qu'il serait facile d'amener à la connaissance de Jésus-Christ, si les hommes étaient moins occupés de leur gloire personnelle que de celle de Dieu.

« Priez donc, mes frères bien-aimés, priez le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans son champ !

« Le collége de Goa est presque achevé. On y élève des

[1] Il écrivit en effet à l'Université de Paris, mais cette lettre n'a pas été retrouvée. Le docteur Juan de Rada, navarrais, assure en avoir eu une copie.

enfants de plusieurs nations qu'on retire ainsi des ténèbres du paganisme. Les uns apprennent seulement à lire et à écrire; d'autres apprennent le latin. Le Père Paul, recteur, les confesse, les instruit et leur dit la messe tous les jours. Le collége est assez vaste pour contenir cinq cents élèves; il est doté en proportion et reçoit d'abondantes aumônes du vice-roi et des personnes riches.

« Les chrétiens du pays appellent ce collége : le *Séminaire de Sainte-Foi*. Ils ont raison, car, avec l'aide de Dieu, nous espérons qu'au moyen de ce séminaire, l'Eglise fera de si grandes conquêtes sur le paganisme, qu'elle étendra un jour sa domination sur tout l'Orient.

« Parmi les païens de ce pays, il est une classe d'hommes qu'on appelle *brames* ou *brachmanes*; ils ont la garde des temples et ils les desservent. C'est une race perverse et méchante, et qui me fait dire à Dieu : *Seigneur, délivrez-moi de cette nation impie, de ces hommes trompeurs et pervers*. Toute leur science et leur habileté consiste à envelopper dans leurs piéges la foule simple et ignorante. Au nom de leurs dieux, ils font apporter à leurs temples tout ce qu'ils désirent, et eux, leurs femmes et leurs enfants vivent ainsi aux dépens du peuple, à qui ils persuadent que leurs statues mangent et boivent comme les mortels. Et les pauvres ignorants n'oseraient prendre leurs repas avant d'avoir offert à l'idole une pièce de monnaie. Les brames ne cessent d'épouvanter les simples, en les menaçant de toutes sortes de maux s'ils manquent de générosité envers les dieux; et le peuple, frappé de terreur, se hâte de satisfaire la cupidité de ces fourbes.

« Les brachmanes de cette côte sont furieux contre moi, parce que j'ai dévoilé leurs turpitudes. Lorsqu'ils sont seuls avec moi, ils m'avouent sans détour qu'ils ne vivent que de leurs mensonges; ils conviennent de leur ignorance et me disent qu'à moi seul j'en sais plus qu'eux tous ensemble. Souvent ils m'envoient des présents que je refuse toujours, à leur grand regret, car ils voudraient m'imposer des obligations pour me forcer au silence. Ils cherchent à me flatter et me disent :

« Nous savons très-bien qu'il n'y a qu'un Dieu, et nous le prierons pour toi. »

« A toutes leurs avances je réponds comme il convient, et je n'en travaille pas moins à dessiller les yeux du peuple. Un grand nombre de ces pauvres ignorants a reçu le baptême, mais beaucoup d'autres résistent encore par la crainte que leur inspirent les brachmanes.

« Depuis que j'habite ces contrées, je n'ai pu convertir qu'un brame, très-jeune homme qui enseigne aux enfants les premiers éléments de la religion chrétienne.

« Lorsque je parcours les bourgades des néophytes, je passe d'ordinaire au milieu des pagodes qu'habitent ces imposteurs. Dernièrement, j'eus l'idée d'entrer dans un de ces temples où deux cents brames étaient réunis. Plusieurs vinrent au-devant de moi, et, après l'échange de quelques paroles indifférentes ou de politesse, je leur demandai à quel précepte leurs dieux attachent la béatitude future.

« Aussitôt s'élève entre eux une discussion aussi vive que prolongée pour savoir qui me répondra; enfin, la parole est cédée au plus âgé. Le vieillard octogénaire me demande, à son tour, ce que nous prescrit le Dieu des chrétiens. Voyant où tend sa ruse, je lui réponds que je le satisferai quand il aura répondu à ma question. Forcé de me découvrir son ignorance, il me dit que les dieux n'exigent que deux choses : la première, de ne point tuer les vaches dont ils prennent la forme; la seconde, de faire du bien aux brames qui sont leurs serviteurs et leurs favoris.

« Cette réponse me peina profondément! J'éprouvais au fond de l'âme une bien cuisante douleur, en voyant jusqu'à quel point le démon aveugle les hommes. Je priai alors les brames de m'écouter, et je récitai à haute voix le Symbole des Apôtres et les Commandements de Dieu. Puis, je leur expliquai en peu de mots le paradis, l'enfer, le jugement. Je leur dis quels seront ceux qui jouiront de la béatitude éternelle, et ceux qui seront plongés dans des supplices qui auront la durée de l'éternité, l'intensité de l'infini.

« A ces derniers mots, ils se levèrent tous et vinrent en foule m'embrasser en criant que le Dieu des chrétiens est le seul vrai Dieu, et que ses lois sont en parfaite harmonie avec la raison. Ils me demandèrent si les âmes des hommes périssent avec le corps, aussi bien que celles des

animaux. Alors, Dieu me suggéra un raisonnement si bien à leur portée, qu'ils furent tous convaincus de l'immortalité de l'âme. Les raisonnements par lesquels on cherche à convaincre des ignorants, ne doivent rien avoir de la subtilité de ceux que nos docteurs emploient dans leurs livres; il faut les mesurer à la capacité de ces pauvres intelligences.

« Les brames me demandèrent encore comment il se fait que, dans le sommeil, nous voyions nos parents, nos amis et nous nous entretenions avec eux — ce qui, mes bien chers frères, m'arrive très-souvent pour vous; — si Dieu est blanc où s'il est noir; car les Indiens, qui sont noirs généralement, attribuent cette couleur à leurs divinités. Leurs idoles peintes en noir et frottées d'une huile infecte ont un aspect hideux et dégoûtant!

« Après avoir satisfait à toutes leurs questions, je les pressai d'embrasser une religion qu'ils reconnaissaient être la seule vraie. A cela ils m'opposèrent les frivoles prétextes de beaucoup de chrétiens qui redoutent un changement de vie : cela ferait parler, ils perdraient la ressource qui seule leur donne de quoi vivre.

« Je n'ai rencontré, sur toute la côte, qu'un seul brame ayant un peu d'instruction, et qu'on dit avoir été élevé dans un noble et célèbre collége. Je cherchai à le voir en particulier, il s'y prêta volontiers, et, sur les questions que je lui adressai, il me répondit qu'ils étaient tous liés par serment et ne pouvaient rien laisser connaître de leurs doctrines; mais, par amitié pour moi, il me parlerait ouvertement. J'appris ainsi que le premier de leurs mystères est qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, à qui seul ils doivent un culte, et que leurs idoles ne sont que les images des démons. Ils ont des monuments qu'ils regardent comme des livres sacrés, et qui contiennent des lois qu'ils croient divines. Pour les enseigner, ils se servent d'une langue aussi inconnue au vulgaire que le latin l'est chez nous.

« Mon brame me développa ensuite leurs préceptes divins; ils ne valent pas la peine de vous être répétés. Ils observent le septième jour, et font ce jour-là cette prière qu'ils répètent de temps en temps dans leur langue sacrée :

Dieu, je te vénère, j'implore ton secours à jamais. En raison de leur serment, cette prière se récite à voix basse, afin que nul ne puisse les entendre. Leur livre contient une prophétie annonçant qu'un jour tous les peuples de la terre professeront une seule et même religion.

« Ce brame me demanda de lui expliquer, à mon tour, les préceptes du christianisme, me promettant de me garder le secret le plus absolu. Je lui répondis que je n'en ferais rien, s'il ne me promettait, au contraire, de publier partout, et à haute voix, ce qu'il saurait de notre sainte religion. Sur sa promesse, je lui expliquai ces paroles du divin Sauveur, qui sont l'abrégé du christianisme : *Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé.* Je lui donnai cette parole et le Symbole des Apôtres avec un long commentaire; j'y ajoutai le Décalogue, et lui fis voir le rapport existant entre le dogme et la morale.

« Un jour il vint me trouver, me dit qu'il avait rêvé qu'il était chrétien, associé à mes travaux et au comble de la joie. Il me pria de l'admettre en secret à nos mystères; mais cette condition étant illicite, je ne pus lui accorder le baptême. Je ne doute pas que Dieu ne lui fasse un jour la grâce d'être chrétien. Je lui ai bien recommandé d'enseigner aux simples et aux ignorants qu'il n'y a qu'un Dieu, créateur du ciel et de la terre, et qui règne dans les cieux. Il serait déjà chrétien, s'il n'était retenu par la crainte d'être persécuté par les démons pour avoir manqué à son serment.

« Voilà tout ce que mes travaux peuvent avoir d'intéressant pour vous, à moins que je ne vous parle des joies ineffables dont Dieu se plaît à combler ceux qui travaillent à défricher cette terre inculte et barbare. Elles sont si abondantes, si solides, que ce sont assurément les seules qu'on puisse goûter en cette vie.

« Il me semble entendre un de ces ouvriers apostoliques s'écrier dans l'ivresse de son âme :

« C'est assez! Seigneur, c'est assez! c'est trop pour cette « vie!... Mettez un terme à mon bonheur!... Ou si, dans votre infinie miséricorde, vous voulez m'inonder des joies cé« lestes, enlevez-moi de cette terre! elle doit être une vallée

« de larmes; transportez-moi dans le séjour des bienheu-
« reux ! Celui qui a goûté ces ineffables délices, ne peut
« plus vivre hors de votre divine présence !... »

« Mes frères bien-aimés, c'est un plaisir bien doux pour moi que de penser à vous et de me rappeler votre amitié, que je dois à l'immense miséricorde de Dieu. Je repasse souvent en moi-même les années écoulées, et c'est avec une vive douleur que je vois le temps que j'ai perdu, et combien peu j'ai profité de votre amitié, de votre société, de votre science des choses de Dieu ! C'est à vos prières, tout éloigné que je sois de vous tous, que Dieu me fait la grâce de me révéler la multitude infinie de mes péchés; c'est à vos prières qu'il m'a donné la force et le courage de venir instruire les nations idolâtres. Je rends d'immenses actions de grâces à la Bonté divine et à votre charité.

« De tous les fruits que la divine Providence m'a fait recueillir en cette vie, celui que j'ai apprécié le plus est l'approbation et la confirmation de notre Institut par le saint-siége. Je rends à Dieu d'immortelles actions de grâces de ce qu'il a daigné sanctionner à jamais, par la bouche de son vicaire, la règle qu'il a révélée et dictée à son serviteur, notre Père Ignace.

« Je prie le Seigneur — puisque dans sa bonté il nous a réunis sous la même règle, en même temps que dans l'intérêt de sa gloire il nous a séparés et dispersés à de si grandes distances les uns des autres, — de nous réunir de nouveau dans le séjour des bienheureux !

« Entre autres intercessions, invoquons celle des enfants que j'ai baptisés et que Dieu, dans sa miséricorde infinie, a rappelés à lui avant qu'ils n'eussent terni la robe de leur innocence. Je crois qu'ils sont au nombre de mille et plus. Je les invoque pour obtenir la grâce de faire, sur cette terre d'exil et de misère, ce que Dieu veut, et de la manière qu'il le veut.

« Le moindre de vos frères en Jésus-Christ.

« FRANÇOIS. »

V

Les miracles accompagnaient partout les prédications de Xavier. On a vu, dans la lettre qui précède, qu'on accourait de plusieurs points opposés et très-éloignés, pour le conjurer de venir réciter l'Évangile sur ses malades alors en grand nombre, que les malades étaient guéris ordinairement, et qu'afin d'en satisfaire plusieurs à la fois, il envoyait des enfants pour *le remplacer*. Mais ce que le saint ne dit pas, c'est qu'il donnait à ces enfants une médaille, un chapelet, une image, un objet de piété qu'il portait sur lui ou qu'il avait touché, ce qui suffisait pour lui communiquer une vertu miraculeuse.

Un jour, on vient de Manapar lui dire que l'un des hommes les plus importants du pays est possédé du démon, et on le supplie de le venir délivrer. L'apôtre, en ce moment entouré d'une foule immense qu'il instruisait, appelle un jeune adolescent, lui remet un crucifix qu'il portait toujours sur sa poitrine, et lui ordonne d'aller sans crainte mettre en fuite le démon :

« Ne reviens qu'après l'avoir honteusement chassé ! dit-il à l'enfant. »

A l'arrivée du petit messager, le possédé fait entendre les plus affreux hurlements; ses membres convulsionnés font horreur à voir. L'enfant n'en est point effrayé : il chante les prières que le *saint Père* lui a enseignées, il ordonne au démon de se retirer et au malade de baiser le crucifix du *saint Père;* et le démon obéit et abandonna sa victime.

François de Xavier va trouver un des habitants de cette même ville de Manapar et le prie de l'écouter un moment, afin de laisser pénétrer la lumière dans son esprit, car le malheureux Indien était encore idolâtre et refusait l'instruction dont il avait si grand besoin. Il s'emporte contre le saint apôtre et le chasse en lui disant :

« Je n'entrerai jamais dans l'église des chrétiens ! Si j'en

avais un jour l'intention, je voudrais qu'on m'en défendît l'entrée ! »

Quelques jours après, cet Indien est attaqué par des hommes armés qui ont juré sa mort. Il parvient à s'échapper de leurs mains ; il court, il cherche un abri contre ceux qui le poursuivent en rugissant, et il n'en voit d'autre que l'église des chrétiens ; elle est ouverte, mais il en est encore éloigné. Il s'y dirige en courant, tandis que les chrétiens qui y étaient réunis en ce moment, épouvantés des cris des païens, et craignant le pillage dont leur église est souvent menacée, se hâtent d'en fermer les portes. Le malheureux Indien est tué par ses ennemis à la porte même de l'église que, dans son impiété, il avait souhaité se voir fermer sur lui, le jour où il voudrait en franchir le seuil...

Sur cette même côte de la Pêcherie, le saint, en visitant un village, trouve un pauvre Palawar couvert d'ulcères, manquant de tout, entièrement nu et n'ayant plus la force de supporter la vie. Le cœur de Xavier est profondément ému de cet excès de douleur et de misère. Il s'agenouille auprès du malade, il lui parle avec des larmes dans la voix ; il le console avec une tendresse de père ; il lave ses plaies dont personne n'osait approcher, tant elles étaient repoussantes, et cédant à son ardent désir de mortifications et de souffrances, se souvenant d'ailleurs de la délicatesse de sa nature, qui autrefois allait jusqu'à la recherche, il boit une partie de l'eau qui a servi à laver les plaies de l'Indien !!!... Il s'éloigne ensuite du malade qu'il vient d'embrasser avec l'effusion de la plus tendre charité, et se met en prière. Quelques instants après il se relève, revient au malade... Le Palawar se regardait, examinait ses membres, les tâtait, ouvrait de grands yeux... Il était guéri ! ses plaies étaient fermées ; son corps était parfaitement net et ne paraissait pas avoir jamais souffert !

Antonio Miranda était catéchiste de notre saint, et, à ce titre, il lui était doublement cher. Une nuit, Antonio est mordu par une vipère et il meurt ; le venin de ces reptiles

est mortel dans les Indes. Le *saint Père* est appelé ; il vient, mais il ne s'occupera pas des funérailles d'Antonio, il a besoin de lui pour l'instruction des Indiens ; la gloire de Dieu, le salut des âmes sont intéressés aux travaux d'Antonio :

« Antonio ! dit le saint, d'une voix forte et vibrante, au nom de Jésus-Christ, levez-vous ! »

Et Antonio, mort depuis la nuit précédente, se relève plein de vie. Les marques du venin qui l'avait tué disparaissent en même temps. La foule, présente à ce prodige, pousse des cris de joie et d'admiration ; elle se jette aux pieds du *saint Père,* elle l'appelle le *grand Dieu,* et il est obligé de lui expliquer qu'il n'est que l'instrument de ce grand Dieu qui règne dans les cieux et qui l'a envoyé dans les Indes pour le faire connaître, le faire aimer, le faire servir par tous ceux qui l'écoutent, et par bien d'autres encore à qui il espère porter son nom.

Dans un autre village, une jeune fille est emportée par une des fièvres violentes et pernicieuses du pays ; la famille désespérée appelle le *saint Père ;* il accourt et ressuscite la morte, en présence d'une foule de païens qui croient aussitôt au Dieu de Xavier et sollicitent la grâce du baptême.

Le même prodige se renouvelle pour un jeune homme mort de la même maladie, et d'aussi nombreuses conversions couronnent ce miracle.

On vient d'une autre bourgade solliciter le saint d'accourir pour rendre la vie à un enfant. La veille, ce pauvre enfant était tombé dans un puits ; on l'avait retiré, il était mort ; mais le Dieu du *saint Père* en a ressuscité d'autres, il peut bien ressusciter celui-ci. Les païens sont là, attendant et ne voulant pas croire aux prodiges que tant d'autres ont vus et qui les ont convaincus. François de Xavier ne les fait pas attendre ; il arrive avec le messager, et voyant que l'enfant est mort, il prie pendant quelques instants à quelques pas du cadavre, puis, se relevant il ordonne à la mort de quitter l'enfant, il ordonne à la vie de le reprendre, et la mort et la vie obéissent à l'ordre de Xavier donné au nom de Jésus-Christ.

Les païens n'appelaient plus le saint apôtre que *le grand Dieu de la nature.*

Plus François de Xaxier opérait de prodiges, plus il vivait d'austérités et de mortifications. Sa nourriture était celle des plus pauvres d'entre les Indiens : du riz et de l'eau, jamais autre chose. Il s'abritait dans une misérable cabane de pêcheurs, il couchait sur la terre nue. Le vice-roi l'avait en quelque sorte forcé d'accepter un matelas et une couverture; Xavier avait vu un pauvre malade sur des feuilles sèches, il lui avait aussitôt donné couverture et matelas. Il ne dormait plus que trois heures; peu lui importait la dureté de sa couche pour un sommeil de si courte durée.; n'avait-il pas à se reprocher quelque recherche dans sa première jeunesse? On a vu comment, dans les épanchements de son âme, il déplorait ces quelques années que sa vie tout entière devait expier par des mortifications telles, qu'on serait tenté de les révoquer en doute, si elles n'étaient surabondamment prouvées. Il ne peut oublier que, pendant ces quelques années, il n'a aimé Dieu que de loin, pour ainsi dire, comme l'aiment beaucoup de chrétiens; et maintenant le zèle de sa gloire le brûle, le dévore. Les fatigues, les souffrances, les privations, les humiliations, il en est avide; car tout ce qu'il souffre dans cet apostolat si admirablement pénible, c'est pour Dieu; et Dieu a tant souffert pour nous! Il souffre pour sauver des âmes; et pour le salut de ces âmes, Jésus-Christ a donné tout son sang! Aussi le saint apôtre compte-t-il pour rien tout ce qu'il fait pour Dieu, et se regarde-t-il comme bien plus redevable encore, à mesure que les prodiges se multiplient sur ses pas.

Xavier avait conquis sur l'enfer une grande étendue de côte; seul il ne pouvait suffire aux besoins spirituels de toutes ces chrétientés; de plus, sa présence était nécessaire à Goa où il avait plusieurs choses à régler, et il s'était embarqué, en novembre 1543, pour se rendre dans cette ville, emmenant deux indigènes qu'il devait laisser au collége de Sainte-Foi.

VI

Le 19 juin 1544, vers le soir, François de Xavier venait d'arriver à Coïmbatour, la population se pressait avec amour et vénération autour de son apôtre bien-aimé, et se réjouissait de son retour longtemps désiré, lorsque Manoël da Cruz, se rapprochant de lui, attendit qu'il eût cessé de parler à la foule, et lui dit aussitôt après :

— Saint Père, les nouvelles de la Pêcherie sont mauvaises !

— Qu'y a-t-il, mon enfant? demanda le saint.

— Les Badages sont descendus ! Ils ont tout pillé ; les Palawars sont en fuite; ils meurent de faim dans les forêts ou dans les cavernes !

— Mes chers Palawars ! mon Dieu !

Et le saint tenait ses mains jointes, ses yeux levés vers le ciel ; il semblait prier, tandis que ses larmes coulaient doucement sur son visage.

— Je vais à Manapar où je trouverai des ressources pour mes chers néophytes, reprit-il ; je pars à l'instant ; demain je volerai à leur secours. Pauvres Palawars !

Il partit, en effet, malgré la nuit, malgré la difficulté des chemins, et malgré la douleur des habitants de Coïmbatour, dont plusieurs voulurent l'accompagner pour le défendre en cas d'attaque.

Les Badages étaient un peuple de brigands, du royaume de Bisnagar qui, de temps à autre, faisaient irruption sur les côtes et commettaient les plus effrayants excès. Laissons parler notre saint.

Au Père Mancias.

Manapar, 20 juin.

« Je pars pour le cap Comorin, emmenant vingt barques chargées de vivres pour secourir les pauvres néophytes qu'une invasion des Badages, mortels ennemis du nom

chrétien, a frappés de terreur. Ils ont abandonné leurs foyers, ils se sont jetés dans des îles désertes où, au milieu des rochers, ils sont exposés aux ardeurs du soleil et aux horreurs de la faim et de la soif. Plusieurs ont déjà succombé à la misère! Leur affreuse situation me déchire le cœur! Priez donc, priez sans cesse pour nous, et faites prier les enfants. J'écris aux Portugais et aux magistrats de la côte pour les exhorter à venir au secours de ces infortunés. Faites en sorte, en recevant des aumônes, de ne rien recevoir des pauvres, bien moins encore de ceux qui se feraient prier, mais seulement du riche et de celui qui donne de bonne grâce. Dans cette collecte, il faut considérer la bonne volonté et les facultés de la main qui donne. »

Au même.

30 juin.

« Depuis mardi je suis retourné à Manapar. Dieu sait quelles peines ce voyage m'a données. J'étais parti avec vingt *tones*[1] pour secourir et consoler les chrétiens; les vents semblaient s'être conjurés contre moi. Je n'ai jamais pu, ni à force de rames, ni à la remorque, amener une seule barque au pied du promontoire! Tous mes moyens, tous mes efforts, tout a été inutile. Si les vents cèdent, je me remettrai en route pour secourir, comme je le pourrai, ces pauvres infortunés dans leur détresse. Qui pourrait avoir le cœur assez dur pour être témoin d'une telle infortune, et cesser de tenter les derniers efforts de la charité? Je ne sais si, de toutes les misères qui assiégent l'humanité, celle qui accable ce malheureux peuple, qui comme nous, croit en Jesus-Christ, n'est pas la plus horrible! tous les jours il arrive à Manapar de ces pauvres dépouillés; ils viennent en foule, et sont entièrement nus et mourants de faim! . . . .

« Nous avons été huit jours en mer, et je sais mainte-

[1] Barques du pays.

nant par expérience combien les *tones* sont incommodes, surtout quand il faut lutter contre la fureur des vents, fureur telle, que tous les efforts humains n'ont pu la maîtriser. »

Au Même.

1er août.

« En allant par terre, je suis enfin parvenu au promontoire, pour visiter et consoler les chrétiens qui ont échappé à la férocité des brigands. Je n'ai jamais vu de spectacle aussi affreux! Je n'avais autour de moi que pâleur, nudité, famine, désolation! Là, je voyais épars dans les champs des cadavres infects; ici des blessés, des malades étendus sans secours, sans médicaments, et luttant contre la mort qui les étreignait! Des vieillards décrépits, exténués, gémissant sous le poids des années et de la misère, essayaient en vain de faire quelques pas; des femmes abandonnées, des enfants venant au monde sur les chemins, des hommes réduits à une telle stupidité, qu'ils ne tentaient même pas de leur porter secours... Si un pareil spectacle frappait jamais vos yeux, votre cœur en éprouverait un déchirement inguérissable!

« J'ai fait transporter tous les pauvres à Manapar; le plus grand nombre y est déjà arrivé. Nous nous occupons de pourvoir à leurs besoins les plus urgents. Priez le seigneur notre Dieu de toucher de compassion le cœur des riches en faveur de ces malheureux consumés par tous les genres de misères. »

Quelques jours après, il ajoutait ce *post-scriptum* à une lettre prête à partir.

« A l'instant même, je reçois une lettre de Guarim qui m'annonce que les chrétiens ont été dépouillés par les Badages, qu'ils se sont sauvés dans les bois, et que l'un d'eux a été blessé, ainsi qu'un gentil. Les nouvelles les

plus affligeantes nous accablent de toute part! Que Dieu soit toujours loué! »

Et le saint vole aussitôt au secours de la chrétienté nouvellement envahie; puis il écrit au roi de Travancor pour lui demander d'arrêter la fureur et les dévastations des Badages. Ce prince, qui se faisait appeler *le grand Monarque*, et qui désirait vivement connaître le *saint Père*, dont les miracles et les succès apostoliques avaient porté la réputation dans tous les états de la presqu'île en deçà du Gange, lui envoya des députés pour l'inviter à le venir voir, et lui promettre de prendre, à l'égard des Badages, toutes les mesures nécessaires pour assurer la tranquillité des Palawars. Notre saint, heureux de l'occasion qui se présentait de porter le nom de Jésus-Christ au milieu de cette nation entièrement idolâtre, se prépara à partir :

« Au milieu des dangers auxquels je vais être exposé, écrivait-il le 8 novembre 1544, je mets ma confiance dans le secours du ciel, que m'obtiendront vos prières et celles des petits enfants de votre troupeau. Sous ces auspices, je pars et vais affronter avec calme tous les périls dont les chrétiens qui m'entourent me font le plus effrayant tableau. Ils me répètent sans cesse que prendre la route de terre, c'est m'exposer à une perte certaine; que les barbares habitants de ces contrées, me regardant comme le soutien du nom chrétien, ne manqueront pas de décharger sur ma tête toute la haine qu'ils portent à notre sainte religion; qu'il est de la plus grande imprudence d'entreprendre à pied ce long voyage de trente lieues. Mais, pour vous ouvrir mon âme tout entière, je vous dirai qu'il est des moments où la vie m'est à charge. Je me sens entraîné, malgré moi, vers tous les points dont on cherche à me détourner. Il m'est bien plus avantageux d'être massacré en haine de notre sainte religion, que de vivre comme témoin impuissant de tous les outrages qui se commettent tous les jours envers notre Dieu, malgré tous nos efforts pour les empêcher. Rien ne m'attriste comme l'impuissance où je suis de mettre un frein aux scandales affreux que donnent certaines personnes que vous connaissez! »

Ce cri de douleur, échappé à la grande âme de Xavier, était justifié par les exactions que les Portugais exerçaient sur les malheureux Indiens et par le désordre de leur conduite qui mettait obstacle aux progrès du christianisme, ou entraînait les néophytes dans de déplorables rechutes. Mais Dieu réservait une grande consolation à son apôtre.

A peine François de Xavier, accompagné seulement de Vaz Fernandez, est-il entré sur les terres du royaume de Travancor, que la population se porte en foule autour de lui.... non pour le *massacrer*, comme l'avaient craint les chrétiens, mais pour le voir, mais pour l'entendre... La langue de ces peuples ne ressemble en rien à celles des pays déjà parcourus par notre saint; c'est une langue toute nouvelle pour lui, et pourtant il parle de Dieu à ce peuple qui l'entoure, et ce peuple le comprend; il bat des mains, il applaudit aux vérités qu'il entend! Et Xavier, à son tour, comprend ce que la foule lui adresse et il s'établit aussitôt un rapport, un échange dont chacun s'émerveille! Cette langue barbare, Xavier la parle, la prononce comme un naturel de Travancor! Il s'exprime avec la même facilité que s'il traitait avec des Espagnols ou des Français!... C'est que l'illustre apôtre était « conduit par le Saint-Esprit » comme l'avait prédit, cinquante ans auparavant, le saint martyr Pedro de Covilham, et que le Saint-Esprit le comblait de tous ses dons, comme preuve incontestable de sa présence. Jusqu'ici, nous avions vu François de Xavier prophétiser et opérer d'éclatants miracles; et maintenant le voilà possédant le don des langues. Partout où il ira désormais les peuples le comprendront et il les comprendra; et, pour lui, les comprendre et en être compris, c'est en avoir déjà fait la conquête à Jésus-Christ et à son Eglise.

Toute la côte de Travancor se soumit au joug de l'Evangile à mesure que Xavier la parcourut, et, sur sa demande, le roi ayant autorisé ses sujets à professer ouvertement le christianisme, quarante-cinq églises furent aussitôt élevées par la piété des néophytes; en un mois seulement l'Apôtre baptisa dix mille païens!

En entrant dans chaque village, il réunissait tous les habitants, hommes, femmes et enfants; il les conduisait dans la campagne, et là, il plaçait les hommes d'un côté,

les femmes de l'autre, et, pour être entendu de tous, il montait sur un arbre et leur annonçait les vérités chrétiennes. L'enthousiasme des païens était tel en l'écoutant, qu'aussitôt après l'instruction ils couraient à leurs pagodes et les renversaient de fond en comble :

« Je ne puis vous peindre la joie que j'éprouve, écrivait notre saint, en voyant tomber sous le marteau de mes nouveaux chrétiens ces temples et ces idoles naguère l'objet de leur culte. Telles sont les conquêtes de la croix sur l'empire de Satan... Encore une fois, ma joie et mon bonheur sont alors au-dessus de toute expression : la langue, la plume sont insuffisantes pour peindre mon ravissement! »

Les brachmanes, exaspérés de ce succès, l'attendirent souvent au passage dans les ténèbres de la nuit faisant pleuvoir autour de lui une grêle de flèches, dont une seule l'atteignit et ne put qu'effleurer sa peau; il jaillit quelques gouttes de sang et ce fut tout; la Providence veillait sur son élu. Désolés de leur insuccès, les brames tentèrent inutilement d'autres moyens; ils brûlèrent même plusieurs maisons espérant qu'il s'était réfugié dans l'une ou dans l'autre : ce fut en vain. Dieu gardait « son vase d'élection », tous les efforts de l'enfer devaient être impuissants à le briser. Les chrétiens effrayés et tremblant pour la vie de leur Père bien-aimé, entouraient à distance et bien armés la maison dans laquelle il se retirait; mais une nuit le saint se vit forcé de fuir pour éviter l'incendie du village entier où il se trouvait. Accompagné d'une garde nombreuse de fidèles néophytes, Xavier gagna la campagne, monta sur un arbre, s'y cacha dans le feuillage et y attendit le jour; ce moyen le sauva de la rage infernale des prêtres des idoles.

Cependant les Badages, contre lesquels les mesures du roi de Travancor avaient été insuffisantes, firent une nouvelle invasion sur la côte, et s'attaquèrent précisément aux pêcheurs de celle de Travancor, du côté du cap Comorin. Cette fois, c'était une armée sous le commandement du naïr de Maduré, capitaine expérimenté; il s'agissait non plus d'une surprise, mais d'une guerre ouverte

et déclarée. Le roi de Travancor réunit des troupes, se met à son tour sur le pied de guerre et marche contre l'ennemi. On annonce à Xavier cette accablante nouvelle. L'apôtre tombe à deux genoux, il se prosterne le front dans la poussière :

« Seigneur! s'écrie-t-il, souvenez-vous que vous êtes le Dieu des miséricordes infinies, le protecteur de vos fidèles chrétiens! n'abandonnez pas à la rage de ces loups dévorants le troupeau dont vous m'avez fait le pasteur! Que les nouveaux chrétiens, si faibles encore dans la foi, ne se repentent pas de l'avoir embrassée! Que les infidèles n'aient pas l'avantage d'opprimer ceux qui mettent leur espérance en vous seul! »

Après cette prière, il se relève plein de force, de courage, de résolution; son visage semble refléter un rayon divin :

« Suivez-moi! dit-il aux chrétiens qui se pressent autour de lui; suivez-moi! Dieu est pour nous! »

Et prenant son crucifix à la main, il marche à la tête de ses chrétiens, comme le conquérant marche à la victoire. Arrivé à la plaine par laquelle venaient les ennemis rangés en ordre de bataille, Xavier s'avance jusqu'à portée de la voix; là, il s'arrête, il élève son crucifix, et du ton d'un souverain qui parle à des rebelles :

— Arrêtez, leur dit-il; au nom du Dieu vivant, je vous défends d'aller plus avant! et, de sa part, je vous ordonne de vous retirer!

Les ennemis sont foudroyés par ces paroles; ils ne savent plus ni avancer ni reculer....

— Qu'est-ce donc? crient les derniers. En avant!

— Nous ne pouvons avancer, répondent ceux des premiers rangs; nous avons devant nous un géant, vêtu de noir, et dont les yeux lancent des flèches de feu!...

La chose paraît incroyable; quelques-uns des plus intrépides avancent à la tête des troupes... mais le géant formidable leur apparaît menaçant et terrible! Ils veulent fuir, et se précipitent les uns sur les autres en jetant des cris de rage et d'épouvante; le pêle-mêle devient effroyable, ils se heurtent et se brisent; la voix de leur chef n'est plus entendue, chacun n'est plus occupé que de sa

sûreté personnelle, et leur fuite désordonnée ne peut s'effectuer qu'à travers mille difficultés. Les néophytes, de leur côté, courent annoncer ce merveilleux évènement dans tous les villages voisins; la nouvelle se répand au loin, et le roi de Travancor, qui arrivait en ce moment à la tête des siens pour combattre les Badages, s'écrie qu'il veut voir le grand homme qui vient d'opérer ce prodige. Xavier se rend à son désir; le roi l'embrasse, le remercie chaleureusement dans les termes les plus pompeux, et termine sa harangue indienne en lui disant :

— Je m'appelle le *grand Roi ;* je veux que désormais mes sujets vous nomment le *grand Père !*

— C'est à Jésus-Christ seul, répond François de Xavier, c'est au Dieu des chrétiens que chacun doit rendre grâces; vous ne devez voir en moi qu'un instrument des plus faibles, et qui ne peut rien par lui-même.

Le roi, bien qu'il ne comprît pas la réponse de l'apôtre, n'en demanda pas l'explication. Il ne voulait pas pour lui-même de la religion qui ne permet pas le vice; mais il voulait la laisser propager dans ses Etats pour plaire à Xavier. En conséquence, il fit publier un édit par lequel il ordonnait à ses sujets d'obéir au *grand Père* comme à lui-même; cet édit renouvelait en même temps l'autorisation de professer ouvertement la religion de *son frère Xavier, grand Père du royaume de Travancor.* Pour faciliter les choses, le *grand Roi* envoyait souvent au *grand Père* des sommes d'argent considérables, que le Père de Xavier distribuait aux pauvres.

Notre saint parcourut toute la côte avec le même succès qu'en arrivant, et une liberté plus grande. A Coulan [1], près du cap Comorin, il trouva plus de résistance; il prêchait depuis plusieurs jours et ne voyait tomber à ses pieds, chaque fois, qu'un petit nombre d'idolâtres. Xavier n'était pas accoutumé à voir la parole de Dieu porter si peu de fruits; son âme s'en attristait. Un jour, entouré de païens qui l'écoutent froidement, son visage paraît s'enflammer tout à coup, son regard se fixe vers le ciel :

« Seigneur! s'écrie-t-il, en répandant des larmes de

[1] Ou Coilan.

douleur, tous les cœurs sont entre vos mains ! Vous pouvez, si vous le voulez, fléchir les plus obstinés, amollir les plus durs ! Donnez aujourd'hui cette gloire au sang de Jésus-Christ, au nom de votre divin Fils ! »

Et se tournant vers ses auditeurs :

— Eh bien ! vous ne croyez pas ma parole ? Croyez alors ce qui peut la rendre croyable ! Quelle preuve voulez-vous des vérités que je vous annonce ?

Au même instant, il se souvient que, la veille, un homme fut enterré non loin de l'endroit où il parle :

— Ouvrez, dit-il, cette tombe que vous fermâtes hier ; retirez-en le corps mais assurez-vous s'il est réellement mort !

Les Indiens se portent en grand nombre à la tombe fermée la veille ; ils en retirent le cadavre :

— Grand Père, il sent déjà bien mauvais ; il est bien mort, assurément, disent-ils au saint qui s'était approché d'eux.

— Placez-le là.

On le met à terre, aux pieds de l'apôtre, qui s'agenouille un instant, puis se relevant plein d'assurance et s'adressant au cadavre :

« Au nom du Dieu vivant, je t'ordonne de te lever pour preuve des vérités que je prêche ! »

A l'instant le mort se relève, plein de vie, plein de santé, plein de vigueur, et la foule bat des mains, pleure, trépigne, se jette aux pieds de Xavier et demande le baptême en criant, qu'il n'y a de vrai Dieu que celui du grand Père.

A Mutan, sur la même côte, un jeune chrétien était mort depuis l'avant-veille. On le portait dans le tombeau préparé pour le recevoir, au milieu d'un cortége nombreux de parents et d'amis, car c'était une des familles les plus considérables de la ville. Xavier rencontre ce convoi ; il est ému de la douleur du père et de la mère qui accompagnent la triste dépouille de leur fils ; il les regarde avec une douce compassion, et les parents désolés sentent passer sur leur cœur un rayon d'espérance. Ils se jettent aux pieds du saint, ils embrassent ses genoux :

— Grand Père ! rendez-nous notre enfant ! Si vous dites

un mot de prière à Dieu, il le ressuscitera! Grand Père! un mot de prière!

Xavier, touché de cette grande douleur, renouvelle le miracle opéré autrefois par le Sauveur du monde, à la vue de la douleur maternelle de la veuve de Naïm. Il prend de l'eau bénite, fait un signe de croix, asperge le mort, le prend par la main, lui ordonne, au nom de Dieu, de se lever, et le jeune homme se lève, et Xavier le rend à son heureuse famille!

Une grande et belle croix fut plantée, par les parents de ce jeune homme, à l'endroit même où il était ressuscité, et on y venait de très-loin prier le Dieu qui opérait de tels prodiges.

Tout le royaume de Travancor voulut voir et connaître le *grand Père*, et tout le monde en le voyant tombait à ses pieds et demandait à être chrétien. Peu de mois avaient suffi à l'illustre apôtre pour conquérir à Jésus-Christ toute cette étendue de pays. Après y avoir appelé des missionnaires pour cultiver ce champ, qui produisait des fruits si consolants, il se sépara de ses chers néophytes, pour aller porter la lumière de l'Evangile dans des contrées plus éloignées.

VII

Il était minuit; tout dormait à Jafanapatnam après une journée de vives agitations et de cruelles angoisses; dans la campagne, le calme régnait également; la lune inondait l'espace de sa douce clarté, les étoiles scintillaient au ciel: c'était une des plus belles nuits des régions tropicales.

Dans le vallon du côté occidental de la ville, à mi-côte, sur la lisière d'une forêt de canneliers, il se fit un léger mouvement, et un homme, qu'à ses vêtements aussi bien qu'à la couleur de son teint il était facile de reconnaître pour un européen, sortit de la forêt, regarda à droite, regarda à gauche, écouta comme s'il craignait d'être surpris, et, rassuré sans doute par son observation, il descendit le sentier qui séparait la forêt d'une vaste plantation de cannes à sucre, dont les hautes tiges le dérobaient entière-

ment. Arrivé au bas de la colline, il entra dans un terrain assez découvert, alla droit à un arbre qu'il semblait reconnaître, et il creusa la terre avec activité, suspendant son travail de temps à autre pour essuyer son front, regarder encore, et prêter l'oreille un instant. Ce travail fut long, l'étranger n'avait sûrement pas l'habitude de ce genre de labeur. Quand il eut creusé à la profondeur et dans l'étendue dont il avait pris les mesures, il s'éloigna de quelques pas, s'agenouilla, s'inclina jusqu'à terre, puis se releva, portant dans ses bras le cadavre d'un Indien. Il y avait du sang sur ce cadavre!... L'étranger baisa ce sang il porta l'Indien mort dans la fosse qu'il venait de préparer pour lui, il rejeta dessus la terre qu'il avait enlevée, il pria un instant, et, reprenant ensuite le sentier par lequel il était venu, il disparut dans la forêt.

Quelques heures après, chacun reprenait le mouvement accoutumé, et les premiers Indiens qui passèrent devant le terrain où l'étranger venait d'enterrer un cadavre, firent entendre des cris de surprise qui attirèrent d'assez loin tous les insulaires disséminés dans la campagne. Ceux-ci poussent les hauts cris à leur tour; la grande nouvelle se répand dans la ville, le roi en est instruit, tout le monde accourt au vallon occidental, et les cris redoublent avec une sorte de frénésie satanique.

Sur la terre fraîchement remuée on voyait distinctement l'empreinte d'une croix; cette empreinte était si parfaite qu'elle ne pouvait être l'œuvre de l'homme; de là les cris de rage de la multitude païenne, excitée par les brachmanes qui voyaient dans cette apparition de puissants motifs de conversion pour les idolâtres.

Le roi de Jafanapatnam ordonna de jeter sur l'empreinte miraculeuse, une quantité considérable de pierres mêlées avec la terre; mais peu après la croix se reforma sur cet amoncellement avec la même perfection qu'auparavant.

« J'ordonne, dit la majesté indienne, qu'on remue tout cela, qu'on le foule, qu'on le bouleverse ! Je défends que la croix reparaisse ! »

On obéit avec empressement; la croix ne reparaît pas, la foule se retire, et les brachmanes font entendre leur cri de victoire : ils triomphent du Dieu des chrétiens.

Le lendemain, nouvelle alarme : la croix s'est reformée aussi belle, aussi parfaite que la veille ! Le roi en est averti il accourt et ordonne de tout bouleverser de nouveau en sa présence; il veut à tout prix forcer le Dieu des chrétiens de battre en retraite devant lui. On se met à l'œuvre..... O prodige ! cette croix, qu'on s'efforce de faire disparaître, elle devient lumineuse ! elle s'élève, elle grandit à mesure qu'elle s'éloigne de la terre ! Arrivée à un très-haut degré d'élévation et à des proportions immenses, elle demeure ainsi, comme suspendue, durant plusieurs heures, et les païens, émerveillés, s'écrient que le Dieu des chrétiens est tout-puissant, que les idoles n'ont jamais opéré rien de comparable, et que la religion du grand Père du Travancor est la meilleure, puisqu'elle est la plus forte dans la lutte. Ces paroles sont dénoncées au roi par les brachmanes : le roi, dont la colère ne connaît plus de bornes, rend un édit qui menace de mort tout sujet de Jafanapatnam qui témoignera respecter, en quelque manière que ce soit, la religion du grand Père de Xavier, et préférer son Dieu aux idoles reconnues comme seules divinités du roi et de tous le pays soumis à sa domination.

La tombe sur laquelle a paru la croix merveilleuse est là pour attester qu'avec un roi comme celui qui règne en ce moment, l'effet suit de près la menace, et que nul ne doit compter sur sa clémence. Cette tombe renferme la dépouille de son propre fils, et ce fils, l'aîné de sa famille, il a été mis à mort sur l'ordre du roi son père ! Il a été égorgé... parce qu'il avait reconnu la divinité de la religion chrétienne, et qu'il avait refusé de retourner au culte des idoles; il avait préféré mourir... et il était mort avec le courage des premiers martyrs. Son père avait ordonné de jeter son corps dans les champs, afin qu'il servît de pâture aux animaux féroces; mais les animaux féroces l'avaient respecté, et Fernando Cunha, négociant portugais, qui avait instruit le jeune prince des vérités de la foi, était venu, au milieu de la nuit, donner mystérieusement au martyr la sépulture qui lui avait été refusée par son père...

Or, voici ce qui avait excité l'irritation du roi de Jafa-

napatnam. Les habitants de l'île de Manaar, sujets de ce prince, entendant parler des prodiges opérés par François de Xavier sur toute la côte de la Pêcherie, et des innombrables conversions qui en étaient la conséquence, lui avaient envoyé des députés pour le supplier de venir les instruire et les baptiser. Xavier, ne pouvant quitter alors ses néophytes, leur avait envoyé un de ses prêtres qui, en peu de temps, avait recueilli la plus riche moisson.

Les brachmanes perdaient ainsi les moyens de vivre commodément aux dépens des crédules Indiens : furieux de se voir privés de leurs offrandes et n'ayant plus le droit de les exiger au nom de leurs idoles, ils se plaignirent au roi des progrès du christianisme dans ses États, et demandèrent justice d'un peuple qui osait mépriser la religion professée par son souverain, abattre partout les pagodes, briser les idoles, insulter tous les dieux. Le roi, déjà ennemi de la religion qui réprouve les vices auxquels il se livrait, donna aussitôt l'ordre de massacrer tous les chrétiens de Manaar sans distinction de personnes, et cet ordre barbare fut fidèlement exécuté ; il avait appris ensuite que son fils se disposait secrètement à recevoir le baptême, et son fils avait été mis à mort comme nous l'avons vu !

La sœur de ce cruel tyran était également chrétienne de cœur et de désir ; elle avait instruit le plus jeune fils du roi, ainsi que son fils à elle, et l'un et l'autre soupiraient après le baptême ; mais voyant la cruauté de son frère portée à cet excès de rage, la princesse craignit pour la vie de son fils et de son neveu, et résolut de les éloigner, quelque douloureuse que dût être pour elle cette séparation. Elle les confia donc à Fernando Cunha qui les emmena furtivement de Jafanapatnam et les conduisit à Manapar, où ils devaient trouver le père de tous les chrétiens des Indes, notre saint François de Xavier, dont le cœur était brisé par cette désolante persécution. Il les reçut avec une bonté toute paternelle ; il les consola et les fortifia de sa douce et énergique parole, puis il les fit partir pour Goa où ils trouvèrent, dans le collége de Sainte-Foi, une nouvelle famille et les tendres soins de la charité chrétienne.

En apprenant la fuite de son fils et de son neveu, le roi

de Jafanapatnam donna l'ordre de les poursuivre et de les ramener pour les faire mettre à mort. Il fit plus encore : son frère aîné, dont il avait usurpé la place et le pouvoir, s'était retiré sur le continent; il dépêcha des émissaires avec ordre de le chercher, de le tuer et de lui apporter sa tête. Le fugitif, à cette nouvelle, se hâte de prendre la route de Goa; là, se voyant en sûreté sous la protection des Portugais, il se fait instruire de la religion que son frère persécute avec tant d'acharnement, et, ravi de sa doctrine, il demande le baptême; en le recevant, il promet solennellement de faire prêcher le christianisme dans ses Etats, si jamais il recouvre ses droits au trône de Jafanapatnam.

Notre saint éprouvait une grande et vive douleur de voir ainsi poursuivis et menacés tous ceux qui désiraient renoncer aux idoles et reconnaître Jésus-Christ; il répandait devant Dieu des larmes abondantes, mais il goûtait en même temps de grandes consolations et écrivait à ses frères de Rome :

« Remercions Jésus-Christ Notre-Seigneur qui daigne nous consoler par le spectacle du martyre, et qui, dans son infinie miséricorde et par sa providence, fait tourner à sa gloire la perversité des hommes, et se sert de la cruauté des réprouvés pour remplir les trônes réservés aux élus. »

L'infatigable apôtre ne demeura pas inactif en présence de cette désolation. Le vice-roi était alors à Cambaïe; mais le grand cœur de Xavier ne s'arrêtait que devant la volonté divine, jamais devant les difficultés matérielles ou le mauvais vouloir des hommes. Il appelle le Père Mancias, il lui confie le soin des populations de la côte de la Pêcherie et il part. Il arrive à Cochin le 20 janvier 1545, il s'y arrête pour traiter des intérêts de cette chrétienté avec don Miguel Vaz, grand vicaire de Goa, qui y travaille avec ardeur au salut des âmes, sous sa direction, et il voit avec douleur que les obstacles qui s'opposent aux progrès du christianisme sont toujours aussi difficiles à surmonter. La cupidité des Portugais, le désordre de leurs mœurs, leur dureté pour les indigènes étaient les épines qui dé-

chiraient le plus vivement le cœur de notre saint. Les officiers royaux, loin de seconder les vues de Jean III en prêtant à la religion l'appui de leur autorité se laissaient séduire par l'or des brachmanes et toléraient le culte des idoles jusque dans la ville de Goa. Les charges publiques étaient vendues aux musulmans, tandis que les chrétiens en étaient exclus. On laissait au roi de Cochin, tributaire de celui de Portugal, la liberté de confisquer les biens de ceux de ses sujets qui embrassaient le christianisme.

Don Miguel déplorait amèremeut un état de choses qui entravait tous les efforts de son zèle; il aurait voulu que François de Xavier pût aller porter ses plaintes au pied du trône; mais le grand apôtre ne pouvait s'éloigner sans danger pour ses chrétientés, et il fut convenu que don Miguel Vaz s'embarquerait par le navire prêt à mettre à la voile, et irait présenter au roi, au nom de Xavier, les plaintes de la religion. François de Xavier écrivit à Jean III avec une force, une dignité et une sainte liberté, qu'on ne peut assez admirer.

Par la même occasion, notre saint écrivit à saint Ignace pour le supplier de lui envoyer des prêtres de sa Société, dont la vertu fût éprouvée et la santé capable de résister aux grandes fatigues.

VIII

François de Xavier, après s'être entendu avec Miguel Vaz, comme nous l'avons vu, s'embarqua pour Cambaïe, afin d'obtenir du vice-roi l'expédition qu'il désirait contre le tyran de Jafanapatnam. En entrant dans le bâtiment, il reconnaît un de ces gentilshommes portugais dont les scandales sont la grande plaie de son cœur, et il ne veut pas perdre cette belle occasion de gagner à Dieu une des âmes qui nuisent le plus à sa gloire dans les Indes. Pour ce gentilhomme, notre saint retrouve tout le charme de son esprit, toute la grâce de sa personne, tout ce qui attire et séduit en lui jusqu'à l'entraînement.

Le seigneur portugais subit le charme; il recherche le Père Francisco, il ne sait plus se passer de lui, il semble n'être heureux que près de lui. Mais chaque fois que l'apôtre lui parle de son âme, il ne recueille que le sarcasme et l'ironie, et s'il insiste, il se heurte contre une impiété qui lui saigne le cœur. Cependant François de Xavier ne se décourage pas; plus le pauvre pécheur témoigne d'éloignement, plus l'apôtre lui témoigne de bonté et de charité. Le vaisseau s'arrête à Cranganor et les passagers descendent à terre. Pendant ces quelques jours de relâche, le gentilhomme ne peut se défendre de rechercher encore l'aimable Père Francisco, de se promener avec lui, de saisir enfin toutes les occasions de jouir du plaisir que lui apporte sa conversation.

Le troisième jour, ils se promenaient ensemble dans une forêt de palmiers, lorsque tout à coup le Père de Xavier, cédant à une inspiration divine, se découvre jusqu'à la ceinture et se frappe si rudement avec sa discipline, que sa chair en est déchirée et que son sang ruisselle abondamment. Le Portugais qui d'abord l'avait regardé avec étonnement et semblait stupéfait des violents mouvements du saint, jette un cri d'effroi en voyant couler le sang :

— Mon Père! Que faites-vous! Arrêtez!... C'est un vrai suicide!...

— Eh! cher senhor, vous ne voulez pas comprendre mes paroles! c'est pour vous, c'est par amour pour votre chère âme! mais ce n'est rien comparativement à ce que je voudrais faire. Vous avez coûté bien plus cher à Jésus-Christ, et sa Passion, sa mort, tout son sang, tout son amour ne peuvent toucher votre cœur!..... Seigneur! ajouta-t-il, en tombant à genoux et levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes, Seigneur! jetez un regard sur votre sang adorable et non sur celui d'un pécheur comme moi!...

— Mon Père! mon Père! me voilà! s'écrie le gentilhomme en se jetant aux pieds de Xavier; je vous conjure de me confesser ici même, n'allons pas plus loin! ne retardons pas d'un instant!

Et il fit une confession générale, promit de vivre chrétiennement et fut fidèle à sa parole. Cette conversion, si difficile jusque-là, consola d'autant plus le cœur de notre

saint, qu'il en espérait de plus importants résultats pour les intérêts de la religion.

Arrivé à Cambaïe, le Père de Xavier obtint ce qu'il désirait : le vice-roi expédia l'ordre de réunir des troupes et de former une armée considérable à Négapatam, afin qu'elle tombât à l'improviste sur le tyran de Jafanapatnam qu'on livrerait à Xavier, sans conditions; car le saint apôtre espérait que le sang de ses victimes plaiderait pour lui, et que ses yeux s'ouvriraient à la lumière de la foi.

Xavier reprit la route de Cochin, et s'étant arrêté de nouveau à Cranganor, il logea chez un chrétien dont le fils vivait dans un déplorable désordre. Le malheureux père témoigna au saint une si vive douleur de l'inutilité de ses observations et de ses conseils sur l'esprit du jeune homme, que Xavier employa ses plus douces paroles pour le consoler, et s'arrêtant un instant, il se recueillit comme saisi par une illumination soudaine, puis, avec l'accent de l'inspiration et de la certitude, il dit au père si affligé :

— Vous êtes le plus heureux des pères ! Remerciez Dieu, mon ami, car ce fils qui est pour vous aujourd'hui un sujet de si amère douleur, se convertira, sera religieux de l'Ordre de Saint-François et aura la gloire de mourir martyr !

Cette prédiction s'accomplit littéralement. Le jeune pécheur se convertit, entra dans l'Ordre de Saint-François, fut envoyé dans le royaume de Candé pour évangéliser les barbares de ces contrées et eut le bonheur d'y mourir martyr.

Notre saint, de retour à Cochin, y trouva Cosme Anez qu'il avait recommandé au roi et qu'il affectionnait particulièrement. Dans une de leurs conversations le Père de Xavier lui demanda si l'année était bonne pour les marchands portugais :

— Excellente, mon saint Père, lui répondit-il, elle ne peut être meilleure. En très-peu de mois nous avons expédié pour l'Europe sept cargaisons magnifiques ! J'envoie au roi un diamant des plus rares qui n'a coûté que dix mille ducats à Goa, et qui en vaudra trente mille à Lisbonne !

— Quel est le vaisseau qui porte ce diamant?

Mon Père, c'est l'*Atoghia.* Je l'ai confié au capitaine Joam de Noronha.

— Je regretterais d'avoir mis ce diamant sur ce navire puisqu'il est si précieux...

— Pourquoi donc, mon Père? parce que l'*Atoghia* a fait eau une fois? Mais il est parfaitement radoubé; vous le croiriez neuf maintenant.

Le saint garda le silence. Anez se doutant qu'il était éclairé sur le sort de cet important bâtiment, ajouta :

— Mon Père, votre silence me fait craindre pour l'*Atoghia*; recommandez-le à Dieu; car il ne peut périr sans m'occasionner un dommage considérable. Je n'avais pas d'ordre pour acheter ce diamant; s'il est perdu, je perds le prix et les frais qu'il m'a coûtés.

— Je ferai ce que vous désirez, mon ami, répondit simplement Xavier.

Quelques jours après, notre saint, dînant avec Cosme Anez, lui dit :

— Rendez grâces à Dieu, mon ami; votre beau diamant est entre les mains de la reine de Portugal.

Plus tard, Anez recevait une lettre du capitaine de l'*Atoghia :* il lui mandait que peu de jours avant d'apercevoir les côtes du Portugal, il s'était fait une voie d'eau sous le grand mât; elle était si considérable, le danger était si pressant pour tout l'équipage, qu'on parlait d'abandonner le bâtiment et de se jeter à la mer. On avait coupé le grand mât, on craignait de sombrer avant d'avoir pu sauver la plus grande partie des passagers qui voulaient se jeter tous à la fois dans les embarcations... Mais voilà que l'eau a disparu! Quel est donc ce prodige? L'ouverture est si large! comment se fait-il?... On examine la partie ouverte, elle s'était refermée d'elle-même... et l'*Atoghia*, n'ayant plus que deux voiles, voguait admirablement et pouvait défier le meilleur vaisseau royal! Il était arrivé en très-bon état en rade de Lisbonne et ne paraissait pas avoir souffert; nulle avarie n'avait atteint sa riche cargaison.

Le Père de Xavier avait quitté Cochin, il allait joindre l'armée portugaise à Négapatam, sur un vaisseau qui relâ-

chait à l'île de la Vache ; il veut y descendre, et avance dans l'intérieur de l'île. Il rencontre une famille désolée pleurant sur la mort d'un enfant dont elle va confier la triste dépouille à la terre. Cette douleur émeut notre saint ; il console la famille éplorée, il apprend qu'elle est musulmane, et il ordonne à l'enfant mort de ressusciter au nom de Jésus-Christ Fils de Dieu ; l'enfant ressuscite à ce nom. L'apôtre n'a pas le temps d'instruire ce peuple ; mais en lui laissant ce prodige, comme preuve de la divinité de Jésus-Christ, il espère pour l'avenir, et il se remet en mer en implorant la miséricorde infinie pour ce pays qu'il ne peut évangéliser.

En passant en vue de l'île de Manaar, il demande à s'y arrêter quelques jours. Après avoir baisé cette terre imbibée du sang de tant de martyrs, il entre dans le bourg de Pasim... L'île entière était désolée par la peste. En voyant arriver le *grand Père* qu'ils aimaient tant sans le connaître, les Manaarais consternés reprennent courage, ils sont certains que le bon Père ne les quittera pas sans les avoir délivrés de l'épouvantable fléau. Ils envoient des messagers dans tous les villages voisins pour annoncer l'arrivée du *grand Père* des Palawars, et aussitôt tous les valides accourent au nombre de plus de trois mille et se pressent autour de François de Xavier.

— Grand Père ! s'écrient-ils, délivrez-nous de la peste ! Grand Père, tout le monde meurt ! on compte plus de cent morts par jour ! Grand Père, délivrez-nous !

— Mes bien chers Manaarais, leur répond Xavier, votre douleur me déchire le cœur ! Oui, je vais demander à Dieu, qui est le Tout-Puissant et dont la bonté et la miséricorde sont infinies, de vous délivrer de ce fléau par les mérites de Jésus-Christ son Fils, et par ceux des martyrs de Manaar qui vont aussi prier pour vous. Espérez ! je vous demande seulement d'attendre trois jours. Priez aussi, priez le Dieu des miséricordes infinies d'avoir pitié de vous, et ayez confiance.

Le troisième jour la peste cessait, tous les malades étaient guéris instantanément et à la même heure. Tout ce qui restait de païens dans l'île de Manaar demanda le baptême avec empressement, malgré la persécution ouverte

contre les chrétiens. Le saint apôtre, après les avoir tous baptisés, les quitta pour se rendre à l'armée navale où il était attendu.

Arrivé à Négapatam, il eut la douleur d'apprendre que l'armée refusait d'attaquer le roi de Jafanapatnam. Un navire portugais, richement chargé et venant de Pégu, avait échoué sur la côte de Jafanapatnam; le roi s'était emparé de la précieuse cargaison, et les marchands portugais, persuadés qu'ils n'en obtiendraient jamais rien si l'armée commençait les hostilités, s'étaient entendus pour séduire les officiers à prix d'argent, et ceux-ci refusaient maintenant l'attaque ordonnée par le vice-roi.

Xavier reconnut en cela l'opposition de la Providence au plan qu'il avait formé; il y renonça et se rembarqua pour retourner dans le Travancor. En passant devant l'île de Ceylan, il porta un triste regard dans sa direction.

« Ah! malheureuse île, dit-il, je te vois couverte de cadavres! Des ruisseaux de sang t'inondent de toute part! »

A quelque temps de là, don Constantin de Bragance, et après lui don Hurtado de Mendoze, faisaient passer au fil de l'épée tous les habitants de l'île, et le tyran qui régnait à Jafanapatnam fut impitoyablement massacré ainsi que son fils.

Le vent, constamment contraire, força notre saint de retourner à Négapatam. Pendant cette pénible navigation, il apprit que les insulaires de Macassar soupiraient après le moment où il leur serait donné d'entendre prêcher l'Évangile, dont ils n'avaient qu'une idée très-imparfaite, apportée au milieu d'eux par un marchand portugais.

Le zèle du grand apôtre s'enflamme à cette nouvelle; il aurait voulu pouvoir faire voile à l'instant même pour Macassar et recueillir cette riche moisson qui, disait-il, n'attendait que la faucille; mais il tenait avant tout à consulter la volonté de Dieu. A son arrivée à Négapatam, il trouva Miguel Fereira venant de frêter son bâtiment et prêt à mettre à la voile pour Méliapour. Xavier profite de cette circonstance et s'embarque avec lui le 29 mars, dimanche des Rameaux, afin d'aller implorer les lumières divines sur le tombeau de saint Thomas.

Le vent, d'abord favorable, sur les côtes de Coromandel, tourna subitement et força de jeter l'ancre au pied d'un promontoire; sept jours se passèrent à attendre le moment de pouvoir sans danger gagner la haute mer. L'admirable saint demeura constamment en contemplation durant ces sept jours, sans prendre la plus légère nourriture. Le samedi saint seulement, à la sollicitation de Diogo Madeira, il consentit à boire un peu d'eau, dans laquelle il demanda qu'on fît cuire un oignon. Le fait fut attesté par tous les passagers.

Ce même jour, 4 avril, le temps, devenu meilleur, permit de lever l'ancre, on se remit en mer :

— Capitaine, votre vaisseau est-il assez fort pour résister à une violente tempête? demanda le Père de Xavier.

— Oh! non, saint Père; c'est, au contraire, un très-vieux bâtiment; mais je ne l'expose jamais quand le temps n'est pas sûr.

— Il faut alors regagner le port, senhor.

— Oh! Père Francisco! comment, vous avez peur avec un temps pareil? J'irais à Méliapour dans une coquille de noix par ce vent-là.

— Ne vous y fiez pas, capitaine, vous seriez trompé!

— Mon Père, regardez donc ce beau ciel, je n'ai jamais vu plus beau temps pour la mer, et je m'y connais; la plus mince barque serait en sûreté par ce bon vent. Ne craignez rien, Père Francisco! Fiez-vous à moi, qui suis un vieux marin, vous arriverez à bon port.

Xavier n'insista plus; les passagers refusaient d'ailleurs de retourner au mouillage qu'on venait de quitter. Mais bientôt la mer devient houleuse; un point noir se montre à l'horizon; il avance rapidement, et le navire, ballotté en tout sens, menace de sombrer, lorsqu'un vent violent, le repoussant avec une force prodigieuse, le rejette précisément à la rade de Négapatam d'où il était parti!

On devine les regrets du capitaine et de l'équipage, à la pensée que nul d'entre eux n'avait tenu compte des avertissements du *saint Père.*

Xavier tenait à faire son pèlerinage au tombeau du premier apôtre des Indes: pour éviter de nouveaux retards

il prit le parti de s'y rendre par la voie de terre et à pied, malgré la distance et la difficulté des chemins

IX

Toute la ville de Méliapour connaissait notre saint de réputation; ce fut un mouvement général dès qu'on apprit son arrivée. Gaspardo Coelho, vicaire [1] de la paroisse de Saint-Thomas, vint le supplier de loger chez lui et n'eut pas de peine à l'obtenir, car le presbytère tenant à l'église où était le tombeau du premier apôtre des Indes, Xavier eut aussitôt la pensée qu'il pourrait y passer une partie des nuits.

Déjà on réclamait son ministère, et avec le zèle que nous lui connaissons, il prévoyait que ses journées seraient absorbées par les travaux apostoliques, en raison du déplorable relâchement de mœurs qui régnait à Méliapour.

Dès les premiers jours, il fit entendre sa puissante parole toujours bénie, toujours appuyée par la plus éminente sainteté de vie, et dès les premiers jours aussi il fut assailli par la foule de pécheurs que cette parole avait éclairés et convertis. L'exaltation du peuple alla jusqu'à répandre le bruit que tous ceux qui résistaient aux exhortations du *saint Père*, ne pouvaient manquer de mourir en réprouvés; on citait même des exemples effrayants et la foule croissait autour du *saint Père* pour entendre ses prédications, pour alléger sa conscience, pour trouver la paix de l'âme en rentrant dans la grâce de Dieu.

Quelques pécheurs cependant, — mais en bien petit nombre, — évitèrent de voir et d'entendre le *saint Père* auquel rien ne résistait. L'un d'eux, riche seigneur portugais, dont les désordres étaient le plus grand scandale de la ville, fuyait Xavier avec d'autant plus de soin, qu'il en était connu personnellement. Un jour, au moment où il

[1] Les Portugais appellent vicaire celui qu'en France nous appelons curé.

allait se mettre à table pour dîner, le Père de Xavier se présente :

— Don Jacinto, lui dit-il gaiement, depuis mon arrivée je désire vous voir et je ne vous recontre nulle part !

— Mon Père...

— J'ai bien peu de temps à moi, je ne puis faire de visites, et je viens vous demander à dîner; vous voulez bien me recevoir, n'est-ce pas ? Je n'ai que ce moyen de vous voir.

— Mon Père,..... certainement..... c'est un grand honneur pour moi, balbutia don Jacinto.

Le Père fut aimable, causant, gai, spirituel, entraînant comme il l'était quand la gloire de Dieu et le salut d'une âme lui en faisant un devoir, mais ne parla nullement à son hôte des scandales de sa coupable vie.

Jacinto en était confondu. Il se demandait comment il pouvait se faire qu'un saint comme le Père de Xavier, qui ne laissait jamais échapper une occasion de ramener une âme, et qui recherchait les pécheurs avec de si grandes fatigues et un zèle si ardent, ne lui dît pas un mot de sa conscience. Son étonnement redoubla lorsqu'il vit l'aimable saint le quitter et s'éloigner avec la même gaieté qu'à son arrivée.

Alors, il se fit dans cette âme un trouble inexprimable; Jacinto frappé de la pensée que l'apôtre avait jugé inutile de s'occuper de son salut parce qu'il le savait désespéré, ne goûta plus un seul instant de repos, et finit par aller trouver le *saint Père :*

— Mon Père, lui dit-il, votre silence m'a bouleversé ! Est-ce que vous me regardez comme un réprouvé qui n'obtiendra jamais le pardon de ses péchés?

— Non certainement, cher senhor. Pourquoi cela?

— Mon Père, vous êtes venu chez moi, et vous ne m'avez rien dit de ma conscience !...

— Hélas ! m'auriez-vous écouté? J'ai cru devoir garder le silence là-dessus...

— Eh ! mon Père, c'est ce silence qui m'a troublé. Je n'ai pas eu un moment de repos depuis votre visite, je suis le plus malheureux des hommes ! Oh ! s'il en est temps encore, mon cher Père Francisco, ne m'abandonnez pas !

— Il est toujours temps de recourir à la miséricorde infinie de Dieu, cher senhor; mais vous avez de grands sacrifices à faire pour mettre ordre à votre conscience....

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mon bon Père! Je sacrifierai tout, je vous obéirai aveuglément, pourvu que vous ne désespériez pas de mon salut.

Le saint lui fit faire une confession générale, et Jacinto ayant entièrement réformé sa vie, devint un fervent chrétien.

Les prodiges accompagnaient partout le grand Xavier. Benedito Cabral, marchand portugais à Méliapour, partant pour Malacca, va lui demander sa bénédiction et le supplie de lui donner en souvenir un objet qu'il puisse conserver.

— Je n'ai rien, lui répond l'humble saint; je ne puis vous donner que ce chapelet qui vous sera utile si vous avez confiance en Marie.

Benedito s'embarque, son navire se brise contre un écueil; tous les passagers et la plupart des matelots sont engloutis, les autres sont restés sur un rocher à fleur d'eau; le marchand est avec eux, son chapelet dans la main. Ils réunissent quelques planches, débris du navire échoué, et ils se jettent dessus, à la Providence! Notre marchand tient toujours son chapelet: il invoque l'étoile de la mer, il offre les mérites du saint Père de Xavier et il perd le sentiment et la connaissance de sa position. Il ne se croit plus en mer; il se croit à Méliapour près du *saint Père*, il croit lui parler et l'entendre... Et voilà que tout à coup il revient à lui... Il est à terre, sur une côte qui lui paraît inconnue et dont il demande le nom aux étrangers qui l'entourent, car les matelots, ses compagnons d'infortune, ne sont plus avec lui. On lui répond qu'il est à Négapatam, et il publie dans toute l'effusion de sa reconnaissance la manière miraculeuse dont il y a été amené.

Le navire de Geronimo Fernandez de Mendoza était toute sa fortune, et ce navire est pris par des corsaires du Malabar en vue du cap Comorin. Geronimo veut au moins sauver sa vie; il se jette à la mer, gagne la côte de Méliapour à la nage et rencontre le *saint Père* à qui il expose sa cruelle position.

— Si je pouvais regretter d'être pauvre moi-même, lui répondit le compatissant apôtre, je le regretterais en ce moment! mais prenez courage, mon bien cher ami! La divine Providence ne vous abandonnera pas, elle viendra à votre secours.

Et en disant ces paroles, le Père de Xavier fouillait dans sa poche, et comme tout étonné de n'y rien trouver, il porte un regard suppliant vers le ciel et s'éloigne de quelques pas en priant. Il remet la main dans sa poche, et, se retournant vers Geronimo :

— Cher senhor, lui dit-il, prenez cela, le ciel vous l'envoie, servez-vous-en, mais n'en parlez à personne !

Il venait de lui donner cinquante ducats d'or.

Geronimo Fernandez de Mendoza, ivre de bonheur de pouvoir rétablir ses affaires et d'être redevable de cette fortune à un miracle de la Providence, s'empressa de le faire connaître, malgré la défense du *saint Père*. Dieu voulait que le prodige ne pût être contesté, car ces pièces d'or furent reconnues d'une matière plus pure et de plus grande valeur que celle de toutes les monnaies en circulation dans les Indes.

La grande sainteté de Xavier produisait à Méliapour autant de bien que sa parole, et la ville entière se réformait avec un empressement bien consolant pour le cœur de l'apôtre aimé de Dieu. Une des conversions les plus douces pour lui, fut celle de Joam d'Eyro qui, après avoir servi dans l'armée portugaise, s'était enrichi dans le commerce des Indes, bien qu'il n'eût encore que trente-cinq ans. Il vint un jour trouver le *saint Père* et lui dit :

— Mon Père, je viens vous soumettre une pensée qui m'agite depuis plusieurs jours. Je voudrais servir Dieu de la manière la plus parfaite ; mais la pauvreté m'effraye ; permettez-moi de m'attacher à vous, de vous suivre partout, et de fournir à tous vos besoins ; je vous aiderai de mon mieux dans vos missions.

— Ce n'est pas là la perfection évangélique, lui répondit le Père de Xavier. Rappelez-vous le conseil donné par Notre-Seigneur Jésus-Christ au jeune homme de l'Evangile qui lui demande ce qu'il doit faire pour être parfait. *Si*

vous voulez être parfait, lui dit le divin Sauveur, *vendez ce que vous avez et donnez-en le prix aux pauvres.*

— Eh bien ! mon Père, je vous donnerai tout ce que j'ai, et vous le donnerez aux pauvres.

— Ce n'est pas ainsi que la chose doit se faire. Examinez d'abord la manière dont vous vous êtes enrichi dans votre négoce. Peut-être trouverez-vous quelques restitutions nécessaires ; préparez-vous à faire une bonne confession générale, et, votre conscience purifiée par cette confession et par ces restitutions, vous obtiendrez plus facilement la grâce de connaître la volonté de Dieu sur vous.

Joam d'Eyro se soumit à la direction de Xavier ; mais bientôt la pauvreté lui devint intolérable, il acheta mystérieusement un petit bâtiment et se disposait à mettre à la voile à l'insu du *saint Père*, pour recommencer ses entreprises commerciales, lorsque le catéchiste Antonio vint à lui :

— Senhor Joam, venez vite parler au Père Francisco, il vous attend.

— Vous vous trompez, Antonio ; c'est un autre Joam que le Père demande, ce ne peut être moi.

— C'est bien vous, car il m'a dit : *Joam d'Eyro ;* c'est très-pressé, venez vite !

D'Eyro, un peu déconcerté, et se doutant que le saint, toujours éclairé de Dieu, connaissait son plan secret, se rendit à l'appel qui lui était fait.

— Vous avez péché ! lui dit Xavier en le voyant.

— C'est vrai, c'est vrai, mon cher Père ! J'ai péché : j'ai cédé à une violente tentation de reprendre mon commerce !

— Pénitence donc, mon ami, pénitence ! lui répondit l'apôtre, en le relevant et l'embrassant.

Car d'Eyro, n'ayant pu soutenir la douceur et la pénétration de l'angélique regard de Xavier, s'était mis à ses pieds. Il s'y remit tout contrit de sa faute, se confessa, courut ensuite vendre tout ce qu'il avait, en donna tout le prix aux pauvres, s'attacha au *saint Père*, et le suivit en qualité de catéchiste.

Avant de quitter Méliapour, où il allait laisser de si

douloureux regrets, notre saint écrivait à la Compagnie de Jésus, à Goa, le 8 mai 1545 :

« .... Les vents s'opposant à mon retour, je suis venu à Méliapour. Là, sur le tombeau du saint apôtre, je n'ai cessé de demander à Dieu, par son intercession, de me faire connaître sa divine volonté, à laquelle je suis bien résolu d'être fidèle, avec le secours de sa grâce, à quelque prix que ce soit. *Celui qui donne le désir, donne le moyen de l'accomplir.* Dieu dans son infinie miséricorde s'est souvenu de son indigne serviteur; car je me suis senti tout à coup l'âme dilatée par la joie, le cœur inondé de délices, et j'ai reconnu que Dieu m'appelait à Malacca et de là à Macassar. . . . .
. . . .

« Le père Francisco Mancias est à Comorin avec quelques prêtres du Malabar; leur zèle est tel, que ma présence est inutile là. Les Pères qui ont passé la saison des pluies au Mozambique, et ceux qui viendront cette année du Portugal, pourront aller à Ceylan avec les princes et seigneurs de ce pays, qui y retournent. De mon côté, je m'acheminerai vers Macassar, avec l'espérance que Dieu protégera mon voyage, puisqu'il m'en a inspiré le dessein, et qu'en témoignage de son approbation il a rempli mon âme d'une surabondance de délices ! Je suis si convaincu de la volonté de Dieu, que si je retardais l'exécution de ce projet seulement de quelques instants, je me croirais en guerre ouverte avec le ciel ! Je n'oserais plus rien espérer de sa souveraine bonté, ni en cette vie ni en l'autre. Ainsi à défaut de vaisseau marchand portugais, je suis décidé à me jeter dans une barque de païens ou de Sarrasins. J'ai tant de confiance en Dieu, dont l'amour seul me porte là, que sans hésiter, avec le seul souffle du Saint-Esprit, je braverais toutes les tempêtes de l'Océan dans la barque la plus chétive. Mes espérances ne sont attachées ni aux voiles, ni aux ancres, ni aux matelots. Dieu seul ! Voilà mon pilote, voilà mon ancre de miséricorde et de salut ! »

« Ah ! mes très-chers frères, priez, priez sans cesse pour moi, misérable pécheur ! Ne m'oubliez pas dans vos oraisons journalières, dans vos saints sacrifices; recom-

mandez-moi à ce Dieu si plein de bonté! C'est en son nom que je vous en conjure..... »

Que pourrions-nous dire du zèle de notre admirable apôtre qui ne fût au-dessous de cette brûlante et magnifique expansion de son âme!...

Il ne put partir aussitôt qu'il le désirait, et retenu à Méliapour jusqu'au commencement de septembre, il s'embarqua seulement alors pour Malacca, laissant tout en larmes la population qu'il venait de réformer, et dont la vie était devenue si édifiante, qu'en quittant la ville il s'écria :

« Méliapour est une des villes les plus chrétiennes; Dieu la bénira : avant peu d'années elle deviendra une des villes les plus riches et les plus florissantes de toutes les Indes! »

Cette prédiction s'accomplissait peu d'années après.

QUATRIÈME PARTIE

MALACCA — LES MOLUQUES — RETOUR A MALACCA

(Septembre 1545 — Janvier 1548.)

I

Notre infatigable saint débarquait à Malacca le 25 septembre après la plus heureuse traversée, et avec la consolation d'avoir opéré plusieurs conversions en mer, parmi les matelots et les passagers... Il se présenta sans retard chez le gouverueur de la ville, afin d'en obtenir les moyens de s'embarquer pour Macassar; mais le gouverneur lui ayant appris qu'un saint prêtre était déjà en mission dans cette île, et que nul capitaine ne ferait voile pour cette destination avant plusieurs mois, Xavier reconnut que la volonté de Dieu était qu'il travaillât à Malacca, et le jour même il commença ses prédications.

Il établit son campement à l'hôpital, parmi les pauvres et les malades qui étaient toujours pour lui les membres souffrants de Jésus-Christ; cette pensée les lui faisait aimer d'un si tendre amour, qu'il aurait voulu ne les quitter jamais.

Dès le soir même, il parcourut les principales rues de la ville, agitant de temps à autre une petite clochette, et disant à haute voix :

« Priez pour les pauvres âmes qui sont en péché mortel ! »

8*

La voix de l'apôtre était douce, mélodieuse, pénétrante comme une voix du ciel, et les pécheurs qui l'entendaient ainsi, aux heures de plaisir et de folles dissipations, la sentaient vibrer comme un remords au fond de leur âme, malgré l'agitation extérieure à laquelle ils s'abandonnaient.

La réputation du Père de Xavier l'avait précédé depuis longtemps à Malacca; depuis longtemps aussi on désirait et on espérait voir un jour celui qu'on appelait le *saint Père*, et que toutes les Indes portugaises regardaient comme leur bien, leur *propriété*. Aussi, dès le lendemain de son arrivée, vit-on le peuple se porter en masse à l'hôpital; tout le monde voulait voir le saint Père des Portugais et des Indiens, dont les innombrables prodiges avaient un si grand retentissement dans toutes les contrées tributaires du Portugal; toutes les mères voulaient lui présenter leurs enfants. L'aimable saint ne se refusa point à cet empressement. Malacca était une ville perdue de vices; il voulait en réformer les mœurs, et pour cela, il fallait d'abord gagner les cœurs.

En apprenant que la place de l'hôpital était couverte de peuple qui demandait à grands cris à voir le saint Père, François de Xavier se présente à cette multitude et lui dit quelques douces paroles qui font couler des larmes. Puis, il s'approche des enfants qui tous lui tendent les bras; il les bénit et les nomme chacun par son nom de baptême, comme s'il les eût tous connus. Les mères pleurent de saisissement et de bonheur; les enfants semblent comprendre et apprécier la faveur accordée à leur innocence; ils s'agitent dans les bras de leurs mères en souriant à l'apôtre qui les bénit, tandis que de plus âgés cherchent à se rapprocher de lui pour baiser le bas de sa pauvre soutane, et que quelques-uns plus heureux parviennent à baiser ses mains. Il allait rentrer dans l'hôpital, lorsqu'un immense cri retentit sur cette vaste place :

« Saint Père! saint Père! ne vous retirez pas sans nous avoir bénis tous! »

Et cette foule s'était mise à genoux en levant les mains vers le saint Père pour le supplier de bénir les parents comme il avait béni les enfants. Xavier leur donna sa bé-

nédiction et les engagea à venir entendre ses prédications et ses instructions.

Dès le lendemain, le concours fut prodigieux; la cathédrale ne put contenir la multitude qui se pressait pour entendre l'apôtre vénéré; mais ceux dont il désirait le plus la présence parce qu'ils étaient les plus coupables, ceux-là n'y étaient pas!...

Cependant la persévérance avec laquelle il parcourait chaque soir les rues de la ville, agitant sa clochette et répétant : « Priez Dieu pour les pauvres âmes qui sont en péché mortel ! » Cette persévérance fut couronnée des plus heureux succès. Chaque soir plusieurs pécheurs rentraient en eux-mêmes en entendant cette voix qui semblait venir du ciel pour les retirer de l'abîme où ils étaient tombés; ils écoutaient le cri de leur conscience; ils voyaient son malheureux état, et, le trouble s'emparant de leurs âmes, ils allaient aux pieds de celui dont le zèle et la charité venaient les appeler ainsi. Quelques-uns résistèrent à cette voix du remords, et Xavier, modérant son zèle afin de les gagner plus sûrement, chercha à les attirer à lui par le charme de son esprit et la grâce de ses manières. Joam d'Eyro assurait que jamais le saint Père n'avait été aussi aimable qu'à Malacca; jamais il n'avait trouvé tant d'attrait à son angélique douceur. Il subjugua ainsi tous les esprits. Un de ceux qui lui avaient le plus longtemps résisté, disait :

« Le Père de Xavier est le maître de la ville; il en possède tous les cœurs. »

Ces cœurs que notre saint possédait si entièrement, il les donna tous à Dieu; la réforme fut complète dans cette ville si coupable quelques mois auparavant; la fréquentation des sacrements fut rétablie, et on se portait au tribunal de la pénitence avec un tel empressement, que le saint apôtre ne pouvait suffire à cet excès de travail, bien qu'il parût se multiplier, car on ne voulait se confesser qu'à lui.

Du reste, nulle part l'illustre Xavier ne fit autant de miracles qu'à Malacca; il semblait que la puissance divine fût devenue la sienne, tant Dieu se plaisait à tout accorder à sa prière.

Un jour, François de Xavier prend la main d'un pauvre malade, en lui donnant des consolations comme son cœur savait en trouver pour toutes les douleurs......., et voilà que ce malade est guéri au même instant ! C'en fut assez; le bruit se répandit aussitôt qu'il suffisait de toucher les mains bénies du saint Père pour être guéri des maladies les plus rebelles. Alors tout ce qui souffrait voulut approcher du Père de Xavier et toucher au moins le bout de sa soutane : tous les malades qui avaient ce bonheur s'en retournaient guéris. Bientôt il fut assailli dans toutes les rues par lesquelles il passait; on portait les malades au-devant de lui, on le suppliait de s'arrêter, de les toucher, de les bénir, et le cœur de l'apôtre, ne pouvant résister à ces cris de douleur et d'espérance, touchait les malades en invoquant le doux nom de Jésus, et les malades étaient guéris. On le conjurait d'entrer dans les maisons dont les infirmes ne pouvaient sortir ; il y entrait, il ordonnait aux infirmes de marcher au nom de Jésus, et les infirmes marchaient à ce nom.

Antonio Fernandez, enfant de quinze ans, était malade dangereusement, et sa mère, désolée de l'insuccès de la science, va consulter la magicienne la plus célèbre. La mère d'Antonio était chrétienne pourtant; mais elle avait été païenne, et elle succombait à la tentation qui la pressait de recourir à son ancien oracle. La magicienne Naï apporte au jeune malade un cordon avec lequel elle lie son bras, et elle se retire. Peu après, l'enfant avait perdu la parole et se tordait dans d'effrayantes convulsions; les médecins rappelés déclarent qu'il va être enlevé par cette violente crise. Une amie de Joana Fernandez lui dit alors :

— Si vous appeliez le *saint Père,* il guérirait votre Antonio, j'en suis certaine.

— Qu'on le supplie donc de venir ! crie la malheureuse mère en sanglotant.

Et le *saint Père* accourut; mais le malade fit entendre des cris de rage à son approche et ses convulsions redoublèrent; Xavier, frappé de la pensée que Dieu avait permis au démon de s'emparer de l'enfant pour lequel on avait employé des moyens coupables, se mit à genoux, fit à

haute voix la lecture de la Passion de Notre-Seigneur, jeta de l'eau bénite sur le malade, et les convulsions et les cris cessèrent.

— Donnez à manger à votre enfant, dit-il à la mère; demain je dirai la messe pour lui, et dès qu'il sera en état de marcher, vous le mènerez à la messe pendant neuf jours de suite, à l'église de Notre-Dame du Mont.

Après cette recommandation, le saint disparaît, et le lendemain, pendant qu'il offre le saint sacrifice, Antonio se lève plein de santé.

Cette guérison fit grand bruit à Malacca par les circonstances qui l'avaient entourée, et on s'en occupait encore, lorsqu'on apprit qu'une mère, au désespoir de voir mourir sa fille, courait de tous côtés pour trouver le *saint Père* qu'on disait absent. Il l'était en effet, et l'enfant mourut laissant sa mère folle de douleur et demandant chaque jour si le *saint Père* était de retour. Enfin, elle apprend son arrivée; elle court à l'hôpital, elle se met à genoux aux pieds de Xavier et lui dit, comme autrefois la sœur de Lazare à Notre-Seigneur :

— Mon Père! si vous eussiez été ici, ma fille, mon unique enfant, ne serait pas morte! Je vous en conjure, mon saint Père, rendez-la-moi! Si vous voulez seulement invoquer le saint nom de Jésus, elle ressuscitera! Je vous en supplie, mon Père, faites-le!...

L'âme de notre saint est ravie de la vivacité de cette foi; son cœur est ému de cette grande douleur; il lève les yeux au ciel, invoque le saint nom de Jésus, et dit à cette mère éplorée :

— Allez, heureuse mère, votre fille est vivante.

— Mon Père, il y a déjà trois jours qu'elle est enterrée!

— N'importe; allez, faites ouvrir le tombeau et vous la trouverez vivante.

La mère court à l'église, fait enlever la pierre qui couvre le corps de sa chère enfant et trouve celle-ci pleine de vie et de santé. Les témoins de ce fait étaient nombreux; tous l'attestèrent avec serment.

De si grands miracles convertirent une foule de juifs et

de mahométans ; nul ne résistait à la conviction résultant de ces prodiges sans cesse renouvelés

Xavier reçut à Malacca, par un navire venant de Goa, des lettres de Rome et de Portugal. Elles annonçaient un renfort d'ouvriers évangéliques : les Pères Antonio Criminale, et Nicolas Lancilotti, Italiens, et Joam de Beira, Portugais, étaient arrivés à Goa avec le nouveau vice-roi, don Joam de Castro. Notre saint, après avoir remercié Dieu de la consolation que lui apportaient les nouvelles de ses frères de Rome et l'arrivée de trois membres de sa chère Compagnie, écrivit au collége de Goa pour donner une prompte destination aux nouveaux missionnaires. Il envoya les Pères Criminale et de Beira sur la côte de la Pêcherie avec le Père Mancias ; le Père Lancilotti devait rester au collége pour y professer.

Cependant, François de Xavier évangélisait Malacca dedepuis trois mois avec un succès des plus consolants, et il se disposait à porter la foi aux Moluques, lorsqu'un jour, pendant son oraison, Dieu lui fit connaître que la ville qu'il venait de réformer par tant de labeurs, au milieu de laquelle il avait opéré tant de miracles, ne tarderait pas à se replonger dans de nouveaux désordres, et qu'en punition de ses crimes elle serait désolée par des guerres de plusieurs années et décimée par une peste inénarrable.

Pénétré de douleur, le *saint Père* fit entendre les menaces divines à la population qui se pressait autour de lui au moment de son départ. Il l'exhorta avec larmes à vivre chrétiennement toujours, afin d'éviter les châtiments que la justice de Dieu réservait à sa rechute... Mais l'année d'après, en l'absence de Xavier, chacun se laissa reprendre à l'amour du plaisir, les pratiques saintes furent insensiblement abandonnées, on glissa sur cette pente rapide, et on se trouva enfin précipité dans un gouffre de vices sur lequel s'abattirent tous les fléaux que le grand apôtre avait prédits.

II

François de Xavier s'était embarqué le 1er janvier 1546, avec Joam d'Eyro, sur un vaisseau portugais faisant voile pour Banda, mais qui devait le laisser à Amboine. Tous les passagers étaient indiens, les matelots l'étaient aussi, et les uns et les autres, mahométans ou païens, appartenaient à diverses nations dont les langues différaient au point que chacun ne pouvait s'entendre qu'avec ceux de sa propre tribu.

En peu de jours, le Père de Xavier se vit tant aimé, tant recherché de tous, qu'il jugea le moment venu de donner à Dieu toutes ces âmes dont l'enfer avait été le seul maître jusque-là ; et sans s'inquiéter de la diversité des langues, il commence à parler des vérités chrétiennes à ceux qui se pressent autour de lui. Alors on voit un prodige inouï depuis la naissance de l'Église.... Xavier est compris de tous en même temps, comme s'il parlait la langue maternelle de chacun ; tous sont saisis d'un même étonnement ; tous éprouvent la même admiration, le même respect pour cet apôtre qui leur avait tout d'abord inspiré de si doux sentiments. Nul d'entre eux n'a la pensée de reculer devant une religion qui opère de telles merveilles ; tous sollicitent la grâce du baptême, tous sont avides de la sainte parole de Xavier, tous deviennent chrétiens par le ministère mille fois béni de l'apôtre chéri de tous.

Après six semaines de navigation, le capitaine ne découvrant pas les côtes d'Amboine, craignait de s'être trompé de direction ; le pilote, partageant cette crainte il dit un jour :

— Capitaine, je crois que nous avons fait fausse route ; nous devrions être en vue d'Amboine aujourd'hui, d'après nos calculs d'hier...

— Soyez tranquilles, dit le Père de Xavier ; nous sommes dans le golfe, et vous découvrirez Amboine demain avant le lever du soleil.

Et le lendemain, dès l'aurore, on découvrait les côtes d'Amboine. Le capitaine ne devant mouiller qu'aux îles

de Banda, Xavier et Joam d'Eyro descendirent dans un canot avec quelques passagers, le bâtiment continua sa route.

Au moment où le canot allait aborder, il fut aperçu et poursuivi par des pirates côtiers; le navire déjà loin ne pouvait le secourir, il allait être pris, les fustes [1] approchaient, il fallut regagner la haute mer à force de rames, malgré le danger que courait une aussi frêle embarcation dont la charge devait accélérer la perte... Mais ce frêle esquif portait le grand apôtre; il ne pouvait périr :

— Allez, maintenant vous pouvez gagner le port, dit Xavier aux rameurs; les corsaires nous ont perdus de vue et se sont retirés. Le danger est passé, nous aborderons heureusement.

Ils abordèrent en effet peu après, poussés par le meilleur vent, le 16 février 1546.

En arrivant, la première pensée, la première occupation de notre saint fut de baptiser tous les enfants, car ces populations étaient chrétiennes depuis la conquête, mais de nom seulement.

« ..... Je parcourus toutes les bourgades, écrivait-il, et baptisai les enfants qui semblaient n'attendre que cette grâce pour aller jouir d'un bonheur éternel, car ils se mouraient presque tous après l'avoir reçue. Pendant ce temps arrivèrent huit navires espagnols, commandés par don Fernando de Souza, venant du Mexique; ils relâchèrent ici et y firent un séjour de trois mois. Il est difficile de se faire une idée du travail qu'ils me donnèrent. Je puis à peine le croire moi-même. Je prêchais, j'apaisais des querelles de soldats, je confessais, je consolais et soignais les malades, j'assistais les mourants, je les fortifiais contre les assauts du démon qui ne manque pas d'assiéger les âmes à ce redoutable moment; pénible tâche à remplir près de ceux qui ont vécu dans un oubli total de Dieu et de ses commandements !..... »

Les équipages espagnols étaient attaqués d'une maladie

[1] Petits navires indiens.

contagieuse dont l'humble Xavier parle peu, parce que lui seul fut capable de tout le dévouement que réclamait leur douloureuse position. Il allait de l'un à l'autre sur les vaisseaux où à terre, dans des cabanes de feuillages. On avait disséminé une grande partie de ces pauvres malades sur la côte, pour diminuer l'encombrement des navires, mais on n'avait pu les porter plus avant, les insulaires refusant de les recevoir et d'aller à eux. François de Xavier fit des prodiges de charité pour tous, il semblait se multiplier jour et nuit pour donner ses soins aux âmes et aux corps. Il poussa le dévouement jusqu'à enterrer lui-même les morts. On ne peut comprendre comment il pouvait suffire à tant de travaux. Encore trouvait-il le temps de courir chez les habitants de l'île pour demander des médicaments et des secours qu'on lui refusait quelquefois. Don Joam d'Arauzo, avec qui il avait fait la traversée de Malacca à Amboine, lui était d'une grande ressource pour les pauvres Espagnols; cependant, la maladie se prolongeant, la charité de Joam d'Arauzo se lassa de pourvoir à des besoins sans cesse renaissants. Un jour, le compatissant apôtre lui fait demander du vin pour fortifier un pauvre soldat dont les fréquentes faiblesses exigeaient ce cordial; Joam d'Arauzo répondit, en faisant cette aumône, que c'était la dernière fois qu'il donnait de son vin :

— Quand je n'en aurai plus pour moi, ajouta-t-il, où le Père Francisco veut-il que j'en prenne ?

Ce propos, répété au Père de Xavier, l'indigna au point, qu'il ne put contenir le sentiment qu'il éprouvait :

— Comment ! s'écria-t-il, Arauzo veut garder son vin pour lui, et le refuser aux membres de Jésus-Christ ! Avant peu il mourra, et tout son bien sera distribué aux pauvres !

Le mois de mai approchait, ramenant l'hiver dans ces contrées, et, bien que la maladie n'eût pas cessé complètement, la flotte espagnole dut se remettre en mer et faire voile pour Goa. François de Xavier écrivit plusieurs lettres à ses amis de Malacca, où elle devait relâcher, et aux Pères de Goa, où elle devait hiverner, leur demandant tout leur intérêt, toute leur charité pour les pauvres ma-

lades dont il se séparait à regret, et auxquels il procura les secours nécessaires au moment du départ.

Xavier recueillit des fruits abondants dans l'île d'Amboine. Plusieurs familles des côtes voulant se mettre à l'abri du pillage continuel des pirates, s'étaient retirées au fond des forêts ou des cavernes; il les rechercha, les visita, les instruisit avec une sollicitude digne de son zèle et de sa charité. Il convertit tous les païens et tous les musulmans; il fit élever une église dans chaque village et désigna celui qui devait présider aux réunions qui s'y tiendraient en attendant qu'il arrivât des missionnaires; il fit des prodiges à Amboine comme partout.

La Providence suivait avec tant d'amour, de son regard divin, les travaux de l'illustre apôtre qui allait porter le nom de Jésus-Christ aux extrémités du monde, qu'elle voulut lui donner un témoignage de sa tendre sollicitude, dont il fût l'unique objet. Jusqu'ici, tous les miracles opérés par notre saint ont eu pour but la conversion des païens, des infidèles ou des grands pécheurs. Quelques-uns échappaient à sa tendre charité; son cœur, si sensible à la voix de la douleur, ne résistait pas à ses plaintes et à sa foi. Mais Dieu voulait faire, pour Xavier seul, un prodige qui parût n'avoir pour but que de lui prouver son amour.

Après avoir évangélisé l'île d'Amboine, le Père de Xavier, en attendant l'occasion de passer à d'autres contrées plus éloignées, voulut visiter les petits îles environnantes. Il prit avec lui Joam Ragoso et Fausto Rodriguez, laissant Joam d'Eyro près des chrétiens d'Amboine, et montant dans une légère embarcation, ils se dirigèrent vers Baranura. Bientôt s'élève une tempête dont les matelots eux-mêmes sont effrayés; on se croyait perdu. François de Xavier prend son crucifix, il s'incline au bord du bâtiment pour le plonger dans cette mer en furie... et le crucifix s'échappe de sa main! Le saint apôtre s'afflige de cette perte, il pleure ce trésor qui avait opéré tant de prodiges, ce trésor qui le consola si souvent dans les amertumes de son laborieux et pénible apostolat..... Ragoso et Rodriguez partagent la vive douleur de leur saint ami, en

regrettant de n'avoir aucun moyen de lui remplacer, au moins matériellement, le précieux objet que les vagues lui ont enlevé.

Le lendemain, on prenait terre à l'île de Baranura, après la traversée la plus périlleuse, la mer ayant été constamment mauvaise, et la tempête incessante. Il y avait alors plus de vingt-quatre heures que le crucifix était tombé dans la mer. Le Père de Xavier, accompagné de Rodriguez se dirigeait vers le bourg de Talamo, en suivant le rivage lorsque, après avoir fait cinq cents pas environ, il voit sortir de la mer et venir à eux un cancre portant dans ses serres, qu'il tient élevées, le crucifix de François de Xavier! Le cancre va droit au saint apôtre et s'arrête devant lui. Xavier s'agenouille, il se prosterne le front dans la poussière, il prend son cher crucifix qui lui sera mille fois plus précieux désormais, il le baise avec tout l'amour et toute la reconnaissance qui remplissent son cœur, et le cancre, retournant sur ses pas, disparaît dans les flots.

Fausto Rodriguez, témoin de ce miracle, ajoute dans sa relation que le Père de Xavier, après avoir baisé plusieurs fois ce merveilleux crucifix, demeura en oraison durant une demi-heure, les mains croisées sur sa poitrine, remerciant la divine bonté d'un si touchant prodige. Rodriguez la remerciait aussi de lui avoir donné d'être témoin de cette admirable merveille, dont il rendit témoignage sous la foi du serment, et que mentionne la bulle de la canonisation.

Le grand apôtre eut la douleur de n'être point écouté à Baranura, et passa de là à Rosaloa où il n'eut pas plus de succès. Il n'y trouva qu'un seul cœur accessible à la vérité; il ne fit là qu'un seul chrétien; mais il lui donna au baptême le nom de François et lui prédit qu'il mourrait dans la grâce de Dieu, en invoquant le saint nom de Jésus; cette prédictiou fut accomplie quarante ans plus tard. François servant dans l'armée du gouverneur d'Amboine, don Sanchez de Vasconcellos, fut blessé mortellement, et jusqu'à son dernier soupir on l'entendit répéter : « Jésus, assistez-moi! Jésus, ayez pitié de moi! »

De Rosaloa, Xavier gagna Ulate. L'île entière était bouleversée par la guerre, l'ennemi avait coupé les vivres, le

roi, assiégé de tous côtés, était au moment de se rendre. L'eau manquant absolument et le temps ne promettant pas de pluie, il fallait mettre bas les armes ou mourir de soif, hommes et chevaux.

Xavier plein de confiance demande à se présenter devant le roi, offrant de lui procurer l'eau qui doit redonner à son armée la force et la vie qui lui échappent. Le roi le reçoit avec empressement.

« Je suis venu, lui dit notre saint, pour vous annoncer le Dieu qui est le Seigneur et le Maître de la nature, et qui peut à sa volonté ouvrir les sources du ciel et faire tomber la pluie sur la terre. Permettez que j'élève ici une croix, ayez confiance dans le Dieu que je prêche, et promettez-moi de reconnaître son nom et de vous soumettre à sa loi, s'il vous accorde la pluie que je vais lui demander pour vous. »

Le roi aurait tout promis en ce moment; il donna sa parole et permit l'élévation de la croix. Xavier la fait planter sur le point culminant de la plus haute montagne, et, au milieu de la foule que ce spectacle avait attiré, il implore à haute voix les miséricordes célestes par les mérites du Sauveur crucifié; et sollicite un peu d'eau pour le salut de ces âmes à qui Jésus-Christ a donné tout son sang.

Et voilà que le ciel se couvre et qu'une pluie abondante tombe pendant trois jours sur ce peuple altéré!

Les ennemis lèvent le siége, le calme se fait, la parole bénie de l'illustre apôtre est comprise et fructifie, et l'île entière, arrachée à l'enfer, est soumise à la loi évangélique et donnée à l'Église de Jésus-Christ.

Le même succès couronne les mêmes prédications dans toutes les îles environnantes, et l'infatigable Xavier retourne à Amboine où il s'embarque pour Ternate.

Il partait sur uu vaisseau indien, appelé *Caracore*, allant de conserve avec un navire appartenant à Joam Galvam, marchand portugais, et dont le précieux chargement était toute la fortune. Entrés dans le golfe de quatre-vingt-dix lieues d'étendue, et dangereux en tout temps, les deux vaisseaux sont séparés par la tempête ; celui qui porte le « vase d'élection » échappe aux plus grands périls et

aborde à Ternate; celui de Galvam est perdu de vue.

Dès son arrivée, François de Xavier fait entendre sa puissante parole et attire à lui une foule qui s'accroît chaque jour. Le dimanche suivant, il s'arrête au milieu de son instruction, il semble se recueillir; puis il dit à ses auditeurs :

« Mes frères, priez pour Joam Galvam qui a péri dans le golfe ! »

Trois jours après, le corps de Galvam et les débris de son navire étaient rejetés par les vagues sur le rivage de Ternate.

L'île de Ternate était plus vicieuse encore que Malacca; mais la parole de notre grand apôtre, toujours bénie, toujours féconde, y produisit des fruits merveilleux de conversion et de pénitence. Peu de jours après avoir annoncé la mort de Galvam à ses auditeurs, François de Xavier, disant la messe, se retournait pour dire : *Orate fratres*, lorsque, subitement éclairé d'en haut, il ajoute, en langue vulgaire : « Priez aussi pour Joam d'Arauzo qui vient de mourir à Amboine. »

A dix jours de là, un vaisseau d'Amboine apportait la nouvelle de cette mort; on ajoutait que d'Arauzo ne laissant pas d'héritiers, ses biens étaient distribués aux pauvres, conformément à la loi.

Ces deux prédictions, si promptement justifiées par les évènements, contribuèrent puissamment aux étonnants succès des prédications de Xavier. Il ne sortait presque plus du confessionnal que pour prêcher, catéchiser ou administrer les sacrements. On se demandait comment il pouvait suffire à de tels travaux, et on était forcé de reconnaître qu'il n'était possible de les soutenir que par l'effet d'un miracle permanent.

Néachile, reine de Ternate, et détrônée par les Portugais, avait senti redoubler sa haine contre les chrétiens, par l'effet de l'injustice dont elle était victime. Mais cette princesse entend la parole de l'apôtre de l'Orient, et ses sentiments de haine s'affaiblissent, son irritation se calme, son âme s'ouvre à la lumière évangélique ; Xavier la baptise, lui donne le nom d'Isabelle, et, lui découvrant des dispositions à la piété, il la dirige avec soin et l'amène en peu de temps à une grande perfection.

Ternate, entièrement renouvelée et fervente, pouvant être privée sans danger de celui qui l'avait ainsi régénérée, Xavier courut à d'autres conquêtes.

III

L'île de Célèbes, entièrement infidèle et très-considérable par son étendue et sa population, attirait le zèle apostolique de notre saint; il s'y rendit, évangélisa d'abord la ville de Tolo, la plus importante, et bientôt il eut baptisé plus de vingt-cinq mille habitants. Là, comme partout, il avait fait élever des églises et planter des croix, et, laissant ses instructions pour le maintien de la foi, il se porta plus avant dans l'île.

Ici doit être placée l'époque de son apostolat à Macassar; les documents font défaut pour la date; on sait seulement qu'il prêcha dans cette capitale avec un tel succès, qu'il baptisa le roi et sa famille. La princesse Eléonore, fille du roi de Macassar, amenée par les circonstances dans la ville de Malacca, entretint souvent dona Joana de Mello femme du gouverneur, des prodiges opérés par François de Xavier dans la capitale de l'île de Célèbes, prodiges dont elle conservait le souvenir, bien qu'elle ne pût en préciser la date.

Pendant que l'apôtre étendait le règne de Jésus-Christ dans les pincipales ville de cette île, on vient lui annoncer que le roi de Tolo, qui avait refusé de renoncer à ses dieux pour vivre plus commodément au gré de ses passions, faisait détruire les églises et renverser les croix; on ajoutait qu'il forçait les néophytes à fouler aux pieds les croix abattues, et que la terreur dominait tous les esprits.

A cette nouvelle, le zèle de Xavier s'enflamme. Il réunit ses amis portugais, au nombre de huit seulement :

— Laisserons-nous impuni un tel attentat à la Majesté divine? leur dit-il; mériterions-nous le glorieux titre de soldats de Jésus-Christ, si nous ne marchions à sa défense, si nous ne savions faire respecter sa loi et châtier les révoltés de son empire? Partons! prenons les quatre cents chrétiens indigènes qui nous entourent, allons attaquer le

roi dans sa place forte de Tolo, sans tenir compte de la multitude de ses guerriers ! Que nous importe le nombre ! Dieu est avec nous ; je vous promets la victoire !...

— Marchons, mon Père ! répondent tous les Portugais ; nous sommes prêts à donner notre sang et notre vie s'il le faut sur un seul de vos ordres !

Le saint apôtre les embrasse, les presse sur son cœur, leur assure encore la plus éclatante victoire, et les remplit d'enthousiasme. La petite armée est promptement organisée, on marche sur Tolo, et on n'en était plus éloigné que par une courte distance, lorsque le grand Xavier s'arrête et se prosterne pour prier. Sa petite troupe s'arrête et prie, elle aussi, heureuse et fière de se voir commandée par un tel chef. Au même instant, il se fait une effroyable détonation... et les flammes du plus violent incendie couvrent la ville et la dévorent ! Tolo est dominée par une montagne... Cette montagne vient tout à coup de s'entr'ouvrir, et elle lance, avec la plus désespérante impétuosité, et la pierre et la cendre, et la lave brûlante et le soufre enflammé ! Des quartiers de roche volent en éclats et tombent sur les habitations qu'ils écrasent et engloutissent ! La terre tremble, le sol menace de manquer sous les pieds des habitants qui s'enfuient et vont chercher un abri dans les forêts. L'amoncellement de pierres et de lave, qui ne cesse de sortir du volcan, dépasse bientôt en hauteur les murailles de la ville où il ne reste plus un seul indigène !...

Enfin le fléau cesse de frapper, le Père de Xavier et ses soldats entrent dans la place et s'en rendent maîtres facilement. Alors les coupables viennent tomber aux pieds du grand apôtre, ils confessent publiquement leurs crimes, ils en obtiennent le pardon, et la pénitence à laquelle ils se soumettent prouve la sincérité de leur repentir.

Célèbes était conquise ; la foi y était vive et ardente ; Xavier se remit en mer, retourna à Ternate et se disposa à porter ailleurs le nom de Jésus-Christ.

« ..... A soixante et dix lieues environ, au delà des Moluques, — écrivait-il à ses frères de Rome. — est une contrée qu'on appelle Morique, où la religion chrétienne fut prêchée il y a longtemps, mais, faute de prêtres, elle

s'y est éteinte, et ces peuples sont retombés dans leur ignorance et leur barbarie primitives. Ce pays, riche et fertile, est le plus inhospitalier qui soit sous le ciel. C'est avec du poison que les naturels accueillent les étrangers, ce qui a éloigné tous les missionnaires de leurs côtes depuis très-longtemps. Néanmoins, en considération des besoins spirituels de ce peuple, — d'autant plus à plaindre que ses crimes sont la conséquence de son ignorance et de l'absence de notre religion et de ses sacrements, — je suis résolu à tenter cette conquête au péril de ma vie, armé de ma seule espérance en Dieu, et de suivre avec le secours de sa grâce cet avis de mon Maître : *Celui qui voudra sauver son âme la perdra, et celui qui la perdra pour moi la sauvera.*

. . . .

« ......Mes amis font tous leurs efforts pour me détourner de cette périlleuse entreprise; ils ont joint à leurs larmes et à leurs prières les tableaux les plus effrayants, et me trouvant inaccessible à toute représentation, ils ont eu recours à un autre expédient : ils m'ont fait provision de contre-poisons de toute espèce; chacun m'apportait et me vantait le sien. Pour mettre tout le monde d'accord et ne point faire de jaloux, j'ai refusé toutes ces drogues et ne veux d'autre provision et d'autre antidote que la confiance en Dieu, qui pourrait bien s'altérer en moi par les préservatifs de la science humaine. J'ai donc remercié affectueusement tous mes amis en leur demandant le meilleur et le plus efficace de tous les contre-poisons : le secours de leurs prières..... »

Les amis de notre saint ne pouvant ébranler sa fermeté, le gouverneur de Ternate, don Jordano de Freitas, rendit un édit portant les peines les plus sévères « contre le capitaine qui recevrait à son bord le Père Francisco de Xavier, en destination pour la Morique, ou îles du More [1]. »

A cette nouvelle, l'héroïque apôtre va se présenter devant le gouverneur en audience publique, et, n'écoutant

[1] Gilolo et les îles qui l'environnent.

qus son zèle, il lui dit avec le ton de noblesse qui lui était naturel, et la dignité que nous lui connaissons :

« Je vous suis reconnaissant, senhor, d'une mesure que vous avez jugé devoir prendre dans mon seul intérêt, mais, je vous le demande et à tous ceux de mes amis qui sont présents ici, croyez-vous donc que la puissance de Dieu soit bornée? Vous avez une bien faible idée de la grâce du divin Sauveur! Y a-t-il donc des cœurs qui puissent résister à la vertu du Très-Haut, quand il lui plaît de les toucher et de les changer? Cette vertu, également douce et forte, peut faire fleurir le bois mort, et, du sein des pierres, faire naître des enfants d'Abraham! Quoi! Celui qui a soumis le monde à l'empire de la Croix par le ministère des apôtres, ne pourrait pas y soumettre un point de la terre? les seules îles du More seraient privées du bienfait de la Rédemption? Quand Jésus-Christ offrit toutes les nations au Père Éternel, comme son héritage, ces peuples auraient-ils été exceptés? Ils sont les plus barbares, je le veux bien; mais le fussent-ils davantage encore, c'est parce que je ne puis rien par moi-même que j'espère beaucoup d'eux. « *Je puis tout en Celui qui me fortifie,* » et de qui seul vient la force des ouvriers évangéliques! »

Il y avait une telle inspiration dans l'expression du céleste visage de Xavier, que tout le monde l'écoutait sans oser l'interrompre, malgré le déchirement que chacune de ses paroles produisait dans les cœurs dont il était si tendrement aimé. Ses auditeurs étaient ses amis, et ils n'avaient pas dépouillé tout sentiment humain comme celui qu'ils aimaient et vénéraient si profondément! L'apôtre tant aimé continua :

« Les nations moins sauvages et moins cruelles ne manqueront pas de prédicateurs! Les îles du More sont pour moi, puisque personne n'en veut! Ah! si elles renfermaient des mines d'or, des bois odoriférants, des richesses précieuses, les chrétiens sauraient trouver le courage d'affronter les dangers! rien ne les épouvanterait! Mais il n'y

a que des âmes à gagner et, pour acquérir ce trésor, ils n'ont que de l'indifférence, de la timidité,... de la lâcheté! Faut-il donc, je vous le demande, que la charité soit moins courageuse, moins généreuse que la cupidité et l'ambition? Ils me feront mourir, dites-vous, par le fer ou par le poison!... Cette grâce n'est pas pour un pécheur comme moi! mais j'ose bien vous dire que, quel que soit le genre de tourment ou de mort qui m'attend, je suis prêt à souffrir mille fois davantage pour le salut d'une seule âme! Eh! si j'avais le bonheur de mourir de leurs mains, peut-être adoreraient-ils tous le nom de Jésus-Christ! Depuis la naissance de l'Église, l'Évangile a fructifié, dans les terres incultes du paganisme, bien plus par le sang des martyrs que par les sueurs des missionnaires. Il n'y a donc rien à redouter pour moi dans les îles du More; d'ailleurs Dieu m'y appelle, les hommes ne m'empêcheront pas d'obéir à sa voix! »

Les larmes coulaient de tous les yeux. L'aimable et saint apôtre était si aimé à Ternate que, l'édit retiré, chacun brigua la faveur d'accompagner Xavier aux îles du More, et les instances furent si pressantes, qu'il se vit forcé d'accepter quelques-uns de ses amis, et de consoler ceux qu'il ne pouvait emmener.

La population couvrait la plage au moment de son embarquement, l'air retentissait des cris et des sanglots des Indiens, chacun le voyait courir à une mort inévitable, on le pleurait comme on aurait pleuré le père le plus tendre. Xavier était ému; des larmes s'échappaient aussi de ses yeux, mais c'était la douleur du peuple qui les faisait couler : il était l'objet de cette vive douleur, il voyait combien il était chéri de cette foule qu'il venait d'arracher au démon et de donner à Jésus-Christ, et le cœur de notre saint ne pouvait qu'être vivement touché de tant de reconnaissance, de tant d'amour. Debout sur le tillac, il appela les bénédictions célestes sur ce cher troupeau dont il était le pasteur et le père, on donna le signal, l'ancre fut levée, et la foule agenouillée sur la plage se releva, gravit les falaises et y demeura aussi longtemps qu'il lui fut possible de distinguer le bâtiment qui emportait l'objet vénéré de

ses regrets les plus vifs, de sa sollicitude la plus douloureuse. Nul n'espérait le revoir jamais en cette vie.

IV

« Dieu m'appelle aux îles du More » avait dit l'illustre apôtre au gouverneur de Ternate et à ceux qui se trouvaient réunis chez lui en ce moment. Dieu l'appelait en effet, il ne tarda pas à le prouver.

La navigation fut courte et heureuse, le vent constamment favorable, la mer douce et calme ; jamais traversée ne fut aussi facile, aussi exempte de toute crainte. Dans un moment de ravissement, Xavier fit entendre un cri de douleur qui attira l'attention de l'équipage. On l'avait laissé en oraison ; on court à lui, on l'entend prononcer distinctement :

« Seigneur Jésus !... On égorge ces pauvres gens ! »

Et son regard, fixé sur un point de la mer, restait immobile.

— Qu'est-ce donc, Père Francisco? que voyez-vous? qui donc égorge-t-on ? lui demande un de ses amis.

Le saint est en extase, il n'entend pas, il ne répond pas, son regard reste fixé sur le même point, un rayon céleste semble s'en échapper. Ses amis, après l'avoir contemplé quelques instants avec admiration, le laissent de nouveau et se retirent pénétrés de respect. Lorsque le *saint Père* sortit de son ravissement et revint à la terre, on lui adressa de nouvelles questions sur le cri de douleur et les paroles étranges qui lui étaient échappés. Son humilité s'en effraya ; il n'y répondit pas, et détourna la conversation avec sa grâce et son charme ordinaires. Mais bientôt on arrive à une des îles du More, et on voit huit cadavres de Portugais dont le sang ruisselait encore !... les naturels de l'île venaient de les massacrer et les avaient abandonnés sur le rivage ! On leur donna la sépulture, avec la conviction que c'étaient là les « pauvres gens » que le *saint Père* avait vu égorger.

Ce devoir accompli, Xavier, accompagné de ses amis,

avance avec assurance jusqu'au premier village. A la vue des Européens, les naturels s'enfuient, persuadés qu'on veut leur demander compte du sang portugais qu'ils viennent de répandre. Le saint apôtre trouve un moyen de les rappeler : de sa voix la plus douce il chante la doctrine chrétienne. La voix de Xavier était pure, harmonieuse, sympathique comme une voix aimée. Les insulaires s'arrêtent, ils écoutent, ils se retournent vers celui qui charme leurs oreilles et fait vibrer dans leurs cœurs une corde inconnue jusqu'alors. En portant leurs yeux étonnés sur le doux visage de Xavier, ils rencontrent son regard attractif, magnétique, auquel si peu d'Indiens résistaient, et ils viennent à lui, attirés invinciblement. L'aimable saint leur tend les bras en avançant vers eux ; il les embrasse, leur dit le désir qu'il éprouvait depuis longtemps de venir leur apporter le bonheur de la vie présente et le bonheur de la vie future...... Et il est écouté, il est accueilli, il est aimé !

« Ce ne sont plus les îles du More, disait-il ; ce sont les îles de *la divine Espérance !* »

Il ne se trompait pas ; il eut un succès prodigieux dans toute la contrée appelée alors la *Morique*. Il y souffrit de grandes privations parmi ces sauvages ; il fut même poursuivi par la haine de quelques-uns ; mais la docilité du plus grand nombre, le bonheur d'avoir vaincu ces peuples dont on n'osait approcher, et d'avoir établi dans ce pays redouté l'empire de la croix, le règne de Jésus-Christ, étaient pour le cœur apostolique de notre saint des sources de consolations qu'il ne pouvait exprimer. Il écrivait à ses frères :

« ... Tous les dangers auxquels on est exposé ici, toutes les privations et incommodités qu'on y éprouve pour la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sont autant de trésors où l'on puise d'immenses consolations. Les larmes qu'on y répand sont si délicieuses, que je ne me souviens pas d'avoir éprouvé des joies intérieures comparables ! Je n'ai jamais supporté avec autant de facilité les travaux dont j'ai été accablé ; jamais je n'ai bravé les périls avec autant d'intrépidité ! Et pourtant, j'étais entouré d'abord d'ennemis furieux et du naturel le plus féroce, dans des îles dé-

nuées de tous nos moyens habituels d'existence, et qui n'offrent de ressources ni dans l'état de santé, ni dans l'état de maladie. Le vrai nom de ces îles doit être celui de *la divine Espérance.*

« On y rencontre une race de sauvages appelés Javares, qui croient acquérir l'immortalité en tuant les chrétiens qu'ils rencontrent. A défaut de sang étranger, ils versent celui de leurs femmes et de leurs enfants ; mais ils sont altérés surtout du sang chrétien.

« Une de ces îles est constamment agitée par des tremblements de terre ; tantôt elle est enveloppée dans des tourbillons de cendres et de fumée lancés par les volcans, tantôt elle est éclairée par les flammes jaillissant de ces gouffres effrayants. Les insulaires prétendent que leur île est un immense foyer qui consume le rocher même sur lequel leur bourgade est assise. Cela paraît vraisemblable, car dans les fréquentes explosions de ces volcans on voit d'énormes masses de rochers lancées dans les airs à une hauteur prodigieuse, et, dans les temps d'orage, les cavernes et les creux de ces rochers répandent dans les campagnes de telles quantités de cendres brûlantes, que les ouvriers des champs en sont défigurés . . . .

« ...... Le jour de Saint-Michel, pendant ma messe, il y eut un tremblement de terre si violent, que je crus l'autel renversé. Il me vint alors la pensée qu'il se livrait un combat entre ce valeureux archange et les démons de ces îles qu'il refoulait dans leurs affreux repaires..... »

Les insulaires qui assistaient au saint sacrifice, s'enfuirent précipitamment, craignant d'être engloutis s'ils demeuraient jusqu'à la fin ; leur saint apôtre resta seul à l'autel, et acheva le sacrifice.

En trois mois l'héroïque Xavier, que les Moréens regardaient comme une être surnaturel, avait fait à Dieu la difficile conquête de ce groupe d'îles, malgré les moyens employés par quelques rebelles pour lui nuire et arrêter ses succès. Ils tentèrent même de lui ôter la vie ; mais la Providence le sauva toujours des piéges que lui tendit l'enfer. Quelques-uns de ces sauvages le poursuivant un jour, le saint se trouve arrêté par une large rivière ; il voit près de lui une longue perche, il la jette en travers, il s'aven-

ture sur ce faible pont, confiant dans la protection divine, et il est sauvé.

Le moment était venu de quitter les Moréens; il leur laissa ses instructions et revint à Ternate où il fut reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Dès le lendemain son confessionnal était envahi avec le même empressement qu'avant son départ; on ne lui laissait plus un seul instant de loisir. Heureux des dispositions de ses chers Ternatins, le saint apôtre, qui ne voulait de repos que celui de l'éternité, se prêta aux désirs de chacun, et reprit ses travaux habituels. Tous les habitants de Ternate, sans exception, s'approchèrent des sacrements avec la plus fervente piété. Après leur avoir donné trois mois, le grand Xavier se sépara d'eux pour retourner à Malacca, et de là au cap Comorin, revoir ses chers Palawars, ses premiers enfants indiens. Il voulait aussi faire un voyage à Goa pour les intérêts de la Compagnie de Jésus dans les Indes, car elle commençait à s'y accroître de manière à donner les plus belles espérances.

Notre saint emmenait au collége de Goa trente jeunes Indiens, pour y être élevés et instruits de manière à entretenir la foi des Moluques lorsqu'ils y seraient retournés.

Au moment où le vaisseau qui portait l'apôtre vénéré leva l'ancre, un cri de désolation s'éleva de la plage et retentit au fond du cœur si aimant de Xavier; de nouvelles larmes s'échappèrent de ses yeux, il se retira, alla se mettre en oraison et offrit à Dieu sa douleur et ses vœux pour le cher troupeau dont la divine volonté le séparait.

Arrivé à Amboine, François de Xavier s'y arrêta quelques jours pour raviver la ferveur de ses néophytes, et reprit ses travaux ordinaires. Quatre vaisseaux portugais se trouvaient en rade; il en visita l'équipage et fit dresser une chapelle sur le rivage :

« Je passai vingt jours au milieu des matelots et des soldats, écrivait-il; je leur fis trois sermons, j'en confessai plusieurs, je terminai leurs différends et leur dis pour adieu : *La paix soit avec vous.* »

Un jour, pendant qu'il prêchait ces équipages, il s'interrompit et leur dit après un instant de silenee :

« Priez pour Diogo Gillos ; recommandez-le à Dieu, car il est à l'agonie à Ternate. »

Diogo mourut le jour même. On l'apprit peu de jours après.

Les navires portugais étant au moment de mettre à la voile pour retourner à Malacca, Xavier considéra celui qui paraissait le plus fort et qu'il savait le plus richement chargé, et s'adressant à Gonzalvo Fernandez à qui ce navire appartenait :

« Senhor Gonzalvo, lui dit-il, ce navire essuiera un grand péril ! Que Dieu veuille vous en délivrer ! »

Au détroit de Saban, ce navire se heurte contre un écueil, les ferrements du gouvernail se rompent, la coque va être brisée infailliblement, on se prépare à se jeter à la mer... Une vague enlève le vaisseau, le dégage et le porte au large...

Xavier n'avait-il pas dit : « Que Dieu vous en délivre ! » Dieu l'avait entendu, le vaisseau était « délivré. »

François de Xavier visita tous les villages de l'île d'Amboine et fit planter une croix dans chacun ; l'une de ces croix, plantée par le saint lui-même, acquit dans la suite une grande célébrité à l'occasion d'un miracle que nous croyons devoir rapporter ici dans toute sa simplicité.

La sécheresse désolait le pays, quelques insulaires parlaient de recourir à leurs anciennes idoles et de leur faire des offrandes pour en obtenir la pluie désirée, lorsqu'une femme s'écrie vivement :

— Retourner à l'idole ? Eh ! que dirait le saint Père ? N'avons-nous pas la croix de la rivière, et le saint Père, après l'avoir plantée, n'a-t-il pas dit : « Mes chers enfants, vous viendrez auprès de cette croix demander à notre Père qui est au ciel les choses dont vous aurez besoin, et tout ce que vous lui demanderez par les mérites de Jésus crucifié, il vous l'accordera. » Le saint Père l'a dit, et jamais il ne nous a trompés ! Avant d'aller à l'idole venez à la croix avec moi !

L'Indienne entraîne ainsi tout le village aux pieds de la

croix, elle demande à Dieu de leur accorder de la pluie, puisque le saint Père a promis qu'on obtiendrait tout ce qu'on demanderait en vertu de la croix; elle le supplie de ne pas permettre qu'on revienne à l'idole qui n'est qu'un démon; et pendant qu'elle prie avec cette simplicité de foi le ciel se voile d'épais nuages, la pluie descend doucement et tombe sans interruption aussi longtemps qu'on en a besoin pour réparer les dommages que la sécheresse a causés.

François de Xavier quitta enfin ce bon peuple qu'il comparait souvent aux premiers chrétiens, et s'embarqua pour Malacca, où il arriva en juillet 1547. Il y trouva les Pères Joam de Beïra, Nunhez Ribeira et Nicolas Nunhez, auxquels il avait donné l'ordre de se rendre aux Moluques et qui attendaient qu'un navire fît voile pour cette destination. Le Père Francisco Mancias avait également reçu l'ordre de partir avec eux, mais, persuadé que sa présence était nécessaire au cap Comorin et que son supérieur ne pouvait bien juger de si loin, il se dispensa d'obéir. Xavier, appréciant autrement la sainte obéissance et la regardant comme la première vertu nécessaire à un bon religieux, n'hésita pas à retrancher de la Compagnie ce membre récalcitrant.

Deux des missionnaires qui venaient en aide à l'illustre apôtre étaient arrivés à Goa avec sept autres Pères européens dont quelques-uns étaient sur la côte de la Pêcherie. Les enfants de saint Ignace s'étaient déjà multipliés au point d'en pouvoir détacher neuf à la fois pour les Indes, et Xavier en demandait encore; il en demandait toujours ! En attendant qu'un vaisseau fît voile pour les Moluques, il donna ses instructions aux trois Pères qu'il envoyait; il les forma dans la mission même de Malacca à la manière d'exercer l'apostolat dans ces pays ou tant de succès répondait à ses incroyables labeurs, et ce fut pour lui une véritable joie que de les garder aussi longtemps; ils ne s'embarquèrent qu'à la fin d'août.

L'apôtre bien-aimé n'eut pas moins à faire pendant leur séjour à Malacca, tout le monde voulait se confesser à lui; il mandait à ses frères de Rome ;

« Ne pouvant suffire à tous, je fis des mécontents, mais je leur pardonnais volontiers leur aigreur, car ce dépit prouvait leur désir de se réconcilier avec Dieu et de mieux faire à l'avenir. »

Quelle douce charité ! quelle touchante indulgence !

Joam d'Eyro était venu d'Amboinè avec notre saint, et, sans le lui dire, il avait accepté une somme considérable qu'un riche Portugais lui avait donnée pour fournir aux besoins du *saint Père;* mais il était difficile de cacher une chose de ce genre à celui que Dieu éclairait si bien.

Xavier, qui voulait vivre de la pauvreté évangélique dans toute sa rigueur, trouva l'action de Joam d'Eyro si coupable, qu'il jugea devoir le punir sévèrement. Il lui ordonna de se rendre dans une petite île déserte, voisine de Malacca, d'y jeûner au pain et à l'eau, et d'y passer ses journées en oraison. Il ajouta :

— Un tel acte d'avarice est une injure faite à la pauvreté évangélique; elle doit être expiée ! Allez ! et ne revenez pas avant que je ne vous rappelle !

Joam d'Eyro aimait le *saint Père* d'une si tendre affection, qu'il n'eut pas la pensée de résister, il n'hésita même pas; il le quitta sur le moment, fit sa provision de pain, alla se reléguer dans la solitude désignée, et y vécut conformément à l'ordre qu'il avait reçu.

Un jour, pendant son oraison, la divine Marie se montre à lui avec un visage sévère; il veut s'en approcher... elle le repousse, lui dit qu'il ne doit pas prétendre à l'honneur d'entrer dans la Compagnie de Jésus, et disparaît.

D'Eyro, rappelé peu de jours après par François de Xavier, ne lui parle pas de sa vision; mais Xavier la lui raconte dans tous ses détails. D'Eyro, qui depuis longtemps avait le désir d'entrer dans la Compagnie, crut pouvoir nier la chose en cherchant à se persuader qu'elle n'était qu'un rêve et pour lui et pour Xavier; il nia donc résolûment :

— Allez! lui dit notre saint; je sais à quoi m'en tenir là-dessus. Vous manquez de sincérité et vous aimez l'argent; nous ne pouvons plus vivre ensemble; séparons-nous donc. Cependant, je veux que vous sachiez, pour

votre consolation, que Dieu vous éclairera et vous accordera la faveur de vous recevoir un jour dans l'Ordre de Saint-François[1].

V

« Aux armes! aux armes! au secours de la place! l'ennemi est aux portes! Aux armes! braves Portugais; aux armes! braves Indiens! aux armes! »

Ce cri d'alarme retentissait soudainement au mileu du silence de la nuit, dans les rues de Malacca, le 9 octobre 1547.

Chacun s'épouvante et court aux armes; il était deux heures du matin. L'air semblait enflammé; une lueur sinistre éclairait la ville tout entière; des cris éloignés, joyeux et prolongés comme des cris de victoire, et multipliés par de nombreux échos, se mêlaient au bruit des décharges successives d'une formidable artillerie.

Hommes, femmes, enfants, Indiens, Portugais, toute la population est sur pied en un instant. Chacun veut savoir le danger dont il est menacé; on court vers le port... Il est en feu! Tous les navires en rade sont la proie des flammes, et l'incendie qui dévore ce riche moyen de défense laisse la ville en proie aux barbares qui l'attaquent ainsi traîtreusement! Cependant elle veut se défendre de l'intérieur le plus longtemps possible, et parvient à repousser les assaillants qui montaient fièrement à l'assaut et comptaient occuper la forteresse avant le jour.

Au lever du soleil, sept pauvres pêcheurs rentrent dans la ville; ils avaient été surpris par l'ennemi, on leur avait coupé le nez et les oreilles, et on les renvoyait ainsi avec

[1] Cette prédiction s'accomplit, comme toutes celles de l'illustre Xavier. Joam d'Eyro était religieux de l'Ordre de Saint-François, et y vivait très-saintement, à l'épcque où on fit les informations juridiques dans les Indes pour la canonisation du grand apôtre, informations dans lesquelles il apporta son témoigange, et donna sous serment tous les détails le concernant personnellement et que uous avons rapportés.

une lettre du général en chef de l'armée musulmane, adressée à don Francisco de Mello, gouverneur de Malacca.

Cette lettre mérite d'être rapportée; la voici :

« Bajaja Soora, qui ai l'honneur de porter dans des « vases d'or le riz du grand soudan Alaradin, roi d'Achem « et des terres que baignent les deux mers, je t'ordonne « d'écrire à ton roi que je suis ici malgré lui, jetant la ter« reur dans sa forteresse par mon fier rugissement, et que « j'y serai tant qu'il me plaira. J'en prends à témoin non« seulement les nations qui l'habitent, mais tous les élé« ments jusqu'au ciel de la lune, et je leur déclare, par « les paroles de ma bouche, que ton roi est sans valeur et « sans renommée; que ses étendards abattus ne pourront « jamais se relever sans la permission de celui qui l'a « vaincu aujourd'hui; que, par la victoire que nous avons « remportée, mon roi tient sous ses pieds la tête du tien, « qui est dès ce moment son sujet, son esclave, et afin que « tu confesses toi-même cette vérité, je te défie au combat « dans le lieu où je suis, si tu te sens assez de courage « pour oser me résister. »

Le gouverneur ne se fût nullement inquiété de cette lettre, s'il eût pu disposer de sa flotte; mais tous les vaisseaux portugais étant détruits par les brûlots ennemis, il ne pouvait accepter de combat sur mer; la situation était embarrassante; il fit demander au Père de Xavier de venir aider de ses avis le conseil réuni chez lui. François de Xavier venait de dire la messe à Notre-Dame du Mont; il se rend à l'invitation de don Francisco de Mello, qui lui donne lecture de la lettre de Soora, et lui demande son opinion. Xavier, qui suivant l'expression de M. Crétineau-Joly, — « avait du vieux sang d'Hidalya dans les veines » — lui répondit :

— Senhor, mon opinion est que le soudan est bien plus ennemi du christianisme que du Portugal. Pour l'honneur de la religion chrétienne, il faut accepter le combat; une telle insulte ne peut rester impunie! Si vous supportez cette injure de la part de ce roi mulsuman, que n'oseront pas tous les autres? Non! non! il faut accepter le défi, et

prouver aux infidèles que le créateur du ciel et de la terre est plus puissant que leur roi Alaradin.

— Mais, mon Père, comment voulez-vous que nous prenions la mer? Quels navires voulez-vous que nous montions? De huit qui étaient en rade, il ne reste plus que quatre coques de fustes brisées! et seraient-elles en état de service, que serait-ce contre une flotte si nombreuse.

— Quand les infidèles auraient un nombre de vaisseaux plus considérable encore, répondit Xavier, ne sommes-nous pas les plus forts, ayant le ciel pour nous? Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Pouvons-nous être vaincus en combattant au nom du Seigneur Jésus?

Ces quelques paroles, le grand Xavier les avait prononcées avec un ton d'inspiration qui ne permettait pas d'hésiter sur le parti à prendre. On se rend à l'arsenal, François de Xavier conduit et encourage tout le monde; on trouve une barque, appelée *Catur*, en bon état; il la destine au combat. Il y a sept fustes hors de service, il décide qu'elles peuvent être radoubées; mais Edouardo Baretto, capitaine des armements, déclare la chose impossible :

— Les magasins du roi, dit-il, manquent en ce moment de tout ce qui est nécessaire au radoub et à l'équipement; d'ailleurs le coffre de réserve est sans argent.

Xavier s'élance vers les sept capitaines de vaisseau, membres du conseil; il les embrasse en les suppliant de se charger chacun du radoub et de l'armement d'une fuste, et, sans leur donner le temps de répondre, il assigne à chacun la sienne avec tant de vivacité dans les mouvements, tant de grâce dans son exigence et d'entraînement dans ses paroles, que tous acceptent avec empressement et mettent aussitôt à l'œuvre plus de cent ouvriers, à leurs frais, autour de chaque vaisseau. En cinq jours, ils étaient en état d'être lancés en mer. Andrea Toscano, un des marins les plus capables, prit le commandement du *Catur*. Chaque capitaine commanda le vaisseau qu'il avait fait radouber, et reçut à son bord cent quatre-vingts soldats; don Francisco Deza reçut le commandement de la flotte.

L'héroïque Xavier demandait à partir avec l'armée navale ; les habitants de Malacca s'y opposèrent vivement, se regardant comme abandonnés de Dieu, si le *saint Père* les quittait dans un moment de si grandes anxiétés pour eux. Ils se portèrent en masse chez le gouverneur pour le supplier de retenir le *saint Père;* don Francisco de Mello leur promit de demander cette faveur à leur apôtre vénéré, s'en remettant à sa décision :

« Allons-y tous ! s'écrièrent-ils aussitôt ; allons trouver le *saint Père!* il aura pitié de nous ; il restera avec nous ; il ne pourra nous refuser ! »

Xavier, en effet, ne put résister à leurs sollicitations et à leurs larmes :

— Oui, mes biens chers frères, leur répondit-il, je demeurerai au milieu de vous pendant toute la durée de cette guerre ; je prierai avec vous pour le succès de notre vaillante armée, et j'espère que Dieu, combattant pour elle, elle nous reviendra victorieuse.

Ces quelques paroles suffirent pour calmer la grande désolation du peuple.

La veille de l'embarquement, Xavier réunit à l'église les officiers et les soldats de l'armée navale :

— Je vous accompagnerai, leur dit-il, et d'esprit et de cœur. Vos familles m'ont supplié avec tant de larmes de rester au milieu d'elles pour les consoler et les soutenir pendant votre absence, que je n'ai pu résister à leurs instances et à leur douleur ; mais je vous suivrai de mes vœux. Je lèverai les mains vers le Dieu des armées, pendant que vous chargerez l'ennemi du nom chrétien. Combattez vaillamment, non pour acquérir une gloire vaine et périssable, mais une gloire solide et immortelle ! Dans la chaleur du combat, portez vos regards sur le divin Sauveur crucifié dont vous soutenez la cause, et à la vue de ses adorables plaies, ne craignez ni les blessures ni la mort ! vous seriez trop heureux s'il vous était donné de lui rendre vie pour vie....

— Mon Père, s'écrièrent à la fois tous ces braves guerriers, mon Père, nous jurons ici, devant Dieu et devant vous, de combattre les infidèles jusqu'à la mort ! Nous jurons de donner notre sang jusqu'à la dernière goutte à la cause de Jésus-Christ !

— Ce serment me touche profondément, reprit le Père de Xavier, dont les larmes trahissaient l'émotion. Jésus-Christ l'a entendu, il l'a reçu; vous êtes désormais *la phalange de Jésus-Christ !* et je vais vous bénir en son nom.

Au même instant, ces braves guerriers fléchissent le genou, le grand apôtre appelle sur eux toutes les bénédictions célestes, puis, il entend la confession de chacun et leur donne ensuite la sainte communion.

L'armée s'embarque le lendemain avec un enthousiasme qui semble présager la victoire. On lève l'ancre..... Le vaisseau-amiral fait entendre un craquement épouvantable !... il se fait une voie d'eau qui laisse à peine le temps de sauver l'équipage, et le bâtiment coule bas !... Le peuple couvrait la plage; il crie hautement contre le départ de la flotte; il demande qu'on renonce à cette expédition, il s'emporte contre le *saint Père,* malgré toute la vénération, tout l'amour qu'il lui inspire. L'équipage du vaisseau-amiral a été si près de périr, que ce peuple exaspéré par la crainte d'un nouveau malheur n'a plus conscience de ce qu'il dit ni de ce qu'il fait, et il accuse d'imprudence celui dont il refusait de se séparer deux jours auparavant.

Le gouverneur fait appeler le saint Père, que l'envoyé trouve à l'autel finissant la messe; il s'approche pour lui parler; le saint apôtre lui fait signe d'attendre. Après la messe, Xavier dit à l'envoyé du gouverneur sans lui laisser le temps de parler :

— Allez dire à votre maître, de ma part, que nous ne devons pas nous laisser décourager par la perte d'un navire.

Il demeure ensuite quelque temps en actions de grâces au pied de l'autel de la sainte Vierge, et on l'entend s'écrier de toute l'ardeur de son âme, avant de se retirer :

« Mon Jésus, l'amour de mon cœur ! regardez-moi d'un œil favorable ! considérez vos admirables plaies ! souvenez-vous qu'elles nous donnent le droit de vous demander ce que nous désirons ! Et vous, Vierge sainte, soyez-moi propice !

Et il se relève et court à la forteresse où le conseil l'attendait :

— Eh quoi donc! vous perdez courage pour si peu de chose? dit-il au gouverneur.

— Mais, mon Père, le peuple est furieux! C'est vous qui avez engagé cette désolante affaire...

— Allons au port, senhor, tout cela va s'arranger, je vous le promets.

L'équipage qui venait d'échapper à la mort était consterné. Xavier remonte tous les courages :

— Soyez fermes dans votre résolution, leur dit-il, malgré ce malheur que Dieu n'a permis que pour éprouver votre fidélité. Il vous a sauvés du naufrage, afin que vous puissiez remplir la promesse que vous lui avez faite avec serment.

— Oui! oui, mon Père! nous tiendrons notre serment!

Tel est le cri unanime des soldats du vaisseau amiral, auquel tous les autres répondent avec l'enthousiasme de la veille. Cependant le gouverneur, se laissant influencer par l'opposition des habitants, persiste à déclarer la guerre impossible... Alors s'élève un cri formidable dans les rangs de l'armée; les capitaines se chargent de porter la parole au nom des équipages, et ils annoncent au gouverneur que les soldats préfèrent la mort à l'inaction; qu'ils ont juré solennellement à Jésus-Christ de combattre les infidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang, et qu'ils ne cessent de répéter :

« Nous devons tout espérer des prières et des promesses du saint Père Francisco! »

François de Xavier, sur cette dernière parole, se lève, et d'un ton inspiré qui subjuguait tous les esprits, il dit au gouverneur et au conseil :

— La fuste perdue sera bientôt remplacée; avant le coucher du soleil, il nous viendra de meilleurs vaisseaux; je vous l'annonce de la part de Dieu!

Il y eut un moment de silence, après lequel il fut convenu qu'on remettrait la décision au lendemain. La journée fut bien longue pour tout le monde!... Le soleil était près de disparaître, lorsqu'on vint annoncer que, du clocher de notre-Dame du Mont, on découvrait deux voiles venant du nord. Le gouverneur les envoie reconnaître par un esquif: c'étaient deux vaisseaux portugais venant de

Patane, mais ne devant pas mouiller à Malacca ; ils appartenaient, l'un à Suarez Galega, et l'autre à son fils Balthasar ; chacun commandait le sien.

Le Père de Xavier était en oraison à l'église de Notre-Dame du Mont; on vient à lui :

— Mon Père, les capitaines des vaisseaux ne veulent pas mouiller, votre prédiction ne s'accomplira pas !

Xavier monte dans l'esquif qui a reconnu les navires portugais et va les joindre. A peine les capitaines ont-ils aperçu le *saint Père*, qu'il virent de bord, viennent à lui, l'accueillent avec vénération et se mettent à sa disposition, eux, leurs navires et leurs équipages pour le service de Dieu et pour celui du roi.

Ils furent reçus au milieu des bruyantes acclamations du peuple, et le lendemain matin, 25 octobre, Xavier ayant remis à l'amiral Deza l'étendard qu'il avait béni, la flotte leva l'ancre et partit.

Nous ne suivrons pas l'armée navale, puisque François de Xavier a renoncé à l'accompagner; nous attendrons avec lui, à Malacca, la nouvelle de son triomphe ou de sa défaite.

Un mois après le départ de la flotte, on n'en avait encore que des nouvelles indirectes, toutes plus alarmantes les unes que les autres; notre saint rassurait tout le monde et promettait les plus heureux succès. Cependant, les jours se succédaient dans cette mortelle incertitude pour les familles, et ce peuple toujours prêt à tourner à tout vent, recommençait à se plaindre de Xavier ; plusieurs Portugais allèrent même jusqu'à lui faire d'insultants reproches; mais l'angélique Père répondait à ces insultes par ses plus douces paroles, et ajoutait :

— Je vous répète, parce que j'en suis sûr, que la flotte reviendra triomphante.

Il se passa bien des jours encore, bien des semaines, dans l'incertitude désolante du sort de l'armée ! Un jour de la fin de décembre, un dimanche, le saint apôtre prêchait dans la cathédrale, entre neuf et dix heures du matin. Il s'arrête soudain... les muscles de son beau visage semblent contractés par la souffrance, en même temps que ses yeux ouverts, et dont le regard élevé restait fixe,

avaient une expression séraphique. Après quelques instants, il revient à son auditoire; mais il lui parle en termes énigmatiques, et tout ce qu'on peut comprendre c'est qu'il voit deux armées aux prises et qu'il en suit les mouvements et l'action avec une agitation qui se manifeste dans toute sa personne. Enfin, portant son céleste regard sur le crucifix placé devant lui, il s'écrie d'une voix suppliante :

« O Jésus, Dieu de mon âme! Père de miséricorde! je vous conjure humblement, par les mérites de votre sainte passion, de ne point abandonner vos soldats! »

Puis il baisse la tête, il s'appuie sur la chaire, demeure ainsi, comme abîmé par la douleur, pendant quelques moments, et se relevant ensuite tout radieux :

« Mes frères! Jésus-Christ a vaincu pour nous! En ce moment même, les soldats de son saint nom achèvent de mettre en déroute l'armée ennemie! Ils en ont fait un carnage effroyable! nous n'avons perdu que quatre de nos braves soldats; vendredi prochain vous en recevrez la nouvelle, et avant peu nous reverrons notre flotte. »

Le gouverneur et les principaux personnages de la ville ne doutèrent pas de la vision du *saint Père;* mais il n'en fut pas de même des femmes et des mères des marins ou des soldats. Et le doux et charitable Xavier, qui avait besoin de faire du bien à tous les cœurs comme à toutes les âmes, réunit toutes ces pauvres éplorées dans l'après-midi; il leur répéta tout ce qu'il avait dit le matin, il les consola et les fortifia si bien, qu'elles le quittèrent persuadées.

Le vendredi suivant, le vaisseau, commandé par don Manoel Godino, apporta la nouvelle d'une brillante victoire; la flotte suivit de près.

Notre saint conduisit le peuple sur le port pour la recevoir, et, tenant son crucifix élevé, il fit chanter, pendant le débarquement, des cantiques d'actions de grâces, auxquels tous les vainqueurs mêlaient leurs voix avec allégresse. La présence du saint Père ajoutait à leur exaltation car s'ils attribuaient la décision de la guerre à la puissance de son influence, ils en rapportaient le succès à la puissance de sa prière, et ils ne se lassaient pas de le lui

dire avec les témoignages de la plus vive reconnaissance.

Tant d'éloges, tant d'applaudissements hâtèrent le départ de François de Xavier, qui d'ailleurs venait de séjourner quatre mois à Malacca. Il fit embarquer sur le vaisseau de Jorge Alvarez trois Japonais, dont nous parlerons plus tard; les trente jeunes gens qu'il avait emmenés des Moluques partirent dans le navire de Gonzalvo Fernandez; les uns et les autres étaient chaudement recommandés au recteur du collége de Goa qui les attendait. Xavier devant s'arrêter à la côte de la Pêcherie, pour y visiter ses chrétientés, partit sur un autre vaisseau faisant voile pour Cochin.

CINQUIÈME PARTIE

RETOUR DANS LA PRESQU'ILE EN DEÇA DU GANGE

(Janvier 1548 — Mai 1549.)

I

François de Xavier devait éprouver, dans sa vie apostolique, tous les genres de souffrances, de privations et de dangers. Dieu voulait satisfaire pleinement l'ardent désir qu'il lui avait mis au cœur de souffrir beaucoup, de souffrir toujours pour son amour et pour sa gloire. Lui-même va nous raconter, dans un fragment d'une de ses lettres à ses Frères de Rome, sa périlleuse traversée de Malacca à la côte de Malabar.

Cochin, 20 janvier 1548.

« ... Mon retour de Malacca aux Indes a été accompagné des plus grands périls. Pendant trois jours et trois nuits notre vaisseau a été ballotté par la tempête la plus violente et la plus opiniâtre. Je ne me rappelle pas en avoir jamais vu d'aussi affreuse. La plupart des passagers, saisis d'épouvante devant la mort qui se présentait à chaque instant sous les formes les plus horribles, juraient de ne se plus exposer aux caprices du perfide élément, s'ils échappaient au danger présent. Les marchands se virent réduits à jeter leurs richesses à la mer. Au milieu de cet effroyable vacarme j'étais en prière, implorant devant Dieu l'intercession

de l'Église militante, de tous les religieux et amis de notre Compagnie et de tous les chrétiens; j'invoquais l'amour de Jésus-Christ pour l'Église; j'implorais les mérites de tous les bienheureux, et nommément du Père Pierre Lefèvre [1] et des autres saints de notre Compagnie, pour apaiser le courroux du Père céleste. Puis, pour obtenir de force, pour ainsi dire, le pardon de mes innombrables péchés, je m'adressais à la très-sainte Mère de Dieu, qui obtient de son divin Fils tout ce qu'elle demande, et, mettant toute mon espérance dans les mérites infinis de Jésus-Christ, notre Rédempteur, notre Sauveur, je jouissais, ainsi appuyé durant cette épouvantable tourmente, d'une paix dont je ne jouis certes pas maintenant que le péril est passé. Je suis vraiment tout confus, lorsque je pense que moi, le plus vil des hommes, j'ai été inondé de délices telles, que je répandais des larmes de bonheur, tandis que le danger que nous courions faisait jeter aux uns des cris de douleur, et pousser aux autres des rugissements de désespoir. Je demandais à Notre-Seigneur de ne me pas délivrer de ce danger, s'il ne m'en réservait de semblables, ou même de plus grands encore, s'il est possible, dans la voie où je me suis engagé pour la gloire de son saint nom!

« Dieu m'a fait connaître que je dois aux prières et aux saints sacrifices de nos Pères combattant encore sur la terre ou triomphants déjà dans le ciel, d'avoir été délivré de plusieurs peines qui assiégeaient mon esprit, et de plusieurs dangers qui menaçaient mon corps. Je vous le dis pour rendre à Dieu et à vous, mes Frères bien-aimés, le tribut d'action de grâces que je vous dois, et pour vous supplier d'unir les vôtres aux miennes, car je ne me dissimule pas mon insuffisance!

« Lorsque ma pensée se porte vers vous, vers ma Compagnie qui est ma mère, je ne tarirais plus! Mais le dé-

[1] Pierre Lefèvre était mort à Rome, le 1er août 1546. C'est la première fois que nous trouvons son nom dans les lettres de Xavier; tel était l'esprit d'abnégation de notre saint, qu'il ne donnait pas même un témoignage de souvenir particulier à ceux de ses Frères qu'il avait le plus aimés.

part des vaisseaux me presse et me force à clore ma lettre; je la terminerai par cette protestation :

« Si jamais je t'oublie, ô Compagnie de Jésus, ô ma mère! que j'oublie ma main droite et que j'en perde l'usage! »

Le danger qui valut à notre grand apôtre de si sensibles consolations, s'était présenté dans le détroit de Ceylan; le capitaine n'en avait jamais vu d'aussi désespéré. Xavier, comme il le faisait toujours à l'approche de la tempête, avait entendu les confessions et préparé l'équipage à la mort; puis, il s'était retiré dans une chambre, seul avec Dieu, et il y jouissait de toutes les consolations célestes, lorsque Francisco Pereira, voyant le péril augmenter, vient le trouver pour recueillir encore une de ses saintes paroles et recevoir sa dernière bénédiction. Il voit le saint Père à genoux, le regard attaché sur son crucifix, et si loin de ce monde, qu'il semble ne rien voir, ne rien entendre, et ne pas se douter que le navire porte, dans le moment, sur un banc de sable, et que sa perte est inévitable, aussi bien que celle de l'équipage. Pereira n'ose lui rien dire et se retire respectueusement. Un instant après, Xavier, sorti de sa contemplation, vient demander au pilote la corde et le plomb du sondage; il fait descendre le plomb jusqu'au fond, en disant :

« Grand Dieu! Père, Fils et Saint-Esprit, ayez pitié de nous! »

Au moment même le vaisseau s'arrête, la mer se calme, on est remis au large, et on gagne heureusement le port de Cochin. Peu après son arrivée en cette ville, le grand Xavier reçoit la visite de plusieurs capitaines qui, prêts à faire voile pour Lisbonne, viennent mettre leurs navires à sa disposition; il en profite pour écrire au roi de Portugal ainsi qu'à ses frères d'Europe.

Le grand apôtre des Indes, nous l'avons dit, ne connaissait plus le repos. Après avoir écrit toutes ces lettres, il s'embarqua pour Comorin, afin de visiter de nouveau ses chers Palawars, ses premiers enfants en Jésus-Christ, qu'il aimait avec une tendresse de Père.

II

« Une voile! une voile! » s'écriaient en battant des mains plusieurs Indiens placés en observation depuis l'aurore sur la falaise la plus avancée des côtes du Comorin.

— Une voile! une voile! répétaient des milliers de voix sur toute l'étendue de la plage; c'est lui! c'est le grand Père! *Sanctissima Trinitas!* Le grand Père arrive! — Comme il sera content de nous entendre chanter la doctrine chrétienne pour le recevoir! — et de voir que nous n'avons rien oublié! — Et comme il embrassera Francisco!

Bientôt la joie des bons Palawars éclata plus vive encore. Ce navire, qui n'était d'abord qu'un point noir à l'horizon, se dessinait nettement, et, poussé par le vent le plus favorable, il avançait avec rapidité. Toute la population des côtes s'était portée à l'arrivée du *grand Père;* les maisons, les villages, les champs, les travaux, tout était abandonné; chrétiens et païens voulaient voir le grand Père bien-aimé dont ils étaient privés depuis deux ans. Les Pères Criminale, Henriquez et Cypriano, avaient continué parmi eux les travaux du grand apôtre, et ils avaient gagné les cœurs et la confiance des Palawars; mais rien n'était pour ces bons Indiens le *grand Père* tant aimé.

Enfin le vaisseau qui porte le saint vénéré a jeté l'ancre; Xavier paraît, un immense cri de joie sort de ces milliers de poitrines et arrive jusqu'à son cœur. Il fait des signes d'affection à cette masse de peuple qui couvre le rivage; il lui témoigne aussi sa joie de revoir son cher troupeau, et dès qu'il pose le pied sur la plage, les cris de bonheur font place aux chants de la doctrine chrétienne, auxquels notre aimable saint mêle sa touchante voix. C'était prouver le plaisir que lui faisait l'accueil de ses premiers enfants en Jésus-Christ. Ils le comprirent ainsi et accompagnèrent leur Père chéri jusqu'au premier village sans discontinuer les chants. Xavier s'arrêta à l'entrée du village pour parler à cette immense foule; il témoigna sa joie de revoir ses

Palawars et le plaisir que lui faisait leur accueil; il les félicita d'être restés fidèles en son absence, et il allait les encourager pour l'avenir. lorsqu'un Indien lui dit avec une fierté qu'il ne cherchait pas à dissimuler :

— Oh! ce n'est pas tout, grand Père.

— Ce n'est pas tout, mon enfant? Eh! qu'y a-t-il donc?

— Il y a, grand Père, que Francisco, que vous avez baptisé et à qui vous avez donné votre nom, a voulu mourir pour la doctrine : le voilà; qu'il dise au grand Père ce qu'on lui a fait.

— Voyons, mon cher Francisco, dit Xavier au jeune Indien en l'embrassant avec des larmes de bonheur, dites-moi cela; que vous est-il arrivé, mon enfant?

— Grand Père, lui répondit Francisco, j'étais sur un vaisseau portugais que la tempête jeta dans un port de musulmans; le vaisseau fut pris, les Portugais furent tués, et moi, comme j'étais Indien, on voulut me faire musulman; alors, je dis que j'étais chrétien, et je chantai la doctrine du grand Père. On me promit de me faire très-riche si je voulais renoncer à mon baptême. Je ne voulus pas, et je chantai encore la doctrine chrétienne du grand Père. Ils voulurent me tuer, et je dis : « Tuez-moi, je chanterai toujours la doctrine chrétienne! *O sanctissima Trinitas!* comme dit le grand Père. » Alors, on me priva de nourriture, on m'enferma dans une prison, et toujours je chantais la doctrine pour mourir chrétien! Oh! je voulais mourir chrétien, grand Père! *O sanctissima Trinitas!*

— Et comment la Providence vous a-t-elle délivré, mon bien cher enfant? lui demanda Xavier en l'embrassant de nouveau.

— Grand Père, c'est un vaisseau portugais qui vint avec beaucoup de soldats; ils tuèrent tous les musulmans qui se battirent avec eux, et lorsqu'on leur dit que j'étais enfermé, ils vinrent me chercher et ils me ramenèrent ici.

Le saint apôtre remercia Dieu de ce triomphe de la foi dans ce jeune cœur; c'était pour son âme une bien douce consolation! Il embrassa plusieurs fois le fidèle Francisco, et il le félicitait encore d'avoir souffert pour Jésus-Christ,

lorsqu'on vint ajouter à sa joie en lui disant que plusieurs Palawars avaient également résisté à toutes les promesses et à toutes les menaces des infidèles :

— Oui, grand Père, lui dirent les confesseurs de la foi qu'on venait de lui signaler, nous répondions à tout en chantant la doctrine chrétienne ! Et nous la chanterons jusqu'à la mort ! *O sanctissima Trinitas !*

Cette parole : *O sanctissima Trinitas !* les sauvages Indiens n'en comprenaient pas le sens, mais ils l'avaient entendu répéter souvent à leur apôtre vénéré ; ils avaient remarqué qu'elle était un élan de son cœur, qu'il la prononçait avec un accent brûlant, un regard qui semblait se perdre dans les cieux, et une ardeur qui se trahissait par la vive coloration de son visage. Ils aimaient tant à le contempler dans le moment où ce cri d'amour s'échappait de son âme, que leur ingrate mémoire l'avait retenu comme une parole mystérieuse et puissante, et ils en avaient fait leur plus expressive exclamation ; ils s'en servaient pour exprimer leurs sentiments les plus vifs. Quelquefois ils s'étaient aperçus qu'en prononçant ces paroles leur saint apôtre, brûlé par le feu divin dont il était rempli, entr'ouvrait son vêtement et qu'il sortait de sa poitrine et de son visage des rayons lumineux dont leurs yeux ne pouvaient soutenir l'éclat. Du reste, ce prodige se renouvelait souvent pour notre saint.

Plusieurs esclaves coupables de fuite vinrent trouver l'indulgent Xavier pour implorer son doux appui, dès qu'ils apprirent son retour :

— Grand Père, lui dirent-ils en pleurant, nous étions bien malheureux chez les Portugais ! nous nous sommes enfuis et nous sommes plus malheureux encore ! Nous n'osons pas retourner chez les maîtres, ils nous puniraient ; et nous mourons de faim ! Grand Père si vous demandez grâce pour nous, nous ne serons pas battus !

Et Xavier, dont le tendre cœur se laissait toucher par toutes les souffrances, plaida pour ses chers enfants esclaves qui purent rentrer chez leurs maîtres en toute sécurité.

Après avoir visité toute la côte de la Pêcherie, notre saint se rendit à Manapar où il réunit tous les Pères em-

ployés dans ces chrétientés, afin de juger par lui-même des vertus, des talents, de la capacité de chacun, et de les employer de la manière la plus avantageuse pour la gloire de Dieu et le bien des âmes. Il nomma supérieur le Père Criminale, il ordonna à tous d'apprendre la langue malabare [1], la plus répandue, et chargea le Père Henriquez de chercher les principes de cette langue, d'en établir les règles, d'en faire une grammaire propre à rendre cette étude facile à ceux qui seraient destinés à l'apostolat des Indes.

Le Père Henriquez ignorait encore le malais; ce travail paraissait impossible, et il n'eût jamais pensé à l'entreprendre; mais son supérieur le lui avait ordonné, il l'entreprit sans calculer les difficultés, et chacun s'étonna de la promptitude avec laquelle il l'exécuta. L'obéissance avait fait un prodige.

Xavier fit traduire en cette langue, par un prêtre indigène, l'explication de la doctrine chrétienne qu'il avait employée aux Moluques avec tant de succès; il laissa des instructions écrites et détaillées sur la manière dont les Pères devaient exercer le saint ministère dans les diverses chrétientés qui leur étaient confiées, et sur celles dont ils devaient traiter avec les Portugais pour le plus grand bien des néophytes; puis il partit pour l'île de Ceylan. Après son départ, le Père Vallez mandait à ses frères de Portugal :

« ..... Je ne saurais exprimer le bonheur que j'ai éprouvé en voyant le *saint Père*. C'est un serviteur de Dieu auquel personne ne peut être comparé. Son langage, sa seule présence, tout en lui fait aimer Dieu et donne le plus grand désir de le servir. Il dit souvent : *Loué soit Jésus-Christ!* et il le dit avec tant d'amour, que ceux qui l'entendent en sont enflammés..... »

Le frère et le fils du roi de Jafanapatnam étaient morts à Goa, et le tyran ne se voyait pas sans inquiétude en hostilité sourde avec les Portugais. François de Xavier, entrevoyant de précieux avantages pour l'Eglise et pour la

[1] Ou Malais.

couronne de Portugal dans un traité qui garantirait la liberté de la religion chrétienne dans le Jafanapatnam, en même temps qu'il rendrait ce pays tributaire du Portugal, voulait proposer au roi ce moyen de rétablir et de consolider la paix entre les deux peuples. Il part, arrive à Jafanapatnam, se fait présenter au roi et lui communique son plan :

— Vous êtes entouré d'ennemis, lui dit-il, vous en avez au dedans, vous en avez au dehors; votre trône ébranlé est prêt à se briser, et il va crouler à la première secousse qui lui sera donnée par vos sujets révoltés ou par les armes des Portugais. Ne vaut-il pas mieux affermir votre puissance par les moyens que je vous propose? Faites une alliance solide avec le Portugal; payez-lui un tribut, et il s'engagera à vous maintenir.

— Grand Père du Travancor, votre parole est sage, mais les Portugais sont chrétiens.

— Voilà pourquoi je pose la condition que vous rendrez un édit par lequel vous permettrez aux missionnaires de prêcher Jésus-Christ dans vos États, et à vos sujets de se soumettre à sa loi sans avoir à redouter de nouvelles persécutions.

François de Xavier se voyant écouté, expliqua les principaux dogmes du christianisme à ce prince, et en obtint la promesse qu'il renoncerait un jour à ses idoles et à ses passions; en attendant, il acceptait toutes les conditions proposées, et un de ses ministres, chargé d'aller négocier le traité avec le vice-roi, accompagnerait le grand Père du Travancor afin d'être mieux accueilli sous sa protection.

Cette affaire terminée, notre infatigable apôtre avança dans l'intérieur de l'île, et eut le bonheur de convertir le roi de Candi et un grand nombre de ses sujets; puis il s'embarqua avec l'envoyé du roi de Jafanapatnam. Arrivé à Goa, il apprend que le vice-roi est à Baçaïm, dont la distance est de soixante lieues; il se rembarque et part pour Baçaïm.

Le vice- roi avait été changé pendant l'absence de notre saint : don Joam de Castro remplaçait en cette qualité don Alfonso de Souza et n'avait jamais vu François de Xavier;

mais il avait entendu parler, à la cour de Jean III, de son éminente sainteté, de ses éclatants miracles, du charme de sa personne, et il était venu dans les Indes avec un vif désir de le connaître. Il se félicita de la nouvelle de son arrivée à Baçaïm, le reçut avec tous les honneurs qu'il aurait rendus à l'ambassadeur du monarque le plus puissant, et s'empressa de ratifier le traité préparé par le saint *diplomate*.

Pendant qu'il était à Baçaïm, le Père de Xavier, sortant un jour du palais du gouvernement, aperçoit un jeune homme qui traverse la place, vient droit à lui, prend sa main et la porte à ses lèvres. Xavier la retire, regarde sévèrement le jeune Portugais et lui dit avec l'accent du reproche et de l'autorité :

— Comment, Rodrigo ! je vous retrouve ici ?... En quittant Malacca ne m'aviez-vous pas promis de vous rendre de suite en Portugal ?

— Mon Père, le vice-roi m'a donné la charge de receveur des deniers royaux... et je suis resté.

— Vous a-t-il fait quitter Malacca pour cela ?

— Mon Père, je me suis arrêté à Goa, je suis allé voir le gouverneur qui m'a retenu...

— Est-ce le gouverneur qui vous a ordonné de passer deux ans sans vous confesser ? est-ce le gouverneur qui vous oblige de vivre à la merci de toutes vos passions ? Je vois avec douleur que vous êtes retombé au fond de l'abîme !

— Mon Père ! mon cher Père !...

— Nous ne pourrons être bien ensemble, mon pauvre Rodrigo, tant que vous serez mal avec Dieu !

— Eh bien ! mon bon Père, je ferai tout ce que vous voudrez; je partirai, je vous obéirai ! Confessez-moi !...

Les yeux de Rodrigo de Sigueira étaient pleins de larmes; il reprit la main du *saint Père*, il la baisa avec amour et vénération, et le suivit pour se confesser sans retard.

Rodrigo appartenait à une noble famille portugaise et habitait Malacca où, ayant tué son adversaire en duel, il encourait toute la sévérité des lois; pour s'en mettre à l'abri, il s'était retiré à l'hôpital; c'était là que le Père de

Xavier l'avait connu et avait gagné son affection et sa confiance. Rodrigo, revenu à des sentiments chrétiens et réconcilié avec Dieu, avait promis au *saint Père* de quitter les Indes où son âme serait toujours exposée à de graves dangers, et de retourner en Portugal. Alors le charitable saint, si délicatement aimable pour ceux qu'il obligeait, lui avait dit :

— Eh bien! mon ami, puisque j'ai votre promesse de quitter ce pays et de retourner en Europe, je vous dirai que vous pouvez reparaître, même à Malacca, en toute sécurité car j'ai été assez heureux pour arranger votre mauvaise affaire. Vous ne serez point inquiété par la famille que vous avez privée d'un de ses membres, et le gouverneur m'a accordé votre grâce. Partez donc; retournez dans votre famille, et vivez toujours chrétiennement.

Rodrigo avait promis... puis il avait manqué de fidélité à sa parole! Mais cette fois, après être rentré en grâce avec Dieu par le ministère de Xavier, il porta sa démission au gouverneur :

— Senhor, lui dit-il, j'ai promis au *saint Père* de rentrer dans ma famille, et c'est assez, c'est beaucoup trop de lui avoir manqué de parole une fois! On ne connaît pas le regard du Père de Xavier lorsqu'on a encouru son mécontentement! Je ne m'y exposerai plus! J'ai cru sentir sur moi l'œil de la justice divine, quand je l'ai rencontré l'autre jour! Je pars avec lui pour Goa, où je profiterai du premier navire qui fera voile pour Lisbonne.

Rodrigo partit en effet, et, recommandé par François de Xavier aux Pères de la Compagnie de Jésus, à Lisbonne, il vécut en excellent chrétien.

Le vice-roi, dont le Père de Xavier avait déjà conquis l'affection, le vit partir avec regret; il éprouvait le désir de réformer sa vie par ses conseils, et voulait suivre sa direction pendant quelques mois. Xavier ne pouvant rester à Baçaïm dans le moment, il fut convenu qu'il passerait l'hiver à Goa, où don Joam de Castro se rendrait aussitôt que les affaires qui le retenaient seraient terminées; alors il ferait une confession générale et se conformerait, pour l'avenir, aux avis spirituels du saint Père. Ces arrange-

ments pris, Xavier donna sa bénédiction au vice-roi, et s'embarqua.

III

On se rappelle l'héroïque dévouement de François de Xavier pour les malades d'une flotte espagnole, forcée de relâcher à Amboine au moment où il y arrivait; on se souvient des prodiges de sa douce charité, de son énergique mortification, de son entier oubli de lui-même pour le soulagement de tous les équipages attaqués du scorbut.

Parmi ces malades, se trouvait don Côme de Torrez, prêtre espagnol, un des hommes les plus savants de l'époque, et que son goût pour les sciences avait entraîné dans les Indes, sur la flotte de Charles-Quint. Il avait reçu une large part des soins tendres et délicats de notre aimable saint, et cette vie de sublime abnégation lui avait paru une merveille qu'il n'aurait pu croire s'il ne lui eût été donné dela voir et de l'admirer durant quatre mois entiers sans le moindre affaiblissement de courage. De son côté, François de Xavier avait été touché des vertus et de la piété de don Côme de Torrez, dont il connaissait depuis longtemps la réputation de science et de sainte vie, et l'un et l'autre s'étaient liés d'une sincère amitié. Au départ de la flotte, l'apôtre des Indes avait remis à son nouvel ami une lettre de recommandation pour le Père recteur du collége de Goa, où il avait été reçu à bras ouverts. La vie si parfaite des Pères de ce collége avait excité l'admiration du prêtre espagnol, au point de lui faire désirer ardemment d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Le Père Lancilotti lui avait fait faire les *Exercices spirituels;* son désir en était devenu plus vif, mais il redoutait les vœux, il voulait attendre encore. Il flottait dans cette pénible incertitude, lorsque le grand apôtre arrivant à Goa pour y passer l'hiver, et le trouvant au collége, l'accueille comme un de ses frères, l'embrasse et le presse sur son cœur en s'écriant :

— Côme de Torrez ! que je suis heureux de vous voir ici, mon bien cher Frère !

— Oui, mon très-cher Père, si vous voulez de moi, je suis des vôtres; j'étais incertain tout à l'heure encore; mais en vous voyant, en vous embrassant, la lumière s'est faite en moi; Dieu me veut ici.

François de Xavier était sûr de cet appel. Il remercia Dieu d'une telle acquisition, et réservant pour la conquête du Japon, qu'il méditait sérieusement, la sicence du nouveau missionnaire, il le chargea d'instruire trois Japonais afin de le familiariser avec les difficultés de leur langue. Ces trois Japonais, que notre saint avait embarqués sur le bâtiment de Jorge Alvarez, au moment de quitter Malacca, étaient un jeune homme de famille noble et fort riche, nommé Anger, et deux de ses domestiques; l'apôtre de l'Orient espérait pénétrer dans l'empire du Japon, par leur moyen, avec plus de facilité et de plus grands éléments de succès. Anger va nous raconter lui-même les voies par lesquelles la divine Providence l'amena à la connaissance du christianisme et au désir de l'embrasser.

Paul Anger, premier chrétien japonais, aux Pères et Frères de la Compagnie de Jésus à Rome.

Goa, 27 novembre 1548.

« Que la paix et la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient avec vous ! Ainsi soit-il.

« Puisqu'il a plu à Celui qui m'a créé de me chercher comme une brebis errante au milieu des ténèbres, pour m'amener à la lumière de son Evangile, m'arracher des prisons de la mort et me donner la liberté et la vie, je suis forcé de recourir à vous tous pour rendre à sa divine Majesté des actions de grâces proportionnées aux grandes faveurs dont sa miséricorde infinie a daigné me combler. Pénétré et confus de mon impuissance, je vous demande, mes très-chers Frères, de suppléer à mon indignité, et, pour vous y exciter, je vais vous exposer ici les voies extraordinaires par lesquelles le Père céleste m'a conduit u bercail de son fils unique et bien-aimé.

«Etant encore au Japon, il y a quelques années, et poursuivi par des ennemis personnels qui en voulaient à ma vie, je me réfugiai dans un couvent de bonzes. Un navire portugais vint en même temps jeter l'ancre dans la rade devant laquelle est situé ce couvent. C'était précisément le navire de don Alvarez Vaz que j'avais connu autrefois, et qui s'empressa de m'offrir un asile sur son vaisseau; mais ses affaires devant le retenir en rade trop longtemps pour ma sûreté, il eut la bonté d'écrire à un de ses amis qui était dans un port assez éloigné, en le priant de me recevoir à son bord. Muni de cette lettre, je pris congé de don Alvarez, et me rendis en hâte au port où je devais trouver Ferdinando Alvarez, à qui était adressée la recommandation dont j'étais porteur. J'arrivai de nuit, je me trompai, je remis la lettre à don Jorge Alvarez, capitaine d'un autre navire, et qui m'accueillit avec amitié, en me disant qu'il m'emmènerait avec lui et me présenterait au révérend Père Francisco de Xavier, son ami intime. J'y consentis. Pendant la traversée, soit pour me familiariser avec l'idée de voir le révérend Père et m'inspirer d'avance de l'estime et de l'affection pour lui, soit pour me donner quelques notions du christianisme, don Jorge amenait toujours la conversation sur le révérend Père, sur ses vertus, sur ses grandes actions, sur les effets merveilleux de sa parole. Il en résulta que je conçus deux vifs désirs : l'un de connaître par moi-même l'illustre et saint personnage dont on me vantait en termes si magnifiques les vertus et le charme; l'autre d'étudier sérieusement une religion qui produit des hommes d'une telle perfection. J'étais déjà si convaincu de la vérité de cette religion, que je me serais fait baptiser en arrivant à Malacca, si le senhor vicaire général n'eût vu dans mon mariage un obstacle à cette grâce, car il ne devait plus m'être permis, après le baptême, de vivre avec une femme idolâtre. J'en fus vivement affligé; mais à ce chagrin s'en joignit un autre non moins cuisant. J'étais venu pour voir le révérend Père de Xavier, et il était absent! La porte de l'église m'était fermée, et celui qui aurait pu calmer et adoucir ma douleur n'était pas là! Désolé, découragé, je voulus retourner au Japon : les vents étaient favorables, je m'embarquai sur

un vaisseau qui devait me laisser à un port de la Chine, éloigné de ma patrie seulement de deux cents lieues. J'arrivai à ce port où je trouvai un navire partant pour le Japon; j'y montai; nous levons l'ancre, et je compte revoir mon pays après six ou sept jours de navigation.

« Mais Celui qui gouverne toutes choses et les fait tourner à l'accomplissement de ses desseins, me ramena au point d'où j'étais parti par des voies qui ne sont connues que de lui seul. A vingt lieues des côtes du Japon, une tempête des plus violentes nous menace des plus grands périls pendant quatre jours, et finit par nous rejeter sur les côtes de la Chine, que nous venions de quitter.

« Le danger que je venais de courir me fit réfléchir sérieusement. J'étais fatigué, inquiet, déchiré de remords, lorsque je vois venir à moi don Alvarez Vaz. Sa surprise fut grande en me rencontrant en Chine, tandis qu'il me croyait à Malacca. Je lui racontai mes aventures et le péril auquel je venais d'échapper; j'étais encore tout mouillé et couvert de l'écume de la mer. Il m'offrit de nouveau son bord et m'engagea à tenter encore le voyage de Malacca. Don Lorenzo Botelli se joignit à lui, tous deux m'assurèrent que j'y trouverais le révérend Père Francisco de Xavier, qu'il me consolerait de tout, qu'il m'instruirait, me baptiserait, me mettrait au séminaire de Goa et me ferait ramener ensuite au Japon avec des Pères de sa Compagnie.

« Je suivis leurs conseils et revins avec eux à Malacca. La première personne que je vis en sortant du vaisseau fut don Jorge Alvarez! Nous fûmes ravis de nous revoir, et, à l'instant même, il me mena à la cathédrale, où le révérend Père de Xavier bénissait un mariage. Après la cérémonie, le capitaine me présenta à lui et lui dit qui j'étais, et pourquoi je venais.

« Attentif et les yeux fixés sur le Père de Xavier, je vis son doux visage s'épanouir d'une grande et sainte joie; puis, se tournant vers moi, il me regarda si tendrement, il me parla avec tant de douceur et me témoigna tant d'affection, que mon cœur s'éprit pour lui, et je fus assez heureux pour voir mon extrême tendresse payée d'un retour délicieux! A sa touchante voix, à son doux langage, je re-

connus la divine Providence, j'admirai ses ressorts, j'adorai ses décrets impénétrables !

« Le Père de Xavier me destina aussitôt pour le séminaire de Goa ; mais son plan de visite aux chrétiens du Comorin ne lui permettant pas de venir avec moi, il m'envoya devant lui sur le vaisseau de Jorge Alvarez. Il nous suivit de près, car nous arrivâmes le 1er mars, et lui le 4 ou le 5 du même mois [1]. On eût dit que les vents et l'eau s'accordaient pour seconder mes désirs. Je soupirais après lui, je soupirais après le baptême, et mes vœux furent bientôt comblés. Il arriva ; mon instruction s'acheva dans le collége, et je fus baptisé le lendemain de la Pentecôte, avec les deux domestiques que j'avais amenés du Japon.

« Telle est mon histoire. J'espère qu'avec la grâce de Jésus-Christ, Seigneur et Créateur de toutes choses, notre Rédempteur, qui a daigné souffrir et mourir sur la croix pour nous, elle tournera non-seulement à mon profit personnel, mais encore à la gloire de Dieu, à la propagation de la foi, à l'honneur de toute l'Eglise. Quant à moi, je suis bien dédommagé de toutes mes peines ! Je jouis de plus de bien que je n'osais l'espérer. Chaque jour la foi jette dans mon âme de nouveaux rayons ; la vérité, la sainteté de l'Évangile se développent de plus en plus à mes yeux ; les bienfaits dont j'ai été comblé, ceux que je reçois sans cesse, les joies, les consolations dont mon âme est remplie, me rendent palpable, pour ainsi dire, ce que je ne faisais qu'entrevoir. Il me semble que j'ai reçu une nouvelle vie, de nouvelles facultés, et que Dieu m'a créé de nouveau. J'apprends tout ce qu'on m'enseigne avec une rapidité qui m'étonne et me confond. Il m'a fallu si peu

[1] Il doit y avoir une erreur dans cette date. La visite aux chrétiens des côtes de la Pêcherie, le séjour à Manapar, le voyage à l'île de Ceylan, où le saint négocie un traité avec le roi de Jafanapatnam et convertit celui de Candi, au centre de l'île, le voyage de l'île de Ceylan à Goa et à Baçaïm, tout cela ne pouvait s'être fait en quatre ou cinq jours. Nous avons préféré la date indiquée par le P. Bouhours et reproduite par le traducteur des lettres, qui fixe cette arrivée au 20 mars. D'ailleurs nous trouvons également celle du 20 mars dans une lettre de Côme de Torrez à la Compagnie de Jésus.

de jours pour lire et écrire en langue européenne, que mon intelligence est un prodige qui m'étourdit. J'ai retenu exactement par cœur, mot à mot, toute l'explication de l'Évangile de saint Mathieu, que le Père Côme de Torrez m'a faite deux fois, et je l'ai traduite en japonais.

« Le Père de Xavier se propose d'aller au Japon et de m'associer à ses travaux.

« Priez, mes Frères! priez, afin que Dieu daigne nous bénir. Demandez pour moi une reconnaissance proportionnée aux bienfaits que j'ai reçus! ils sont si grands que Dieu s'est, pour ainsi dire, obligé de me donner la force de souffrir la mort en confessant son saint nom, pour ne me pas laisser dans la nécessité d'être ingrat.

« Mon cœur me dit que je ne mourrai pas sans avoir vu au Japon un collége de votre Compagnie pour l'avancement de la foi et la gloire de Dieu, pour lequel je suis, mes Pères, votre serviteur,

« Paul DE SAINTE-FOI. »

Après son baptême, Paul Anger avait demandé à Xavier la permission de prendre le nom de *Sainte-Foi*, en souvenir du collége où il avait trouvé le bonheur; autorisé par le saint apôtre, il adopta ce nom et ne le quitta plus. L'un de ses domestiques fut nommé Jean, et l'autre Antoine; ils ne cédaient en rien à leur maître pour la ferveur de leur piété et la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

IV

La ville d'Aden, souvent inquiétée par les Turcs, venait de se mettre sous la protection des Portugais, qui depuis longtemps ambitionnaient ce poste voisin de la mer Rouge. Le vice-roi faisait équiper à Baçaïm une flotte dont le commandement était confié à son fils, Alvarez de Castro, et il avait donné ordre au gouverneur de Goa de lui envoyer huit vaisseaux armés et équipés, qui devaient

joindre la flotte à Baçaïm pour prendre part à l'expédition.

Au moment où les huit vaissaux de Goa allaient lever l'ancre, François de Xavier apprend que Fernando Alvar, officier dont la valeur et les brillants faits d'armes ont toujours mérité les plus grands éloges, fait partie de l'expédition et qu'il vient d'embarquer sur la *Santa-Fe*. Au même instant, le saint apôtre saisit son bréviaire, court au port, entre dans une embarcation, se fait conduire à la *Santa-Fe* et y monte au moment même où le commandement se fait entendre. On lève l'ancre, et voilà notre saint gagnant la haute mer avec l'assurance d'un passager qui entreprend un voyage mûrement réfléchi et longuement préparé :

— Mon cher Père, lui dit le capitaine, quelle bonne fortune pour nous! J'ignorais que vous suivriez la flotte, et surtout que j'aurais le bonheur de vous posséder à mon bord!

— Je l'ignorais moi-même il n'y a qu'un instant, lui répondit Xavier en souriant.

Après quelques moments de causerie avec le capitaine, notre saint joignit Fernando qui ne pouvait plus le fuir comme il avait fait jusque-là.

Fernando Alvar était l'homme le plus dur et le plus vicieux. Ses talents militaires et sa grande valeur étaient reconnus; mais c'était tout ce qu'on pouvait estimer en lui. Plusieurs fois déjà François de Xavier avait tenté d'approcher de ce pécheur endurci; toujours il avait été repoussé avec une violence qui tenait de la brutalité. Le zèle de l'apôtre, que rien ne décourageait, se retranchait alors dans la prière, et il attendait une occasion nouvelle. Celle qui se présentait lui paraissant toute providentielle, il ne doutait plus du succès, il était sûr que le moment de la grâce était arrivé, et qu'avant peu il aurait fait la difficile conquête qu'il ambitionnait.

Nous savons tout ce que François de Xavier possédait de ressources pour subjuguer les esprits et attirer les cœurs, il les mit toutes en œuvre se gardant bien d'attaquer la place ouvertement, avant d'avoir affaibli ses moyens de défense. Il parut se plaire dans la société de

Fernando, au point que les pharisiens de l'équipage se regardaient avec étonnement et se disaient :

« Comment se fait-il que le saint Père, qui est prophète et qui sait tout ce qu'on ne lui dit pas, ne sache pas ce que c'est que Fernando Alvar? S'il le savait, nous ne le verrions pas, assurément, dans une telle intimité avec cet homme dont tout le monde s'éloigne comme d'un pestiféré. »

Le *saint Père* s'apercevait très-bien de l'étonnement qu'il excitait; mais il n'en persistait pas moins dans le plan qu'il s'était tracé et dont il espérait le succès, car déjà Fernando recherchait notre saint et paraissait préférer sa société à toute autre :

— Je n'aurais jamais cru, disait-il au capitaine, que le Père Francisco fût aussi aimable! C'est, en vérité, le plus charmant gentilhomme que j'aie jamais rencontré! Il est fâcheux qu'il soit prêtre.

Fernando était joueur effréné; Xavier paraissait s'intéresser vivement à son jeu, et, l'entendant jurer et blasphémer dans un moment où il perdait considérablement, il lui dit de sa plus douce voix :

— Le jeu demande du calme, senhor Alvar; je crains que vous ne perdiez jusqu'au bout, en vous emportant ainsi.

— Que voulez-vous, mon Père, je ne suis pas maître de moi, répondit le fougueux soldat dont la brutalité était devenue proverbiale.

Le lendemain, notre saint se voyant déjà aimé de Fernando Alvar, jugea le moment venu. Il passa son bras sous celui de l'homme de guerre, et, du ton le plus insinuant, il lui dit à voix basse, en l'entraînant sur le pont :

— Senhor Fernando, je suis assez curieux et je désire fort savoir une chose que vous seul pouvez me dire.

— Parlez, mon Père.

— Eh bien! dites-moi si vous vous êtes confessé avant de partir?

— Oh! il y a longtemps que je ne me suis occupé de cela, mon Père.

— Comment! brave comme vous l'êtes, toujours le pre-

mier sur la brèche, toujours exposé à être le premier tué, vous voulez paraître devant Dieu avec une conscience ainsi chargée! A quoi pensez-vous donc?

— Mon cher Père, il paraît que je ne suis pas de bonne prise, car je voulus me confesser une fois avant d'aller à l'ennemi, et le vicaire me renvoya sous prétexte que je n'étais pas préparé; je crois qu'il avait peur de moi...

— Eh bien! moi qui n'en ai pas peur, je veux vous confesser, senhor Fernando; je ne veux pas, si un Turc vous atteint mortellement, qu'il envoie votre âme en enfer.

— Vous ne savez pas à quoi vous vous engagez, mon Père!... L'affaire est trop difficile...

— Pas du tout, senhor; laissez-moi vous préparer à faire une bonne confession, et vous verrez que ce ne sera pas plus difficile pour vous que pour tant d'autres.

Fernando ne résista plus; il écouta notre apôtre, il se laissa toucher par sa douce et puissante parole, et lui promit de se confesser au mouillage du Coulan, dont on approchait. En y arrivant, François de Xavier descendit à terre avec lui, et le confessa dans une forêt qui bordait le rivage :

— Mon Père, lui dit Fernando, vous m'avez inspiré un tel regret de ma vie de désordres, que vous pouvez m'imposer la plus rigoureuse pénitence; je vous promets de faire tout ce que vous voudrez en expiation de mes péchés.

Le saint apôtre lui imposa seulement la récitation d'un *Pater* et d'un *Ave*. Grand fut l'étonnement de Fernando :

— Eh quoi! mon Père, un *Pater* et un *Ave* pour cette confession de soldat? Et que voulez-vous donc que je devienne, après avoir tant offensé Dieu, si je ne fais une pénitence aussi proportionnée que possible?

— La miséricorde de Dieu est infinie, mon ami, ayez confiance; quant à sa justice, nous l'apaiserons, j'espère, lui répondit Xavier, avec l'ineffable douceur qui le faisait tant aimer.

Puis il s'enfonce dans la forêt, pendant que Fernando

accomplit sa pénitence, et là, comme à Cranganor, il se déchire vivement avec la discipline qu'il portait toujours sur lui. Fernando l'entend et devine sa pensée ; il court à lui, arrache la discipline de ses mains, se dépouille lui-même jusqu'à la ceinture et se frappe jusqu'au sang, car il a vu couler le sang du saint Père :

— Mon père, mon cher Père, c'est moi qui ai péché, et c'est vous que vous punissez ! lui dit-il avec larmes.

François de Xavier l'embrassa plusieurs fois, heureux de le voir dans une disposition dont il prévoyait la persévérance :

— Je vous avoue maintenant, lui dit-il, que je ne me suis embarqué que pour vous. Je voulais donner votre âme à Dieu, j'ai eu cette consolation, je vous quitte avec l'espérance que vous serez fidèle à la grâce que vous avez reçue. Continuez votre voyage ; je retourne à Goa et ne vous oublierai pas devant Notre-Seigneur !

Fernando, après l'expédition d'Aden, entra dans un Ordre religieux où il vécut et mourut saintement.

De retour à Goa, notre saint se livra avec plus d'ardeur que jamais à tous les exercices de la vie spirituelle et à des austérites effrayantes, afin de renouveler ses forces et d'attirer les bénédictions célestes sur la nouvelle conquête qu'il méditait. Toutefois, il ne retrancha rien de ses travaux extérieurs. Toujours dévoré de zèle et toujours infatigable, il reprit les prédications, les confessions, les instructions pour les enfants et les esclaves, le soin des prisons et des hôpitaux ; il semblait se multiplier. Dirigeant tous les intérêts de la Compagnie de Jésus dans les Indes, et l'administration des colléges qu'il y avait fondés, il veillait à tout, il prévoyait tout, il surmontait toutes les difficultés et ne reculait devant aucun obstacle. Chacun se disait qu'il ne pouvait sans miracle suffire à tant et de si pénibles labeurs. Il avait un collége à Goa, un autre à Cranganor ; il fallait en établir un troisième à Malacca et et un quatrième aux Moluques. Pour cela, il fallait correspondre avec Rome et Lisbonne, en Europe ; avec Malacca, distante de Goa, de sept cents lieues, et avec les Moluques qui en sont éloignées de plus de mille. Dans ce siècle, la

navigation était loin d'avoir acquis les moyens de rapidité et les chances de sûreté que la science lui a donnés depuis; le travail de la correspondance en était d'autant plus considérable pour le saint apôtre. Si plusieurs bâtiments partaient ensemble, ou à de courts intervalles l'un de l'autre pour ces diverses destinations il écrivait jusqu'à trois fois les mêmes lettres, afin que si un navire se perdait en mer, l'autre pût y suppléer. Quand on considère les immenses et magnifiques travaux de son admirable apostolat, on ne peut comprendre qu'il ait pu suffire à cette volumineuse correspondance. C'est un prodige des plus étonnants, surtout quand on voit avec quel soin et quel détail il dirigeait par lettres tous les missionnaires dont il était le supérieur, et tous les Pères chargés des colléges qu'il avait solidement établis à travers tant d'obstacles et de difficultés.

Toutes ces occupations ne l'empêchaient pas de consacrer chaque jour, après le dîner, deux heures entières à l'oraison. Il se retirait dans le clocher, afin de n'être point dérangé, et un jeune séminariste du collége, nommé André, avait la charge de l'avertir lorsque les deux heures étaient expirées; sans cela, notre saint s'oubliait en Dieu.

Un jour, André va l'avertir avec d'autant plus d'exactitude, que le vice-roi lui avait donné rendez-vous; mais François de Xavier n'entend pas; il est assis sur un banc de bois, ses mains sont croisées sur sa poitrine, ses yeux sont fixés vers le ciel, il est immobile : André le contemple un instant avec admiration; jamais il n'avait rien vu de comparable à cette belle et extatique figure. Des larmes s'échappent de ses yeux, il voudrait demeurer là, à genoux devant ce *saint Père* qui lui semble une vision céleste; mais le Père de Xavier est attendu par le vice-roi, et lui a donné l'ordre d'interrompre cette contemplation, il faut qu'il obéisse :

— Mon Père! reprend-il enfin, mon Père! vous devez aller chez le vice-roi qui vous attend.

François de Xavier ne bouge pas; ses yeux restent dans la même fixité, dans la même expression de béatitude : son corps seul touche à la terre, toute son âme est perdue en Dieu! André n'ose plus insister, il se retire respectueu-

sement, pénétré de vénération. Deux heures après, il retourne auprès du saint apôtre, rien n'est changé ni dans son attitude, ni dans son regard. André se croit obligé cette fois de le forcer en quelque sorte à revenir à la terre, et, après l'avoir appelé en vain plusieurs fois, il se permet de prendre son bras et de le secouer assez fortement :

— Comment, lui dit doucement le Père de Xavier, il y a déjà deux heures?

— Il y en a quatre, mon Père.

— Allons donc tout de suite chez le vice-roi.

Il sort à l'instant emmenant André avec lui, mais à la porte du collége il est ravi de nouveau, et, forcé de rentrer, il lui dit :

— Dieu veut que cette journée soit pour lui seul ; nous irons demain chez le vice-roi.

Nous avons vu, dans le cours de cette histoire, que ces ravissements se renouvelaient souvent pour l'illustre apôtre des Indes, et que les plus violentes tempêtes et les cris de désespoir des passagers ne pouvaient le distraire, même un seul instant, de ses communications avec Dieu. Les marins avaient coutume de dire :

« Il faudra bien que la tourmente cesse, le Père Francisco est avec Dieu ! »

Pendant ce séjour à Goa, notre saint se retirait fréquemment dans un petit oratoire placé au fond du jardin du collége, et là, Dieu l'inondait de telles délices, que souvent on l'entendit le supplier de modérer ses faveurs :

« C'est assez ! Seigneur, c'est assez ! s'écriait-il. »

Et il entr'ouvrait sa soutane, il sortait de l'oratoire, se promenait dans le jardin, et cherchait à donner de l'air à sa poitrine brûlée par le feu divin qui le remplissait ! Il se croyait seul, ou plutôt il avait oublié la terre au point de ne pas penser qu'on pût le voir ainsi, et il laissait échapper de son cœur ce cri d'amour qui lui était habituel et qu'il répétait même pendant son court sommeil :

« O Jésus ! l'amour de mon cœur ! »

Le grand Xavier, nous l'avons dit, voulait conquérir le Japon, il voulait conquérir la Chine, il aurait voulu conquérir le monde entier pour le donner à l'Église de Jésus-Christ, et il éprouvait le besoin d'être sans cesse avec

Dieu pour puiser à pleines mains, dans les trésors de sa miséricorde, toutes les bénédictions qu'il désirait sur ses magnifiques entreprises. Il avait également besoin d'être sans cesse avec lui afin de lui témoigner son ardent amour et son immense reconnaissance pour les faveurs si extraordinaires dont il était comblé. Aussi, la journée lui paraissant insuffisante, le soir, quand venait pour tous l'heure du repos, François de Xavier qui ne voulait plus d'autre repos que celui du ciel, et à qui Dieu donnait des forces surhumaines, sortait furtivement de sa cellule, descendait à l'église, et là, s'oubliait quelquefois jusqu'au jour. D'autres fois il arrivait que, Dieu permettant à la nature de réclamer ses droits, un impérieux besoin de sommeil s'emparait du saint apôtre; souvent il se retirait tristement, déplorant sa faiblesse; mais, souvent aussi, il ne pouvait se résigner à s'éloigner de la sainte humanité du divin Sauveur. Alors, avec l'amour et l'abandon de l'enfant bien-aimé qui s'endort dans les bras maternels, il se laissait aller au repos sur les degrés de l'autel et le plus près possible de Celui qu'il aimait. Après quelques instants de sommeil il reprenait son oraison et, plusieurs fois, le matin, les Pères qui entraient dans l'église le trouvaient en extase, le visage lumineux, le corps élevé au-dessus du sol et se soutenant, par une vertu divine, à une grande élévation. Toujours il distribuait la sainte communion en fléchissant les genoux, et souvent on le vit communier ainsi les fidèles, les genoux ployés, mais ne touchant pas la terre; il était même assez élevé pour que le prodige ne pût être contesté par aucun des assistants; alors son visage rayonnait d'une lumière éblouissante. Ce double prodige fut constaté plusieurs fois à Goa.

On comprend l'empressement de chacun pour assister à la messe du *saint Père,* et la consolation qu'on goûtait à communier de sa main; on comprend la confiance et l'amour qu'il inspirait; son arrivée était toujours une fête, son départ était toujours un deuil.

Un jour, on le voit paraître à l'entrée d'une rue au moment où chacun prenait la fuite en présence d'un éléphant emporté et furieux :

— Mon Dieu ! le *saint Père !* s'écria-t-on de tous les points à la fois ; sauvez le *saint Père !* Père Francisco ! prenez donc garde !... mon Père ! saint Père !...

L'éléphant est déjà loin, le Père bien-aimé est entouré, questionné, pressé avec l'anxiété du cœur effrayé... Il ne comprend pas :

— Comment ! mon Père, il ne vous a pas fait de mal ?

— Qui donc, mes enfants?

— L'éléphant !

— L'éléphant ? je n'ai pas vu d'éléphant.

— Est-il possible ? Quel miracle, mon Père ! il allait sur vous, Antonio et Rafaëlo couraient vous sauver au risque de se faire tuer, quand il s'est jeté entre vous et eux, et il s'est enfui par là...

— Je ne l'ai pas vu et il ne m'a fait aucun mal, reprit l'humble Père.

Et il accompagna ces paroles d'un si doux regard, que tous ceux qui l'entouraient se disaient lorsqu'il se fut éloigné :

— Comme son regard d'ange nous remerciait de notre inquiétude ! Comme on voit qu'il sait bien que nous l'aimons, ce saint Père !

Cependant, don Joam de Castro, qui était venu rejoindre notre saint à Goa, comme ils en étaient convenus, dépérissait chaque jour et se préparait sous sa direction à une mort qu'il prévoyait très-prochaine, il avait remis l'administration de la province entre les mains d'un de ses ministres, don Garcia de Sà, en attendant l'arrivée de don Joam de Mascarenhas, le nouveau vice-roi, ne s'occupait plus que de ses intérêts spirituels et ne recevait que le Père de Xavier. Bientôt il lui donna la consolation de mourir dans ses bras avec les sentiments d'une si vive foi et d'une si douce confiance en Dieu, que François de Xavier disait à ce sujet :

— J'ai eu la consolation de voir mourir un grand de la terre comme meurent les saints religieux.

Libre désormais de quitter Goa, où le vice-roi ne le retenait plus, l'illustre apôtre allait s'embarquer pour le cap Comorin, afin de revoir ses chers Palawars une fois encore

avant de partir pour le Japon ; mais en ce moment arriva un vaisseau portugais d'où débarquèrent cinq missionnaires de sa Compagnie, venant d'Europe. Ce renfort d'ouvriers évangéliques remplit son cœur d'une grande joie, et lui fit retarder son voyage sur les côtes de la Pêcherie. Il fit prêcher de suite le Père Gaspardo Barzée, qu'il savait être célèbre en Europe par son éloquence, et dont tout l'équipage, avec lequel il arrivait, lui faisait l'éloge le plus complet. Après l'avoir entendu, il le destina au poste qui demandait le plus de talent. L'arrivée des Pères ne fut pas la seule joie qui consola notre saint. Plusieurs gentilshommes portugais, passagers sur le bâtiment qui venait de porter les missionnaires, profondément impressionnés par l'exemple de leurs vertus et par l'éloquente parole du Père Barzée, vinrent supplier Xavier de les recevoir dans la Compagnie de Jésus. Le capitaine du vaisseau et le gouverneur d'une des plus importantes places étaient au nombre des aspirants. Notre saint les reçut avec bonheur dans le collége ; il chargea un des Pères de leur faire faire les *Exercices spirituels* de saint Ignace. Il remercia Dieu de toutes ces consolations, et il s'embarqua le 2 septembre pour le cap Comorin.

Les chrétiens des côtes étaient toujours persécutés par les Badages; François de Xavier les consola, les fortifia et encouragea les missionnaires chargés de ces chrétientés, et qui se voyaient si souvent exposés à la mort. Après cette laborieuse tournée, il se remit en mer, le 22 octobre, et se rendit à Cochin, d'où il écrivit à saint Ignace et au Père Simon Rodriguez, les conjurant l'un et l'autre d'envoyer des ouvriers pour cultiver ses chères et nombreuses chrétientés des Indes qui se multipliaient si rapidement.

Le saint apôtre passa deux mois à Cochin, travaillant sans relâche, ne prenant pas un seul instant de repos, passant une grande partie de la nuit en oraison, et, comme toujours se nourrissant à peine.

De Cochin, il se rendit à Baçaïm et demanda à don Garcia de Sà une lettre pour le gouverneur de Malacca, afin qu'il lui facilitât le passage au Japon ; puis il revint à Goa, et prit ses mesures pour le voyage après lequel il soupirait si ardemment.

V

François de Xavier allait ajouter dix-huit cents lieues à la distance immense qui le séparait, depuis sept ans, de ses plus chères, de ses plus saintes affections. Mais, au jour de son sacrifice, il s'était voué à la gloire de Dieu, et *à sa plus grande gloire*, il s'était voué au salut des âmes, il s'était voué à l'immolation continuelle de lui-même, et cela pour toujours. Et depuis ce moment, le généreux apôtre, dévoré du besoin de souffrir pour le Dieu qu'il aimait d'un si ardent amour, était insatiable de privations et de fatigues, de dangers et de travaux.

Ses amis de Goa renouvelèrent, en cette circonstance, les scènes d'opposition et de désolation que nous avons vues à Ternate pour l'empêcher de tenter l'abordage aux îles du More. On lui faisait les plus effrayantes peintures des dangers de la navigation dans ces mers semées d'écueils, surtout dans un moment où les vaisseaux portugais, expulsés de tous les ports de la Chine, et se tenant éloignés de ses eaux, ne pouvaient porter le moindre secours à celui dont le hardi courage affronterait ces périls. Mais l'intrépide Xavier repoussa les sollicitations de l'amitié avec la même dignité et la même fermeté qu'à Ternate : il demeura inébranlable.

« Les capitaines Jorge Alvarez et Alvarez Vaz ont le courage de s'exposer à ces dangers dans l'intérêt de leur négoce, dit-il à plusieurs de ses amis venus dans le but de le retenir, pourquoi vous persuader que je serai plus malheureux qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent ? Pourquoi voulez-vous croire que le vaisseau que je monterai sera pris par les pirates plutôt que les leurs ? pourquoi le typhon me serait-il plus nuisible ? Vous allez courir tous ces dangers pour un misérable intérêt de commerce, et vous voulez m'empêcher de m'y exposer pour le salut des âmes, pour la gloire de Dieu ? Je vous avoue que je suis peiné de votre peu de foi, et que je suis confus d'avoir été prévenu ; je suis affligé de voir que les missionnaires ont eu

jusqu'ici moins de courage que des marchands. Je vous remercie néanmoins de votre sollicitude; votre amitié me touche, mais je suis forcé de lui résister. La divine Providence m'a toujours protégé, elle m'a toujours secouru, rien n'altèrera ma confiance en elle ! Ne m'a-t-elle pas déjà préservé de mille dangers sur mer ? N'est-ce pas elle encore qui m'a préservé de l'épée des Badages et des poisons de l'île du More ? Et vous voudriez me persuader maintenant que je dois m'en défier ?

« D'ailleurs, ma mission n'est pas bornée aux Indes; j'y suis venu avec l'intention et le désir de porter la foi jusqu'aux extrémités de la terre, s'il est possible ! j'irai donc au Japon !

Que pouvaient les amis de notre saint ? L'admirer et s'affliger : c'est ce qu'ils firent en priant ardemment pour sa conservation.

« ..... J'entreprends ce voyage avec joie, écrivait le saint apôtre à son bien-aimé Père Ignace; l'avenir me sourit par les brillantes espérances qu'il me présente pour le succès de mes travaux au milieu de ces peuples. Les Japonais, tous païens, n'ont parmi eux ni juifs, ni mahométans, et ils sont très-curieux des sciences divines et naturelles . . . .

« .... J'irai d'abord me présenter à l'empereur puis, dans les académies et les universités, et là, j'espère faire triompher l'Evangile ! Paul de Sainte-Foi m'assure que, d'après une tradition de ce pays, les superstitions du Japon sont venues de Cénic, ville située au delà de la Chine et du Cattay [1].

« Lorsque je serai fixé au milieu de ce peuple, je vous instruirai de ses mœurs, de sa littérature, de son gouvernement. Je ferai plus, je donnerai ces détails à l'université de Paris, afin qu'elle les communique aux autres Universités de l'Europe. J'emmènerai le Père Côme de Torrez et les trois Japonais dont je vous ai parlé.

« On compte treize cents lieues [2] de Goa au Japon; il

[1] Aujourd'hui le Thibet.
[2] Il y en a plus de dix-sept cents.

faut passer le détroit de Malacca, doubler ce cap, longer les côtes de la Chine. Je n'ai pas d'expressions pour vous peindre la joie que me donne la pensée de cette entreprise! Je serai exposé aux plus grands dangers que l'Océan puisse offrir : celui des tempêtes, qui sont fréquentes et terribles dans ces parages; celui des écueils, des bancs de sable, des brisants qui sont perfides dans ces mers inconnues, avec des pilotes inexpérimentés; enfin, celui des pirates dont ces dangereuses mers sont infestées. Les périls de cette traversée sont tels, que nos marins se trouvent très-heureux de sauver un navire sur trois.

« Tout cela ne peut que m'animer davantage. Dieu me donne une telle conviction que je planterai la Croix de Jésus-Christ sur ce sol païen, que je ne reculerais pas, les dangers fussent-ils plus grands encore! Vous pouvez juger des motifs de cette conviction, par les mémoires que je vous envoie sur ce pays.

. . . .

Le moment du départ était arrivé. Le 14 avril 1549, l'héroïque apôtre monta à bord d'une fuste qui le conduisit à Cochin où il devait trouver un navire en partance pour Malacca, et là, il en devait trouver un autre pour aller au Japon. Le Père Côme de Torrez, le Frère Juan Fernandez [1], Paul de Sainte-Foi et ses deux domestiques s'embarquèrent avec lui. Il emmenait aussi, mais pour les laisser, l'un à Malacca, l'autre aux Moluques, les Pères Manoël Moralez et Alfonso de Castro.

[1] Espagnol de la province de Biscaye.

SIXIÈME PARTIE

JAPON

(Mai 1549 — Novembre 1551.)

I

Diogo de Noronha ne connaissait le grand Xavier que de réputation; récemment arrivé dans les colonies portugaises, il avait témoigné à son jeune parent, don Pedro de Castro, le désir de voir le saint Père dont il avait entendu parler avec tant d'admiration à la cour, et Pedro l'avait engagé à faire la traversée de Goa à Cochin dans le même vaisseau que l'apôtre vénéré; il avait ajouté :

— Si tu laisses échapper cette occasion, tu peux ne la retrouver jamais; le Père de Xavier part pour le Japon, et Dieu seul sait s'il en reviendra.

— Je désire le voir à cause de sa célébrité, avait répondu Diogo, mais je n'ai nulle envie d'en approcher; je craindrais d'être pris dans ses filets.

— Sois tranquille, Diogo, le saint Père est l'homme le plus aimable; il causera avec toi de tout ce qu'il croira t'intéresser, et ne te dira rien de ta conscience. Je t'accompagnerai et te présenterai à lui, tu en seras charmé.

Les deux amis s'étaient donc embarqués sur la fuste que montait le saint Père; Pedro se hâta de lui présenter son parent. François de Xavier accueillit le jeune Diogo avec sa bienveillance ordinaire; il l'entretint des familles de Noronha et de Castro qu'il avait connues intimement,

de la cour de Portugal et de ses intérêts dans les Indes, et ce fut tout. Diogo était sous le charme et ne vit s'éloigner qu'à regret celui qu'il avait d'abord redouté d'approcher :

— Je m'étais persuadé, disait-il ensuite à Pedro, qu'un saint de cette force-là ne savait que prêcher l'enfer et faire des miracles...

— Et tu as vu qu'il est armé pour tous les genres de combats; quel que soit le sujet de la conversation, il a toujours la même supériorité.

— Est-il bien vrai, reprit don Diogo, qu'il ressuscite des morts? A Lisbonne toute la cour en est persuadée, et on dit la chose prouvée.

— Je n'en ai pas été témoin, répondit Pedro, mais à Goa, des hommes sérieux et peu crédules m'ont assuré l'avoir vu. Cosme Anez et Diogo de Borda, que tu connais, pressèrent un jour le saint Père de leur dire, à la gloire de Dieu, s'il était vrai qu'il eût rendu la vie à un enfant qui s'était noyé en tombant dans un puits; le Père de Xavier rougit, et répondit avec embarras :

— Moi! un pécheur comme moi, ressusciter un mort! pouvez-vous le croire? On a mis cet enfant devant moi en m'assurant qu'il était mort : tout pécheur que je suis, j'ai dit à l'enfant de se lever au nom de Jésus-Christ, et il s'est levé; voilà tout. Dieu sait s'il était réellement mort.

— C'est fort! dit don Diogo.

— Il est certain que nous n'en ferions pas autant, répondit Pedro.

Diogo soupira profondément et laissa échapper une parole qui ravit son ami :

— Toi, Pedro, tu te confesses!...

Le lendemain, il vit le Père de Xavier jouant aux échecs, et prenant aussitôt le bras de Pedro il l'entraîne sur le pont, et lui dit avec l'expression de l'étonnement :

— M'expliqueras-tu cette énigme, mon cher? comprends-tu un saint qui joue aux échecs?

— Pour nous qui connaissons bien le saint Père, le mot de l'énigme est facile à trouver, il veut convertir celui avec lequel il joue.

— Tu crois ?

J'en suis certain; ce n'est pas la première fois qu'il emploie ce moyen de conversion, et il lui a toujours réussi.

On arrivait à un mouillage de la côte; tous les passagers descendirent à terre, et Pedro fit remarquer à son jeune parent que le Père de Xavier, tenant son joueur sous le bras, pénétrait avec lui dans la forêt du rivage; l'air de satisfaction qui animait le visage de l'apôtre était facile à interpréter. Quand le signal du rembarquement se fit entendre, les passagers se hâtèrent de se rendre à bord; François de Xavier ne reparut pas. On s'empressa d'aller à sa recherche, on l'appela de tous côtés; ce fut en vain, le Père bien-aimé ne parut pas! Pedro et Diogo pénètrent dans la forêt où ils l'avaient vu entrer en descendant; ils l'appellent à grands cris, toujours inutilement, et, découragés dans leurs recherches, ils reprenaient le chemin par lequel ils étaient venus, lorsque Diogo s'écrie qu'il voit à droite une lumière étrange au travers des arbres, et ils vont droit à ce phénomène qu'ils ont peine à croire, bien qu'il soit réel; ils avancent... Le saint apôtre était là en oraison, son visage éblouissant de lumière, ses mains croisées sur sa poitrine, ses genoux ployés, mais ne touchant pas la terre; il ne voyait ni n'entendait rien de ce qui se passait :

— Le crois-tu saint, maintenant, malgré le jeu d'échecs? demanda Pedro à son ami.

— J'en suis saisi, lui répondit Diogo.

Et il disait vrai. Diogo était mondain, il était jeune, il aimait le plaisir, et cette vue produisait sur lui l'effet du remords : il était pâle, il était ému, il était éclairé!

Les deux amis ramenèrent à la terre celui que tout le monde cherchait et appelait avec tant d'anxiété, et la simplicité de François de Xavier, à son retour aux choses d'ici-bas, la grâce avec laquelle il remercia ses amis de leur sollicitude et de leur obligeance, achevèrent la conquête de Diogo de Noronha, et firent un bon chrétien de plus. Du reste, le jeune Portugais n'avait pas tardé à savoir ce qui s'était passé entre le joueur et le *saint Père.*

François de Xavier n'entendait rien aux échecs; il y jouait assez mal. Voyant un des passagers, don Vincento Lopez, s'emporter à ce jeu et témoigner par ses jurements que sa conscience était en mauvais état, il l'avait engagé à se calmer dans l'intérêt même de la partie engagée, que trop d'émotion pouvait lui faire perdre. Après la partie, la conversation s'étant portée sur l'état de la religion dans les Indes, et le joueur ayant félicité le saint apôtre de ses succès miraculeux :

— Rien n'est impossible à Dieu, lui dit Xavier; il peut même d'un joueur effréné faire un chrétien exemplaire...

— Ah! je vous vois venir, saint Père! je vous devine;... mais le miracle serait trop grand, vous ne me convertirez pas.

— Rien n'est impossible à Dieu, senhor.

— Mon Père, je vous aime beaucoup, mais vous ne m'aurez pas; j'aime mieux faire encore une partie : voyons! ajouta-t-il en se tournant vers quelques passagers portugais, qui veut entreprendre une partie d'échecs! don Henriquez ne veut plus lutter contre moi.

L'appel de Vincento resta sans effet; ses amis se refusèrent à seconder sa passion désordonnée pour le jeu et lui firent de nouvelles observations qu'il reçut avec sa gaieté et sa légèreté ordinaires. Le Père de Xavier s'empresse de s'offrir :

— Vous, mon Père, mais vous ne savez pas les règles du jeu!

— Qu'importe? seulement, comme vous êtes de première force et que je ne vaux pas même un écolier, que d'ailleurs je n'ai pas d'argent, convenons que l'enjeu sera votre conscience. Si je perds, vous la garderez telle qu'elle est, en attendant mieux; si je gagne, vous me la livrez et je la donne à Dieu!

— Pour la rareté de l'idée, j'accepte! Allons, saint Père, ma conscience pour enjeu!... La partie est à moi!

On s'empare des échecs, la partie s'engage. Vincento se trouble; il voit sur le visage du *saint Père* une expression plus céleste encore que d'ordinaire, on dirait qu'un joueur invisible lui indique la marche qu'il doit suivre,

les coups qu'il doit exécuter. Les assistants sont émerveillés; chacun demande à son voisin s'il est bien vrai que le saint Père ne sache pas jouer aux échecs. Vincento, hors de lui, s'écrie enfin :

— Mon Père, vous dites que vous n'entendez rien au jeu, et vous êtes plus fort que moi !

— Il est très-vrai que je ne sais pas jouer, senhor Vincento; mais j'ai demandé à Dieu de me donner votre âme, et il veut bien me la faire gagner.

En effet, le *saint Père* gagna la partie, et Vincento, en homme d'honneur, dut payer son enjeu; il le fit avec des larmes de douleur pour sa vie passée, et d'admiration pour la sainteté du grand apôtre qui venait d'opérer sa conversion par un tel prodige.

Xavier ne s'arrêta que peu de jours à Cochin; mais ce peu de jours lui suffit pour arracher encore une proie au démon; chacun de ses pas était une conquête sur l'enfer.

Un Portugais qu'il savait être coupable de plusieurs crimes se rencontre sur son passage; il va droit à lui :

— Eh! senhor Marino, vous voilà à Cochin! Je suis charmé de vous voir! Comment vous portez-vous?

— A merveille, mon Père; et...

— A merveille? Oh! non...

— Comment! non? mais je vous assure que si, mon Père!

— Parce que vous pensez à la santé du corps seulement; mais je suis bien plus occupé de celle de votre âme, et je la sais en bien triste état! Maintenant même, vous méditez une très-mauvaise action; je vous veux trop de bien, je porte à votre salut un intérêt trop grand, pour vous donner le temps de la commettre. Venez vous confesser!

— Mon Père!... je ne suis pas prêt, j'étais loin d'y penser; je ne puis pas me confesser sans m'y être préparé.

— J'en fais mon affaire, je vous préparerai; venez avec moi.

Marino aurait bien voulu échapper au filet du *saint*

Père, mais il était trop tard. L'impression produite sur lui par la révélation que venait de lui faire notre saint était aussi forte que sa répugnance pour la confession, et, ne sachant ce qu'il faisait, il se laissa entraîner. Une fois aux pieds de l'irrésistible apôtre, il fut bientôt vaincu et sincèrement repentant.

Le Père de Castro ayant le plus grand succès à Cochin par l'éloquence de ses prédications, les Portugais supplièrent François de Xavier de le laisser dans cette ville; mais le saint apôtre l'avait destiné aux Moluques, où son talent était plus nécessaire encore, et il fut inébranlable. Alfonso de Castro s'embarqua donc le 25 avril avec notre saint, et partit pour Malacca, où il devait trouver un vaisseau faisant voile pour la mer des Moluques.

II

Saint François de Xavier aux Pères du Collége de Goa.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec nous ! Ainsi soit-il.

« Je me hâte de vous écrire, mes bien chers Frères, car je sais que ce sera une consolation pour vous d'apprendre les détails de notre voyage. Nous avons fait voile de Cochin le 25 avril, et nous sommes débarqués à Malacca dans la plus parfaite santé le 31 mai ; en moins de quarante jours notre traversée s'est effectuée sans la moindre indisposition pour aucun de nous, le ciel et la mer nous ayant été constamment favorables. Nous n'avons couru aucun danger d'aucune sorte, grâces en soient rendues à Notre-Seigneur qui a visiblement protégé notre navigation.

« Le gouverneur, à la tête de tous les habitants de cette ville, du plus petit au plus grand, est venu nous recevoir au débarquement avec les témoignages d'une joie indicible. Dans notre première entrevue, je lui fis part de nos projets pour le Japon, et il me répondit par les offres les plus

obligeantes, qu'il s'empressa de réaliser. Nous et toute la Compagnie lui avons des obligations infinies. Il voulait absolument équiper à ses frais, et pour nous seulement, un vaisseau portugais pour nous conduire au Japon, et il l'eût fait s'il en eût trouvé un propre à cette destination. Ne pouvant faire ce qu'il désirait, il se détermina pour un vaisseau de construction chinoise, appelé *jonque*, dont le capitaine, nommé *le Voleur*, est établi à Malacca, quoique Chinois et idolâtre. Don Pedro de Silva [1] n'a pas cru devoir s'en rapporter à la simple promesse que lui faisait ce païen de nous déposer sur les côtes du Japon : il a passé avec lui un contrat par lequel il est convenu que *le Voleur* mettrait sa femme et ses enfants en ôtage, entre les mains de don de Silva, qui les confisquera, ainsi que tous les biens qu'il possède à Malacca et dans les Indes portugaises, s'il ne rapporte des lettres de nous, attestant notre arrivée au Japon. Ajoutez à cet important service que le gouverneur nous a pourvus abondamment, non-seulement pour notre route d'ici au Japon, mais encore pour notre débarquement et notre séjour. Sa générosité est allée plus loin : il nous a remis deux cents écus pour nous frayer le chemin jusqu'à l'empereur et nous faciliter la prédication de l'Évangile. Nous allons donc faire voile pour le Japon, sans relâcher dans aucun port de la Chine. Dieu favorisera, je l'espère, notre navigation et nous amènera sains et saufs dans cet empire où son saint nom sera glorifié pour la première fois, et dont nous serons les premiers apôtres !

La sollicitude de François de Xavier pour toutes les contrées où il avait porté l'Évangile, lui fit écrire de nombreuses pages à ses Frères de Goa, pendant les trois semaines qu'il passa à Malacca, avant de s'embarquer pour le Japon. Il ne cesse dans toutes ses lettres de leur indiquer tout ce qu'il croit utile pour le maintien de la foi dans ces chrétientés ; il leur donne des avis spirituels pour eux-mêmes ; il leur fait d'innombrables recommandations relatives à l'administration de la Compagnie, entrant dans

[1] Don Pedro de Silva de Gama était le troisième fils de l'amiral Vasco de Gama, célèbre navigateur.

les moindres détails à ce sujet avec une prévoyance de toutes choses, une sagesse de conseil, une habileté qui tiennent du prodige. Après leur avoir rendu compte des travaux et des succès du Père Perez à Malacca, il ajoute, avec une humilité pénétrante :

« J'espère bien que ce ne sera pas à lui que le Seigneur adressera ces paroles : *Que faites-vous là tout le jour dans l'oisiveté?* lui qu'à toutes les heures du jour ou de la nuit on trouve occupé à retirer les âmes de la fange du péché, ou à leur inspirer l'amour du Dieu qui les a créées !... Les églises ne sont pas assez vastes pour contenir son auditoire. Sa conversation est d'une politesse et d'une affabilité exquises; son abord est attrayant pour tout le monde; également aimable, également gracieux pour les grands et pour les petits, il est obéi, il est chéri de toutes les classes de la société. Son zèle insatiable le fait considérer comme un apôtre favorisé de Dieu.

« En vérité, mes Frères, je vous l'avoue, cet homme m'a fait rougir à mes propres yeux ! A la vue des riches et nombreuses dépouilles dont lui seul, faible et souffrant, enrichit incessamment l'Eglise, la conscience de ma propre lâcheté m'a couvert de confusion !.....

« ...... Envoyez ici, sans délai, un prêtre ayant l'expérience du confessionnal, pour soulager Francisco Perez, assez écrasé par d'autres travaux. Il n'y a peut-être pas, dans toutes les colonies portugaises des Indes, une ville qui ait un besoin plus urgent de bons confesseurs que la ville de Malacca. Le commerce y attire une multitude d'étrangers, dont la majeure partie sont chrétiens et ont besoin de chercher, dans le sacrement de pénitence, un remède contre la fragilité humaine, et si ce tribunal ne leur est ouvert à propos, ils courent grand risque de se perdre...... »

Dans une autre lettre, en date du jour même de son embarquement, plein de ses pensées d'avenir pour le Japon, de ses préoccupations pour les immenses succès de la religion dans les Indes, de sollicitude pour ceux de ses Frères qu'il avait disséminés sur une étendue d'environ

trois mille lieues, et dont les intérêts matériels l'occupaient jusque dans le plus petit détail, aussi bien que leurs intérêts spirituels, son cœur trouve encore le temps et les moyens de s'employer généreusement pour les amis auxquels il croit devoir sa reconnaissance. Son vaste génie, sa haute intelligence embrassent les affaires les plus diverses et les plus importantes, et les dirigent avec une sûreté de vue, une sagesse de prévoyance, une précision qu'on ne peut assez admirer, et qu'il n'est possible d'apprécier qu'en lisant sa correspondance. Mais cela ne suffit pas à sa grande âme; il faut encore que son cœur soit satisfait! Il venait d'écrire au roi de Portugal en faveur de quelques officiers pour lesquels il demandait des récompenses méritées; il va écrire aux Pères de Camerini et Gomez pour un bien autre sujet....

Il rencontre à Malacca, la veille même de son départ, un de ses anciens amis, Christophe de Carvalho, à qui il fait observer que sa vie agitée est contraire aux intérêts de son âme, et lui témoigne un vif désir de le voir quitter son commerce et se poser enfin de manière à trouver le calme nécessaire à la vie de l'âme. Ses avis sont goûtés; don Carvalho, d'ailleurs bon chrétien, lui promet de se rendre à ses désirs. A l'instant, une idée se présente au cœur de notre saint; il la met à exécution. Dona Froëz est veuve, elle a rendu des services à la Compagnie de Jésus dans la personne des Pères du collége de Sainte-Foi, et elle habite Goa. Sa fille est bonne et vertueuse; Christophe de Carvalho n'est pas marié, le Père de Xavier lui propose de l'épouser et lui fait l'énumération de toutes ses qualités. Il n'en fallait pas davantage à Carvalho : sans témoigner même le désir de voir la jeune fille, il promet de s'unir à elle, bien certain que Dieu la lui propose par la voix du saint Père. François de Xavier écrit le lendemain aux Pères de Goa pour les charger de négocier ce mariage; non-seulement il n'omet rien de ce qui peut éclairer sur don Christophe que les Pères ne connaissent pas, mais il leur demande d'agir près du vice-roi pour obtenir l'autorisation, en faveur de dona Froëz, de vendre la charge de son mari, charge dont le brevet, — reversible sur le gendre et devant représenter la dot de la jeune fille, — serait

au-dessous da la naissance de Christophe de Carvalho; il ajoute :

« Si l'on vous oppose des difficultés, remuez-vous, ne vous découragez pas; faites tous vos efforts, employez toutes vos ressources et celles de vos amis; faites agir le trésorier et toute autre personne dont vous pourrez vous appuyer pour déterminer le vice-roi et son conseil à interpréter en faveur de cette veuve l'intention royale dans la concession de ce privilége. Qui ne voit, en effet, que son Altesse n'a eu en vue que de faire la fille de Diogo Froëz héritière de la récompense que son père avait méritée? Vous gagnerez la cause; elle est trop juste pour que Dieu, protecteur des veuves et père des orphelins, ne vous seconde pas. Si je prends tant d'intérêt à cette affaire, si je mets tant de chaleur à mes instances, c'est que je suis persuadé que nous ne pouvons rien négliger pour sa réussite, sans nous rendre coupables d'ingratitude envers notre bienfaitrice, tache honteuse qui rejaillirait sur notre Compagnie. Faites donc tous vos efforts pour renverser tous les obstacles qui s'opposeront à ce mariage que je crois ratifié dans le ciel, et que j'ai projeté dans l'intérêt de la vénérable veuve que nous avons coutume d'appeler notre mère, et dans celui de sa modeste fille. Vous trouverez dans Carvalho un homme facile, rond en affaires, scrupuleux observateur de sa parole. Il a à cœur cette alliance qui lui procurera le repos après lequel, je le sais, il soupire depuis longtemps. C'est assez pour vous faire comprendre le vif intérêt que m'inspire cette affaire, et pour vous en faire apprécier les motifs. Si j'apprends que mes vœux sont remplis, je vous serai aussi reconnaissant que si vous m'aviez obligé personnellement.

« Que Dieu nous réunisse dans sa gloire! car il est douteux que nous nous revoyions jamais en ce monde.

« FRANÇOIS. »

Et maintenant, si l'on veut bien connaître la disposition intime de notre François de Xavier au moment de ce dé-

part pour le Japon, il faut encore recourir à sa correspondance. Il mande à ses Frères de Rome, en date de Malacca, 22 juin :

« ... A peine débarqué, je reçus, de plusieurs négociants portugais, des lettres du Japon. Elles m'apprenaient qu'un prince japonais, désirant embrasser le christianisme, a envoyé des ambassadeurs au vice-roi des Indes pour lui demander des prédicateurs évangéliques. Ces lettres contiennent un fait assez remarquable que je vais vous raconter.

« Dans une ville du Japon, des marchands portugais logèrent, par ordre du roi, dans une maison inhabitée et que l'on disait être infestée de malins esprits. Bientôt, ignorant le motif qui leur avait fait assigner ce logement, ils sont surpris d'entendre un vacarme effroyable jusque dans leurs chambres, et de se sentir abîmés de coups, sans voir la main qui les frappait, sans découvrir, malgré les plus minutieuses perquisitions, la cause de cet étrange fait.

« Une nuit, s'étant éveillés aux cris d'un de leurs domestiques, et ayant couru précipitamment, et armés, vers l'endroit d'où venait le bruit, ils trouvent le domestique tremblant de peur; on lui demande pourquoi il crie, pourquoi il tremble. Il répond qu'il a vu le plus effroyable des spectres, que, saisi d'épouvante, il a fait le signe de la croix, et que le spectre a disparu à ce signe. Et remis de son trouble, le domestique se hâte de faire des croix partout dans la maison; il en met sur les murs, sur les portes, aux fenêtres, partout; et depuis ce moment, plus de bruit, plus de spectres; ils furent parfaitement tranquilles. Les habitants étonnés de la constance des Portugais à habiter une maison dont on n'osait approcher parce qu'elle était le séjour des *lémures* ou démons, leur demandèrent ce qu'ils avaient fait pour les chasser. Ceux-ci leur répondirent qu'ils avaient un moyen certain : le signe de la croix. Aussitôt les habitants de cette ville placèrent des croix à l'entrée de toutes les maisons [1].

[1] C'est ce qui donna au prince le désir de connaître la religion chrétienne, et lui fit demander des prédicateurs au vice-roi des Indes.

« Si nos péchés ne mettent pas obstacle à ce que Dieu veuille bien se servir de notre ministère, je crois que bon nombre de Japonais se soumettront à l'empire de la croix. Malgré cela, je ne me suis décidé à ce voyage qu'après mûre réflexion ; mais j'ai connu la volonté de Dieu par des signes d'une telle certitude, que je me regarderais comme plus misérable que le Japonais idolâtre, si je m'étais laissé détourner de cette entreprise. L'ennemi du salut des hommes n'a rien épargné pour traverser mon départ ; il nous redoute certainement.

« En arrivant, nous irons droit à la cour nous présenter au roi et lui faire connaître les ordres dont nous sommes chargés de la part du Roi des rois. Nous allons pleins de confiance en Dieu, espérant, sous sa conduite, triompher de ses ennemis. Nous ne redoutons point la lutte avec les lettrés japonais : quelle science peut avoir celui qui ne connaît pas Dieu et Jésus-Christ son Fils ? et que peut avoir à redouter celui qui n'a d'autre ambition que la gloire de Dieu, d'autre désir que de sauver les âmes en prêchant l'Évangile ? Il est vrai que nous allons nous trouver au milieu des barbares, dans l'empire du démon ; mais que peuvent contre nous la rage des puissances infernales et la barbarie des hommes ? Rien, sinon ce que Dieu permettra. Une seule chose est à redouter pour nous : c'est d'offenser Dieu. Si nous parvenons à éviter ce malheur, sûrs de sa protection, nous sommes également sûrs de la victoire. Jusqu'ici, Dieu nous a puissamment secourus dans les travaux entrepris pour sa gloire ; il ne nous refusera pas, dans sa miséricorde, les secours qu'il nous a tant prodigués jusqu'à présent. L'important est que nous n'abusions pas des dons de la Providence ; mais j'espère dans les prières de l'Eglise notre mère, l'Épouse de Jésus-Christ, surtout dans celles de notre Compagnie et de ses affiliés ; avec ce secours, nous ferons tourner à la gloire de Dieu les dons de Dieu même....

« FRANÇOIS. »

François de Xavier, avant de quitter Malacca, reçut les premiers vœux de don Joam de Bravo, jeune Portugais que la vie de sublime dévouement des Pères Perez et Oli-

veira avait séduit; il avait renoncé à une grande fortune, à une brillante position dans le monde, et s'était retiré à l'hôpital, où il vivait depuis trois mois sous la conduite des Pères, dans l'exercice des œuvres de pénitence et de charité, n'aspirant qu'au bonheur de devenir membre de la sainte Compagnie de Jésus. Xavier le reçut après l'avoir examiné, et lui laissa avant de partir un règlement de vie, daté de manière à révéler toute la sensibilité de son cœur :

De la chapelle de Sainte-Marie du Mont, près de Malacca, la veille et la nuit de Saint-Jean-Baptiste, sur le point de m'embarquer pour le Japon, 1549.

Après avoir ainsi réglé toutes choses comme s'il allait à la mort, l'illustre apôtre de l'Orient s'embarqua dans la jonque de Nécéda, corsaire chinois que ses brigandages avaient fait surnommer *le Voleur*, et auquel personne n'eût osé confier sa vie en montant à son bord.

III

Saint François de Xavier aux Pères de la Compagnie de Jésus, résidant à Goa.

Cangoxima [1], 3 novembre 1549.

« Que la grâce et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous! Ainsi soit-il.

Je vous ai donné à Malacca les détails sur notre voyage et notre séjour dans cette ville. Je vais reprendre la suite de mon récit.

« Nous fîmes voile de Malacca le jour de Saint-Jean-Baptiste, sur le soir, et nous abordâmes au Japon, par la grâce de Dieu, le 15 août suivant. Dieu nous a toujours donné le vent en poupe; mais comme les barbares sont

[1] Ou *Kagosima,* capitale du royaume de Saxuma.

plus perfides que les vents, notre patron, changeant de dessein, voulut changer de route, et s'arrêtait follement dans toutes les îles qu'il rencontrait, perdant ainsi beaucoup de temps.

« Deux choses nous affligeaient vivement : la première, c'est que nous ne profitions pas du bon vent que Dieu nous donnait, et que, s'il venait à nous manquer, nous étions contraints de relâcher et d'hiverner sur les côtes de Chine, et nous perdions la possibilité d'arriver au Japon cette année, la seconde cause de notre affliction, c'est que le patron et son équipage ne cessaient de faire d'exécrables sacrifices à une idole qu'ils traînaient sur la poupe du navire, malgré nos prières et nos instances pour les en détourner. Ils jetaient des sorts pour lui demander s'il était prudent d'aborder au Japon, ou si nous aurions une heureuse navigation; ses réponses étaient tantôt bonnes, tantôt mauvaises, disaient-ils. A la moitié de notre course, nous relâchâmes dans une île pour y faire du bois et prendre du lest, afin de nous garantir contre les tourmentes qui rendent les mers de la Chine si périlleuses. Là, les gens de l'équipage recommencèrent leurs impies sacrifices pour savoir si nous devions profiter du bon vent; l'idole promit une heureuse traversée, mais nous ne devions pas perdre de temps. Alors, nous levâmes l'ancre sur-le-champ, à notre grande satisfaction. Nous étions tous fort gais; les païens se reposaient avec confiance sur la foi en leur idole placée sur la poupe entre des cierges, et au milieu de la fumée du bois de calambac [1] qu'ils brûlaient en son honneur, tandis que nous mettions toute notre confiance en Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ son Fils, dont nous allions porter le nom inconnu parmi les nations païennes.

. . . .

« Pendant que nous voguions ainsi, au gré de nos désirs, il prit encore fantaisie à nos païens de consulter l'idole pour savoir si, arrivés au Japon, ils pourraient retourner sains et saufs à Malacca. L'idole répondit qu'ils arriveraient au Japon, mais qu'ils ne reverraient pas

[1] Bois d'aloès.

Malacca. Les voilà consternés et incertains sur ce qu'ils doivent faire ; puis, tout à coup, ils se décident à aller hiverner en Chine, pour n'aller au Japon que l'année prochaine ! Vous devez juger de notre douleur en nous voyant ainsi à la merci du démon, devenu notre pilote ! Nous allâmes mouiller à un port de la Cochinchine, et deux accidents nous arrivèrent le même jour, fête de Sainte-Madeleine.

« Vers le soir, la mer étant très-houleuse et les flots soulevés avec furie, notre navire à l'ancre était violemment agité. Manuel Sina, chrétien chinois, un de nos compagnons, surpris par le roulis, tomba la tête en avant dans la sentine, malheureusement ouverte, profonde et pleine d'eau. Nous le crûmes perdu ! mais Dieu le sauva. Il resta quelque temps dans l'eau jusqu'à la ceinture, et nous eûmes beaucoup de peine à l'en retirer. Il était blessé à la tête et sans connaissance. Pendant que nous étions occupés à lui mettre le premier appareil, voilà qu'une nouvelle secousse jette dans la mer la fille du patron ; mais ici, il n'y eut pas de remède : la mer était si agitée, que tous nos secours furent inutiles ; nous eûmes, avec son père, la douleur de la voir périr sous nos yeux. Ce malheur jeta Nécéda dans le désespoir. C'était un spectacle déchirant que celui de ce malheureux père, remplissant le vaisseau de ses cris et de ses sanglots ! L'équipage était dans l'abattement à la vue du danger prochain qui nous menaçait tous. Ne sachant où donner de la tête, ils vont au pied de leurs idoles, passent le reste du jour et toute la nuit à leur faire des sacrifices d'oiseaux et de toutes sortes de viandes, et ne cessent de se tourmenter pour apaiser leurs divinités. Dans un de ces moments de délire, Nécéda voulut savoir, par la voix des sorts, si sa fille eût également péri, dans le cas où Manuel fût mort ; la réponse fut affirmative.

« Vous pouvez vous faire une idée du danger que nous courions, placés ainsi à la merci du démon et de ses aveugles adorateurs, et ce qui serait résulté de ce voyage, si Dieu nous avait abandonnés à leur fureur. Poussé à bout, à la vue des outrages faits à Notre-Seigneur Jésus-Christ par ces abominables sacrifices, je demandai à Dieu

de ne pas nous submerger avant d'avoir arraché aux ténèbres ces malheureux, créés à son image, et rachetés au prix de son sang; ou, si sa volonté était de permettre qu'ils y restassent enfouis, d'aggraver au moins les supplices de notre ennemi commun, de l'auteur de toutes ces superstitions. . . . .

« .... Nos larmes n'étaient pas encore essuyées, que la mer se calma; nous levâmes l'ancre et poursuivîmes notre route. En peu de jours, nous atteignîmes Canton, port de la Chine où notre patron voulait passer l'hiver. Il nous fallut employer tous les moyens pour le forcer à reprendre la route du Japon; nos prières étant de nul effet, nous le menaçâmes de la colère du gouverneur de Malacca, et de celle de tous les Portugais. Dieu permit enfin qu'il se rendît, et nous remîmes à la voile. Bientôt nous découvrîmes Ting-Tcheou [1], autre port de la Chine, et déjà nos gens se disposaient à y entrer pour attendre le retour de la bonne saison et reprendre alors la route du Japon, lorsque nous vîmes sortir du port une barque se dirigeant vers nous à force de rames; elle venait nous prévenir que le port était occupé par un tel nombre de pirates, que nous serions perdus si nous avancions. En effet, de la hune on découvrait, à une lieue de distance seulement, les brigantins de ces écumeurs de mer. Notre patron n'hésita pas et gagna le large; mais le vent nous repoussait de Canton avec tant de force, qu'il nous fallut avancer vers le Japon, en dépit de Nécéda, de l'équipage et de l'enfer! Enfin, le jour même de l'Assomption de la Sainte-Vierge, 15 août 1549, nous touchions cette terre après laquelle nous avions tant soupiré!

« N'ayant pu aborder ailleurs, nous débarquâmes à Cangoxima, qui précisément est la patrie de Paul dé Sainte-Foi; nous y fûmes parfaitement accueillis par ses parents, ses amis et ses concitoyens.

« Maintenant, voici quelques détails sur les îles japonaises, au moins sur ce que j'ai pu voir et apprendre par moi-même.

« De tous les peuples barbares que j'ai vus, nul ne peut

[1] Dans la province de Fokien.

être comparé à celui-ci pour la bonté de sa nature. Il est d'une probité parfaite, franc, loyal, ingénieux, avide d'honneurs et de dignités. L'honneur est pour lui le premier de tous les biens. Il est pauvre, mais chez lui la pauvreté n'est pas méprisée. La noblesse pauvre n'est pas moins considérée que si elle était riche, et jamais l'indigence ne déterminerait un gentilhomme à se mésallier pour relever son nom par le secours d'une opulence plébéienne : il croirait s'avilir. Les Japonais sont obligeants. Ils ont un goût excessif pour les armes, qu'ils considèrent comme une sauve-garde indispensable. Tout le monde est armé, les petits comme les grands : tous portent à la ceinture un poignard et une épée, même les enfants de quatorze ans, et ils ne comprennent pas qu'on supporte une parole offensante.

« Les plébéiens respectent la noblesse autant que celle-ci respecte les rois et les princes, et tient à honneur de les servir et de leur obéir. Cette soumission tient uniquement au respect; ils croiraient se dégrader en obéissant par crainte.

« Le Japonais mange peu et boit beaucoup. Sa boisson est une liqueur produite par le riz fermenté, car la vigne est inconnue ici. Ils regardent comme infâmes toutes sortes de jeux, surtout ceux de hasard, parce que le joueur, disent-ils, convoite le bien d'autrui. S'ils jurent, ce qui est rare, c'est par le soleil. Presque tous savent lire, ce qui nous sera d'un grand secours pour leur faire apprendre les prières et les principaux points de la doctrine chrétienne. . . . .

« ...... Ils écoutent avidement tout ce que nous leur lisons de Dieu et de la religion. Les Japonais n'adorent point de figures d'animaux; ils rendent les honneurs divins à d'anciens personnages dont la vie, autant que j'ai cru le comprendre, ressemblait à celle de nos anciens philosophes. Quelques-uns adorent le soleil, d'autres la lune. Tous entendent parler, avec plaisir, de ce qui se rapporte à l'histoire naturelle et à la philosophie morale. Bien que coupables de plusieurs crimes, ils se condamnent dès qu'on leur en découvre l'énormité à la seule lumière de la raison. . . . .

« .... La vie des bonzes est plus criminelle que celle du peuple, et pourtant ils jouissent d'une grande considération...... J'ai eu plusieurs conférences avec quelques-uns des plus fameux, et notamment avec celui qui, en raison de son habileté, de son titre et de son grand âge, — il est octogénaire, — jouit du respect, de la vénération même de toute la contrée; il est parmi les bonzes comme une sorte d'évêque; il a le titre de *Ninchit*. Je l'ai toujours trouvé hésitant sur les questions les plus simples, quoique les plus importantes, comme par exemple : notre âme est-elle immortelle? ou périt-elle avec le corps? A cela, il répond tantôt affirmativement, tantôt négativement. Si ce fameux docteur est si peu solide, que puis-je penser des autres? Cependant, ce qui vous paraîtra surprenant, il m'aime beaucoup; et le peuple, comme les bonzes, recherche notre conversation avec avidité. Ce qui les étonne singulièrement, c'est que nous ayons fait six mille lieues dans l'unique but de leur annoncer l'Évangile.

« Les habitants de Cangoxima n'ont pas blâmé Paul d'avoir embrassé le christianisme, et semblent même l'en estimer davantage. Tous le félicitent d'avoir eu le bonheur de faire le voyage des Indes, et d'être le premier Japonais qui en a découvert les richesses. Le roi de Saxuma, d'où dépend Cangoxima, habite à six lieues d'ici; Paul jugea de son devoir d'aller lui présenter ses hommages et en fut très-bien reçu [1]. Le roi, après lui avoir témoigné le plaisir qu'il avait à le revoir, lui fit beaucoup de questions sur les mœurs, les usages, les richesses, les forces et la puissance des Portugais, et il parut très-satisfait de ses réponses. Mais ce qui lui parut une merveille des plus surprenantes, ce fut un petit tableau que Paul lui montra, représentant la sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus sur ses genoux. Frappé d'admiration et de respect à la vue de cette belle peinture, il se jeta à genoux et ordonna à ses courtisans de l'imiter. Ce tableau ayant été présenté ensuite à la reine mère, elle fut saisie du même respect et de la même admiration, et peu de jours après elle envoya demander à Paul une copie

[1] Paul allait solliciter sa grâce pour le motif qui l'avait forcé de quitter le Japon; il l'obtint pleine et entière.

de cette image; mais il ne se trouva pas de peintre capable de la reproduire. Elle demanda alors qu'on lui écrivît un abrégé de la religion chrétienne; Paul s'empressa de la satisfaire. . . . .

« Paul, qui prêche jour et nuit l'Évangile à ses parents et amis, a déjà converti sa mère, sa femme, sa fille, et plusieurs de ses proches et de ses voisins. Personne ne les a désapprouvés. Puisse le ciel nous délier bientôt la langue, afin que nous puissions nous livrer sans réserve à la prédication; car nous sommes comme des statues: on nous parle, on nous fait des signes, et nous sommes muets! Nous redevenons enfants; toute notre occupation est d'apprendre les premiers éléments de la grammaire japonaise. Dieu nous fasse la grâce d'imiter la simplicité des enfants, et d'en avoir l'innocence comme nous en pratiquons les exercices!

« Le jour de Saint-Michel, 29 septembre, nous fûmes reçus en audience par le roi de Saxuma, qui nous accueillit très-bien: « Conservez précieusement, nous dit-il, tous « les documents de votre religion, car si la vérité en est « prouvée, je mettrai le diable en fureur. » Peu de jours après, il rendit un édit qui donnait à ses sujets la liberté d'embrasser le christianisme. Heureuse nouvelle! que j'ai réservée pour la fin de ma lettre, afin que le plaisir qu'elle vous fera soit augmenté par la surprise. Rendez-en grâces à Dieu! . . . .

« .... Ma plume ne tarit pas lorsqu'elle vous parle de mon affection pour vous tous et pour chacun de vous. Si les âmes de ceux qui s'aiment pouvaient se rendre sensibles aux yeux du corps, vous vous verriez tous peints dans la mienne, mes bien chers Frères, comme dans un miroir, à moins que votre humilité ne vous permît pas de vous reconnaître ornés de toutes les vertus dont mon cœur se plaît à vous embellir. . . . .

. . . .

« Que le Seigneur éclaire nos esprits! qu'il nous fasse connaître sa sainte volonté et nous donne à tous la force de l'exécuter ponctuellement!

« Tout à vous en Jésus-Christ,

« FRANÇOIS. »

IV

Après les douloureuses angoisses d'une si longue et si pénible traversée, Dieu, nous l'avons vu, fit subir à l'héroïque François de Xavier une épreuve plus pénible, plus douloureuse encore, lorsqu'il eut touché le sol du Japon pour le salut duquel il venait de s'exposer à de si grands dangers. Lui qui possédait le don des langues depuis son arrivée dans les Indes, ne comprend pas un seul mot de celle du Japon qu'il brûle d'évangéliser. Il est, suivant son expression, *comme une statue;* et le zèle le dévore. Il ne voit que païens et idoles autour de lui; et il ne peut laisser échapper de son âme la moindre étincelle du feu qui l'anime pour la conversion des uns, pour le renversement des autres. Dieu semble lui retirer ses faveurs au moment où il vient de souffrir si amèrement pour procurer sa gloire, au moment où elles lui seraient plus nécessaires que jamais!

L'épreuve était grande pour ce cœur d'apôtre! Mais François de Xavier dont l'humilité égale le zèle, ne se décourage pas un instant. Il *redevient enfant*, comme il le mandait à ses Frères, il s'applique à l'étude de cette langue si difficile pour un Européen, et il attribue à ses péchés la privation que Dieu lui impose.

Cependant, on l'a vu, quarante jours avaient suffi au prodigieux Xavier pour apprendre la langue si compliquée du Japon, de manière à pouvoir expliquer le Décalogue. Dès que le roi eut publié l'édit qui autorisait ses sujets à embrasser la religion chrétienne, le grand apôtre commença ses prédications; on les écouta avec avidité, et là, comme partout, il fut aimé et vénéré. Les bonzes eux-mêmes, qui ne voulaient pas de sa religion, voulaient de sa personne et la recherchaient sans cesse. La foi faisait de rapides progrès, on demandait le baptême avec empressement, et déjà une grande partie des habitants de Cangoxima étaient chrétiens, lorsque les bonzes, s'apercevant de cette immense défection, comprennent qu'ils trouve-

ront leur ruine dans celle de leur religion, et conspirent la perte des prédicateurs étrangers qu'ils avaient tant admirés d'abord : ils travaillent à leur nuire de mille manières; ils tâchent surtout d'ameuter le peuple contre eux, même les enfants. François de Xavier prêchait un jour sur la place publique, un bonze l'interrompt, l'insulte, et s'adressant au peuple :

— Défiez-vous, lui dit-il, de cet imposteur ! c'est un démon qui a pris une figure d'homme pour vous séduire !

Le peuple hausse les épaules, il reproche à ce bonze sa mauvaise foi et lui dévoile le fond de sa pensée :

— C'est parce que vous perdez nos offrandes que vous voulez nous empêcher de sauver nos âmes! vous feriez mieux d'écouter le saint Père et de lui laisser sauver aussi la vôtre !

Mais deux seulement suivirent alors ce sage conseil; les autres, tenant trop à leurs vices pour les sacrifier au salut de leurs âmes, continuèrent à faire feu de toutes leurs batteries contre *le chef des bonzes chrétiens*. Alors Dieu vint appuyer de ses prodiges la parole de l'apôtre, qui devait ce semble renouveler tous les miracles opérés autrefois par le divin Sauveur.

Un jour, le saint bien-aimé des Japonais, se promenant sur le rivage de la mer, s'arrête à considérer de pauvres pêcheurs qui s'affligeaient de ne rien prendre; leur filet remontait toujours vide, et, découragés, ils allaient cesser leur inutile travail :

— Pourquoi vous décourager, mes enfants? leur dit Xavier de sa douce et compatissante voix.

— Saint Père, il n'y a pas de poisson aujourd'hui ! La mer n'est jamais poissonneuse à Cangoxima, et il y a des jours où on ne prend pas un seul poisson.

— Voyons, un peu de courage ! Rejetez le filet.

— Mais il y a si longtemps que nous le jetons inutilement, saint Père !

— N'importe; jetez-le encore une fois, et ayez confiance en Dieu.

Les pêcheurs obéissent... et voilà qu'ils peuvent à peine remonter le filet, tant il est plein; ils ne comprennent rien à une pêche qui produit non-seulement une quantité dont

ils n'avaient pas d'exemple, mais encore une qualité qu'ils ignoraient. Le lendemain et les jours suivants, même succès! Depuis que notre saint avait prié, la mer de Cangoxima était devenue une des meilleures pour la pêche, et le miracle se continuait encore un grand nombre d'années après.

Une pauvre femme, dont l'enfant était enflé dans tout le corps, apprend que le Père de Xavier guérit tous les malades qu'il touche. Elle prend son petit moribond dans ses bras, elle court au *saint Père*, car au Japon comme dans les Indes, c'était ainsi qu'on le désignait :

— Mon Père, lui dit-elle, voilà mon pauvre petit enfant vous voyez qu'il va mourir si vous ne le guérissez pas de suite!

La pauvre mère pleurait abondamment. L'apôtre laissa tomber sur elle un regard où se peignait la plus consolante pitié et qui fut pour elle l'espérance. Aussitôt elle lui donne son enfant.

— Tenez! guérissez-le, mon Père!

Xavier prend dans ses bras l'enfant qu'on lui tendait ainsi; il le regarde avec émotion :

« Dieu te bénisse! lui dit-il. »

Et il répète deux fois encore cette parole; puis il remet l'enfant à sa mère dont les larmes sont devenues en un instant des larmes de joie. Son enfant, désenflé, très-bien portant, paraissait plus beau qu'avant d'être malade.

Un lépreux, à la nouvelle de ce miracle, espère sa guérison s'il parvient à approcher du saint Père. Séparé de tout le monde, il ne lui est pas permis de l'aller trouver; mais on lui parle tant de sa charité, qu'il ose le faire prier de venir à lui. Notre saint ne pouvant s'y rendre dans le moment, y envoie un des siens, en lui disant :

« Vous demanderez trois fois à ce malade s'il croira en Jésus-Christ dans le cas où sa lèpre disparaîtrait, et, s'il le promet, vous ferez sur lui le signe de la croix après chacune de ses réponses. »

L'envoyé de l'apôtre exécute ponctuellement les ordres qu'il a reçus; le malade répond trois fois qu'il croira en

Jésus-Christ, et après le dernier signe de la croix qui suit sa dernière réponse, la lèpre disparaît subitement ! La foi de ce Japonais devint si vive, qu'on lui accorda bientôt la grâce du baptême.

Un seigneur encore idolâtre venait de perdre sa fille unique; il était fou de douleur. Deux néophytes de ses amis lui parlent des miracles de François de Xavier et l'engagent à lui demander la résurrection de sa fille. Le malheureux père s'emporte contre ses amis; il croit que leur foi chrétienne a altéré leur raison, car jamais au Japon nul n'entendit parler de la résurrection des morts; jamais idole ne fit rien de semblable; jamais bonze ne lut dans les livres des savants une merveille de ce genre : les morts ne peuvent ressusciter. Cependant, les chrétiens parviennent à lui inspirer assez de confiance dans les prodiges du saint Père, et le païen va se jeter à ses pieds avec des cris de douleur à briser le cœur.

Xavier en est touché : il s'éloigne un moment avec Fernandez; puis, revenant au seigneur japonais :

— Allez, lui dit simplement le saint en comprimant l'émotion qu'il éprouve, allez, votre fille vit.

— Comment ! elle ne peut vivre, puisque vous n'avez pas invoqué sur elle le Dieu des chrétiens !

— Elle est vivante, répète Xavier.

Le malheureux seigneur se retire furieux :

— Le bonze chrétien s'est moqué de moi, disait-il; il n'a pas invoqué son Dieu; il n'est pas venu toucher la tête de ma fille comme il fait aux malades, et il me dit qu'elle est vivante !

Il retournait chez lui, outré de colère contre le *chef des bonzes chrétiens*, lorsqu'il rencontre les gens de sa maison venant lui annoncer que la jeune fille est revenue à la vie. Un peu plus loin, il voit sa fille elle-même courant au-devant de lui :

— Si vous saviez, mon père ! lui dit-elle en l'embrassant, si vous saviez ce qui m'est arrivé ! J'étais morte ! deux horribles démons s'étaient saisis de moi; ils m'emportaient dans un abîme de feu ! J'étais perdue; lorsque deux hommes, à l'air noble et au regard doux et compatis-

sant, m'ont arrachée de leurs mains, et, au même instant, je suis revenue à la vie, comme si je me réveillais, et je me sens dans l'état de santé le plus parfait !

— Ma fille ! ma chère fille ! tu étais bien morte, c'est vrai ; mais le chef des bonzes chrétiens t'a ressuscitée par son Dieu, qui est plus fort et plus puissant que les nôtres ; allons le remercier !

Et le père et la fille viennent trouver le Père de Xavier, qui était encore avec Fernandez. En les voyant, la jeune fille s'écrie :

— Les voilà ! voilà ceux qui m'ont délivrée des mains des démons ! Je les reconnais bien !

Elle se prosterne à leurs pieds, demandant instamment, ainsi que son père, la grâce du baptême, qui leur fut accordée dès que leur instruction le permit.

Ce miracle produisit un immense effet sur un peuple qui, jusqu'alors, n'avait jamais entendu parler de résurrection, et dont la langue n'avait pas même de mot qui répondît à cette idée. Xavier était pour les Cangoximains, encore païens, un véritable Dieu beaucoup plus puissant qu'*Amida* et *Chaca*, leurs plus grandes divinités. Plusieurs se convertirent, et les bonzes, d'autant plus irrités, jurèrent une haine implacable au célèbre apôtre, dont la réputation s'étendait déjà jusqu'aux extrémités de l'empire japonais.

Un homme du peuple, payé par eux, l'insultait et le menaçait avec rage dans les rues de la ville, après une de ses instructions. Xavier supportait ses injures et ses menaces sans lui répondre et sans rien perdre de son inaltérable douceur, lorsque, subitement éclairé d'en haut, il voit la vengeance de Dieu prête à fondre sur ce malheureux. Il le regarde avec l'expression de la pitié, et lui dit tristement :

« Dieu veuille conserver votre langue ! »

Et à l'instant même la langue du païen est putréfiée ! Elle sort malgré lui de sa bouche, les vers y fourmillent !... La foule exalte la puissance du Dieu des chrétiens, les bonzes sont plus méprisés que jamais, et, quelques jours après, la femme d'un des premiers seigneurs de la cour, ayant abandonné *Chaca* et *Amida* qu'elle avait comblés

jusqu'alors de ses libéralités, recevait le baptême solennellement, ainsi que toute sa famille. Les bonzes n'avaient plus aucun moyen de nuire au grand apôtre dans l'esprit des Cangoximains; leur faiblesse ne pouvait lutter contre sa puissance, et il fallait pourtant mettre un terme à ses conquêtes de chaque jour : *Amida* et *Chaca* les inspirèrent.

Des vaisseaux portugais, qui d'ordinaire mouillaient à Cangoxima, venaient de passer sans s'arrêter, et avaient gagné Firando où ils portaient leurs riches marchandises. Le commerce de Cangoxima et de tout le royaume de Saxuma souffrirait de l'absence des marchands portugais; le roi en serait irrité, l'occasion était trop précieuse pour la perdre.

Ce calcul fait, les principaux d'entre les bonzes vont se présenter au roi; ils lui disent qu'il a encouru la colère des dieux *Amida* et *Chaca*, à qui il doit son trône; que la postérité maudira son nom; que déjà les chrétiens montrent leur fourberie, car c'est sûrement le chef de leurs bonzes qui a envoyé les marchands portugais à Firando et les a empêchés de s'arrêter à Cangoxima. Les dieux l'ont ainsi voulu pour punir le peuple qui a déserté les pagodes, et surtout pour punir le roi, dont la faiblesse avait permis à ses sujets de changer de religion.

Le roi tremblait suffisamment; les bonzes profitèrent de la peur qu'ils venaient de faire à sa crédule majesté pour lui arracher un édit révoquant celui qu'elle avait accordé à Xavier, et portant peine de mort contre ceux de ses sujets qui embrasseraient désormais la religion prêchée par les bonzes européens.

A cette accablante nouvelle, François de Xavier ne songea plus qu'à fortifier les chrétiens dans la foi. Tous lui promirent de mourir plutôt que d'y renoncer, et l'apôtre, voyant qu'il ne pourrait gagner un plus grand nombre d'idolâtres, s'éloigna du royaume de Saxuma pour porter ailleurs la lumière de l'Évangile.

« Nous prîmes congé de nos néophytes, écrivait-il, mais ce ne fut pas sans regrets, ce ne fut pas sans larmes de part et d'autre! Ces pauvres gens s'épuisaient en re-

merciments de ce que nous étions venus de si loin, et à travers de si grands dangers, pour leur enseigner le chemin du ciel. Je leur laissai Paul, qui achèvera de les instruire et de les fortifier. »

Notre saint s'éloigna de son cher Paul et de ses néophytes en septembre 1550. Il était resté un an à Cangoxima. Avant de partir, il donna des lettres de recommandation aux deux bonzes qu'il avait convertis, et qui désiraient visiter les Indes et l'Europe. Disons tout de suite que Paul de Sainte-Foi travailla si bien après le départ de Xavier, que l'édit contre le christianisme ne reçut point d'exécution, que le nombre des idolâtres diminua sensiblement, et que le roi de Saxuma, sollicité par les seigneurs de sa cour, et d'ailleurs édifié de toutes les vertus des chrétiens, écrivit au vice-roi des Indes, peu d'années après, pour lui demander des Pères de la religion de Xavier que les Japonais avaient surnommé : *Le Saint par excellence*.

Xavier avait pris la route de Firando avec le Père Côme de Torrez et le Frère Fernandez; il voyageait à pied, selon son usage, portant sa chapelle sur son dos, lorsque non loin de la forteresse du prince Hexandono, vassal du roi de Saxuma, il rencontra quelques-uns de ses gens qui le pressèrent vivement de monter au château et de faire une visite au prince, ou *tone*. Le saint apôtre, dans l'espoir de faire à Dieu une conquête de plus, céda à leurs instances. Hexandono, ravi de voir le *bonze chrétien* dont la célébrité remplissait le Japon, le reçut avec les plus grands honneurs; il réunit tous les soldats de la garnison, sa famille, ses gens, et Xavier, se présentant au milieu de cette immense et imposante réunion, prêcha aussitôt la foi en Jésus-Christ. Il produisit une telle impression, que plusieurs s'empressèrent de lui soumettre leurs doutes, et dix-sept, suffisamment éclairés, demandèrent le baptême avec tant de foi, que l'apôtre le leur accorda; il les baptisa en présence de leur *tone*, qui, dans la crainte de déplaire au roi, ne permit pas à un plus grand nombre de recevoir cette faveur. Il promit seulement de se faire baptiser lui-même, et de laisser libres tous ses gens dès qu'il y serait autorisé par le souverain, qu'il pensait ne devoir pas sou-

tenir longtemps l'édit arraché par les bonzes. Néanmoins ce prince, admirant la doctrine prêchée par François de Xavier, permit à sa femme de lui demander le baptême qu'elle reçut avec bonheur.

Notre saint ayant remarqué une grande solidité d'esprit dans l'intendant du prince, le chargea du soin d'entretenir la foi et la piété des néophytes. Il désigna le lieu qui lui parut le plus propre aux réunions et lui ordonna d'y présider, d'y lire à haute voix une partie de la doctrine chrétienne tous les dimanches, les psaumes de la pénitence tous les vendredis, et les litanies des saints tous les jours. En partant, il lui laissa une discipline dont il s'était servi quelquefois. L'intendant attachait depuis un si grand prix à cet instrument de pénitence, qu'il permettait rarement aux chrétiens de s'en servir. Cette discipline fit une infinité de miracles, et les successeurs de François de Xavier dans l'apostolat du Japon, la trouvèrent en la possession de la princesse qui l'avait gardée précieusement, après la mort du vieil intendant, et qui s'en servait pour opérer des prodiges, ainsi que d'un petit livre écrit de la main de l'illustre Xavier, et qu'il lui avait donné en la quittant; ce petit livre contenait quelques prières et les litanies des saints.

V

Le bruit éclatant et soudain de nombreuses salves d'artillerie, auquel se mêlait celui de cris confus et prolongés, poussés par une multitude de voix, mettait en grand émoi toute la population de Firando et portait le trouble dans l'esprit de son roi Taquanombo. Brouillé depuis peu avec le petit souverain de Saxuma, il craignait que ce ne fût une surprise de cet ancien allié devenu son ennemi, et qu'il n'eût appelé à son aide les Portugais dont les vaisseaux mouillaient dans ses eaux. Comment se défendre du formidable canon des Européens? La situation était embarrassante, et il importait de l'éclairer au plus tôt.

Taquanombo, plein de ces sinistres pensées, avait dépê-

ché un de ses courtisans, avec ordre de s'informer exactement de l'état des choses sur le port, et il attendait son retour dans la plus grande anxiété, lorsqu'enfin l'envoyé reparaît. Il dit au roi, et ceci le rassure complètement, que tout ce bruit n'est qu'une manifestation de joie de la part des équipages; que les Portugais, et en général les Européens, sont dans l'usage d'exprimer leur joie à coups de canon, de saluer leur souverain à coups de canon, et de tuer leurs ennemis à coups de canon :

— Or, ajoute l'envoyé, les Portugais en rade viennent d'avoir une surprise qui leur a fait tant de plaisir, qu'ils ont crié et tiré le canon comme s'ils voyaient l'ennemi ou le roi : voilà tout.

— Et sait-on ce qui leur a fait ce plaisir? demande Taquanombo.

— Ce qui réjouit leur cœur, c'est que le grand bonze d'Europe qui fait tomber la pluie sur la terre et fait venir le poisson dans la mer, ce bonze qui redonne la vie quand on est mort et la santé quand on est malade, ce bonze chrétien, dont le Dieu est si puissant, est arrivé au port dans une jonque du pays; les Portugais l'ont reconnu de loin, ils ont tiré le canon, ils ont poussé de grands cris de joie, ils ont sonné toutes les trompettes, hissé tous leurs pavillons, ils ont embrassé le bonze en pleurant et en riant. On croirait qu'ils n'ont pas toute leur raison, si on ne savait que ce grand bonze est un Dieu, et qu'on ne peut trop faire pour lui.

Le roi, enchanté de savoir que le célèbre bonze chrétien était à Firando, témoigna le désir de le voir, et les Portugais, pour donner à ce prince une idée de la vénération que méritait leur saint apôtre, voulurent le conduire au palais en grande pompe. L'humble Xavier ne put se défendre de tant d'honneurs, qui d'ailleurs devait rejaillir sur la religion dont il était le ministre. Escorté de tous les soldats des équipages, les drapeaux en tête, au son des trompettes et entouré des officiers et des capitaines en grand costume, notre saint traversa les rues de Firando et se rendit à la cour de Taquanombo, où il reçut un accueil proportionné à la pompe qui l'entourait. Les Portugais le présentèrent au roi comme le personnage le plus illustre

et comme l'ami de leur souverain, auprès duquel nul n'était aussi puissant que Xavier, le grand apôtre des Indes. Et quand ils apprirent à Taquanombo que le roi de Saxuma l'avait forcé de sortir de ses Etats, ce prince, charmé de l'occasion de contrarier son ennemi en se rendant agréable au roi de Portugal, donna toute liberté au missionnaire de prêcher la religion chrétienne dans son royaume.

En sortant du palais, François de Xavier commenca à parler d'un seul Dieu sur la place publique, et la foule vint aussitôt l'entourer et l'écouter. Vingt jours lui suffirent pour faire plus de chrétiens qu'il n'en avait fait à Cangoxima durant plus d'une année. L'empressement et la docilité de ce peuple promettant les plus consolants succès, il n'hésita pas à lui laisser le Père Côme de Torrez, et à pousser plus loin ses conquêtes. Il partit à la fin d'octobre 1550, accompagné de Juan Fernandez et de deux chrétiens japonais, Bernard et Mathieu ; il alla s'embarquer à Facata, pour se rendre de là à Amanguchi, capitale du petit royaume de Naugata, à plus de cent lieues de Firando. Son intention était de ne point séjourner à Amanguchi, et de continuer son voyage jusqu'à Meaco, capitale de l'empire; mais ayant appris le désordre de mœurs qui régnait dans la capitale du Naugata, il voulut y jeter en passant la semence évangélique. Il l'y répandit à pleines mains ; son zèle, excité par la pensée des crimes dont cette ville était souillée, semblait plus ardent que jamais; la ferveur de sa prière continuelle pour toutes ces âmes perdues de vice répondait à son zèle ; mais Dieu permit qu'il ne recueillît, en ce moment, que l'insulte et l'outrage. Le peuple, les enfants même le poursuivaient en lui jetant des pierres et en l'accablant d'injures ! François de Xavier supporta ces humiliations avec une douceur inaltérable, et n'accusa que ses péchés de l'insuccès de ses prédications.

Oxindono, roi d'Amanguchi, voulant connaître par lui-même la doctrine européenne dont on ne cessait de parler, désira voir les bonzes d'Europe, et réunit les seigneurs de la cour pour les entendre :

— D'où êtes-vous ? dit-il à Xavier.

— Je suis Européen.

— Pourquoi êtes-vous venu au Japon?

— Pour prêcher la loi d'un Dieu unique; car nul ne peut être sauvé, s'il n'adore ce Dieu et Jésus-Christ son Fils avec un cœur pur de vices, s'il ne lui rend le culte religieux qui lui est dû s'il n'accomplit, en un mot, la loi divine.

— Expliquez-nous cette loi.

Alors le saint apôtre expliqua les principales vérités de la foi, répondit aux objections de chacun, parla plus d'une heure, fit même verser quelques larmes à son auditoire... et ce fut tout. Il ne gagna pas une seule âme à Jésus-Christ !

Après avoir ainsi semé sans recueillir pendant un mois entier, il prit la route de Meaco avec ses compagnons, vers la fin de décembre, par une pluie fine et glacée qui ne cessait que pour faire place à la neige la plus épaisse et la plus soutenue.

L'hiver est si rude au Japon, que, dans les villes, une galerie couverte règne devant les maisons, de manière à faire communiquer de l'une à l'autre sans sortir dans la rue. Mais le courage des quatre voyageurs est plus fort que la rigueur de la température; il surmontera généreusement tous les obstacles qu'elle opposera à l'ardeur de leur zèle.

Notre humble et intrépide Xavier, dont l'exemple animait ses compagnons, entreprend résolûment, à pied, sa chapelle sur son dos, et sans vêtement d'hiver, un voyage de quinze jours de marche dans toute autre saison, mais dont il ne pouvait apprécier la durée probable par le temps des neiges, des glaces et du typhon aussi violent dans les terres que sur mer. Bernard servait de guide et portait sur son dos les provisions de bouche......... un sac contenant du riz grillé. C'était là toute leur ressource pour se réconforter dans leurs fatigues; et elles furent grandes dans ce voyage! Elles furent grandes pour le corps; elles furent grandes pour le cœur, pour l'âme de notre héros; mais son courage n'en fut point ébranlé.

Des torrents glacés se trouvaient sur la route; il fallait les traverser, et il glissait, roulait, se blessait... N'importe! il revenait à la charge, il atteignait l'autre bord, et il ten-

dait la main aux trois autres moins agiles, quoique plus jeunes que lui. Souvent ils enfonçaient dans la neige jusqu'au-dessus du genou; souvent aussi, après avoir gravi péniblement les rochers escarpés des hautes montagnes, sur lesquelles la neige était dure et glacée, ils disparaissaient tout à coup, et se trouvaient au fond d'un abîme, dont ils ne parvenaient à sortir que par un miracle de la divine Providence qui veillait sur eux, en n'épargnant aucune épreuve à leur foi.

Ces grandes fatigues accablèrent enfin notre saint: il fut pris d'une fièvre qui l'obligea de s'arrêter quelques jours à Saccaï; mais dès qu'il se sentit mieux, il reprit courageusement la route de Meaco. Dans toutes les villes, dans tous les villages qu'il traversait, il annonçait un seul Dieu et Jésus-Christ son Fils, par qui seul l'homme peut être sauvé; on se moquait de lui. Les enfants le poursuivaient en criant: *Deos! Deos! Deos!* Xavier répétait ce mot si souvent en prêchant, que les enfants le retenaient comme un mot étranger qu'ils avaient ignoré jusqu'alors. La langue japonaise n'ayant pas d'équivalent au mot *Dieu* exprimant l'idée d'une puissance souveraine, le saint apôtre prononçait ce nom en portugais; l'étonnement en était d'autant plus grand pour les Japonais, qui le redisaient sans le comprendre.

Dans une ville où il se voyait écouté avec plus d'attention qu'ailleurs, il parla plus longtemps, il expliqua la nécessité de fuir le vice et de pratiquer la vertu pour être sauvé. Cette étrange doctrine souleva la fureur de la foule. On se jeta sur notre saint, on le traîna hors des murs de la ville, on le condamna à être lapidé, et on allait exécuter cette cruelle sentence, lorsqu'un orage épouvantable, que nul n'avait prévu, éclata si violemment, que chacun s'enfuit à la hâte, cherchant un abri. François de Xavier demeura seul au milieu de cette tourmente, remerciant l'adorable Providence qui le délivrait ainsi d'une mort certaine, pour lui donner le temps de porter ailleurs le nom de Jésus-Christ.

Cependant nos voyageurs continuaient leur route vers Meaco, à travers des dangers sans cesse renouvelés et des retards d'autant plus grands, que Bernard, chargé de

diriger la petite caravane, souvent trompé par la neige dont le pays était couvert, s'égarait complètement. Un jour, où il ne pouvait parvenir à s'orienter suffisamment, arrive un cavalier qui paraissait très-sûr de son chemin. Xavier lui demande s'ils sont sur la route de Meaco :

— Oui, lui répondit-il, et j'y vais aussi; si vous voulez me suivre, tenez, portez-moi ce paquet qui m'est d'un très-grand embarras sur mon cheval.

— Bien volontiers, lui dit notre saint.

Et il se charge d'une énorme valise, ravi d'avoir été pris pour un pauvre malheureux que chacun avait droit de faire travailler pour son compte. Le voyageur n'eut pas même la pensée de ralentir le pas de son cheval. Il en résulta que François de Xavier, s'étant efforcé longtemps de le suivre, tomba sur le chemin, épuisé, anéanti, mourant de faiblesse et de lassitude. Ses compagnons, qui n'avaient pu marcher aussi rapidement, malgré leur bonne volonté, le trouvèrent étendu à terre, ayant à peine la force de leur parler! Ses jambes et ses pieds, excessivement enflés, étaient déchirés en plusieurs endroits... Il ne se plaignit pas; il avait espéré arriver ainsi jusqu'à Meaco, guidé par le cavalier inconnu. Dieu ne l'avait pas permis, il lui avait seulement donné une occasion de s'humilier et de souffrir, et il l'en remerciait de toute la force de son âme.

Enfin, après deux mois de la plus pénible marche, il entrait à Meaco, sur la fin de février 1551. Il trouva cette ville absorbée par les bruits de guerre; il ne put obtenir d'audience du souverain, dont il vit d'ailleurs que l'autorité était absolument nulle, et jugeant que le moment n'était pas venu d'annoncer à cette ville une religion inconnue, qui condamne tous les désordres dans lesquels elle était plongée, il prit le parti de retourner à Amanguchi, mais dans des conditions différentes.

Il avait remarqué que le peuple s'était moqué de sa pauvre soutane déchirée, qu'il raccommodait pourtant lui-même du mieux qu'il pouvait; mais nous sommes forcé de convenir que ce mieux n'était pas très-bien, et qu'il équivalait presque à une déchirure de plus : il fallut donc en changer. Il avait aussi remarqué que les Japonais étaient

fort curieux de tous les produits de l'industrie européenne et, jugeant que des présents en ce genre lui mériteraient l'estime du roi, il se rendit tout d'abord à Firando où il avait laissé, entre les mains des Portugais, les objets qu'il lui avait paru superflu d'emporter.

En partant de Meaco, il chantait les premiers versets du psaume CXIII, avec un accent qui émut vivement Juan Fernandez, et lui fit penser que son Père de Xavier était intérieurement éclairé sur les progrès que la religion ferait bientôt dans l'empire dont il quittait la capitale. Notre saint s'était embarqué sur le fleuve, la route de terre étant trop longue pour la reprendre à pied; d'ailleurs l'état de guerre de ce pays la rendait chaque jour plus dangereuse. A Sacaï il prit la mer et gagna Firando. Le vice-roi des Indes et le gouverneur de Malacca l'avaient forcé d'emporter au Japon une petite horloge, une épinette, instrument fort recherché alors, même en Europe, et quelques autres objets inconnus dans les pays qu'il allait parcourir.

François de Xavier espérant tout de ces présents sur l'esprit du roi d'Amanguchi, se hâta de lui faire demander une audience en arrivant. Le roi, émerveillé de ces prodiges, admira l'intelligence et les talents des Européens, et le même jour il envoya au *chef des bonzes chrétiens* une somme considérable qui lui revint intacte : Xavier la refusait et demandait seulement une nouvelle audience pour le lendemain, afin de remettre à Oxindono les lettres de l'évêque des Indes et du gouverneur de Malacca :

— C'est étrange! dit Oxindono; les bonzes d'Europe refusent l'argent, et les nôtres n'en ont jamais assez!

A l'audience du lendemain, il loua le bonze chrétien et le remercia en lui témoignant le désir de lui être agréable :

— Toute la faveur que je sollicite, lui répondit le Père de Xavier, c'est la permission de prêcher la religion de Jésus-Christ dans vos Etats, puisque nul homme ne peut être sauvé que par elle.

Oxindono, admirant le désintéressement d'un tel bonze, l'autorisa à prêcher la religion qui inspirait tant de générosité, rendit un édit par lequel il permettait à ses sujets de pratiquer la religion chrétienne, et défendit, sous les peines les plus sévères, d'inquiéter les bonzes de cette reli-

gion. Il fit plus encore, il assigna pour demeure à Xavier et aux trois chrétiens qui l'accompagnaient, une ancienne bonzerie inhabitée.

Bientôt l'avidité de cette nation pour chercher la vérité près du saint apôtre ne connaissait pas de bornes. C'était non-seulement le jour, mais encore la nuit qu'on venait lui soumettre des difficultés. Il ne trouvait pas toujours le temps de réciter son bréviaire de suite, et, bien qu'il lui fût permis de dire un office plus court que le romain, il n'usa jamais de cette autorisation. On raconte même que jamais il n'avait omis la récitation du *Veni Creator* avant chacune des heures canoniales, et que son visage s'animait alors comme si le Saint-Esprit eût voulu donner un signe sensible de sa présence sur le séraphique Père de Xavier. Qu'on juge par là du sacrifice qu'il s'imposait en se livrant incessamment à l'indiscrétion de ceux qui venaient le consulter. Quelquefois on ne lui laissait pas même le temps de dire la messe; bien moins encore pouvait-il trouver un moment pour prendre un peu de repos ou quelques légers aliments : c'était aux yeux de tous un miracle incessant qui soutenait sa précieuse existence, et lui donnait la force de résister à des fatigues que nul autre n'aurait pu supporter. On lui posait les questions les plus diverses et les plus difficiles; il écoutait avec calme, dignité et bienveillance; puis, il répondait à chacun avec tant de clarté et rendait la vérité si frappante, qu'il les ravissait tous.

Un jour où la foule était immense et les questions plus nombreuses encore que de coutume, Dieu manifesta sa puissance d'une manière inouïe jusqu'alors. L'un demandait à l'apôtre aimé de Dieu l'explication de l'éternité qu'il ne pouvait comprendre, tandis qu'un autre le priait de lui donner celle du mouvement des astres; un troisième désirait qu'il éclairât ses doutes sur l'immortalité de l'âme, et un quatrième voulait savoir d'où venaient les couleurs de l'arc-en-ciel; quelques autres proposaient des difficultés sur la grâce, ou tenaient à savoir comment se forment les éclipses de soleil, tandis que d'autres encore voulaient être éclairés sur les peines de l'enfer, ou sur l'étendue et la population de la terre.

Le grand Xavier avait écouté toutes les questions qu'on

lui posait avec sa grâce et sa bonté ordinaires. Lorsqu'on eut fini, il se leva, promena sur l'immense assemblée un regard inspiré, prononça quelques paroles et produisit un étonnement et une admiration qui semblaient tenir de la stupeur. On se regardait, on regardait François de Xavier, on ne trouvait pas de paroles pour exprimer les sentiments qui remplissaient l'âme......

Une seule réponse, par le plus merveilleux des prodiges, une seule réponse du saint apôtre venait de résoudre à la fois toutes les difficultés, et d'une manière si claire, si précise et si complète, que chacun se croyait sous le prestige d'un songe!

Il fallut pourtant reconnaître la réalité de cette merveille, car Dieu la renouvela depuis, pour son apôtre privilégié, toutes les fois que les questions auraient demandé, par leur nombre et leur diversité, un temps plus considérable que celui qu'il était possible d'y consacrer.

Les Japonais ne purent voir dans ce prodige un miracle de la puissance divine et persistèrent longtemps à l'attribuer à la science de François de Xavier, pour laquelle, disaient-ils, il n'y avait de mystère ni dans ce monde, ni dans l'autre; ce qui faisait dire aux bonzes en parlant du Père de Torrez :

« Il a de la science, assurément; mais il n'approche pas du Père de Xavier! Il n'a pas le talent de résoudre plusieurs difficultés avec une seule réponse! Le Père François de Xavier est le plus grand homme de l'Europe et du monde entier!

Les conversions devenant plus nombreuses à mesure que les esprits étaient éclairés, et la classe lettrée n'ayant plus le même besoin des conférences, Xavier crut devoir les cesser pour les prédications sur les places publiques. Elles étaient d'autant plus nécessaires, que les bonzes des différentes sectes, cherchant à combattre l'influence du grand bonze chrétien et la puissance des vérités qu'il enseignait, s'entendirent pour le décrier publiquement, et s'efforçaient de prévenir le peuple contre cette religion nouvelle qui condamnait tous les plaisirs et excitait la colère d'*Amida* et de *Chaca*. François de Xavier prêchait donc deux fois par jour dans un quartier, pendant que

Juan Fernandez prêchait dans l'autre, au grand déplaisir des bonzes dont le crédit diminuait en proportion de la confiance qu'inspirait notre saint.

Les Chinois que le commerce attirait à Amanguchi eurent la curiosité de voir le *fameux bonze européen* dont on leur disait tant de merveilles, et ils accoururent sur la plus grande place, dès que leur vint la nouvelle qu'il allait y prêcher. La langue du Japon est bien différente de celle de la Chine; mais les marchands chinois la sachant assez pour leur commerce, espéraient comprendre quelque chose de la doctrine qui venait de si loin, et que ce bonze si merveilleux ne vendait pas. En voyant le grand apôtre, ils éprouvèrent un sentiment de respect que témoignaient leur attitude et leurs regards. François de Xavier s'en aperçoit; son cœur s'émeut à la vue de ces Chinois qui l'écoutent, et à la pensée de leur vaste empire que la lumière de l'Évangile n'a jamais éclairé. Son désir d'y pénétrer, d'y porter l'adorable nom de Jésus-Christ est plus vif, plus ardent que jamais; il porte un regard de tendre compassion sur ces pauvres païens....... Un nouveau prodige s'opère! Dieu rend à son apôtre le don qui lui avait été retiré à son arrivée au Japon. Xavier s'adresse aux Chinois qui l'écoutent, et il leur parle le chinois le plus pur! La foule, ravie de cette étonnante merveille, s'écrie en battant des mains, que jamais homme ne fut si grand que le bonze chrétien, et que sa doctrine ne peut qu'être supérieure à celle des bonzes japonais. Quelques jours après, le nombre des chrétiens s'était accru considérablement et en moins de deux mois, plus de cinq cents idolâtres avaient renoncé à leurs idoles et reçu le baptême. Les grands et les lettrés avaient donné l'exemple, le peuple le suivit, et la ferveur de ces néophytes était si vive, qu'il n'était plus question partout dans Amanguchi, que de la religion chrétienne et de ses saintes pratiques. Ils étaient si heureux, qu'ils n'avaient pas d'expressions pour témoigner leur reconnaissance à celui qui était venu de si loin leur apporter la vérité, et avec elle le bonheur de cette vie et celui de la vie à venir. Xavier surabondait de joie!

Une circonstance vint encore augmenter de beaucoup le

nombre des chrétions, au grand désespoir des Bonzes.

Juan Fernandez prêchait un jour sur une place, la foule l'écoutait avec recueillement, lorsqu'un homme du bas peuple s'approche et lui crache effrontément au visage! Fernandez, formé à l'école de l'humble Xavier, ne paraît pas s'émouvoir de l'outrage qu'il a reçu; il prend son mouchoir avec le plus grand calme, il essuie son visage et il continue à parler sans même chercher à voir d'où est partie cette ignoble insulte.

L'héroïque patience de Fernandez fut appréciée et admirée comme elle méritait de l'être; elle produisit de nombreuses conversions parmi les païens qui en furent témoins, et il y en avait de toutes les classes. L'un d'eux, remarquable par sa naissance et son instruction, et qui reçut au baptême le nom de Laurent, devint un chrétien si fervent, qu'après des épreuves suffisantes, Xavier le reçut dans la Compagnie de Jésus. Il était venu à Amanguchi pour se faire admettre au nombre des bonzes, et il devenait Jésuite!

De tels progrès pour le christianisme étaient naturellement la ruine complète des prêtres de *Chaca* et d'*Amida;* l'enfer avait à se venger, il y travailla avec ardeur. Les bonzes se plaignirent au roi; Oxindono fléchit sous leurs menaces, et sans révoquer l'édit accordé au Père de Xavier, il se montra hostile à la religion chrétienne : il confisqua les biens des seigneurs qui l'avaient embrassée, et laissa toute liberté aux bonzes de calomnier publiquement les prédicateurs européens.

Ces mesures n'eurent d'autre effet que d'augmenter le nombre des chrétiens; peu de jours après, il s'était accru de trois mille, et tous si fervents, qu'ils auraient souffert la mort la plus cruelle plutôt que de renoncer à leur foi.

Au milieu de ces grandes consolations, François de Xavier apprend qu'un navire portugais vient d'arriver au port de Figen, à cinquante lieues d'Amanguchi, et à une lieue de Funay [1], capitale du royaume de Bungo. Il écrit aussitôt au capitaine et aux marchands de ce navire pour leur demander leurs noms, des nouvelles des Indes, et l'é-

[1] Ou *Fucheo*.

poque où ils doivent retourner, et il envoie Mathieu porter cette lettre. Les Portugais, ravis de savoir que leur saint Père est si près d'eux, lui envoient les lettres de Goa et de Malacca dont ils étaient chargés pour lui, et lui répondent que dans un mois ils feront voile pour un port de la Chine où ils ont laissé trois vaisseaux, dont un commandé par Diogo de Pereira, son ami, et qu'en janvier ils retourneront aux Indes.

Cinq jours avaient suffi à Mathieu pour faire le double trajet par mer. Xavier trouva dans le paquet de Goa une lettre du Père de Camerini, qui lui mandait que sa présence était indispensable pour les affaires de la Compagnie, et qu'il le suppliait de revenir au plus tôt. A cette nouvelle, il appelle le Père de Torrez à Amanguchi, il lui confie cette florissante chrétienté et part avec Bernard, Mathieu et deux jeunes seigneurs chrétiens dont le roi avait confisqué les biens, et qui refusaient d'en recouvrer la possession au prix de leur foi. Laurent se joignit à eux, et vers la fin de septembre de 1551, nos voyageurs se mirent en route à pied, un bâton à la main, et une part des petits bagages sur le dos de chacun. Le voyage eût été plus prompt et moins pénible de beaucoup par la voie de mer; Xavier, dont la mortification égalait le zèle, préféra prendre la voie de terre et voyager à la manière des pauvres.

Il marcha lestement pendant cinq jours; mais arrivé à Pinlaschau, village situé à deux lieues environ du port de Figen, ses forces l'abandonnèrent totalement, il tomba épuisé de fatigue; saisi par la fièvre et de violentes douleurs dans la tête, les pieds extrêmement enflés, il ne put faire un pas de plus. Mathieu, Bernard et Laurent prennent les devants et portent cette triste nouvelle au *San-Miguel*, navire portugais resté seul en rade de Figen. Le capitaine Edouard de Gama mande aussitôt tous les officiers et les marchands qui étaient à Funay; il leur apprend que le saint Père est malade à deux lieues du port, et les engage à monter à cheval et à le venir voir; chacun s'empresse d'aller avec lui rendre ses devoirs à ce saint Père, objet de si grande vénération pour tous les Portugais. A un quart de lieue de Figen, la cavalcade étonnée s'arrête, le capitaine se hâte de descendre de cheval, tout le monde

met pied à terre.... François de Xavier était là. Il avançait péniblement, appuyé sur son bâton, son visage pâle, défait, ses cheveux entièrement blancs...... Edouard de Gama ne le reconnut qu'à la ravissante expression de son angélique physionomie, expression que nulle souffrance n'altérait jamais.

L'humble Père n'ignorait pas les sentiments qu'il inspirait; il pressentait qu'Edouard de Gama allait venir à lui avec les Portugais de son bord, et, se trouvant un peu mieux, il s'était hâté de se remettre en marche. Le capitaine ayant fait d'inutiles instances pour le faire monter à cheval, toute la troupe voulut aller à pied, les chevaux suivant leurs cavaliers. L'équipage n'eut pas plutôt aperçu le saint bien-aimé à côté du capitaine, que le canon tonna, les pavillons se hissèrent, les trompettes sonnèrent, les acclamations de joie se firent entendre au loin.... C'était fête pour tous ! Il arriva à Funay ce qui était arrivé à Firando : la population fut bouleversée de frayeur en entendant ces nombreuses décharges d'artillerie; le roi trembla sur son trône, il se crut attaqué par les Européens; l'épouvante était dans tous les esprits. Un seigneur de la cour se présente, tout ému, au capitaine du *San-Miguel*, et s'informe, au nom du roi, de la cause de ce formidable bruit. Le capitaine lui montre de la main le saint Père tant aimé, et lui dit :

— Voilà, senhor, la cause de ce bruit qui vous a tant alarmé. Nous avons voulu donner à notre saint Père de Xavier un témoignage de notre joie de le revoir. Dites à votre roi que vous avez vu l'homme le plus illustre, l'honneur et la gloire du Portugal et des Indes, l'ami le plus cher de notre grand souverain, l'homme du monde le plus aimé et le plus respecté !

— C'est donc là ce bonze chrétien qui a fait tant de merveilles à Amanguchi, demanda le seigneur japonais, et dont nos bonzes disent tant de mal? Je ne vois rien en lui qui réponde à cette grande célébrité; il paraît bien pauvre, bien mal vêtu !

— Cela est vrai, senhor, lui répondit don Édouard de Gama; mais notre saint Père de Xavier, d'une des plus nobles famille d'Europe, a renoncé à sa fortune, comme à

tous les honneurs de la cour, par amour pour le Dieu que nous adorons, et par dévouement pour les hommes, afin de sauver leurs âmes en leur prêchant les vérités chrétiennes.

Le courtisan du roi de Bungo n'avait plus de parole; il était dans la stupéfaction de ce qu'il entendait. Après avoir bien examiné le Père de Xavier, il se hâta de retourner près du roi et de lui rendre compte de son message.

VI

Civandono, roi de Bungo, au grand bonze de Chémachicogin [1].

« Père bonze de Chémachicogin !

« Que votre heureuse arrivée dans mes États soit agréable à votre Dieu comme les louanges de ses saints !

« Quansyonafama, mon serviteur, est allé au port de Figen par mon ordre, et il m'a annoncé votre arrivée d'Amanguchi ; toute ma cour a vu la joie que m'a causée cette nouvelle. Votre Dieu ne m'a pas fait digne de vous commander, je vous supplie donc de venir avant le lever du soleil frapper à la porte de mon palais, où je vous attendrai avec impatience. Permettez-moi de vous demander cette faveur ; mais que ma demande ne vous soit pas importune ! Votre Dieu est le plus grand et le plus puissant de tous les dieux ; il est le souverain des meilleurs qui vivent au ciel, et je le prie à genoux, prosterné devant sa face invisible, de faire comprendre à tous les superbes combien votre vie sainte et pauvre est agréable à ses yeux, afin que nos enfants ne soient pas trompés par les fausses promesses du monde.

« Mandez-moi des nouvelles de votre santé pour me faire bien dormir la nuit, jusqu'au moment où le chant du coq m'éveillera en m'annonçant votre venue. »

[1] Portugal.

Ce message était porté par un jeune prince du sang royal, accompagné de son gouverneur Poomendono, et escorté de trente jeunes seigneurs de la cour. Le prince, arrivé à bord du navire portugais, est reçu par le capitaine, à qui il demande l'honneur de parler au grand bonze de Chémachicogin.

Edouard de Gama, qui avait vu venir l'ambassade, et qui s'était douté du motif qui l'amenait, avait donné ses ordres avant de la recevoir à son bord, mais n'avait point voulu que le *saint Père* fût prévenu. Dès que le jeune prince eut dit qu'il apportait un message de la part du roi de Bungo pour le grand bonze de Portugal, le signal fut donné, et les officiers de l'équipage se partageant pour précéder et suivre l'ambassade, on entra dans la grande salle, on se rangea sur deux rangs, le capitaine et quelques officiers se détachèrent, allèrent chercher notre saint, et l'accompagnèrent en cérémonie dans la salle où il était attendu.

L'humilité de François de Xavier était mise à une bien rude épreuve; mais ne comptait-elle pas autant de victoires que d'attaques! Elle devait triompher jusqu'au bout.

Le jeune prince ayant remis son message au grand apôtre, il le pria d'en prendre lecture, afin qu'il pût rapporter sa réponse au roi, et pendant que le *saint Père* lisait cette lettre, ayant derrière lui et à ses côtés les officiers du bord dans l'attitude la plus respecteuse, le prince dit à son gouverneur :

— Le Dieu de Chémachicogin est donc bien grand?

— Il paraît que oui, lui répondit le seigneur Poomendono, en serrant les lèvres et hochant la tête.

— Il doit avoir des secrets qui sont inconnus aux autres nations, reprit le prince, puisqu'il met de si riches navires sous l'obéissance et le pouvoir d'un bonze aussi pauvre que celui-là? Comprenez-vous que ce Dieu fasse tirer le canon pour que toutes les nations qui entendent ce bruit si terrible sachent que cette pauvreté lui est agréable? nous qui pensions qu'elle rend malheureux!

— Ce bonze, qui la regarde comme une vertu, et la pratique pour être agréable à son Dieu, est sans doute plus

heureux que ceux qui sont riches, répondit le gouverneur.

Xavier ayant pris lecture de la lettre du roi, promit de se rendre à son invitation, et le jeune prince, émerveillé de voir un bonze ainsi honoré par ceux de sa religion, retourna au palais rendre compte au roi de sa mission, et ajouta, en parlant de l'extérieur si pauvre du bonze chrétien :

— Il n'a que l'apparence de la pauvreté, car il est comme un souverain sur ce navire ; tout le monde lui obéit et lui rend honneur comme à un roi ; les Portugais se trouvent si heureux de le posséder à leur bord, qu'ils sacrifieraient toutes les richesses de leur vaisseau plutôt qu'un cheveu de la tête de leur *saint Père !*

Le roi de Bungo ordonna de préparer la réception la plus brillante à ce grand personnage. On s'empressa d'exécuter ses ordres.

Pendant qu'on faisait tous ces préparatifs au palais de Civandono, les Portugais travaillaient de leur côté à vaincre l'humilité de leur apôtre chéri :

— Mon Père, lui dit don Edouard de Gama au nom de tous, mon Père, les bonzes ont mis tout en œuvre pour attirer sur vous le mépris du peuple ; ils vous ont calomnié d'une manière infâme ! Ils l'ont fait, vous le savez, pour arrêter les progrès du christianisme. Il est donc de notre devoir, à nous, chrétiens, d'honorer cette religion qu'ils insultent, et de témoigner la vénération que nous portons au caractère sacré de celui qui en est le ministre. Il faut que les Japonais apprennent la différence qui existe entre un prêtre de leurs idoles et un prêtre de notre Dieu. Vous avez vu, mon Père, que le succès a été complet pour le christianisme à Firando. Le roi et le peuple ont pressenti la divinité de notre religion, en voyant les honneurs que les Portugais rendaient à son ministre. Permettez donc que nous fassions ce qu'ils ont fait !...

L'humble apôtre se soumit; il se rendit et laissa vaincre ses répugnances à Figen, par les motifs qui les avaient déjà vaincues à Firando.

Le lendemain, une chaloupe et deux canots, ornés de magnifiques tapis chinois et de banderoles aux vives couleurs, remontaient le fleuve jusqu'à la ville de Fucheo,

résidence royale. L'apôtre se rendait au palais du souverain, accompagné de trente Portugais vêtus des plus riches étoffes dont les broderies d'or étaient relevées de pierreries; tous portaient une chaîne d'or; leurs toques étaient ornées de broderies d'or et de panaches flottants, retenus par des agrafes de pierres précieuses. Leurs esclaves richement habillés remplissaient un des canots. Plusieurs instruments exécutaient des symphonies dans chaque embarcation.

Les habitants de Fucheo, curieux de voir le fameux bonze, qui avait la réputation de soumettre à sa volonté le ciel, la terre, les mers, les maladies et la mort même, s'étaient portés en masse dans les rues que devait parcourir le cortége.

Quansyandono, à la tête des canafamas [1] qu'il commandait, attendait le grand Xavier au débarquement, et fit avancer une litière royale pour le transporter au palais. Le Père de Xavier la refusa et voulut aller à pied. Les canafamas se rangèrent sur deux lignes et laissèrent le cortége prendre place au milieu. Le capitaine de Gama marchait le premier, appuyant sa main droite sur une canne de commandement, et portant de la gauche sa toque brillamment ornée, et dont les panaches dépassaient, en grandeur et en beauté, ceux des autres officiers. Après lui, marchaient à la suite l'un de l'autre, cinq officiers, dont le premier portait le livre des Évangiles recouvert d'un fourreau de satin blanc; le second, une canne de *bengala*, enrichie d'or; le troisième, des *mules* en velours noir; le quatrième, un tableau représentant la sainte Vierge et recouvert d'une *écharpe* en damas violet; le cinquième, enfin, portait un magnifique *parasol* [2]. Le Père de Xavier venait ensuite; on lui avait imposé une soutane neuve en camelot, un très-beau surplis et une étole de velours vert enrichie de brocard d'or. Sa profonde humilité, sa douce modestie lui avaient laissé toute sa distinction native et n'avaient rien retiré de la noblesse de son ensemble, ce qui faisait dire aux officiers qui s'étaient plu à lui composer

[1] Garde royale ou garde d'honneur du roi.
[2] Conservé à la maison de *Gesù* à Rome.

une *cour d'honneur* pour la circonstance, que la dignité de leur *saint Père*, au milieu de la pompe dont il était entouré, avait une majesté si sainte, qu'on sentait le besoin de s'agenouiller devant lui pour attendre ses ordres [1]. Il était suivi de tous ses amis, dont les esclaves fermaient la marche. La musique militaire, en tête et en queue, alternait les symphonies.

Sur la place du palais, six cents gardes, le cimeterre au poing, attendaient immobiles le grand bonze de Chémachicogin, et firent retentir l'air de leurs acclamations dès qu'ils l'aperçurent; ils avancèrent vers lui en bon ordre, sous le commandement de leur chef Fingeindono, puis, ouvrant leurs rangs, ils formèrent la haie des deux côtés sur son passage. A la porte, le capitaine de Gama et les cinq officiers qui précédaient notre saint, se retournèrent vers lui et lui firent une profonde inclination; l'un lui offrit sa canne de *bengala*, l'autre les *mules* de velours; le troisième étendit le *parasol* sur sa tête; celui qui portait le tableau se plaça à sa droite, celui qui portait le livre se mit à sa gauche. Tous ces mouvements s'exécutèrent avec le plus grand ordre et un parfait ensemble. On traversa une longue galerie aboutissant à une immense salle où étaient réunis les premiers seigneurs de la cour, en costume d'apparat. Là, un enfant qu'un vieillard conduisit par la main au-devant du Père de Xavier, s'inclina profondément et lui dit :

— Grand bonze ! que ton entrée dans la demeure de Civandono, mon seigneur, lui soit agréable comme l'eau du ciel au laboureur, dans un temps de sécheresse ! Entre sans crainte. Les méchants te voient avec chagrin ; ta présence obscurcit leurs visages, ils sont aussi sombres que la nuit, mais les hommes de bien t'ont donné l'amour de leurs cœurs, et ta présence leur apporte la joie et éclaire leurs visages comme le soleil du matin. Nos bonzes, bien loin de vivre pauvres comme tu le fais pour plaire à ton Dieu, aiment les richesses et disent que les pauvres et les femmes ne peuvent être sauvés.

[1] M. Crétineau-Joly dit que la démarche du Père de Xavier « décelait le gentilhomme. » (*Hist. de la Compagnie de Jésus.*)

Xavier répondit à l'enfant, qu'il avait paru écouter avec un doux et tendre intérêt :

— Plaise à la bonté infinie de Dieu d'éclairer ces pauvres aveugles des rayons de sa céleste doctrine ! Ils reconnaîtraient alors leur erreur sur ce point et sur tous les autres.

De cette salle, notre saint, tenant la main de l'enfant qui venait de le complimenter, fut conduit dans une seconde où se tenaient plusieurs seigneurs magnifiquement parés. En le voyant entrer, ils se prosternèrent devant lui, à la manière japonaise, frappant la terre de leur front trois fois de suite; témoignage de soumission qu'ils appellent *gromenare*, et qu'ils ne donnent qu'aux souverains. L'un d'entre eux s'avançant, dit à Xavier :

— Père bonze saint ! que votre arrivée soit agréable à notre roi Civandono, comme le premier sourire de l'enfant est agréable à sa mère ! Tout, jusqu'à ces murailles, tressaille d'allégresse en votre présence ! Tout nous porte à nous réjouir et à célébrer votre arrivée en ces lieux ; nous vous le jurons par les cheveux de notre tête, le roi Civandono, notre maître, est heureux de votre venue dans son palais, où vous ferez connaître le Dieu dont vous avez dit de si grandes et de si étonnantes choses dans Amanguchi !

Après ce discours, une porte s'ouvrit sur une terrasse bordée d'orangers, et le *Père bonze saint* fut conduit par cette terrasse dans une salle plus vaste encore que les précédentes, où l'attendait le prince Facharandono, frère du roi, entouré de sa brillante suite :

— Illustre bonze chrétien ! lui dit-il, ce jour est un jour de fête ! C'est le plus solennel de l'année pour la cour de Bungo ! Le roi Civandono, mon seigneur, se trouve plus riche par votre présence dans son palais, que s'il possédait les trente-deux trésors de la Chine ! Je vous souhaite, grand bonze chrétien, une gloire toujours plus grande et plus éclatante ! Que le Dieu que vous adorez vous accorde tout ce que vous désirez ! Que les vœux que vous avez formés en venant des extrémités de la terre jusqu'ici soient accomplis !

Le prince s'inclina ensuite devant le *grand bonze*, dont l'enfant mit la main dans celle de Facharandono ; on tra-

versa l'antichambre du roi, entre deux haies de courtisans ; puis, enfin, on entra dans la salle d'audience. Le roi était debout ; il fit quelques pas au-devant de l'illustre *bonze* chrétien, il s'inclina trois fois jusqu'à terre, au grand étonnement des courtisans, car il était inouï qu'un roi japonais se fût jamais abaissé à ce point, et Xavier, d'après l'usage du pays, s'étant prosterné devant lui, allait toucher son pied, lorsque le roi le releva, se jugeant indigne de recevoir ce témoignage de soumission de la part d'un *bonze* aussi puissant, prit sa main et le fit asseoir près de lui sur son trône, tandis que le prince son frère prenait place sur un degré inférieur. Les Portugais et les courtisans se tenaient debout en face du trône.

Après toutes ces formalités, le roi, pour la première fois de sa vie, secoua l'étiquette royale dont les souverains du Japon ne s'écartent jamais, et causa librement avec l'apôtre qui se hâta de lui parler de la doctrine évangélique, de manière à être entendu de tous. Xavier parlait le japonais avec autant de pureté que d'élégance : Il ravit ses auditeurs, le roi lui témoigna hautement le plaisir qu'il éprouvait à l'écouter ; mais le bonze Faxiondono, présent à cette audience, essaya de réfuter la doctrine du christianisme, et le roi l'encourageant, persuadé qu'il serait bientôt confondu par le *grand bonze chrétien*, il poussa si loin l'absurdité de ses raisonnements, qu'il excita l'hilarité du roi, et par conséquent celle de la cour. Alors Faxiondono entra dans une si violente colère, qu'il fut renvoyé honteusement par son souverain. Le bonze se retira en appelant sur le roi de Bungo toutes les malédictions de *Chaca* et d'*Amida*.

L'heure du repas royal était venue, François de Xavier ne put se soustraire aux instances d'un souverain dont il tenait si fort à gagner le cœur dans l'intérêt de la gloire de Dieu ; il fut donc forcé de s'asseoir à sa table, comme il avait été forcé de s'asseoir sur son trône ; car le roi lui dit, pour vaincre ses refus :

— Je sais très-bien, mon Père, mon ami, que vous n'avez pas besoin de ma table ; mais si vous étiez Japonais, vous sauriez qu'un souverain, dans cet empire, n'admet à sa table que les amis qu'il chérit le plus ; c'est le plus

grand témoignage d'affection que nous puissions leur donner d'après nos usages. Permettez-moi donc de vous prier en grâce de manger avec moi publiquement, j'en serai plus honoré que vous.

Xavier s'inclina, baisa, solon l'usage, le cimeterre royal, et répondit :

— Je prie sincèrement le souverain Seigneur du ciel et de la terre de reconnaître pour moi toutes les faveurs dont vous me comblez. Qu'il vous donne la foi en son nom, et la grâce de le servir fidèlement pendant votre vie, afin que vous jouissiez de lui après votre mort !

— Que votre Dieu exauce vos prières, lui dit le roi en l'embrassant, mais à la condition que je serai près de vous dans le ciel, que nous ne nous séparerons jamais, et que nous causerons toujours de la doctrine céleste que vous venez nous apporter de si loin.

Pendant le repas, l'humilité de l'envoyé de Dieu eut à souffrir d'autant plus, que tout le cérémonial, usité au Japon pour les invitations solennelles, fut exécuté rigoureusement de point en point, et que notre saint fut forcé de voir ses amis portugais assister, à genoux, à ce repas d'honneur, ainsi que les courtisans, les seigneurs de la ville et plusieurs bonzes peu flattés d'être témoins des faveurs accordées si généreusement au chef des *bonzes chrétiens*.

Tous ces honneurs lui attirèrent le respect de la population ; on se porta en foule à ses prédications qu'il commença le jour même, en sortant du palais ; quelques jours après, il ne pouvait plus suffire à l'empressement général. Comme à Firando et à Amanguchi, il ne cessait de prêcher, de confesser, de baptiser ; ses succès furent immenses. Les Portugais ne le voyaient plus, bien qu'il logeât chez eux ; s'ils avaient besoin de lui parler, ils ne le pouvaient que la nuit, et encore rarement ; Xavier ne dormait plus, il priait ou travaillait sans relâche :

— Mon bien-aimé Père, lui disait une nuit Edouard de Gama, quel chagrin pour nous, qui vous aimons si chèrement, de vous voir écrasé par des travaux qui abattraient vingt missionnaires ! De grâce, ménagez-vous ! La nature a des exigences ; vous ne lui accordez rien ! elle succombera,

à moins d'un miracle plus grand encore que celui qui vous a soutenu jusqu'ici......

— Si vous m'aimez véritablement, mon cher Edouard, lui répondit l'héroïque Père, si vous m'aimez en Dieu et pour Dieu, oubliez-moi donc pour Dieu. Pour tout ce qui est des exigences de la nature, comptez-moi parmi les morts. Ma nourriture, mon repos, ma vie enfin, c'est d'arracher à la tyrannie du démon les âmes pour lesquelles Dieu m'a appelé des extrémités de la terre.

Le capitaine ne trouva rien à répondre. Il prit la main du saint Père, qu'il porta respectueusement à ses lèvres, et se retira pénétré d'admiration.

La haine des bonzes ne pouvait rester endormie à la vue des progrès extraordinaires du christianisme dans la ville royale. Ne pouvant décrier hautement le *bonze chrétien*, aimé et honoré à la cour plus que ne le fut jamais aucun bonze des idoles, ils entreprirent de discuter avec lui sur les places publiques où il prêchait, espérant que la discussion leur servirait de prétexte aux yeux du peuple et d'excuse auprès du roi, s'ils en profitaient pour insulter le prédicateur qui, en les dévoilant, les ruinait et appelait sur eux le mépris public. Mais le triomphe ne fut jamais de leur côté. Xavier ne cessa de les confondre avec toute la puissance de l'éloquence qui défend la vérité contre l'erreur.

Un des plus célèbres vient un jour l'attaquer sur la plus grande place de Fucheo, au milieu d'une foule immense que l'annonce de cette controverse avait attirée non-seulement de la ville, mais encore des environs. Saccaï-Feran, le docte bonze si renommé pour sa science dans tout le royaume de Bungo, se présente résolûment et propose une difficulté à François de Xavier qui, animé de l'Esprit de Dieu, lui répond de la manière la plus victorieuse et la plus brillante. Étourdi de ce magnifique langage, touché intérieurement de la grâce que Dieu attachait à la parole de son apôtre, Saccaï-Feran tombe sur ses genoux, et sans s'inquiéter des colères qu'il va soulever contre lui de la part des bonzes réunis pour assister à la défaite de Xavier, il s'écrie avec larmes :

« Jésus-Christ, unique et véritable Fils de Dieu! Je me

rends à vous! Je confesse que vous êtes le Dieu éternel et tout puissant, et je prie tous ceux qui m'entendent de me pardonner de leur avoir enseigné une doctrine que je reconnais et déclare être fausse de tout point. »

L'effet de cette scène fut prodigieux : plus de cinq cents personnes demandèrent le baptême. Xavier ne jugea pas devoir leur accorder cette faveur avant de les avoir prémunies contre les raisonnements et les subtilités que les bonzes employaient pour éteindre la foi dans les âmes des néophytes. Ce fut le même motif qui lui fit différer le baptême du roi. Il exigea de lui une réforme complète dans ses mœurs, et des mesures publiques pour la réforme de celles de ses sujets ; il voulut de sa part une soumission si parfaite, qu'elle pût lui garantir une solide durée.

Il y avait déjà plus d'un mois que François de Xavier était à Fucheo ; le moment du départ approchait ; tous les Portugais, qui avaient escorté leur saint Père à la première audience royale, l'accompagnèrent à la dernière. Le roi témoigna une vive émotion :

— Je vous envie, dit-il aux amis de notre saint, je vous envie le bonheur d'avoir le Père de Xavier avec vous ! En me séparant de lui, j'éprouve le regret d'un fils qui se sépare de son père. J'avoue que la pensée de ne le revoir jamais est une bien amère douleur pour mon cœur !

Le saint apôtre, touché des larmes du roi, lui baisait la main, en lui promettant de revenir le voir aussitôt que ses travaux le lui permettraient, lorsqu'on vint dire à ce prince que le grand bonze Fucarandono venait d'arriver et demandait à être reçu le plus tôt possible, pour une affaire qui intéressait la gloire du roi et de l'État :

— Je sais ce que c'est, dit-il à Xavier. Les bonzes, exaspérés de leur défaite, ont appelé celui-ci qui est le plus savant du royaume, dans l'espoir de vous confondre et de ramener au culte des idoles les chrétiens qui l'ont abandonné. Mais je ne veux pas le recevoir avant votre embarquement; il est trop redoutable, et je vous aime trop pour vous exposer à cette lutte...

— Je ne redoute pas Fucarandono plus que les autres, répondit Xavier; je vous conjure, prince, de le recevoir, et d'écouter encore cette discussion! Que puis-je craindre?

J'ai la vérité, ils n'ont que le mensonge; je suis toujours sûr de vaincre ayant Dieu de mon côté !

Cette conférence eut le résultat accoutumé; Fucarandono, vaincu en présence du souverain, en présence des courtisans, en présence des bonzes qui l'avaient appelé comme le flambeau du Japon, Fucarandono, écumant de rage, se livra à tout l'emportement de l'orgueil irrité, et lança sur le roi et sa cour tant et de si horribles malédictions, qu'il fut ignominieusement chassé par ordre du souverain. Alors la colère de tous les bonzes franchit toute limite; ils cherchèrent à soulever le peuple contre un souverain qui insultait les dieux et attirait leur vengeance sur le pays; ils fermèrent les temples, annoncèrent des calamités, excitèrent les idôlâtres contre le *bonze chrétien* et les Portugais de la même religion; ils effrayèrent enfin les néophytes qui redoutaient une persécution déclarée, et se désolaient du départ si prochain de leur apôtre bienaimé :

— Nous serons heureux de mourir, bon Père, lui disaient-ils, si vous êtes près de nous; mais si vous nous abandonnez, que deviendrons-nous ?

Les Portugais ayant tout à craindre de la fureur des bonzes en restant à Fucheo, soit pour leurs personnes, soit pour leur navire en rade de Figen, convinrent de retourner à bord pour veiller à leur chargement et donner des ordres en cas d'attaque; mais ils voulaient emmener leur *saint Père*. Xavier se refusa à toutes leurs instances : son cœur d'apôtre ne pouvait abandonner ses néophytes dans un tel moment d'épreuve pour leur foi. Ses amis attendirent encore, bien que le départ fût pressé, leurs affaires souffraient de ce retard; ils firent une dernière tentative. Don Édouard de Gama fut prié d'aller parler au *saint Père* qui ne paraissait plus à leur demeure, et de n'épargner aucune instance pour le déterminer au départ.

Le capitaine, après avoir longtemps cherché le Père de Xavier, le découvrit dans une pauvre cabane, au milieu de huit néophytes qui s'étant déclarés contre les bonzes, plus énergiquement que d'autres, avaient d'autant plus à redouter leur vengeance. Édouard de Gama ne put fléchir son saint ami :

— Mon bien cher Édouard, lui dit-il, je serais trop heurenx s'il m'arrivait ce que vous appelez un *malheur*, et que j'appelle le plus grand bonheur! Je ne mérite pas que Dieu m'accorde une telle faveur, et je m'en rendrais bien plus indigne encore si je m'embarquais avec vous. Ce serait de ma part une fuite. Quel scandale pour mes pauvres néophytes! N'y trouveraient-ils pas un prétexte de violer leur foi? Si, pour le prix que vous avez reçu de vos passagers, vous vous croyez tenu de les garantir des dangers qui les menacent, si vous les faites retirer pour cela dans votre vaisseau dont l'artillerie pourra les défendre, ne suis-je pas tenu bien autrement encore à garder mon troupeau, à mourir ici avec lui, pour le Dieu infiniment bon qui m'a racheté au prix de sa vie sur la croix? Ne suis-je pas tenu de signer de mon sang et de publier par ma mort que tous les hommes doivent sacrifier leur sang et leur vie à ce Dieu de miséricorde et d'amour?

— Mon Père, mon cher Père, lui répondit don Edouard, je ne vous quitterai pas! Je reste à Fucheo avec vous; je cours le déclarer à nos amis et donner mes ordres à l'équipage.

Le capitaine essuya ses yeux pleins de larmes, embrassa son *saint Père* et courut à la demeure des Portugais, où il était impatiemment attendu :

— Eh bien? eh bien? capitaine, s'écrièrent-ils avec empressement.

— Eh bien! le *saint Père* est ferme comme un rocher; il reste avec ses néophytes, et je vous déclare que je ne le quitterai pas. Si vous persistez à vouloir partir, je vous abandonne mon navire. Il est en bon état, vous avez de bons matelots, de bons soldats, des munitions de bouche et de guerre, disposez de tout, allez où vous voudrez, je suis résolu à partager le sort de notre saint Père Francisco!

Tous, d'une seule voix, protestent que les mêmes sentiments les animent, qu'ils abandonnent leurs richesses du bord à la garde de Dieu et de l'équipage, et qu'ils ne sortiront pas de la ville royale avant leur bien-aimé Père.

Les bonzes outrés de dépit, en apprenant le retard apporté au départ de Xavier, se réunissent au nombre de trois

mille accourus de tous les points du royaume, et sollicitent de Civandono la permission d'attaquer de nouveau la doctrine du *bonze chrétien*. Cette permission leur est accordée à la condition toutefois qu'ils seront plus modérés, et que les conférences auront lieu en présence du roi et des grands de sa cour, qui décideront de quel côté sera la vérité.

Trop avancés pour reculer, les bonzes acceptent; ils sont vaincus par le grand Xavier, et le roi déclare que la doctrine chrétienne étant infiniment plus conforme à la raison que celle des bonzes du Japon, il désire qu'elle soit propagée dans ses Etats; il ajoute qu'il va envoyer un ambassadeur au vice-roi des Indes, demander, en son nom, des Pères de la Compagnie de Jésus pour évangéliser son royaume.

Les bonzes s'emportent en invectives contre François de Xavier; ils lancent toutes les malédictions de l'enfer sur Civandono et sur les seigneurs de la cour et se retirent exaspérés. Mais le peuple, en apprenant la décision royale se soulève contre les imposteurs qui ont abusé jusqu'alors de sa crédulité, et les force de fuir et de se réfugier dans leurs temples. Le roi fait afficher un édit portant qu'il ne recevra plus les bonzes dans son palais, et qu'il réserve les peines les plus sévères à ceux qui oseraient inquiéter les chrétiens : cette mesure épouvante les prêtres des idoles et les force à battre en retraite.

Le calme rétabli, le saint apôtre alla prendre congé du roi et lui promit d'appuyer son ambassadeur et de désigner lui-même les Pères de sa Société qui seraient envoyés dans le royaume de Bungo; puis il se rendit, avec l'ambassadeur, Mathieu et Bernard, au port de Figen où Edouard de Gama préparait activement le départ.

François de Xavier étant au milieu de ses amis, dans le navire, leur demanda de prier ardemment non-seulement pour le voyage qu'ils allaient entreprendre, mais encore et surtout pour Malacca :

— Qu'est-il donc arrivé, mon Père ? lui demanda le capitaine.

— La pauvre ville de Malacca ! reprit le saint Père en levant vers le ciel ses yeux mouillés de larmes, elle est

assiégée par terre et par mer! Les Javans et les Malais ont marché contre elle au nombre de douze mille... et don Pedro de Silva, secondé par don Fernandez de Carvalho, n'a pu soutenir ses attaques! Les Javans se sont rendus maîtres de la place, ils l'ont saccagée! Sur trois cents Portugais qu'elle renfermait, ils en ont massacré plus de cent; les autres se sont retirés dans la forteresse. Malheureuse Malacca! cette ville n'est plus qu'un lieu d'horreur... Le meurtre!..... le carnage!..... plusieurs milliers de prisonniers!... Et ce sont les péchés de cette coupable ville qui lui ont attiré ces châtiments!... Oh! priez, mes amis! priez beaucoup pour elle!.....

— Mon Père, c'est affreux! Comment avez-vous appris tout cela? Il n'est arrivé aucun vaisseau...

— Dieu me l'a fait connaître, répondit doucement Xavier en baissant les yeux.

Cette nouvelle avait jeté la consternation dans tous les cœurs; car chacun de ceux qui composaient l'équipage du *San-Miguel* comptait des intérêts ou des affections à Malacca. On leva l'ancre dans ces tristes préoccupations, le 20 novembre 1551, par le plus beau temps et un vent des plus favorables, mais dans une mer semée d'écueils et dangereuse en toute saison, même pour les marins les plus expérimentés.

SEPTIÈME PARTIE

RETOUR AUX INDES — ILE DE SANCIAN

(Novembre 1551 — Décembre 1552.)

I

Le soleil n'avait pas paru depuis cinq jours; pas une étoile n'avait brillé au ciel depuis cinq nuits; la pluie n'avait cessé de tomber par torrents; les nuages, toujours plombés, toujours amoncelés, semblaient prendre une teinte plus sombre encore; un vent violent, impétueux, soulevait les vagues menaçantes à une élévation prodigieuse; la tempête augmentait toujours...

..... Tout à coup plusieurs voix à la fois jettent dans l'espace un cri déchirant... et puis... rien !... le silence de la mort! On n'entend plus que le mugissement des vagues!

— Mon Dieu! mon Dieu! ils sont engloutis! l'embarcation est submergée! Vite! à leur secours! virez de bord!...

— Mais, capitaine, vous nous ferez submerger aussi...

— Virez de bord! je veux les sauver!...

— Vous nous perdrez sans les sauver! Le moindre mouvement nous fait sombrer!...

Malgré ces sages avertissements du second et du pilote, le capitaine exige la dangereuse manœuvre. A peine on commençait à l'exécuter, qu'une effrayante montagne d'eau s'avance et chavire le bâtiment qu'on ne peut plus relever. Passagers, soldats, matelots se précipitent en désespérés

sur le pont ; ils s'y entassent pêle-mêle, se prennent aux cordages, entravent les mouvements, rendent la manœuvre impossible et poussent des cris lamentables. Ils étaient noyés dans l'intérieur ; maintenant, ils sont un obstacle à toute tentative de salut. De toute manière, il faut périr... la submersion est inévitable !... Une nouvelle lame, plus épouvantable encore, vient s'abattre sur ces malheureux... C'en est fait du navire, de son équipage, de ses richesses !... Tout est perdu !... tout est englouti !...

Après six jours de la plus heureuse navigation, le temps ayant changé subitement, le *San-Miguel* avait été emporté, par la violence de la tempête, dans une mer inconnue aux Portugais. Depuis cinq jours il y était battu par cette horrible tourmente ; le ciel, chargé de nuages, ne permettait pas de prendre la hauteur, et la tempête augmentait encore !... Le capitaine avait fait raser le château de proue [1] ; il avait ordonné ensuite d'amarrer solidement la chaloupe ; mais la nuit, survenue pendant ce travail, n'avait pas permis de ramener à bord Alfonso de Celvo, neveu du capitaine, quatre autres Portugais et dix Indiens, esclaves ou matelots, qui y étaient descendus. Quelques heures après, la fureur des vagues brise les amarres qui retenaient la chaloupe, et les hommes qui la montaient poussaient le cri de détresse qui avait porté le désespoir au cœur d'Édouard de Gama, et avait entraîné l'imprudente manœuvre dont le résultat devait être si déplorable.

Mais la Providence veillait sur le navire qui portait son élu ; Dieu voulait manifester d'une manière éclatante sa prédilection pour l'illustre apôtre de l'Orient, et opérer un de ces prodiges dont le souvenir est impérissable.

François de Xavier venait d'arriver sur le tillac, et au moment où l'épouvantable vague engloutissait le vaisseau, on l'entend s'écrier :

« Jésus ! Sauveur des hommes ! l'amour de mon âme ! secourez-nous ! je vous en conjure par les plaies adorables qui vous ont été faites pour nous sur la croix ! »

Au même instant, le *San-Miguel*, submergé déjà, se

[1] La marine a supprimé depuis longtemps cette partie des anciens vaisseaux.

remet à flot, personne n'a péri! La tempête diminue, le ciel s'éclaircit, on peut s'orienter, on va se remettre en marche...

— Cherchons la chaloupe! dit le capitaine.

Les matelots grimpent après les cordages; ils regardent dans toutes les directions... Rien! la mer... rien que la mer! Le doute n'est plus possible, l'embarcation est engloutie!

On se remet tristement en marche, déplorant le malheur des quinze hommes qui ont péri; chacun, sous l'impression du danger auquel il vient d'échapper par miracle, partage plus sensiblement la douleur du capitaine qui pleure son neveu, et celle des Portugais et des Indiens qui pleurent leurs amis ou leurs parents. François de Xavier versait des larmes, lui aussi, car la chaloupe qui avait disparu portait deux musulmans dont il n'avait pu obtenir la conversion, et, n'attribuant leur obstination qu'à son indignité personnelle, il demandait à Dieu, de toutes les forces de son âme, de sauver ces malheureux par un miracle plutôt que de laisser perdre pour l'éternité les deux âmes qu'il désirait tant arracher à l'enfer. Bientôt il s'approche du capitaine :

— Mon cher Edouard, lui dit-il, consolez-vous; la chaloupe reviendra; la fille rejoindra sa mère.

— Oh! c'est fini, mon bon Père! Je ne puis l'espérer à moins d'un miracle,..... lui répondit don Edouard.

Cependant, le Père de Xavier lui avait dit : « Elle reviendra. » Cette parole était pour lui l'espérance. Il fit monter un matelot... Rien! pas un point sur la mer! Le *saint Père* s'était retiré; après deux heures d'oraison il revient sur le pont :

— Et bien! cher capitaine, voit-on la chaloupe?

— Non, mon Père!

— Faites monter dans la hune, cher senhor, l'embarcation reviendra.

— Oui, dit impatiemment Pedro Veilho, une chaloupe viendra peut-être quelque jour, mais ce ne sera pas celle que nous avons perdue.

— Senhor Pedro, reprit notre saint, vous doutez de la bonté et de la puissance de Dieu? C'est manquer de foi. Rien ne lui est difficile, rien ne lui est impossible. J'ai

mis la chaloupe sous la protection de la sainte Vierge, j'ai fait vœu de célébrer trois messes à Notre-Dame du Mont si elle nous revient avec les quinze hommes, et j'ai tant de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu, que j'espère les voir revenir sains et saufs. Voyons, capitaine ajouta-t-il en s'adressant à don Edouard, faites monter dans la hune, je vous en prie !

Don Edouard, par déférence pour le *saint Père*, monte lui-même avec un matelot; il demeure en observation durant une demi-heure, et descend complètement découragé : la mer n'offrait pas le moindre point noir dans toute son étendue. En ce moment, notre saint éprouva une sorte de vertige qui le fit chanceler; il serait tombé si Fernando Mendez-Pinto ne l'eût retenu avec empressement :

— Mon Père, lui dit-il, voilà trois jours que vous êtes repris du mal de mer, vous ne vous accordez aucun repos, vous tomberez malade ! Je vous demande en grâce d'aller vous reposer dans ma chambre !

Dans tous ses voyages sur mer, le Père de Xavier, par amour pour la sainte pauvreté, n'acceptait jamais de chambre sur aucun vaisseau. Lorsqu'il voulait se retirer, il allait dans celle du capitaine ou d'un de ses amis, et pour dormir il s'étendait sur le tillac, la tête appuyée aux cordages. Il céda aux instances de Fernando, et le pria même de faire garder la porte par son esclave chinois, afin que personne ne le dérangeât. Mais loin de prendre un repos si nécessaire, le *saint Père* se mit en oraison, il y demeura jusqu'à la fin de la journée, et revint sur le pont au moment où le soleil disparaissait de l'horizon :

— Voit-on la chaloupe? demanda-t-il au pilote.

— Oh ! il faut oublier la chaloupe, mon Père; comment voulez-vous qu'elle ait résisté à une tempête aussi furieuse? Et quand un miracle l'aurait sauvée, nous ne pourrions la voir, car elle serait à cinquante lieues d'ici, au moins.

— Vous raisonnez très-bien, tout cela est très-juste, reprit le Père de Xavier, mais Dieu ne fait pas les choses à demi; s'il a sauvé la chaloupe par un miracle, il peut la faire avancer par un miracle. Avant que la nuit ne

vienne, faites monter dans la hune, vous me ferez grand plaisir.

— Il n'est rien que je ne fasse pour vous plaire, mon Père; je vais y monter moi-même.

Bientôt le pilote descend n'ayant rien aperçu sur aucun point :

— Don Edouard, dit Xavier au capitaine, la chaloupe vient, j'en suis sûr! Je vous conjure de faire serrer les voiles pour lui donner le temps de nous rejoindre!

L'ordre fut donné et exécuté, on s'arrêta longtemps; mais les passagers, souffrant du tangage et ne pouvant croire au retour d'une embarcation engloutie, perdent patience et crient à force :

« A la voile! à la voile! capitaine, à la voile! à la voile! »

Le Père de Xavier se jette sur l'antenne, il y appuie sa tête et il éclate en sanglots :

— Un peu de patience, je vous en conjure! dit-il aux passagers; la chaloupe vient! et levant vers le ciel ses yeux pleins de larmes : « Jésus! mon Seigneur et mon Dieu! Je vous supplie, par les souffrances de votre sainte Passion, d'avoir pitié de ces pauvres gens qui viennent à nous à travers tant de périls! »

Puis, il baissa ses paupières et demeura la tête appuyée sur l'antenne, sans faire un mouvement, sans prononcer une parole; on le croyait endormi.

« La chaloupe! Miracle! miracle! la voilà! » s'écrie un enfant placé au pied du grand mât.

Tout le monde accourt, tout le monde crie, on se presse, on se pousse, on veut voir... La chaloupe était là; son personnel était au complet; c'était une joie, un bonheur, des larmes, des actions de grâces à Dieu et au saint apôtre à qui on devait un tel prodige; c'était un véritable délire!

L'embarcation s'arrêta d'elle-même devant le navire; bien que la mer fût vivement agitée, la chaloupe ne fit pas un seul mouvement pendant que ses quinze hommes montaient à bord du *San-Miguel :* elle n'était point avariée, et ne paraissait pas avoir souffert.

Après les premières explosions de joie, chacun s'em-

pressa de questionner ceux qu'on était si heureux de retrouver :

— Qu'un seul parle pour tous, dit le capitaine.

— Oui, c'est cela! c'est cela! s'écrie-t-on; que don Alfonso de Calvo raconte ce qui leur est arrivé!

— Eh bien! il ne nous est rien arrivé du tout, dit Alfonso.

— Comment? Rien?

— Non, vraiment. Je n'ai jamais vu un pilote comme le Père Francisco! Il nous a conduits au milieu des écueils et des fureurs de la mer, mieux que ne l'aurait fait le meilleur et le plus expérimenté de tous les marins; nous n'avons pas éprouvé un seul instant de crainte, malgré la violence de la tempête.

Tout le monde semblait frappé de stupeur. Le capitaine, pénétré de la douloureuse pensée que son neveu était devenu fou par le fait de la submersion, porte un triste regard autour de lui; chacun lui paraît être sous la même impression, et se renferme dans un silence navrant; nul n'a le courage d'adresser une seule question, c'est une souffrance générale. Don Alfonso s'en aperçoit et n'y comprend rien :

— Que trouvez-vous donc tous de si étonnant dans ce que je viens de vous dire ? demande-t-il.

— Le Père Francisco n'était pas avec vous, mon ami, dit tristement le capitaine.

— Si mon oncle, — si capitaine, il y était, répondirent en même temps les quinze hommes sauvés miraculeusement. Le Père Francisco peut bien vous le dire. Où est-il?

On cherche le Père Francisco; il s'était retiré; il était en action de grâces :

— Pourquoi donc, demande Alfonso, dites-vous que ce n'est pas vrai, quand vous l'avez vu arriver avec nous et monter le premier à bord du navire ?

— Parce qu'il ne nous a pas quittés un seul instant, répond don Edouard; du reste, il m'a tant assuré que vous reviendriez, il en paraissait si sûr, que malgré toutes les apparences j'ai espéré et me suis décidé à vous attendre, persuadé qu'il n'insisterait pas ainsi si Dieu ne lui avait fait connaître votre retour.

— A nous, reprit Alfonso, il nous disait : « Courage ! mes enfants; je vois le *San-Miguel*, nous sommes sur sa route, nous le rejoindrons bientôt ! Ayez confiance en Dieu ! »

Les compagnons de Calvo appuyaient de leur témoignage tout ce qu'il venait de dire, lorsque les deux musulmans, qui depuis quelques instants causaient à voix basse joignirent leur affirmation à celle des Portugais et des Indiens catholiques, ajoutant, avec une vive animation, que ni l'un ni l'autre ils n'avaient vu monter le Père de Xavier sur le navire; qu'ils avaient les yeux sur lui au moment de l'abordage, qu'ils avaient cessé de le voir tout à coup, pendant que don Alfonso montait, et qu'en même temps, ils l'avaient vu sur le pont, à l'autre bord :

— Pour nous, dit l'un d'eux, le fait est suffisant; la manière dont il nous a ramenés est un grand miracle; sa présence sur la chaloupe, quand il est prouvé qu'il n'a pas quitté le bâtiment, est un miracle plus grand encore; la religion du prophète n'a jamais fait de tels prodiges, et, nous le disions tout à l'heure, nous allons demander le baptême au Père Francisco ! Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, le *saint Père*, comme vous l'appelez, ne ferait pas de si grands miracles avec ce seul nom !

Tout était expliqué. Don Alfonso n'était pas devenu fou; ses quatorze compagnons ne l'étaient pas devenus non plus. Dieu avait opéré une succession de prodiges à la prière du grand Xavier : il avait sauvé le *San-Miguel;* il avait sauvé la chaloupe; il l'avait ramenée droit au navire; il avait calmé la violence de la tempête; il avait rendu sensible la présence de son saint apôtre en deux endroits à la fois, et cela pendant une durée de vingt-quatre heures.

On était pressé de revoir notre saint; on avait besoin de le remercier, d'entendre sa douce voix, de se mettre à ses pieds. On trouvait sa prière trop longue ! Si on avait osé le déranger ! mais ce n'était pas possible; il fallait attendre patiemment, et on s'y résignait avec regret, lorsque enfin il reparut à la grande joie de tous. Les quinze hommes qu'il avait sauvés si merveilleusement se prosternèrent devant lui en le remerciant avec larmes et lui demandant sa bénédiction.

— Mon Père! c'est vous qui nous avez sauvés! lui disaient-ils, c'est vous qui teniez le gouvernail!...

— Non, mes amis, c'est la main de Dieu qui l'a tenu! c'est lui que vous devez remercier, lui seul! leur répondit le *saint Père*, en rougissant.

Puis, s'adressant au capitaine :

— Maintenant, à la voile! mon cher Édouard; Dieu va nous donner la plus heureuse navigation.

Treize jours après, ils touchaient le port de Sancian [1]. En quittant le navire d'Édouard de Gama, le Père de Xavier dit au pilote Francisco d'Aghiar :

« Vous ne périrez pas sur mer, quelque violentes que soient les tempêtes que vous essuierez, et quelque frêle que soit l'embarcation que vous monterez. »

Francisco d'Aghiar en avait assez vu pour croire aveuglément aux paroles prophétiques du grand apôtre. A partir de ce moment, il ne s'inquiéta ni du vent, ni de la saison, ni du bâtiment qu'il montait; il chantait pendant la tempête. Surpris un jour par une bourrasque effrayante, en allant de Tenasserim au royaume de Pégu, dans une mauvaise barque où il avait pris quelques passagers, mahométans, il conservait sa gaieté d'esprit et ne s'affligea que médiocrement, en voyant un navire se briser contre un écueil :

— Comment pouvez-vous chanter, lui dit un des passagers, lorsque vous voyez la mort nous menacer ainsi?

— Le Père Francisco, notre saint Père, m'a prédit que je ne périrais pas sur mer! Quand les vagues seraient dix fois plus hautes, je ne craindrais rien et j'irais, par cette tempête, dans un barque de verre! Mais vous ne pouvez comprendre cela, vous, vous n'êtes pas de notre religion! Votre prophète ne fait pas de miracles comme notre saint Père!

— Si nous ne sommes pas engloutis, ce sera un miracle, assurément, dit un des musulmans, car je n'ai jamais vu de plus furieuse tourmente, et votre barque ne peut lutter que par un prodige impossible.

[1] Ou Chang-Tchuen-Chan, d'après Malte-Brun. D'autres nomment cette île San-Chan.

— Promettez-vous de vous convertir, si nous arrivons à bon port?

— Oui! oui! s'écrièrent les infidèles; comme nous ne pouvons échapper à la mort sans miracle, nous demanderons le baptême à Tavar.

Arrivés à Tavar, ils voient sur le rivage plusieurs bâtiments échoués; ils apprennent que plusieurs ont péri corps et biens, et ils deviennent chrétiens à Tavar même.

Le vaisseau la *Santa-Cruz*, appartenant au capitaine Diogo de Pereira, était en rade de Sancian, prêt à faire voile pour Malacca, ainsi qu'un autre navire portugais. François de Xavier, intimement lié avec le capitaine de la *Santa-Cruz*, monta à son bord, le vent changea aussitôt, il devint favorable pour cette direction, et on leva l'ancre le 31 décembre 1551 :

— Par une mer aussi calme, dit le capitaine, lorsqu'on eût gagné le large, nous pouvons causer à l'aise. Parlez-nous du Japon, mon Père; êtes-vous satisfait?

— Dieu a béni nos travaux, répondit le saint apôtre; l'Évangile fait de magnifiques progrès dans les royaumes de Saxuma, de Firando, d'Amanguchi et de Bungo; il ne manque que des ouvriers à un sol aussi fertile, et j'espère pouvoir y en envoyer bientôt. Mais il faut aussi entreprendre la conversion de la Chine; je vais tâcher d'y pépénétrer dès que j'aurai réglé les affaires et les intérêts de la Compagnie dans les Indes, où je suis appelé en ce moment. J'ai un catéchisme traduit en chinois......

— Mon Père, lui dit Joam Lopez, un des passagers, comment ferez-vous? Non-seulement la Chine ne veut plus de nos vaisseaux dans ses ports, mais encore il est interdit à tout étranger, sous peine de la vie, ou tout au moins d'une captivité perpétuelle, de poser le pied dans l'empire chinois. Quelques-uns de nos marchands l'ont tenté; on les a reconnus : les uns ont été mis à mort, les autres enchaînés comme des malfaiteurs. Je crois que vous n'avez qu'un moyen d'arriver, mon Père : c'est avec une ambassade solennelle au nom du roi de Portugal.

— Ce serait un moyen excellent ! dirent tous les Portugais; Joam a raison, mais la dépense serait énorme.

Il faut, ajouta Lopez, de riches présents pour l'empe-

reur et les ministres, sans parler des frais d'armement et autres... Le vice-roi ne pourra peut-être pas s'en charger en ce moment où la guerre nécessite des dépenses si considérables ?

— Je comprends toutes ces difficultés, dit le Père de Xavier, mais je veux espérer dans la Providence...

— Mon cher Père, s'écria le capitaine avec empressement, mon vaisseau et ma fortune sont au service de Dieu et au vôtre ! Je vous les offre de grand cœur pour la conversion de la Chine !

François de Xavier pressa sur son grand cœur l'ami si digne de lui; il l'embrassa avec des larmes de reconnaissance :

— J'accepte ! mon excellent ami, lui dit-il, j'accepte avec joie ! Dieu vous rendra ce que vous lui aurez offert si généreusement. Je me charge d'obtenir du vice-roi l'ambassade nécessaire à mon entrée...

— Je ne crains qu'une chose, mon Père, ajouta le capitaine, c'est qu'on retienne mon navire à Malacca pour le service du roi ; car la guerre y est horrible, Père Francisco.

— Oui ! lui répondit Xavier. Elle a été bien meurtrière ! mais Dieu, dont la miséricorde est infinie, s'est laissé toucher. Au moment où, ne pouvant plus résister, la forteresse allait se rendre, les infidèles, frappés d'une terreur panique, ont pris la fuite et la ville est délivrée.

François de Xavier venait de révéler ce que Dieu lui avait fait connaître, avec tant de simplicité et de dignité, qu'on n'osa ajouter un mot. Après quelques moments de silence, le capitaine reprit :

— Mon cher Père, vous êtes pressé de vous rendre à Goa, je suis obligé d'aller à Sunda, et la saison est bien avancée pour espérer que vous trouverez un vaisseau prêt pour les Indes en arrivant à Malacca.

— Antonio de Pereira y est en rade ; il se dispose à mettre à la voile pour Cochin, nous le trouverons prêt à partir, et j'en profiterai, répondit Xavier.

En ce moment, un tourbillon subit soulève une violente tempête; c'était le typhon [1], si dangereux dans les mers de

[1] Ou *taïfong*, vent violent des mers de la Chine.

la Chine, qui s'élevait avec fureur. L'équipage épouvanté supplie le *saint Père* de le sauver, de prier pour obtenir le calme. Le Père de Xavier ne répond pas; il se retire quelques instants dans la chambre du capitaine, et reparaît sur le pont, les yeux élevés vers le ciel, le visage animé, l'air inspiré.... Il bénit le navire à haute voix, puis il ajoute :

Le vaisseau la *Santa-Cruz* ne périra pas sur mer! Le lieu qui l'a vu construire le verra se détruire de lui-même. Plût à Dieu que celui qui est parti avec nous fût aussi heureux! mais nous ne verrons que trop tôt quel est son triste sort! »

Le saint avait à peine achevé de prononcer ces paroles prophétiques, que le tourbillon cessait, la mer devenait aussi calme qu'au départ. Bientôt on aperçoit deux matelots flottant sur une planche; ils font de pénibles efforts pour gagner la *Santa-Cruz;* on va à leur secours, on les accueille avec empressement... Ces matelots appartenaient à l'équipage du bâtiment que nous avons vu partir avec celui de Diogo de Pereira, et qui, enlevé par le typhon, avait été brisé contre un écueil; tout avait péri corps et biens. Les deux naufragés qu'on venait de recueillir étaient les seuls dont la Providence eût épargné la vie.

Le capitaine Pereira s'arrêta à Singapour; une frégate allait faire voile de ce port vers Malacca. François de Xavier, bien certain des lumières qu'il avait reçues relativement à la présence du capitaine Antonio Pereira en rade de Malacca, lui écrivit pour le prier de retarder de trois jours son départ pour Cochin. Il écrivit aussi au Père Pérez, et lui donna l'ordre de tout préparer, de manière à ce qu'il pût s'embarquer sans retard.

La nouvelle de l'arrivée si prochaine du *saint Père* se répandit en quelques heures dans toute la ville de Malacca :

« Ah! s'il avait été ici, disait-on de tous côtés, s'il avait été ici, nous n'aurions pas tant souffert de cette horrible guerre! Il nous aurait été plus secourable que l'armée la plus nombreuse et la plus vaillante! »

En débarquant, le *saint Père* trouva la population réunie sur le port et empressée de lui dire tous les malheurs qui l'avaient écrasée en son absence :

— Voyez, *saint Père*, tout ce beau quartier abattu par les Javans !...

— Et ici, voyez, mon Père, regardez ! vous ne reconnaîtrez plus cette rue !

— Mes bien chers enfants, répondit notre saint, vous êtes retombés dans de si grands péchés ! vous avez tant offensé Dieu ! est-il surprenant qu'il vous ait punis ? Faites pénitence ! Vous avez attiré sur vous la colère de Dieu ; tâchez maintenant d'attirer sa miséricorde ; elle est infinie, ne l'oubliez pas !

Celui qu'on accueillait ainsi avec tant d'amour et d'empressement faisait son entrée solennelle dans cette ville, qui le regardait comme son souverain, couvert d'une pauvre soutane dont les lambeaux, assez peu adroitement retenus, menaçaient d'échapper au gros fil qui les rattachait l'un à l'autre. Deux jours après, l'humble apôtre soupait chez son ami don Francisco de Païva avec quelques autres Portugais :

— Mon Père, lui dit Francisco, vous me paraissez bien beau ce soir ; c'est donc pour nous faire honneur que vous avez mis cette belle soutane ?

Le Père de Xavier se regarde, s'examine...

— Mais, c'est vrai, dit-il avec surprise, elle est toute neuve !... Comment cela s'est-il fait ? Je ne me reconnais pas moi-même !... J'ai pourtant cru mettre ce matin la soutane que je portais hier !...

Son étonnement amusait si bien ses amis, qu'il comprit le mot de l'énigme :

— Cette belle soutane s'est trompée, je le vois, leur dit-il ; elle cherchait son maître dans les ténèbres, et elle m'a pris pour lui.

On avait en effet changé son pauvre vêtement contre un neuf pendant qu'il dormait ; il s'était habillé sans s'en apercevoir, il l'avait porté toute la journée sans s'en douter, et il avait fallu que Francisco de Païva lui fît une plaisanterie sur sa tenue de circonstance pour qu'il devinât la petite supercherie de ses amis.

Don Pedro de Silva n'était plus gouverneur de Malacca, il était remplacé par son frère, don Alvare d'Ataïde de Gama. Le Père de Xavier alla voir l'un et l'autre ; il leur

commumiqua son projet d'ambassade en Chine, qu'ils approuvèrent dans l'intérêt de la couronne de Portugal aussi bien que dans celui de la religion, et il reçut avec joie la promesse de leur appui :

— Je vous serais infiniment plus utile pour l'exécution de ce plan, lui dit le gouverneur, si j'avais l'intendance maritime, mais je ne suis pas *major de la mer* [1], j'ignore même à qui cette charge, vacante depuis peu, sera donnée. Mon autorité se borne à la ville ; néanmoins j'emploierai tous mes moyens, je vous le promets, mon Père. Du reste, vous allez voir le vice-roi, vous êtes en faveur près de lui, faites une chose : demandez-lui de me nommer *major de la mer*, bien que je sois déjà gouverneur de la ville ; votre affaire marchera à merveille. Je serai libre d'équiper un vaisseau royal pour cette ambassade, et je tâcherai de faire les choses royalement !

— Senhor gouverneur, répondit Xavier, je présenterai bien volontiers votre demande...

— Non, non, mon Père ! Il faut demander cela comme un simple désir de votre part. Je ne veux y être pour rien !

— Je le ferai, senhor.

Et notre saint, que Dieu ne voulut pas éclairer en ce moment sur les intentions de don Alvare, le quitta plein d'espérance et charmé de son accueil.

Diogo de Pereira, fidèle à sa noble promesse, lui donna trente mille *écus* d'or pour les premiers frais, et le grand Xavier, ayant terminé ces arrangements, s'embarqua sur le bâtiment d'Antonio Pereira, qui n'attendait plus que lui ; les trois Japonais y montèrent aussi, et on fit voile pour Cochin, où on arriva le 24 janvier 1552.

II

Le jeune roi des Maldives avait vingt ans ; il n'était pas aimé de ses sujets, une révolte éclate, on veut son trône et sa

[1] Préfet maritime.

vie; il abandonne l'un pour sauver l'autre et se réfugie sur la côte de Malabar, espérant que les Portugais lui prêteront le secours de leurs armes, et qu'il ne tardera pas à rentrer en vainqueur dans ses États. Mais les armées portugaises trop occupées dans les colonies indiennes à les défendre contre leurs voisins, ne purent être employées en faveur du prince détrôné; tout ce qu'on put faire pour lui, ce fut de le recevoir dans la ville portugaise qu'il voudrait choisir pour son habitation. Il était à Cochin, il y resta, mais dans une position assez gênée. La Compagnie de Jésus lui offrit un asile dans sa maison, et, quoique mahométan, quoique franchement ennemi de la religion chrétienne, il accepta le bien que les apôtres de cette religion voulaient lui faire pour le consoler du malheur dans lequel ses sujets mahométans l'avaient impitoyablement jeté.

Le Père Hérédia avait entrepris sa conversion;... elle était difficile. Il se laissa instruire volontiers, il écouta tout ce qu'on voulut; doué d'une intelligence remarquable il saisissait, comprenait, retenait tout ce qu'on lui enseignait, et appréciait même la vérité dont il ne doutait plus; mais un chrétien pouvait-il espérer de régner aux Maldives! Le jeune prince voulait ressaisir l'autorité royale qu'on lui avait enlevée :

— Je crois, disait-il au Père Hérédia, je vois que la vérité est de votre côté; mais si je devenais chrétien, mes sujets ne me reconnaîtraient jamais.

— Et vous aimez mieux perdre votre âme pour l'éternité, que votre trône pour quelques jours? lui demandait le Père.

— Je tiens à régner!...

— Vous régnerez au ciel, où il n'y a pas de révolte, et d'où on n'est pas forcé de fuir...

— N'en parlons plus, senhor. Je ne serai pas chrétien tant qu'il me restera le moindre espoir de rentrer en possession de mes Etats.

Eh bien! reprit le Père, nous attendons notre saint Père de Xavier; vous savez qu'il fait tant de miracles, que, pour lui, le plus grand, le plus étonnant, c'est de n'en point faire. Vous verrez qu'il vous baptisera!

Je réponds du contraire, senhor, car il ne le fera pas malgré moi.

— Non, prince, c'est vous qui le lui demanderez; vous ne résisterez pas à l'effet de sa présence.

Quelques jours après, sacrifiant généreusement ses espérances terrestres aux espérances de la vie future, le jeune prince, fier de cet heureux échange, recevait le baptême solennellement... Saint François de Xavier l'avait embrassé en arrivant.

Notre saint ne devait s'arrêter à Cochin que pour attendre un bâtiment faisant voile pour Goa. Pendant ce court séjour, il profita du départ d'un vaisseau allant à Lisbonne, pour écrire au roi de Portugal, au Père Rodriguez, à la Compagnie de Jésus à Rome, et à saint Ignace.

Cependant, plusieurs des membres de la Compagnie de Jésus répandus dans les Indes se rendaient à Goa, sur l'ordre du Père de Xavier, et d'autres se trouvant obligés d'y aller pour les intérêts de leurs chrétientés, précisément dans le même temps, notre saint les trouva presque tous réunis au collége de Sainte-Foi, lorsqu'il y arriva dans les premiers jours de février.

Il venait de recevoir de Rome le titre et les pouvoirs de Provincial de la Compagnie de Jésus pour les Indes et pour tous les États de l'Orient; saint Ignace lui communiquait en même temps tous les priviléges qui lui avaient été accordés à lui-même comme chef de l'Ordre, avec pouvoir de les passer à ceux de la Compagnie à qui il les jugerait utiles.

Muni de ces pouvoirs, le Père de Xavier nomma le Père Barzée vice-provincial, et, en même temps, recteur du collége de Sainte-Foi. Il força l'humilité du Père Barzée à subir ces deux charges dont il l'investit en présence de tous les Pères réunis, après quoi il s'agenouilla humblement devant lui pour reconnaître son autorité. Le Père Barzée, profondément humilié de voir à ses pieds le grand apôtre de l'Orient, se prosterne sans pouvoir prononcer une seule parole; puis, il essaie de redire son insuffisance et son indignité, mais il est forcé d'obéir. Le Père de Xavier ordonne à tous, en vertu de la sainte obéissance, d'obéir au vice-provincial comme au Père Ignace, et il lui ordonne à lui-même d'expulser de la Compagnie ceux qui agiraient

indépendamment de son autorité, ou qui résisteraient à ses ordres, quelles que fussent d'ailleurs leurs vertus et leurs qualités, et quels que fussent leurs talents. L'obéissance étant à ses yeux la première vertu du religieux, tout le reste devait être compté pour rien dans celui qui ne la possédait pas. Il donna des instructions écrites et détaillées au vice-provincial sur l'administration temporelle et spirituelle de la Compagnie et du Collége; puis, il désigna à chacun des Pères le poste qu'il devait occuper désormais, et, toutes ces choses réglées, il s'occupa des préparatifs de son voyage en Chine.

Le vice-roi, à la demande de François de Xavier, donna à Diogo de Pereira le titre et les pouvoirs d'ambassadeur en Chine; il le chargea de présents pour l'empereur et fit tous ses efforts pour seconder les projets de Xavier. Pereira, de son côté, fit les frais de magnifiques chasubles de drap d'or, de parements d'autel de brocard, de tableaux religieux dus au pinceau des meilleurs artistes, enfin de brillants ornements d'église, destinés à donner aux Chinois une idée de la majesté du culte catholique, et à les prévenir par là en faveur de la religion qu'on venait leur annoncer.

Le moment du départ approchait. Saint François de Xavier employa les dernières nuits qu'il passait au Collége à donner ses avis aux Pères qu'il allait quitter. Trop occupé le jour pour leur adresser à tous les exhortations et recommandations qu'il jugeait leur être utiles dans leur vie d'apostolat, si dure et si difficile au milieu de ce mélange d'Indiens et de Portugais, il leur consacrait les premières heures de la nuit, se réservant le reste pour l'oraison. Il écrivit ses instructions pour chacun de ceux dont le poste offrait plus de difficulté, et les seules recommandations qu'il laissa au Père Barzée, vice-provincial, n'ont pas moins de soixante-dix pages, qu'on ne peut lire sans une admiration soutenue de la première à la dernière ligne.

Enfin, l'heure étant venue, l'illustre apôtre se sépara de ses Frères le 15 avril 1552, et s'embarqua sur un vaisseau royal qui faisait voile pour Malacca. En vue de Sumatra, une violente tempête menace de le submerger, le capitaine

parle d'alléger le bâtiment en jetant la surcharge à la mer :

— Arrêtez ! capitaine, lui dit le Père de Xavier ; la tempête va cesser avant le coucher du soleil, et d'ici-là nous n'avons rien à craindre.

Le capitaine savait la valeur des paroles de Xavier ; il obéit et peu après le calme se faisait. Le soleil était encore sur l'horizon.

On approchait de Malacca. Le visage du saint Père s'altère subitement ; c'est une impression de tristesse qui afflige ceux qui l'entourent :

— Mon Père, vous souffrez ? lui demande-t-on.

— Oh ! oui, répondit-il, et beaucoup ! Priez pour la malheureuse ville de Malacca, car elle est en proie à une maladie contagieuse qui la décime en ce moment !

III

Arrivé à Malacca, François de Xaxier trouva cette ville en proie à une épidémie contagieuse qui dévorait ses habitants. Les malades étaient sans secours ; les morts sans sépulture ; les Pères de la Compagnie de Jésus se dévouaient sans pouvoir suffire à tant de besoins ; Xavier, qui savait se multiplier en quelque sorte, fit un hôpital du Collége, remonta les courages, prodigua ses soins et ses consolations, ne prit plus un seul instant de repos, fit des prodiges et se fit bénir de tous, comme toujours. Ni lui ni ses Frères ne furent atteints de la contagion.

La peste ayant diminué d'intensité, Xavier pensait à préparer son voyage en Chine, lorsque, entrant un jour dans une rue d'où il entendait pousser des cris de douleur, il en demanda la cause et apprit qu'une pieuse femme, depuis longtemps sous sa direction, venait de perdre son fils subitement.

Francisco Xiavo avait imprudemment approché ses lèvres de la pointe d'une flèche indienne ; il était mort presqu'aussitôt après : la flèche était empoisonnée. Le Père de Xavier pénètre dans cette maison de deuil, il est touché de tant de larmes, et dit au mort :

« Francisco ! au nom de Jésus-Christ, levez-vous ! »

Francisco se lève, et retrouvant une vie qui lui a été rendue pour la gloire de Dieu, il va la lui consacrer tout entière dans la Compagnie de Jésus.

Cependant notre saint avait apporté au gouverneur le brevet de *major de la mer*, que le vice-roi lui accordait par considération pour le père de Xavier à qui on ne refusait rien. Don Alvare reçut, avec le témoignage d'une sincère gratitude, ce nouveau titre qui augmentait considérablement sa fortune et son autorité. Xavier espérait qu'il allait se hâter d'en faire usage en activant l'armement d'un vaisseau pour l'ambassade, et il attendait depuis bien des jours sans voir les moindres préparatifs, lorsqu'il apprit que don Alvare avait juré que l'ambassade n'aurait pas lieu, qu'il l'entraverait de tout son pouvoir, et qu'il venait de donner l'ordre d'enlever le gouvernail de la *Santa-Cruz*, afin que Diogo de Pereira ne pût partir malgré lui.

Il y avait deux motifs à l'opposition du gouverneur : L'année précédente, il avait demandé à Diogo de Pereira de lui prêter une somme d'argent que Diogo lui avait refusée, ayant de bonnes raisons de suspecter sa solvabilité. Don Alvare s'était promis le plaisir de la vengeance. A ce premier motif d'opposition venait se joindre ceux de la jalousie et de la cupidité. Don Alvare trouvait mauvais qu'on ne l'eût pas choisi pour ambassadeur, et qu'on eût honoré de cette dignité un homme de naissance inférieure et qui avait fait sa fortune dans le commerce maritime.

Xavier lui fit offrir une somme considérable pour satisfaire sa soif de l'or, et acheter ainsi sa bonne volonté ; il échoua. Don Alvare voulait tout ou rien. Oubliant les soins que le Père de Xavier lui avait prodigués dans la maladie grave qu'il venait de subir ; oubliant que ce bon Père était allé chaque jour dire la messe dans sa chambre pendant toute la durée de cette maladie ; oubliant enfin tout ce qu'il devait au saint apôtre, don Alvare résolut de se porter aux dernières extrémités contre lui. Ses plus sincères amis lui représentèrent vivement les peines portées par les lois contre les fonctionnaires qui entravaient la navigation des vaisseaux marchands portugais, et le danger d'en-

courir le mécontentement du roi, en refusant au saint Père Francisco les moyens de propager et d'étendre la foi ; rien ne put fléchir l'intraitable gouverneur. Prenant sa canne et menaçant les officiers qui ne lui parlaient ainsi que dans ses intérêts personnels, il leur dit :

— Je suis trop vieux pour recevoir des conseils! J'ai juré que Diogo de Pereira ne passerait en Chine ni à titre d'ambassadeur, ni à titre de marchand, et je vous déclare qu'il n'ira pas, tant que je serai gouverneur de Malacca et *major de la mer!* Si le Père de Xavier a tant d'envie de prêcher les païens, s'il a tant de zèle pour leur conversion, qu'il aille dans le Brésil! qu'il aille dans le Monomotapa!...

Francisco Alvarez, en sa qualité de commandant de la citadelle, voulait faire reprendre d'autorité le gouvernail de la *Santa-Cruz*. Xavier s'y opposa. Le gouvernail était sous la garde de soldats, forcés d'obéir au gouverneur, ils l'auraient défendu, l'affaire aurait pu provoquer une révolte générale contre l'auteur de cette criante injustice, Xavier ne pouvait l'autoriser; il tenta une autre voie. Il pria don Joam Soarez, grand vicaire, d'aller porter au gouverneur les lettres du roi, ordonnant à tous ses officiers de terre et de mer de faire tout ce qui serait en leur pouvoir pour seconder les intentions du Père de Xavier, et le décret du vice-roi Alfonso de Noronha déclarant criminel d'État quiconque mettrait obstacle à l'ambassade qu'il envoyait en Chine, au nom du roi Jean III. Le grand vicaire se rendit au désir du saint apôtre, et porta ces pièces à don Alvare, dont l'emportement devint furieux à cette vue :

— Eh! que m'importe les intérêts du roi! s'écria-t-il en pâlissant de colère. Le roi le veut, moi je ne le veux pas! Je serai le maître! l'ambassade ne partira pas!

Don Alvare d'Ataïde était frappé d'aveuglement; tous les moyens employés pour l'éclairer semblaient épaissir les ténèbres de son esprit, et augmenter la dureté de son cœur. Non content de mépriser les ordres de son souverain, il se répandit en paroles outrageantes pour le grand apôtre des Indes, qu'il savait être un objet de vénération pour la ville entière ; mais l'humble Père de Xavier ne lui témoignait que douce charité en retour de ses coupables insultes.

Cependant, le temps de la navigation s'écoulait, les moments étaient précieux, François de Xavier avait épuisé toutes les ressources de sa charité pour vaincre le mauvais vouloir de don Alvare par les voies de la douceur; il crut devoir employer enfin celles de la sévérité.

Dans le seizième siècle, la science n'avait pas encore fait assez de progrès, les lumières n'étaient pas assez généralement répandues pour avoir éteint la foi dans les âmes, au point de les rendre indifférentes aux effets des grandes menaces de l'Église; il était réservé au siècle des lumières et du progrès, au siècle de la *perfectibilité*, de rire de ses anathèmes, de se moquer de ses foudres, de méconnaître son autorité divine. Don Alvare d'Ataïde devançait son époque.

Xavier n'avait laissé connaître qu'à l'évêque de Goa les pouvoirs qu'il tenait du saint siége; les seigneurs de la cour de Portugal, qui se succédaient dans les Indes en qualité de vice-roi, savaient que le Père Francisco de Xavier était Légat du pape; mais ils l'avaient appris à la cour. Depuis dix ans que le saint apôtre était dans les Indes, il ne se présentait partout que sous le titre le plus cher à son cœur : celui de membre de la sainte Compagnie de Jésus. Cependant il fallait tenter encore un moyen de vaincre l'obstination de don Alvare; le Père de Xavier s'y résigna.

Il mit sous les yeux de Joam Soarez le bref qui l'honorait de la dignité de légat apostolique, et lui en conférait tous les pouvoirs, et il le pria d'en donner lecture à don Alvare, de le faire réfléchir sur les conséquences d'une excommunication, et de ne plus hésiter à le retrancher du sein de l'Église s'il persistait à mettre opposition au départ de l'ambassade.

Don Joam Soarez ne fut pas plus heureux cette fois qu'il ne l'avait été la première :

— Votre Père de Xavier, vociféra le gouverneur, est un ambitieux hypocrite! c'est l'ami des pécheurs et des publicains!... Dites-lui que je me moque de lui et de ses censures, et laissez-moi tranquille! Retirez-vous!

Le grand vicaire n'avait jamais vu tant d'impiété. Il dut, d'après la volonté du légat, en venir à l'extrémité : il

excommunia celui qui venait de se moquer ainsi du vicaire de Jésus-Christ, de mépriser ses ordres et de braver ses plus redoutables menaces.

François de Xavier était venu dans les Indes altéré de souffrances, brûlé du désir de mériter la couronne du martyre dans ce pénible apostolat, et il gémissait chaque jour devant Dieu, depuis dix ans qu'il travaillait à sa gloire, au milieu des païens et des infidèles, d'être jugé indigne de mourir pour la foi qu'il prêchait. Ses lettres témoignent souvent de ce vif et profond regret. Dieu lui réservait un genre de martyre mille fois plus douloureux et plus amer pour la nature qu'il n'eût osé l'espérer dans sa profonde humilité.

Don Alvare s'empare du vaisseau la *Santa-Cruz;* il en donne le commandement à Luiz d'Almeida, à qui il impose vingt-cinq matelots qui ont reçu ses instructions, ses promesses et ses menaces, et il annonce que la *Santa-Cruz* va partir pour l'île de Sancian, et qu'il l'envoie trafiquer pour son propre compte.

Le zèle de l'ardent apôtre se prend aussitôt à cette amorce. Sancian est si près de la Chine!

— Je partirai sur la *Santa-Cruz,* dit-il à don Joam Soarez; Dieu me donnera, j'espère, le moyen de pénétrer dans un port chinois, et si je suis arrêté, eh bien! je prêcherai la vérité aux prisonniers avec lesquels je serai enfermé! Je leur enseignerai la loi de Jésus-Christ et ils pourront la faire connaître à d'autres. Je partirai!

Diogo de Pereira était forcé de se tenir caché à Malacca pour éviter les effets de la violente haine du gouverneur, qui déjà l'avait ruiné en s'appropriant la *Santa-Cruz* et les richesses dont elle était chargée. Le cœur de Xavier saignait de douleur à la pensée de la ruine entière de la famille de son ami.

« Dieu m'est témoin, lui écrivait-il, de l'intention qui me dirigeait à votre égard; si elle n'eût été pure et droite, je mourrais de chagrin! Je vais m'embarquer, j'attendrai à bord l'heure du départ, afin de ne pas voir votre famille dont la ruine me déchire... Que Dieu pardonne à l'auteur

de tant de malheurs!... Je ne vous demande qu'une chose, c'est de ne pas venir me voir; votre présence m'écraserait. Et pourtant j'espère que ce désastre tournera à votre avantage, car je ne doute pas que le roi ne fasse tout ce que je lui demande pour vous, et ne vous dédommage généreusement de tous les sacrifices que vous avez faits à la cause de Jésus-Christ. J'ai fait faire mes derniers adieux au gouverneur. Que Dieu pardonne à cet homme! mais son sort est à plaindre. Hélas! il sera puni plus sévèrement qu'il ne pense..... »

Avec cette cuisante douleur au cœur, avec celle que lui causait l'état spirituel de don Alvare, avec le chagrin qu'il éprouvait de voir tous ses projets traversés par l'enfer, le grand Xavier traite les affaires de la Compagnie comme s'il jouissait du plus grand calme, de la plus parfaite liberté d'esprit. Il écrit plusieurs lettres à Goa, il s'occupe des différentes missions, il donne des avis spirituels à ses frères, et, — qu'on nous permette ce détail pour donner une idée des soins qu'il apportait à toutes choses, — après avoir donné des conseils au Père Barzée, sur la manière de convertir les monnaies des Indes pour les faire passer au Japon, il lui recommande d'envoyer du drap de Portugal aux Pères qui habitent ce pays où le froid est très-rigoureux.

La *Santa-Crux* allait mettre à la voile. François de Xavier se retira dès le matin dans l'église de Notre-Dame du Mont et s'y oublia; il était encore en oraison lorsqu'on alla l'avertir, vers le soir, que le moment de lever l'ancre était arrivé. Don Joam Soarez, l'accompagnant jusqu'au navire, lui demanda s'il ne ferait pas ses adieux au gouverneur :

— Les faibles pourraient se scandaliser, mon Père, lui dit-il, et y voir du ressentiment de votre part.

— Don Alvare ne me verra plus en cette vie, senhor! Je l'attendrai au jugement de Dieu! lui répondit Xavier.

Puis, s'arrêtant devant l'église voisine du port, il lève les yeux vers le ciel, il prie à haute voix pour le salut de don Alvare d'Ataïde, avec un accent qui tient de l'inspira-

tion. Mais bientôt il cesse de parler, il se prosterne le front dans la poussière et demeure ainsi quelques instants dans le silence; quand il se relève, son visage est animé, ses yeux lancent des éclairs, il semble dominé par l'esprit de la justice divine.... Il ôte ses souliers, les frappe l'un contre l'autre, les secoue contre une pierre, et s'écrie, toujours avec la même animation :

« Je n'emporterai point la poussière de cette ville coupable! La colère de Dieu plane sur elle! Celui qui la gouverne, don Alvare d'Ataïde, sera saisi, emprisonné, dépouillé, tous ses biens seront confisqués... Il portera dès ce monde la peine méritée par ses crimes!... »

La foule qui s'était portée autour du *saint Père*, pour assister à son départ, resta muette d'étonnement et d'affliction, en entendant les paroles prophétiques de l'illustre Xavier. Des larmes silencieuses furent le seul adieu de ce peuple désolé à son apôtre chéri, si indignement traité par le gouverneur d'une ville où il avait fait tant de bien et qu'il allait quittait pour toujours!....

IV

La *Santa-Crux* s'était arrêtée à Singapour et y passa quelques jours, dont notre saint profita pour écrire plusieurs lettres, parmi lesquelles nous en trouvons une adressée à un néophyte Japonais, pauvre, ignorant et sans éducation; elle est terminée par cette affectueuse parole : *Tu es l'ami de mon cœur*. La suscription porte : *A mon fils Juan;* sur le revers : *Juan, mon fils, Joam Bravo te lira cette lettre*. Pendant cette relâche, il écrivit aussi à son ami de Pereira pour le consoler et l'encourager; il lui envoya ses lettres pour le vice-roi et pour Jean III, cette dernière sous cachet volant, afin que Pereira pût en prendre connaissance et juger par lui-même de l'intérêt avec lequel sa cause était plaidée.

Le capitaine de la *Santa-Cruz* remit à la voile le 23 juillet. Le personnel du bâtiment se composait de cinq

cents hommes, en y comprenant les passagers. La navigation fut heureuse pendant plusieurs jours ; on espérait arriver ainsi, toujours poussé par un bon vent, lorsque, bien près du terme de ce long voyage, il se fait subitement un calme plat qui semble avoir ancré le vaisseau. Ce calme se prolongeant plusieurs jours, on était menacé de manquer de vivres, d'eau surtout, qu'on commençait à refuser au delà d'une certaine mesure fixée pour chacun ; mais quelle que fût l'économie de cette distribution, le calme durant toujours, l'eau manqua totalement, les malades étaient nombreux, et le vent ne revenait pas. Les hommes mouraient, on les jetait à la mer, et puis on attendait son tour, car chacun se sentait mourir dévoré par la soif plus cruelle encore que la faim. La chaloupe avait été envoyée à la decouverte d'une île où on pût faire de l'eau... Le sixième jour elle n'était pas de retour ! Elle arrive enfin le septième. Chacun se traîne au bord, espérant apercevoir un signe de succès avant l'abordage... Elle n'apportait rien ! Elle avait été en vue de Formose, mais on n'avait pu y arriver; tout espoir était donc perdu !... On était en panne depuis quatorze jours. Un des passagers propose à ses compagnons d'infortune de supplier le Père Francisco d'obtenir de Dieu un peu d'eau pour les empêcher de mourir....

— Oui ! oui ! répondent-ils tous à la fois, le cœur plein d'espérance ; oui ! le saint Père nous sauvera ! Nous aurions dû le lui demander plus tôt ! Allons-y tous !

Et ces pauvres malades recourent à François de Xavier :

— Saint Père Francisco ! ayez pitié de nous ! Vous pouvez nous donner de l'eau ! Demandez-en à Dieu, il ne vous refusera pas !

— Eh bien ! répondit-il, récitons ensemble les litanies des saints, afin qu'ils nous obtiennent ce que nous désirons.

Quand cette prière fut achevée :

— Allez, leur dit-il ; ayez confiance dans les mérites de Jésus-Christ, par lesquels on peut tout obtenir.

De son côté, il se retire pendant quelques instants; puis, venant sur le pont, il prend un enfant, descend avec lui dans la chaloupe, et lui ordonne de goûter l'eau de la mer. L'enfant la goûte et la rejette :

— Quel goût à cette eau, mon enfant? demande notre saint; est-elle douce ou salée?

— Mon Père, elle est si salée que je ne puis la boire.

— Goûtez-la de nouveau, mon cher enfant.

— Oh! comme elle est bonne! Elle n'est plus salée, mon Père!

Xavier fit aussitôt approvisionner le bâtiment, et chacun, pressé par l'ardeur de la soif, s'empressait de faire remplir les vases. Le premier qui porte l'eau à ses lèvres lui trouve un goût salé; le saint fait le signe de la croix sur le vase, l'eau devient excellente au même instant. Jamais, disaient les marins, ils n'avaient trouvé nulle part une eau si agréable au goût. Les Arabes mahométans, passagers de la *Santa-Cruz*, éclairés par ce prodige, demandent le baptême; un seul fait exception, bien qu'il soit également convaincu: il ne pourrait se résoudre à s'avouer chrétien dans sa patrie, et demeure infidèle. Peu de jours après, son fils, son unique enfant, âgé de cinq ans, jouant trop près du bord, tombe à la mer, et nul effort humain ne peut le sauver. Le père s'enferme durant trois jours avec son désespoir, et reparaît ensuite, mais toujours inconsolable. Les maladies occasionnées par le manque d'eau avaient enlevé tant de monde, que, marins et passagers, occupés de leurs regrets personnels, s'étaient peu arrêtés à cet accident. Les Arabes, d'ailleurs, ne communiquaient pas avec les Portugais et les Indiens dont la plupart ignoraient la perte de l'enfant. Le saint apôtre, retiré dans une chambre au moment de ce malheur, l'ignorait aussi, et voyant le pauvre infidèle tout en larmes, il lui demande, avec sa bonté ordinaire, le sujet d'une si grande douleur. Le malheureux père éclate en sanglots :

— C'est, répond un matelot, qu'il a perdu son enfant l'autre jour; il est tombé à la mer.

Le désespoir de l'Arabe semble redoubler alors, ses cris pénètrent le cœur de François de Xavier, qui prend affectueusement la main du pauvre père et lui demande de sa plus douce voix :

— Me promettez-vous de croire en Jésus-Christ et de vous soumettre à sa loi, s'il vous rend votre fils?

— Oh! oui, je le promets! Oui! je serai chrétien...

Mais il y a trois jours !.... C'est impossible !.... Nous avons fait tant de chemin depuis !.... Il est bien loin mon pauvre enfant....

— Ayez confiance en Dieu et en Jésus-Christ son Fils, reprit notre saint; demandez-lui de vous rendre votre enfant, et promettez-lui de reconnaître sa loi et de l'embrasser de tout votre cœur.

Trois jours après, le soleil n'était pas encore levé, les marins de service étaient seuls sur le tillac.... ils jettent un cri de surprise... L'enfant de l'Arabe, cet enfant qu'ils ont vu disparaître dans les flots six jours auparavant, il est là, à quelques pas !... C'est bien lui !... Ils l'interrogent, l'enfant ne sait rien : il se souvient qu'il est tombé à la mer, il se retrouve sur le bâtiment, il ignore comment il y est venu, c'est tout ce qu'il peut dire. Le père, ivre de joie et fidèle à sa promesse, demande le baptême pour lui, pour sa femme, son fils et son esclave ; l'enfant reçut le nom de Francisco, en souvenir de celui à qui il devait la vie.

Bientôt on mouille à l'île Chinchea, l'équipage parle aux insulaires et aux marchands étrangers, qui y étaient en grand nombre, des deux grands miracles opérés en quelques jours par l'apôtre des Indes ; il montre l'enfant ressuscité et l'eau de la mer devenue si douce et si agréable qu'on n'en connaissait pas de comparable ; on ajoute que plusieurs marins et passagers en conservent en mémoire du prodige dont ils ont été les heureux témoins, et aussi, par l'espoir qu'elle guérira les malades, puisque, dans les Indes, on a vu des guérisons merveilleuses opérées par des objets que le *saint Père* avait touchés. Tous les habitants de Chinchea se portent en foule au rivage pour apercevoir au moins le saint dont on leur disait de si étonnantes choses ; plus de soixante mahométans, Indiens et Ethiopiens, afin de le voir de plus près, montent sur la *Santa-Cruz* que notre saint n'avait pas quittée ; ils le trouvent sur le pont.

François de Xavier, saisi de l'Esprit divin, les accueille avec le regard inspiré qui subjuguait les masses, et leur annonce les vérités chrétiennes avec une puissance de parole qui les fait tomber à ses pieds en sollicitant la grâce

du baptême. Le grand apôtre, touché de leurs instances et de la vivacité de leur foi, la leur accorde sans délai..... Alors un prodige nouveau, un prodige inouï, fixe l'admiration des innombrables témoins rassemblés sur le rivage. Pendant que l'illustre Xavier donne à Jésus-Christ la conquête qu'il vient de faire en son nom; pendant qu'il imprime le sceau du christianisme sur les fronts qui s'abaissent devant lui, sa taille s'élève à des proportions surhumaines! Les hommes qui l'entourent ne paraissent plus que des enfants près de lui! On crie au miracle sur le rivage; on s'agenouille sur le pont du bâtiment; on croit à peine ce qu'on voit. Etienne Ventura, resté au milieu de la foule, s'en détache et monte sur la *Santa-Cruz*... Le saint apôtre touchait des pieds le pont du navire, sa prodigieuse élévation avait une cause surnaturelle, il n'en pouvait douter. Après la cérémonie du baptême, François de Xavier reparut à tous les yeux dans ses proportions naturelles, sans que nul, parmi les nombreux témoins qui se trouvaient sur le pont, pût saisir le moment du changement, de manière à dire comment il s'était fait. On l'avait vu plus grand qu'aucun géant pendant qu'il baptisait et on l'avait vu n'ayant que sa taille après le baptême, c'était tout ce qu'on pouvait affirmer. Dieu venait de témoigner ainsi combien était grand, devant lui, l'apôtre qu'il s'était choisi pour porter son nom jusqu'aux extrémités de l'Orient.

On avait quitté Cinchea, on voguait vers Sancian dont on savait n'être pas éloigné, mais on crut un instant s'être trompé de direction; le capitaine envoya la chaloupe reconnaître la côte qu'on avait en vue : trois jours se passèrent sans voir revenir l'embarcation, on la croyait enlevée par le typhon et brisée contre un écueil :

— Soyez tranquille, disait le saint Père de Xavier, la chaloupe est en bon état, elle va revenir vous apportant des provisions de l'île de Sancian, de la part des Portugais; et plusieurs des bâtiments qui y sont en rade vont même venir au-devant de nous.

La chaloupe revint le quatrième jour, chargée par les Portugais de provisions de bouche, et plusieurs bâtiments vinrent à la rencontre de la *Santa-Cruz* qui portait le Père chéri de tous les Portugais de l'Orient.

V

Saint François de Xavier au Père François Perez.

Du port de Sancian, 22 octobre 1552.

« MON TRÈS-CHER FRÈRE,

« Que la grâce et l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ soient toujours avec vous! Ainsi soit-il.

« Avec l'aide de Dieu, nous voici arrivés à Sancian, éloignés de Canton de cent vingt mille pas environ. Je me suis fait construire à terre une cabane où, tous les jours, j'ai célébré les saints mystères jusqu'au moment où j'ai été assailli par une maladie qui a duré quinze jours entiers. Grâce à Dieu je reprends mes forces, et ma convalescence est en bon train. Je travaille, je confesse, je termine des différends, j'apaise des querelles qui surviennent entre les gens des équipages, je m'occupe de tout ce qui peut tourner à la gloire de Dieu.

« Le commerce attire dans ce port beaucoup de marchands chinois de Canton. Nos Portugais se sont empressés de chercher parmi eux quelqu'un qui voulût se charger de m'introduire dans cette ville, mais personne n'a voulu d'abord entendre à aucune proposition : il y va, disent-ils, de la vie et de la fortune de celui qui ferait une telle tentative, si le mandarin, gouverneur de la ville, venait à le découvrir. Cependant nos Portugais ont fini par trouver un marchand de Canton, qui paraît très-honnête, et avec lequel je suis convenu de deux cents pièces d'or, dont je lui donnerai la valeur en poivre. A ce prix il s'est engagé à me transporter dans une petite barque où il n'y aura que ses enfants et ceux de quelques esclaves, afin que si le mandarin venait à me savoir dans la ville, il ne pût découvrir par qui et comment nous y avons été introduits. Il s'est de plus engagé à nous garder chez lui, moi et mes compagnons, pendant trois ou quatre jours, avec mes livres et notre petit bagage; il me conduira ensuite, de grand

matin, à la porte de la ville, sur le chemin qui va droit à la demeure du mandarin. Alors j'irai trouver ce gouverneur, je lui dirai que je suis venu dans le but de faire connaître la loi divine à l'empereur de la Chine et je lui présenterai les lettres du senhor évêque de Goa. Tous les marchands chinois nous voient avec plaisir, et seraient charmés, disent-ils, du succès de notre plan.

« Je n'ignore pas les dangers que je cours; les Chinois me les ont fait connaître. Le premier, c'est que le marchand qui traitera avec nous, après avoir reçu le prix convenu, ne nous jette dans une île déserte, ou même dans la mer, pour se soustraire à toute recherche; le second, c'est que le mandarin ne sévisse contre nous et ne nous envoie dans les cachots ou au supplice; car il y a peine de mort contre tout étranger qui met le pied sur le sol de l'empire, sans y être autorisé. Il y a bien encore d'autres dangers personnels beaucoup plus graves et qu'il serait trop long d'énumérer.

. . . .

« J'attends de jour en jour le marchand dont je vous ai parlé. Dieu veuille que je ne sois pas trompé dans mes espérances !...

« Votre frère le moindre en Jésus-Christ,

« FRANÇOIS. »

Il n'était pas permis aux Portugais que leur négoce appelait à l'île de Sancian, d'y bâtir des abris durables; il leur était défendu d'y habiter ailleurs que dans des cabanes qu'ils construisaient avec des planches, des nattes et des branches d'arbres, sur le rivage de la mer. Ce fut un abri de ce genre qu'on éleva pour l'héroïque apôtre de l'Orient, afin qu'il pût y célébrer les saints mystères; quant à lui, personnellement, il se contenta de partager la cabane d'un marchand, et ce fut ainsi qu'il vécut pendant près de trois mois.

Parmi les Portugais qui étaient alors à Sancian, nous retrouvons Pedro Veilho qui, revenant du Japon à Malacca sur le *San-Miguel*, avait été témoin des grands miracles opérés par Xavier durant cette traversée. Pedro Veilho avait

une fortune considérable; notre saint ne l'ignorait pas et recourait souvent à sa bourse pour les pauvres que lui-même ne pouvait secourir.

Un jour, le Père de Xavier qui, il vient de nous le dire, s'occupait de tout ce qui pouvait tourner à la gloire de Dieu, cherchait Pedro de cabane en cabane; il finit par le trouver jouant avec un de ses amis et perdant plus qu'il n'aurait voulu :

— Senhor Pedro, lui dit-il, je vous cherchais pous vous demander de l'argent...

— Vous prenez bien votre temps, Père Francisco! voyez ce que j'ai perdu!

— J'ai une pauvre orpheline à marier, il me faut une petite dot; j'ai compté sur vous pour la sauver du danger qu'elle court. Voyons, donnez-moi une bonne somme? Vous avez l'argent à la main...

— Pas du tout, saint Père, vous n'aurez rien de ce qui est là.

— Bien vrai, cher Pedro?

— Si vrai, mon Père, que voilà la clef de ma caisse, et que je vous prie d'y aller prendre tout, si vous voulez, à condition que vous ne toucherez pas à ce qui est là.

Le *saint Père*, emportant la clef, se retire après cette plaisanterie de Pedro, et va puiser dans sa caisse contenant quarante-cinq mille écus d'or.

Quelques jours après, Pedro Veilho, faisant ses comptes, trouve intacte la somme de quarante-cinq mille écus. Peiné de cette discrétion de Xavier :

— Comment! mon saint Père, lui dit-il, vous n'avez donc pas pris au sérieux l'offre que je vous ai faite dernièrement pour marier l'orpheline que vous me recommandiez?

— Si, senhor, j'ai pris suffisamment.

— Vous n'avez rien pris du tout, mon Père, et j'en suis affligé...

— Je vous assure, senhor Pedro, que j'ai pris dans votre caisse trois cents écus d'or, qui vous seront bien comptés un jour, car ils sont bien employés.

— Mon Père, je viens de faire mes comptes : ma caisse renfermait quarante-cinq mille écus lorsque je vous en

donnai la clef; ils y sont encore. Dieu vous le pardonne! Père Francisco, mais j'avais bien espéré que vous en prendriez la moitié.

François de Xavier, subitement éclairé, vit le miracle qu'il avait ignoré, et prononça ces paroles prophétiques :

— Pedro, l'intention que vous aviez a été agréable à Celui qui scrute les cœurs et en pèse les mouvements. Il vous en tiendra compte et vous rendra un jour au centuple ce que vous n'avez pas donné. Je vous promets de sa part que les biens temporels ne vous manqueront jamais, et que s'il vous arrive de fâcheux accidents de commerce, vos amis s'efforceront de vous aider à les réparer. Je vous annonce, de plus, que vous serez averti du jour de votre mort.

— Mon Père, toutes vos paroles sont pour moi celles de Dieu; mais permettez-moi de vous demander comment je serai prévenu du moment de ma mort, quel sera le signe certain.

— Quand vous trouverez le vin amer, préparez-vous, car vous n'aurez plus qu'un jour à vivre.

Nous verrons plus loin si cette prédiction reçut son accomplissement.

Quelques jours après, Manoël Oliveira accourait auprès du Père de Xavier, avec quelques autres Portugais :

— Mon Père, quel malheur! Le *San-Vincente* est enlevé par le typhon. Nous venons de l'apercevoir; il allait de Macao au Japon, nous sommes tous intéressés dans son chargement, c'est une perte immense pour nous tous. Priez Dieu de nous le conserver, mon bon Père!

L'apôtre pria quelques instants et dit ensuite aux intéressés du *San-Vincente* :

— Il n'y a rien à craindre pour vos richesses : le *San-Vincente* a été enlevé, il est vrai, mais la force qui l'a enlevé l'a porté au port où il devait aborder, et il n'a reçu aucune avarie.

Les Portugais savaient la valeur des paroles de leur saint Père; ils furent rassurés et attendirent le retour de leur vaisseau qui, du Japon où ils ne devaient s'arrêter que très-peu de jours, devait venir à Sancian à une date à

peu près fixe. Cependant, le *San-Vincente* n'arriva pas au temps voulu :

— Mon Père, notre vaisseau devrait être de retour, d'après votre parole, dit Manoël au saint apôtre; peut-être est-il perdu ? Quel malheur ce serait !

— Vous manquez de foi, Manoël, lui répondit Xavier. Je vous ai promis le retour du *San-Vincente* sans avarie, soyez sûr que vous le reverrez avant la fin de la semaine. Il est en mer, et en très-bon état.

— Dieu vous entende; mon Père !

Deux jours après, le navire arrivait au port de Sancian, dans le meilleur état, et n'ayant éprouvé aucun accident fâcheux, malgré la violence du typhon qu'il avait essuyé.

L'île de Sancian était souvent inquiétée par des animaux féroces qui dévoraient ses produits, dévastaient la campagne et attaquaient les habitants; plusieurs fois même des enfants avaient été enlevés et dévorés par ces terribles hôtes des forêts. On s'en plaignit à celui qui semblait disposer de la puissance divine; on le supplia d'écarter ce fléau de chaque jour. Une nuit, le saint Père entend le rugissement des tigres affamés près de sa cabane; il sort, va droit à ces redoutables animaux, fait sur eux une aspersion d'eau bénite et leur ordonne, au nom de Jésus, de se retirer et de ne plus reparaître. Dociles à cette puissante voix, ou plutôt forcés de lui obéir, ils se retirent et ne reparaissent plus.

Cependant tout était prêt pour l'exécution de la périlleuse entreprise que son zèle lui avait inspiré. Le marchand chinois qui s'était chargé de le poser sur le territoire de Canton n'attendait que ses ordres; celui qui devait lui servir d'interprète venait de retirer sa parole; mais, bien qu'Antonio de Sainte-Foi, élevé au collége de Goa, eût oublié sa langue maternelle, François de Xavier comptait sur le faible souvenir qui lui en restait; d'ailleurs, Dieu ne lui avait-il pas fait comprendre les Chinois qui étaient venus l'écouter sur la place publique à Amanguchi, et n'avait-il pas permis qu'il en fût compris également ? Si, maintenant, il a plu à la divine Providence de le priver de l'interprète qu'il avait cru devoir retenir, elle saura bien y suppléer par d'autres ressources, qu'elle seule con-

naît et dont elle peut disposer à son gré. Dans cette confiance, le grand Xavier va prendre congé du capitaine général :

— Mon très-cher Père, lui dit le capitaine, je vous supplie d'attendre que tous les navires portugais soient partis. Si vous êtes arrêté à Canton, par le seul motif de votre entrée sur un sol interdit aux étrangers, nous serons soupçonnés d'avoir facilité vos projets, et les mandarins se saisiront de nous, de nos vaisseaux et des marchandises aussi bien que de l'argent qu'ils renferment. Ce serait la ruine et le deuil de toutes nos familles.

— J'attendrai bien volontiers, senhor capitaine, répondit doucement le bon Père; Dieu veuille me préserver d'occasionner jamais de si grands malheurs! Je ne tenterai de passer en Chine qu'après le départ de tous vos navires, vous pouvez y compter.

Le marchand chinois [1] profita de ce retard pour retourner à Canton où ses affaires l'appelaient, et promit de revenir aussitôt que les navires portugais auraient levé l'ancre.

Notre saint, pour satisfaire autant qu'il le pouvait, tous les Portugais campés à Sancian, avait accepté de partager la cabane de plusieurs d'entre eux, à tour de rôle, car chacun aurait voulu l'avoir près de lui. Un jour, il va dire la messe sans avoir aperçu Diego Vaëz, Espagnol, chez lequel il demeurait en ce moment. Après sa messe, il porte ses regards sur l'assistance et demande à haute voix :

— Où est mon hôte?

— Saint Père, lui répond un de ses amis, il est parti sans prévenir personne.

— Hélas! reprit le saint Père d'un air inspiré qui impressionna vivement les auditeurs hélas! qu'est-ce donc qui le presse? où l'emporte son triste sort? Il eût mieux fait d'attendre la jonque chinoise qu'il a achetée.

On apprit bientôt après que Diego Vaëz, arrivé devant

[1] Le Père Bouhours le nomme *capoceca;* ce nom doit avoir une autre orthographe.

Malacca, avait pris terre; qu'il était entré dans une forêt pour y chercher du bois propre à radouber son navire, et qu'il avait été tué d'un coup de hache par des voleurs indiens. Le saint avait compté sur son vaisseau pour se rendre à Siam, dans le cas où il n'aurait pu pénétrer sur le sol chinois.

Le moment du départ général approchait : François de Xavier écrivit par ces divers bâtiments au Père Barzée, au Père Perez et à Diogo de Pereira, à qui il renouvelait l'expression de ses regrets et de sa douleur ; il lui donnait en même temps les encouragements et les avis spirituels les plus solides et les plus affectueux. Il avait déjà expédié au Père Perez l'ordre de quitter Malacca ; il le lui réitère et il ajoute :

« L'interprète dont je vous avais parlé a cédé à la peur, il nous a abandonnés; nous ne sommes plus que trois : le Chinois, Antonio de Sainte-Foi, Christophe, [1] et moi. Nous n'en persistons pas moins dans notre résolution, nous reposant sur le secours de Dieu. Priez pour nous, je vous en conjure ! car nous courons le danger d'un cruel esclavage ; mais nous sommes consolés et fortifiés par la pensée qu'il vaut mieux être esclave pour le seul amour de Dieu, que d'acheter les douceurs de la liberté au prix d'une lâche et ignoble fuite de la croix de Jésus-Christ, et des travaux douloureux qui y sont attachés.

« Si le marchand chinois qui a promis de nous faire entrer en Chine venait à nous manquer de parole, je suis décidé à m'embarquer pour le royaume de Siam, afin de profiter de l'ambassade que le roi envoie à l'empereur de la Chine. D'un autre côté, j'ai appris qu'on y équipe un vaisseau qui doit entrer dans le port de Canton; en m'y introduisant, j'arriverai avant la fin de l'année au comble de mes vœux. Je toucherai enfin le rivage après lequel je soupire si ardemment !... »

Cette grande préoccupation amenait souvent notre saint sur le rivage en face de la ville de Canton; il dirigeait ses regards vers cette terre promise, et disait aux amis qui l'accompagnaient :

[1] Indien au service du Père de Xavier.

— Oh ! quand poserai-je le pied sur cette terre si proche et que je ne puis fouler encore ? Quand Dieu m'accordera-t-il le bonheur d'y aller porter son nom ? Je ne m'inquiète ni de la captivité ni des complices : aborder en Chine ! Je ne demande, je ne désire que cette faveur, dont pourtant je me reconnais bien indigne !... Dieu voudrait-il employer un instrument aussi vil pour une mission aussi glorieuse ?...

Et de grosses larmes s'échappaient des yeux de l'humble Apôtre, à la pensée que son indignité serait peut-être un obstacle à la réalisation de son vœu le plus cher, et il ajoutait :

— Je serais si heureux de mourir pour Jésus-Christ !... Mais cette faveur est trop magnifique pour un pécheur comme moi !...

Au milieu de ses craintes et de ses espérances pour cette Chine si désirée, il n'oubliait pas les intérêts spirituels des Pères répandus dans les Indes, aux Moluques, au Japon, dans tout l'Orient. Chaque vaisseau qui partait de Sancian emportait des pages dignes de la grande âme de Xavier.

VI

L'île de Sancian, inculte, stérile, inhabitée vers le port, n'offrait aucune ressource par elle-même. Les Portugais, nous l'avons dit, n'y pouvaient élever que de chétives cabanes où ils demeuraient le temps nécessaire à leur trafic avec les marchands chinois qui venaient les y joindre, et, après leur départ, cette partie de l'île était un désert inhabitable, surtout pendant les plus grands froids ; don Alvare d'Ataïde ne l'ignorait pas. Bien certain que le Père de Xavier trouverait des obstacles presqu'insurmontables à son projet de pénétrer dans l'empire chinois, il avait donné l'ordre au capitaine de la *Santa-Cruz* de ne quitter le port de Sancian qu'après le départ de tous les navires portugais, de ne reprendre, sous aucun prétexte, le Père Francisco à son bord, et de ne lui être utile en quoi que ce fût,

quelque service qu'il demandât; surtout, on devait ménager les vivres de l'équipage et ne pas souffrir qu'on en disposât en faveur du Père Francisco. Don Alvare espérait sans doute que le saint apôtre de l'Orient mourrait de froid, de faim et de douleur sur le sol inhospitalier où ses gens l'auraient abandonné.

Notre saint avait renvoyé à Malacca, par le dernier vaisseau portugais qui avait mis à la voile pour cette destination, Thomas Scandelho et Francisco de Villa que Diogo de Pereira avait chargés de l'accompagner, le premier jusqu'à Sancian, le second jusqu'à Singapour seulement; mais François de Xavier avait pris sur lui, nous l'avons vu, de garder Francisco de Villa qui désirait fort ne le point quitter, et il mandait à son ami :

« Francisco nous rend tous les services qu'il est en son pouvoir de nous rendre; je vous le renverrai avec Manoël de Chaves, et vous lui pardonnerez d'être venu jusqu'ici, car s'il y a faute, elle est tout entière à ma charge. »

Le marchand chinois n'avait pas reparu, les jours s'écoulaient, le froid se faisait sentir, il n'était déjà plus possible de reprendre la mer, et le capitaine qui n'avait pu se déterminer à abandonner notre saint dans l'île de Sancian, calculait soucieusement tous les embarras de la situation, lorsque, le 20 novembre, le Père de Xavier, soutenu par Antonio et conduit par Francisco d'Aghiar qui dirigeait l'embarcation, vint demander un asile dans l'infirmerie de la *Santa-Cruz*. Le capitaine regarde le grand apôtre,... son cœur ne peut résister à cette vue. S'il est perdu à son retour à Malacca, si le gouverneur lui fait subir l'effet de ses menaces, il le subira; mais il n'abandonnera pas celui qui n'a jamais fait que du bien à tous et qui a sauvé l'équipage d'une mort certaine dans le calme de la traversée; il ne repoussera pas celui qui est un objet d'amour et de vénération pour tout l'Orient. Il reçoit notre saint qui tient à prendre sa place au milieu des soldats et des matelots de l'infirmerie, et que Francisco d'Aghiar veut soigner avec une tendresse filiale :

— Francisco, lui dit le saint malade, ce ne sera pas

long; j'aurai le bonheur de quitter cette vie le 2 décembre.

Et prenant son crucifix, il le baise avec effusion, il le presse sur son cœur et paraît absorbé dans son amour. Il souffrait d'un point de côté accompagné d'une forte oppression et d'une violente douleur dans la tête, il éprouvait tous les symptômes d'une fluxion de poitrine. Luiz Alméida était résolu à hiverner en rade de Sancian; quant aux matelots, ils ne s'inquiétaient nullement de la colère du gouverneur de Malacca. Jorge Alvarez, resté de passage sur la *Santa-Cruz*, prodiguait ses soins à notre saint dont il était l'ami, et se promit de ne le plus quitter; Francisco d'Aghiar, Christophe et Antonio de Sainte-Foi partageaient son dévouement.

Le tangage redoublant toutes les souffrances de Xavier, il demande à être remis à terre; on le porte sur le rivage, et le vent du nord soufflant avec violence, Alvarez le fait transporter dans sa cabane. Là, on l'étend sur une natte et il est abrité contre un froid glacial par quelques planches mal jointes et une toiture de branches sèches!.... Son amour pour la sainte pauvreté ne peut lui faire désirer un plus complet dénûment. Son altération de privations, de souffrances, de sacrifices de tout genre, doit être enfin satisfaite! Il sait qu'il va mourir là, en face de cet empire Chinois après lequel il a si ardemment soupiré! et au moment même où il avait espéré franchir le bras de mer qui le sépare de cette terre promise!... Il sait qu'il va mourir à six mille lieues de ses affections les plus chères... qu'il va mourir sur un sol païen, dans la privation absolue de toutes les consolations dont l'Église est si riche pour ceux de ses enfants qui vont quitter la terre!.... L'apôtre incomparable qui a donné des millions d'âmes à l'Église de Jésus-Christ, l'illustre conquérant qui a reculé de trois mille lieues les limites de son empire, François de Xavier n'a rien à espérer de ses trésors!... Il sait qu'elle ne viendra pas, à cette heure suprême, lui apporter la parole sainte qui absout, l'onction sacrée qui purifie, l'aliment divin qui console et fortifie!... Il sait qu'elle ne fera pas entendre la prière autour de son cercueil, et que sa bénédiction ne tombera pas même sur le coin de terre qui va

recevoir sa dépouille! Tout devait être douleur, sacrifice, amertume de cœur à la dernière heure de cette magnifique vie!... ou plutôt, la mort du grand Xavier devait être admirable, héroïque, sublime comme sa vie...

Dieu achevait l'immolation de la victime!

Jorge Alvarez voulut faire saigner le saint malade : — Je le veux bien, lui dit Xavier, mais c'est inutile : je dois mourir vendredi prochain.

Le chirurgien le saigna et blessa un nerf; le malade s'évanouit, et, revenu à lui, il éprouva des convulsions violentes qui ne purent altérer la sérénité de son angélique visage. Il ne laissait échapper aucune plainte et n'était occupé que de Dieu qui daignait l'aimer assez pour vouloir être sa seule force, son unique consolation, au moment où il allait être sa suprême récompense, son éternelle félicité.

Le mal s'aggravait rapidement, la saignée fut renouvelée, les accidents le furent aussi. Le 28 novembre, notre saint malade tomba dans le délire; alors fut révélée, à tous ceux qui l'entouraient, toute l'étendue du sacrifice que Dieu exigeait de son zèle : il ne cessait de parler de la Chine, de son désir d'y porter la foi, du bonheur de donner à Dieu tous ces millions d'âmes, ou de mourir pour l'Evangile qu'il allait leur annoncer. Vers la fin de la journée, il perdit la parole, qu'il recouvra le 30; mais sa faiblesse était extrême; il ne parlait que pour prier. On l'entendait répéter souvent :

O sanctissima Trinitas! — Jesu, fili David, miserere mei! — Monstra te esse matrem!

Le 1er décembre, il fit porter sur le vaisseau sa chapelle et ses livres, disant à Jorge Alvarez :

— Je mourrai demain à deux heures.

Et portant son regard sur Christophe, il lui dit avec l'accent d'une profonde pitié : « Ah! malheureux! » Il venait d'être éclairé sur la rechute spirituelle de cet Indien qui, de retour à Malacca, retomba dans ses habitudes criminelles et périt misérablement.

Le lendemain, vendredi, 2 décembre 1552, vers deux heures après midi, François de Xavier pressa sur son cœur

le crucifix qui ne le quittait jamais; il le baisa avec une vive expression d'amour et de bonheur il le regarda en répandant des larmes de consolation et d'espérance; il prononça distinctement et à haute voix : *In te Domine speravi. non confundar in æternum !*....

On se pencha vers lui.... Le corps seul de l'illustre apôtre de l'Orient était sur la terre.... sa grande âme était dans le ciel.... pour toujours!....

HUITIÈME PARTIE

AU CIEL.

(Décembre 1552 — 1855.)

I

A la nouvelle de la mort du *saint Père* tant aimé, tous les Portugais de la *Santa-Cruz* éclatèrent en sanglots. Les matelots descendirent avec tout le personnel du bâtiment ; tout le monde voulait voir et vénérer le corps du grand apôtre, tout le monde voulait lui baiser les pieds et les mains, se recommander à ses prières, et lui témoigner l'amour et la reconnaissance dont il avait rempli tous les cœurs.

Le saint corps resta, jusqu'au surlendemain dimanche, étendu sur la natte qui couvrait le sol de la cabane. Jorge Alvarez, Francisco d'Aghiar, Christophe et Antonio de Sainte-Foi, lui ôtèrent sa pauvre soutane dont ils se partagèrent les précieux lambeaux, et ils trouvèrent sur sa poitrine une petite boîte contenant la signature de saint Ignace, les noms des Pères avec lesquels notre saint avait vécu à Rome, la formule de ses vœux, et une parcelle des os de l'apôtre saint Thomas, sous la protection duquel il avait mis son apostolat des Indes.

On revêtit le corps de ses habits sacerdotaux, et on le mit dans un cercueil en l'entourant de chaux vive, afin que la chair fût promptement consumée, et que les ossements pussent être emportés par le retour de la *Santa-*

Cruz. Les Portugais avaient planté une croix dans une prairie, au bas de la colline qui domine le port ; ce fut au pied de cette croix que Jorge Alvarez fit déposer le cercueil. On éleva un monceau de pierres à la tête et un autre au pied, et ce fut tout !...

François de Xavier avait prévu ces tristes funérailles.... Pour lui, le sacrifice devait aller au delà même de la mort ! Dieu ne lui avait rien épargné !... Mais bientôt il n'épargnera rien non plus pour manifester la gloire de l'immortel apôtre.

Après les grands froids, Luiz Alméida se disposant à mettre à la voile pour les Indes, Jorge Alvarez le conjura de ne pas laisser le corps de Xavier à Sancian, l'assurant qu'il pouvait s'en charger d'autant plus facilement, que, d'après les précautions prises, il n'y avait sûrement que les ossements dépouillés par la chaux. Le capitaine envoya deux de ses hommes, avec ordre d'ouvrir le cercueil et d'en vérifier le contenu. Cette ouverture se fit le 17 février 1533, deux mois et demi après la mort de François de Xavier. On trouva son visage frais, coloré, calme... le saint semblait dormir. Les ornements n'étaient point altérés. On examine le corps, il paraît plein de vie. Un des hommes coupe un frangment de chair au-dessus du genou... le sang coule ! On court au vaisseau, on porte la précieuse relique au capitaine ; il veut juger par lui-même... il tombe à genoux devant cette grande merveille, ses larmes coulent, il ne peut croire ce qu'il voit ! En quelques instants tout l'équipage de la *Santa-Cruz*, était descendu dans la prairie et rendait hommage au corps vénéré du *saint Père*. Tous s'approchèrent, lui baisèrent les pieds et les mains, et certifièrent qu'il s'exhalait de ce saint corps un parfum qui n'avait rien de comparable sur la terre. On remit dans le cercueil la chaux qu'on en avait retirée, on porta religieusement ces restes merveilleux sur la *Santa-Cruz*, et, peu après, on mit à la voile pour Malacca, où on arriva le 22 mars, après la plus douce traversée.

Cette ville était livrée de nouveau à toutes les horreurs de la famine et de la peste, et les Pères de la Compagnie de Jésus n'étaient plus là pour prodiguer aux victimes de ces fléaux destructeurs, les trésors de leur saint ministère

et de leur sublime dévouement. Le capitaine de la *Santa-Cruz* ayant envoyé la chaloupe pour annoncer à la ville l'arrivée du saint corps de l'apôtre des Indes, le clergé, la noblesse et le peuple vinrent, un cierge à la main, le chercher au port, malgré la disposition haineuse du gouverneur, et on le conduisit processionnellement à l'église de Sainte-Marie du Mont, qui appartenait à la Compagnie de Jésus. Les païens et les mahométans se mêlèrent avec empressement à la foule pour rendre hommage à ces restes vénérés; Diogo de Pereira semblait accompagner le convoi de son père; sa douleur était déchirante :

— Qu'est-ce donc que ce lugubre vacarme? demanda don Alvare en quittant une table de jeu et ouvrant une fenêtre sur la place du Gouvernement.

— C'est probablement, lui répond un des joueurs, le convoi du Père de Xavier; il devait arriver aujourd'hui.

— Quels fanatiques! Ils verront bientôt les honneurs que je lui réserve, à leur *saint Père!*

Après les cérémonies religieuses, la sainte dépouille fut retirée du cercueil qui la renfermait; on la porta dans le cimetière des pauvres, on la jeta dans une fosse trop petite, on la força pour l'y faire entrer, on foula cette terre!!!.... C'étaient là, sans doute, les honneurs que le sacrilége gouverneur s'était promis de rendre à l'illustre Xavier.

Ce jour-là même la peste cessait dans toute la ville, les malades se trouvaient guéris miraculeusement et des bâtiments chargés de vivres jetaient l'ancre devant le port et venaient mettre un terme à la famine. Le grand apôtre récompensait ainsi les témoignages de vénération que les habitants de Malacca venaient de lui donner, malgré le coupable gouverneur dont la haine avait attiré sur eux les châtiments du ciel.

Le corps de saint François de Xavier, privé de son cercueil, resta ainsi indignement enfoui dans la terre, dans la boue!... et malheur à qui eût osé le soustraire à cette profanation...

Cependant le Père Joan de Beira, retournant aux Moluques, d'après l'ordre de Xavier, avec le Frère Manoël de Tavora, arriva à Malacca dans le courant d'août et ne put se résoudre à s'embarquer pour sa destination, sans avoir

vu ce qui restait de son bien-aimé supérieur. De son côté Diogo de Pereira désirait depuis longtemps pouvoir rendre à son saint ami les honneurs mérités par son incomparable vie; mais le terrible gouverneur était là. Le Père de Beira insistait néanmoins :

— Seulement le voir ! disait-il à Diogo; nous le recouvrirons ensuite, et Dieu saura bien un jour ménager les circonstances de manière à nous donner la consolation de rendre à son saint apôtre les honneurs qu'il mérite.

— Eh bien ! mon Père, allons-y vers le milieu de la nuit, afin de n'être pas surpris, lui répondit Pereira.

Dans la nuit suivante, ils s'acheminèrent silencieusement au nombre de six : le Père de Beira, le Frère Manoël de Tavora, Diogo et Guilhermo de Pereira et deux autres Portugais. Ils découvrirent le précieux corps et le trouvèrent aussi frais que si la vie ne l'eût point quitté; le linge qui couvrait le beau visage de Xavier était marqué de son sang !... Les amis de notre saint se prosternèrent devant ce prodige; ils répandirent des larmes sur la profanation dont ils étaient témoins :

« Emportons-le ! emportons-le ! se dirent-ils à voix basse et tous à la fois; la Providence nous secondera. »

Et, prenant dans leurs bras ce cher et vénéré fardeau, ils le portèrent dans un petit ermitage que Diogo de Pereira possédait hors de la ville, et convinrent de le garder là jusqu'au moment où Dieu leur permettrait de le faire transporter prudemment à Goa. Pereira lui fit faire un cercueil de bois précieux et doublé en damas; on plaça un oreiller de brocard sous la tête du saint, on le recouvrit d'un drap d'or, et on mit un cierge allumé dans la chambre. Ce cierge devait avoir une durée de dix heures ; il brûla jour et nuit pendant dix-huit jours !

Cependant, un bâtiment allait mettre à la voile pour les Moluques; le Père de Beira crut devoir laisser le Frère de Tavora auprès du corps dont il était forcé de se séparer; il le chargea de veiller sur ce cher dépôt et de l'accompagner à Goa dès qu'une occasion se présenterait, et il partit, brûlant de zèle plus que jamais pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il semblait, disait-on, que l'esprit du grand Xavier était passé en lui. Bientôt après son départ, le Père Alcaceva

venant du Japon débarquait à Malacca, où il devait attendre qu'un vaisseau fît voile pour Goa ; il se joignit à Manoël de Tavora pour honorer la sainte dépouille de leur Père bien-aimé, dans la demeure solitaire de Diogo de Pereira, demandant chaque jour à Dieu l'occasion de la transporter sûrement à la métropole des Indes portugaises, où la vénération publique l'attendait impatiemment.

II

Un des premiers jours de février 1554, avant le lever du soleil, un vaisseau de guerre jetait l'ancre devant le port de Malacca. Son équipage était nombreux, son armement formidable. Le débarquement s'effectua sans délai et dans le plus grand silence; il y avait du mystère et de la solennité dans cette arrivée et dans ce mouvement. Les portes de la ville s'ouvrent... Le capitaine, les officiers, un détachement de soldats se présentent; ils parlementent un instant, entrent dans la ville et vont droit au palais du gouvernement. Les soldats entourent le palais et s'emparent de toutes les issues; les officiers, au milieu desquels on distingue un personnage dont l'autorité supérieure se devine à la déférence qu'on lui témoigne, pénètrent dans l'intérieur. Bientôt, l'agitaiton se manifeste dans les rues de Malacca, à la nouvelle du mystérieux débarquement et de l'entrée silencieuse d'un grand personnage entouré d'officiers et d'hommes de guerre. Chacun attend avec anxiété que l'évènement soit connu ; on va, on vient,on s'informe... Enfin, on apprend que l'heure de la justice de Dieu a sonné pour le grand coupable ; que don Antonio de Noronha vient d'arriver pour le remplacer en qualité de gouverneur de la ville et de *major de la mer*, et qu'il a mission de s'emparer de sa personne et de l'envoyer à Goa sous bonne et sûre garde.

Peu de jours après, don Alvare d'Ataïde, déclaré criminel d'État, traversait les rues de Malacca, au milieu des soldats et des officiers chargés de surveiller sa personne, et il était embarqué pour Goa, d'où le vice-roi l'envoya en

Portugal pour y être jugé par la chambre royale. Reconnu coupable de haute trahison envers l'Eglise et envers l'Etat, il fut condamné à une détention perpétuelle, et tous ses biens furent confisqués. Quelques années après, son corps se couvrit d'horribles ulcères, il le vit tomber par lambeaux et il reconnut que la justice de Dieu le frappait ; on croit qu'il en appela à sa miséricorde et qu'il mourut repentant. Diogo de Pereira, comblé d'honneur à la cour, fut généreusement dédommagé, par le roi, des pertes que lui avait fait subir la jalouse cupidité de son ennemi : ainsi fut accomplie la double prédiction de notre saint.

Le capitaine Lopez Noronha allait mettre à la voile pour Goa ; le Père d'Alcaceva et le Frère de Tavora, déposèrent sur son bâtiment le plus précieux trésor des Indes, et s'embarquèrent avec lui sur la *Santa-Anna*. Ce vieux vaisseau offrait si peu de garantie, que personne n'avait voulu prendre passage à son bord ; mais lorsque se répandit la nouvelle qu'il allait être chargé du *saint Père*, les passagers se présentèrent en foule ; on se disputait le bonheur de faire ce voyage si près de lui, car on l'aimait tout haut depuis qu'on n'avait plus à redouter la colère du sacrilége gouverneur.

Cependant, une tempête des plus violentes éprouve bientôt la foi des confiants passagers. Le navire est jeté sur un banc de sable, et la quille s'enfonce si profondément, que tous les efforts de la manœuvre sont impuissants à la dégager :

— Saint-Père, s'écriait-on, dégagez-nous ! vous êtes là, le navire ne peut périr ! »

A l'instant même, un coup de vent enlève la quille, le vaisseau remonte, reprend le large de lui-même,... on est sauvé !

Dans le détroit de Ceylan, nouveau danger plus effrayant encore. Le bâtiment se heurte contre un écueil, le gouvernail est enlevé, on reste engagé, on ne comprend pas que le vaisseau n'ait pas volé en éclats par la violence du choc ! La mâture est abattue, on cherche à alléger le poids, on va jeter les marchandises à la mer :

« Non ! non ! il faut que le saint-Père nous sauve ! disent les passagers pleins de confiance dans le cher trésor qu'ils possèdent. »

Le capitaine fait porter sur le pont le cercueil de l'apôtre des Indes ; on s'agenouille autour de ce protecteur bien-aimé ; on lui parle comme on le faisait lorsqu'il était plein de vie et que d'une parole ou d'un signe il apaissait les tempêtes. Aussitôt un bruit terrible se fait entendre, la *Santa-Anna* glisse légèrement entre deux écueils et se trouve au large. Le rocher venait de se fendre pour la dégager ! Enfin, on arrive heureusement au mouillage de Cochin. Tous les habitants de la ville accourent rendre un hommage de vénération et de regret à celui qu'ils chérissaient comme un père, et dont ils étaient les premiers enfants. On s'arrêta à Baticala ; ce fut le même empressement, les mêmes regrets, le même amour. La femme d'Antonio Rodriguez, officier royal, malade depuis longtemps, assure qu'elle guérira si on la porte sur le navire, près du cercueil vénéré. On cède à ses instances, elle retrouve la santé.

A vingt lieues de Goa, le vent change, il est devant, on ne peut plus avancer. Le capitaine Lopez descend dans la chaloupe, gagne la ville à force de rames, va annoncer au collége l'arrivée des restes mortels du saint Provincial, et raconte les dangers qu'il a courus dans la traversée et dont le saint apôtre l'a sauvé d'une manière si miraculeuse. Ici nous allons laisser parler le Père Blandoni alors à Goa. Il mandait à la Compagnie de Jésus, en date du 24 décembre de la même année 1554 :

« ..... Melchior [1] courut chez le vice-roi, lui demander un canot à deux rames pour aller au-devant du vaisseau dont les vents contraires ralentissaient la marche, et prendre à son bord le précieux dépôt dont il était chargé. Le vice-roi s'empressa de faire préparer une fuste. Le capitaine Lopez vit faire ces dispositions avec un vif chagrin. Il priait, il demandait en grâce qu'on ne dépouillât pas son navire du puissant palladium qui l'avait miraculeusement sauvé des plus grands périls ; mais Melchior et tous nos

[1] Le Père Barzée étant mort le 18 octobre 1553, le Père Melchior Nunhez l'avait remplacé dans la charge de vice-provincial, conformément à l'ordre que saint François de Xavier avait expédié sous cachet, avant de s'embarquer à Malacca, recommandant aux Pères du collége de ne l'ouvrir qu'à la mort du Père Gaspard Barzée.

Frères brûlaient d'un trop vif désir de posséder au plus tôt les restes vénérés de leur Père, pour céder aux prières de Lopez. Il s'embarqua sans retard avec trois de nos Frères, quatre enfants élèves de la maison, et Mindez Pinto, négociant portugais, qui avait été dans l'intimité de Xavier, pendant son séjour au Japon. Le vice-roi fit recommander à Melchior, au moment de son embarquement, de ne pas rentrer dans la ville avant de l'avoir fait prévenir de son arrivée.

« Après avoir erré pendant quatre jours et quatre nuits, nos Pères rencontrèrent enfin le navire de Lopez, près de Baticala ; ils y montèrent aussitôt et firent transporter sur leur embarcation le cercueil de Xavier avec tous ses ornements. Pendant ce temps, les enfants, couronnés de fleurs et portant des branches d'olivier, chantaient le *Gloria in excelsis*, puis, le cantique *Benedictus ;* les matelots pavoisaient le vaisseau, déchargeaient leur artillerie et faisaient retentir l'air de leurs acclamations.

« Le surplis qui revêtait le saint corps, bien qu'il eût séjourné près de trois mois dans la chaux vive [1], était d'un blanc éclatant ; il était si parfaitement conservé, que Melchior eut dès ce moment la pensée de le réserver pour s'en revêtir lorsqu'il irait se présenter à l'empereur du Japon. La face de Xavier était couverte ; les mains étaient croisées sur la poitrine ; la couleur du ruban qui les tenait attachées était aussi fraîche que s'il sortait des mains de l'ouvrier ; ses pieds étaient chaussés de sandales. Melchior vint aborder, avec son cher dépôt, à un ermitage consacré à la sainte Vierge, et situé à Rebedar, éloigné de la ville d'une demi-lieue environ ; il y passa la nuit avec ses compagnons.

« Bien que l'on fût en carême, nos Frères firent orner les autels et décorer l'église. Plusieurs personnes voulaient qu'on mît en branle toutes les cloches de la ville, mais nos Pères s'y opposèrent et jugèrent plus convenable qu'on sonnât deux fois seulement comme pour un service funèbre. Le lendemain matin [2], le vice-roi, le chapitre, la

[1] Le Père Blandoni aurait pu ajouter qu'il avait plus tard séjourné dans la terre plus longtemps encore.

[2] 16 mars 1554, vendredi de la semaine de la Passion.

noblesse, les grands officiers royaux, les magistrats, nous tous, enfin, et une immense multitude d'habitants, nous sortîmes processionnellement au-devant du corps que nous allâmes attendre sur le rivage. Les rues étaient pavoisées dans tout le parcours, et si remplies de spectateurs de toutes les classes, qu'on pouvait à peine frayer un passage au cortége ; toutes les fenêtres et les toits étaient encombrés de monde qui faisait tomber une pluie de fleurs sur le corps du saint à mesure qu'il passait. Quatre-vingt-dix enfants, en surplis, et portant un cierge, ouvraient le cortége ; des parfums brûlaient dans toutes les rues où il passait ; deux encensoirs de chaque côté du cercueil, l'entouraient d'un léger nuage d'encens. Arrivé dans notre église, le corps resta couvert, l'affluence du peuple était si grande, qu'on n'aurait pu l'exposer sans inconvénient. Le vice-roi, malgré son extrême désir de le contempler, ne put satisfaire sa dévotion par ce motif.

« La foule ayant enfin perdu l'espérance de le voir, s'était écoulée peu à peu, il ne restait plus qu'un petit nombre de personnes qui suppliaient avec larmes qu'on leur donnât la consolation de voir leur bon Père, et protestaient qu'elles ne se retireraient pas sans avoir eu ce bonheur. Melchior ne put résister à leurs instances. Il fit placer une barrière à l'entrée de la chapelle, et chacun put voir le corps sans en approcher. Tous étaient frappés d'étonnement et d'admiration en reconnaissant ses traits : « Et pourtant, disaient-ils, voilà seize mois qu'il est mort ! est-ce croyable ? » A peine furent-ils sortis de l'église, que toute la ville apprit le prodige dont ils avaient été témoins, et que la foule se porta sur notre maison avec une vivacité, un empressement inexprimables; c'était une masse prodigieuse d'assiégeants à laquelle il fut impossible de résister. Pendant quatre jours et quatre nuits l'église fut constamment remplie. Ceux qui l'avaient déjà vu voulaient le revoir encore, et puis encore! Melchior jugeant enfin avoir assez fait pour la satisfaction du public, fit placer la châsse près du maître-autel, et fit mettre une barrière devant pour la défendre contre l'envahissement des fidèles.

« Quant à nous, si nous éprouvons une grande joie de

posséder le corps de François de Xavier, nous en éprouvons une plus grande encore à la pensée qu'il nous protége et intercède pour nous dans le ciel [1]. »

Les quatre jours accordés par le Père provincial à l'empressement des habitants de Goa, tournèrent à la gloire de l'apôtre de l'Orient, au delà même de toutes les espérances. Déjà, les malades qu'on avait portés sur son passage, le jour de son entrée triomphante dans cette ville qui lui fut si chère, avaient tous recouvré la santé miraculeusement. Une pauvre mère dont la fille était à l'agonie, ouvre sa fenêtre au moment où le cortége passait devant sa maison, elle appelle à grands cris le *saint Père* en le suppliant de ne pas passer sans guérir sa fille qui va mourir, et le *saint Père* l'entend et lui rend sa fille, qui se lève pleine de santé.

On avait placé le corps vénéré debout, et élevé, afin que le peuple pût le contempler de toutes les parties de l'église, ce qui empêcha le désordre en donnant pleine satisfaction à la multitude. On portait des malades et des infirmes de tous les points de la ville et des environs, tous s'en retournaient guéris! Les paralytiques marchaient, les aveugles voyaient, il semblait que le *saint Père* ne pût rien refuser à ses enfants de Goa. L'exaltation de l'amour et de la reconnaissance fut portée à ce point, parmi les fidèles sur qui tombait cette pluie de grâce et de bénédiction, que les lépreux même purent venir se mêler à la foule et demander à leur Père bien-aimé de se souvenir des tendres soins et des caresses paternelles qu'il leur prodiguait pendant sa vie! Nul ne songea à les éloigner, ni à s'éloigner d'eux. On les encourageait même :

« Allez! leur disait-on, le *saint Père* vous guérira! il guérit tout le monde. »

Et les lépreux voyaient disparaître leur lèpre.

Le Chapitre avait chanté la messe de la Croix, le vendredi, dans l'église du collége; les religieux franciscains y avaient chanté celle de la sainte Vierge, le samedi; per-

[1]. Le Père Blandoni ayant été témoin des faits qu'il raconte, nous avons cru devoir donner la préférence à sa relation, qui diffère en quelques détails de celle du Père Bouhours.

sonne n'avait pensé à célébrer un office funèbre pour l'apôtre qui avait rempli toutes les contrées orientales du bruit de ses miracles, et qui opéraient de si éclatants prodiges depuis sa mort.

La *Santa-Anna* s'ouvrit d'elle-même, après qu'on eut débarqué les passagers et les marchandises, et coula entièrement dans les eaux de Goa, sans qu'il en restât la moindre épave !...

Cette même année, 1554, il arrivait à Goa une lettre adressée à *maître Francisco de Xavier ;* cette lettre était de saint Ignace, et appelait notre saint en Europe. Le Père Polanque, alors secrétaire du célèbre fondateur de la Compagnie de Jésus, assure que saint Ignace rappelait saint François de Xavier dans l'intention de se décharger sur lui du titre et des fonctions de général de la Société... Cette lettre arrivait trop tard.

L'illustre géant avait fourni sa course, il avait atteint le but. En dix années seulement, il avait franchi des espaces si considérables que, d'après les calculs qui en ont été faits, il a été reconnu que les immenses distances parcourues par le grand apôtre, suffiraient, ajoutées l'une à l'autre, pour faire plusieurs fois le tour du globe [1] ! En dix années seulement il avait porté la foi sur une étendue de plus de trois mille lieues, et il avait planté la croix si solidement dans ces contrées, que des millions de chrétiens ont donné leur vie pour sa défense. Les Indes et le Japon comptent de magnifiques légions de martyrs, et le nom de François de Xavier n'y sera jamais oublié.

[1] On a calculé que dans le cours de son apostolat, depuis son départ de Paris pour Venise jusqu'à sa mort, notre saint avait fait plus de trente-cinq mille lieues !

III

Jean III, roi de Portugal, au vice-roi des Indes

Lisbonne, 28 mars 1556.

VICE-ROI, MON AMI,

La vie et les actions merveilleuses de Francisco de Xavier ont été si admirables, que leur publication doit nécessairement tourner à la gloire de Dieu, Notre-Seigneur. Je vous enjoins, pour cela, de faire entendre les témoins partout où ils seront, de faire une enquête sur toutes les actions prodigieuses de cet homme extraordinaire, sur tous les faits surhumains qu'il a accomplis, sur tous les prodiges que Dieu a opéré par son ministère ou à ses prières, soit de son vivant, soit après sa mort. Vous en ferez dresser des actes authentiques dont vous m'enverrez les originaux. Vous ferez inscrire tous les faits et toutes les enquêtes jour par jour, sous leurs dates respectives, dans les registres publics. Cette enquête se fera de telle manière, que tout homme qui connaîtra des particularités de la vie, des actions, des habitudes de Francisco de Xavier, dans les pays qu'il a parcourus, répondra, en conscience et sous la foi du serment, aux questions qui lui seront adressées. Vous me ferez passer une double expédition de cette enquête, revêtue de votre signature et de celle de l'auditeur général, au nombre de trois copies, par trois voies différentes. Ce faisant, vous me ferez beaucoup de plaisir.

Vice-roi, mon ami, je vous salue.

MOI, le roi.

Ce ne fut pas chose aisée que de satisfaire ce désir, ou plutôt d'obéir à cette volonté de Jean III. Tous les peuples indiens s'indignèrent à la seule pensée de cette enquête; c'était, à leur avis, élever des doutes sur la sainteté de leur *saint Père*, et rien ne pouvait les blesser plus vive-

ment et plus profondément. Déjà les Palawars, sur la côte de la Pêcherie, ne consultant que leur tendre dévotion pour leur *grand Père* chéri, avaient élevé une église en son honneur, malgré les représentations des Pères de la Compagnie. Ils venaient en foule l'honorer dans cette église, où ils avaient placé son image, et leur saint apôtre, toujours plein de tendresse pour ses premiers enfants indiens, leur accordait tant de faveurs, que les miracles ne se comptaient plus; cette église devint le pèlerinage le plus célèbre. Le roi de Travancor, ne pouvant se persuader que le grand Xavier fût autre chose qu'un dieu, lui avait fait bâtir un temple plus magnifique qu'aucun de ceux qu'il avait fait élever en l'honneur de Mahomet, dont il suivait la loi. Sur la côte de Comorin, les musulmans lui avaient aussi consacré une mosquée. Tous les infidèles des Indes ne l'appelaient que *le Dieu, le maître du ciel, de la terre et des mers*. Les images de l'apôtre de l'Orient étaient partout, et partout elles faisaient des prodiges. L'évêque de Goa lui-même en portait une sur sa poitrine, et obtint de notre saint la guérison d'une maladie regardée alors comme incurable. Francisco Nunhez, grand vicaire de Coulan, dans un rapport sur les miracles opérés dans l'étendue de sa juridiction, dit qu'on fut obligé de faire creuser un puits pour les pèlerins qui accouraient de toute part à l'église que la ville de Coulan avait fait bâtir en son honneur. Il ajoute que les églises du pays, dédiées à d'autres saints, perdaient leur titre si on y plaçait l'image de l'apôtre des Indes. Pour tout le peuple c'était aussitôt l'église du *grand Père* ou du *saint Père*.

Les païens étaient dans l'usage de jurer en touchant un fer rougi au feu, pour attester la vérité de leur témoignage. Depuis la mort de Xavier, ils ne juraient plus que par son nom, et souvent Dieu ne voulut pas permettre qu'on mentît impunément après s'être appuyé du nom de son grand apôtre. Un païen débiteur d'une somme considérable envers un chrétien finit par nier sa dette; il n'avait rien à craindre, pensait-il, puisqu'il n'existait point de preuve et qu'il n'y avait pas eu de témoin de l'emprunt. Le créancier l'oblige, en présence de témoins, de jurer par le saint Père Francisco qu'il ne lui doit rien; l'idolâtre le jure, et,

rentré chez lui, il est saisi d'une sorte de frénésie, au milieu de laquelle il vomit tout son sang, et meurt en proférant des paroles de rage qui jettent l'épouvante parmi ceux qui cherchent inutilement à le secourir. Il y eut plusieurs exemples de ce genre de châtiment après de tels serments prêtés à faux.

Les Japonais ne témoignaient pas moins de confiance dans la sainteté de l'illustre Xavier. La maison où il avait demeuré à Amanguchi était regardée comme un lieu sanctifié par sa présence; on y venait l'invoquer, lui demander des grâces extraordinaires, et on y obtenait une infinité de miracles. A Saxuma, les chrétiens conservaient avec vénération une pierre sur laquelle il avait prêché souvent, et la montraient, avec un saint orgueil, comme leur plus cher trésor. Le roi de Firando écrivait, en 1554, au Père Melchior Nunhez, provincial de la Compagnie de Jésus dans les Indes :

« Père bonze chrétien,

« Le grand et célèbre bonze François de Xavier vint, il y a quatre ans, dans mes États; il convertit un grand nombre de mes sujets à la religion d'un seul Dieu, et j'en suis fort satisfait; je les protége contre la haine des bonzes de Chaca et d'Amida. Le bonze chrétien, qui est à Funaï, est venu deux fois à ma cour ; il a baptisé plusieurs de mes parents et des grands de mon royaume ; j'ai entendu sa doctrine, j'en suis fort content ; elle est descendue dans mon cœur, et je veux lui obéir et être chrétien ; c'est pourquoi les portes de mon palais s'ouvriront devant vous, si vous voulez vous rendre au grand désir que j'ai de vous voir. Autrefois j'ai menti, mais je ne mentirai plus. Si vous venez me voir, vous ferez une chose très-agréable au seul Dieu des chrétiens qui est le vrai, et votre venue réjouira mon cœur. »

Le roi de Cangoxima, que saint François de Xavier n'avait pu convertir, ravi de la soumission et des vertus des chrétiens de ses Etats, écrivait aussi au Père provincial

pour lui demander des prêtres de sa Société, et lui disait :

« Avant que vos saints mystères fussent enseignés dans mon royaume, nous étions brûlés par un air de feu, et vos bonzes furent comme des éventails qui rafraîchirent les cœurs des mortels. »

Pour les habitants de Cangoxima, le grand Xavier était l'*éventail céleste.*

Le Père Luiz Alméida mandait à la Compagnie de Jésus qu'à son passage devant la forteresse du Prince Hexandono, où Xavier avait converti un si grand nombre de personnes par une seule prédication, il trouva la foi la plus vive dans tous ceux qui avaient reçu le baptême de sa main. La princesse opérait de nombreux miracles par le petit livre de prières qu'il lui avait laissé, et l'intendant en avait obtenu plusieurs également, au moyen de sa discipline. On fit une foule de questions sur lui au Père Alméida qu'on retint quinze jours dans la forteresse, pour en recevoir les secours religieux dont on était avide.

Le roi de Bungo, qui aimait si tendrement le saint apôtre du Japon, mais qui n'avait pas eu le courage de sacrifier ses passions à une religion qu'il reconnaissait seule vraie, éprouva l'effet de la protection de notre saint ; il se convertit sincèrement, fit jeter dans la mer les idoles qu'il avait gardées jusque-là dans son palais, se livra aux exercices de la pénitence, et fut enfin baptisé par le Père Cabral. En souvenir du saint qu'il avait aimé et admiré, et à qui il se sentait redevable de sa conversion, il voulut prendre au baptême le nom de François, auquel il joignit, pour sa plus grande satisfaction, celui de Xavier. Deux mois après son baptême, il eut des guerres à soutenir ; il fut vaincu, détrôné, dépouillé, mais rien n'affaiblit sa foi. Il répondait à ceux qui attribuaient à son changement de religion les revers qu'il avait subis :

« J'ai fait le vœu de vivre et de mourir chrétien ; peu m'importe la perte de mon royaume ! Une seule perte est redoutable, c'est celle de la foi ! Pour moi, je tiens tant à la conserver, que tout le reste ne m'est rien ! et quand je verrais le Japon, l'Europe, *les Pères de la Compagnie de*

Jésus, et le Pape même renoncer à la foi en Jésus-Christ, je ne la renoncerais pas ! Il faudrait donner ma vie, que je n'hésiterais pas, avec la grâce de Dieu, à la donner de grand cœur. »

Ses dispositions furent bénies ; il recouvra ses états et sa puissance, et sollicita vivement la canonisation de son saint ami, de concert avec les rois d'Arima, d'Omura et autres souverains du Japon.

Le Grand Mogol, émerveillé du bruit des miracles opérés en Asie par l'apôtre de l'Orient, députe un ambassadeur à Goa pour demander des prêtres de la Société du grand Xavier, afin qu'on lui explique la doctrine d'un Dieu par lequel il se fait de tels prodiges. L'ambassadeur sollicite de plus, pour lui-même, la faveur de voir le corps du célèbre *saint Père des Indiens* ; et il n'ose approcher de ces restes mortels avant d'avoir ôté sa chaussure. Tous les gens de sa nombreuse suite l'imitèrent, et on vit tous ces musulmans se prosterner plusieurs fois, le front sur le pavé de l'église, avant de se permettre l'honneur de porter leurs regards sur le corps d'un saint dont la puissance était si supérieure à celle de leur prophète.

Les vaisseaux qui passaient en vue de l'île de Sancian, saluaient de toute leur artillerie le lieu d'où le grand Xavier avait quitté la terre, et où son corps était resté près de trois mois privé des honneurs qui lui étaient dus. Les Portugais y firent élever une chapelle qui depuis a été pillée et détruite par les pirates, et dont il ne reste que des ruines.

En Afrique même, le nom de François de Xavier était vénéré comme celui de l'homme le plus extraordinaire et le plus merveilleux.

Faut-il s'étonner, après cela, que les Indiens, les Japonais, tous les peuples que la puissante parole du plus grand conquérant de l'Eglise avait convertis au christianisme, fussent blessés au cœur des procédés employés pour donner à ses miracles l'authenticité exigée pour la canonisation des saints? Il semblait à ces bons Indiens qu'il suffisait d'ouvrir les yeux et de regarder autour d'eux, puisque les miracles éclataient partout.

Le bâtiment de Benoît Coelho faisant voile de Malacca

pour Canton, quelques passagers devinrent gravement malades; ils demandent au capitaine d'atterrir à Sancian et de les faire porter à l'endroit de la prairie où le *saint Père* a été inhumé. Le capitaine cède à ce pieux désir; les malades posent sur leur tête un peu de cette terre que la présence du corps révéré a sanctifiée, et à l'instant même tous recouvrent la santé.

Le capitaine Manoël de Sylva met à la voile au port de Cochin, et prend la route du Bengale. Au milieu du golfe il est assailli par une tempête qui le force à faire abattre la mâture et jeter à la mer un chargement précieux. Toutes ces mesures désespérées ne peuvent sauver le bâtiment, le naufrage est inévitable... On appelle à grands cris le *saint Père* qui tant de fois a calmé la fureur de la mer... Au même moment une terrible lame semblable à une montagne, qui allait s'abattre sur le navire et le submerger, recule et disparaît au nom de Xavier!

Les grains du chapelet de notre saint suffisaient pour opérer des merveilles, aussi bien que les pauvres lambeaux de ses vêtements, qu'on s'était partagés avec la plus touchante parcimonie; c'étaient à peine quelques fils! mais c'était assez. Les croix qu'il avait plantées lui-même sur les lieux les plus élevés, étaient surchargées d'*ex-voto* offerts, non-seulement par les chrétiens, mais par les païens et les musulmans, en reconnaissance des faveurs obtenues par son intercession. La croix de Cotate, à laquelle était attachée l'image du *grand Père*, devint une des plus célèbres par la guérison soudaine des malades qui s'y étaient fait porter. Un paralytique y avait retrouvé le mouvement, un aveugle y avait recouvré la vue, les prodiges s'y multipliaient chaque jour, et il fallut faire des copies de l'image miraculeuse que tout le monde voulait avoir.

Gaspard Gonzalez, fier de posséder une de ces copies qu'il apportait de Cotate, arrive à Cochin à onze heures du soir. A minuit, le feu prenait à la maison voisine de la sienne, chez Christophe Miranda. Les habitations étaient généralement construites en bois et recouvertes de feuilles de palmier : en un instant, l'incendie ne présenta qu'un immense jet de flammes. La fille de Miranda avait péri dans cette fournaise; les habitants des maisons environnantes

avaient jeté à la hâte, par les fenêtres, les meubles, le linge, tout ce qu'ils avaient espéré pouvoir sauver ainsi, et chacun s'occupait de sa sûreté personnelle, lorsque Gonzalez se souvient du trésor qu'il possède. Il se jette à genoux avec tous les gens de sa maison, il appelle le *saint Père* à leur secours, et présente aux flammes l'image de celui qui ne cesse de répandre les bienfaits du ciel sur ceux qui l'invoquent avec confiance. Au même instant les flammes s'abattent; le feu s'éteint, la ville est sauvée d'un embrasement général et inévitable.

Cependant, plusieurs prédictions de l'illustre Xavier s'accomplissaient littéralement.

La *Santa-Cruz*, après avoir sillonné les mers pendant vingt-deux ans, et avoir été vendue plusieurs fois, toujours fort au-dessus de sa valeur, en raison de la parole prophétique du grand apôtre, la *Santa-Cruz* quittait un port de Malacca, et, suivant l'habitude, elle était surchargée. A peine on avait levé l'ancre, que le vaisseau enfonce, l'eau y pénètre, on est forcé de revenir au port, et on demande aux capitaines qui mettent à la voile pour la même destination, de prendre une partie des marchandises. Alors s'élève un cri d'indignation et du rivage et des navires en rade :

« Quoi! vous craignez de couler! ne savez-vous pas que le saint Père ne s'est jamais trompé? La *Santa-Cruz* ne périra pas sur mer; il l'a dit : donc c'est vrai! Il faut que vous ayez bien peu de foi! Ne voyez-vous pas les miracles qu'il fait chaque jour partout? Vous offensez Dieu et le saint Père! Repartez bien vite, et ne craignez rien! »

Et la *Santa-Cruz* reprend le large, ne fait plus d'eau, et arrive à bon port à Cochin. La réputation de ce bâtiment l'avait fait surnommer le *Navire du saint Père*, et dans tous les ports de l'Orient, dès qu'il arrivait, tous les vaisseaux à l'ancre le saluaient de leur artillerie. Après avoir été acheté par le commandant de la forteresse de Diu, le *Navire du saint Père* fit plusieurs voyages, mais le capitaine, le trouvant un jour en mauvais état, l'envoie à Cochin pour y être radoubé. On le fait avancer dans le bassin de radoub. A peine il y est arrivé, qu'il s'ouvre de lui-même; toutes les pièces se détachent, et il ne reste de cette

coque, qui tombait de vétusté, que des poutres et des planches dont on ne pouvait faire aucun emploi.

La population de Cochin s'était portée en masse sur le port, en apprenant que la *Santa-Cruz* était envoyée pour être radoubée; toute la ville connaissait la prédiction de Xavier et savait que ce bâtiment avait été construit à Cochin, tout le peuple fut donc témoin de son accomplissement. Le capitaine Jorge Nunhez s'empara d'une planche qu'il fit appliquer à sa frégate, dans la pensée que ce débris aurait conservé une vertu qui la garantirait des dangers de la mer. Il lui semblait impossible que cette épave d'un navire sur lequel le grand apôtre avait voyagé pendant sa vie et après sa mort, ne lui fût pas le meilleur des préservatifs contre tout accident. Sa confiance fut bénie. Il entreprit les traversées les plus dangereuses par les plus mauvais temps, et répondit toujours aux conseils de la prudence humaine :

« Ma frégate porte la planche du *saint Père*; c'est la planche de salut, elle me sauvera de tout péril. »

En effet, la frégate, après avoir résisté aux plus gros temps, aux plus violentes tempêtes, se défit d'elle-même comme la *Santa-Cruz*, au port de Coulan, où on devait la radouber.

Pedro Veilho, marchand portugais, habitant Malacca, et à qui notre saint avait prédit, à Sancian, qu'il mourrait le lendemain du jour où il aurait trouvé le vin amer, Pedro Veilho s'était bien plus occupé, depuis ce moment, des intérêts de son âme que de ceux de son négoce. Il vivait dans les exercices de la pénitence et de la piété, malgré sa position au milieu du monde, et était arrivé ainsi à une extrême vieillesse, sans rien perdre de sa gaieté naturelle, et sans oublier la prédiction de son bienheureux ami.

Un jour, étant à table avec plusieurs convives, il trouve le vin amer et demande à ceux qui l'entourent si ce goût est le même pour eux; tous répondent que le vin est excellent. Pedro Veilho tient à s'assurer que la politesse n'est pour rien dans l'assurance que lui donnent ses amis, il se fait servir un autre vin, et lui trouve une égale amertume. Il ne lui reste plus de doute, sa dernière heure est proche. Il fait intérieurement à Dieu le sacrifice de

sa vie, puis il dit à ses convives la prédiction du Père de Xavier. Après le repas, il s'occupe de l'arrangement de ses affaires, il distribue sa fortune aux pauvres, il va dire adieu à ses amis, leur demande leurs prières, les invite à son enterrement et fait préparer ses funérailles. Le lendemain matin, il assiste au saint sacrifice qui était offert à son intention, il y communie en viatique,... à la fin de la messe il était mort.

IV

Cependant le corps du grand Xavier conservait toujours toutes les apparences de la vie; c'était toujours la même fraîcheur, la même coloration, la même flexibilité; on ne se lassait pas d'admirer cette merveille. Don Diaz Carvalho avait connu intimement le saint apôtre et voyagé souvent avec lui; il vient à Goa pour le voir, plusieurs années après sa mort, et, frappé d'étonnement et d'admiration, il s'écrie :

« Mais il est vivant ! quelle fraîcheur ! quelles couleurs C'est lui !... il vit. »

Le grand vicaire de Goa, don Ambrosio de Ribeira, porta son doigt sur la blessure faite à ce saint corps à Malacca... Le sang coula de cette blessure au contact du doigt et il en sortit aussi de l'eau ! Ce prodige se renouvela sous le doigt d'un Frère de la Compagnie de Jésus.

On expose un jour le saint corps à la vénération empressée des fidèles de Goa. Une femme lui baise les pieds, et, espérant n'être pas vue, elle enlève un fragment de chair avec ses dents et l'emporte mystérieusement, heureuse d'avoir pu ravir cette précieuse relique... Mais le sang coule, il coule abondamment et en présence d'une multitude de témoins. C'était le sang le plus pur, le plus riche, le plus beau !.... Les médecins sont appelés, ils certifient le miracle, ils attestent que c'est à leurs yeux le plus grand des prodiges.

En 1612, le Père Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, demanda à la Maison de Goa d'envoyer à Rome le

bras droit de saint François de Xavier. Ce bras qui avait opéré de si grands prodiges, en produisit alors un nouveau et plus admirable encore. Le corps fut trouvé toujours frais, toujours flexible, toujours coloré comme celui d'un homme vivant; on coupa le bras désiré par le supérieur général,et le sang coula avec autant d'abondance que si le corps eût été plein de vie ! On en imbiba des linges que les Pères de Goa envoyèrent à Philippe IV roi d'Espagne, et on en recueillit dans un flacon qu'on envoya avec le bras à la Maison de Rome. La main fut partagée entre les colléges de Cochin, de Malacca et de Macao. Le bâtiment qui portait ces saintes reliques en Europe, fut rencontré et poursuivi par des corsaires; il allait être atteint, lorsque le capitaine s'écrie :

« Qu'on porte le bras du saint Père dans la hune! il mettra les pirates en fuite. »

L'ordre est exécuté, et les écumeurs de mer virent de bord, s'éloignent à toutes voiles et ne reparaissent plus.

De ces précieuses reliques, le bras est resté à Rome, le flacon de sang est à la Maison professe de Paris.

La cour de Rome, sollicitée par les souverains du Japon et par le roi de Portugal, de procéder à la canonisation de François de Xavier, examina sa cause, reconnut vingt quatre résurrections juridiquement prouvées, et quatre-vingt-huit miracles éclatants opérés pendant la vie de l'illustre saint; une bulle du pape Paul V, en date du 25 octobre 1619, le déclara bienheureux. Il fut canonisé par Grégoire XV, le 12 mars 1622, avec toutes les cérémonies ordinaires ; mais la mort de Grégoire XV retarda la publication de la bulle, qui fut donnée par Urbain VIII, son successeur, sous la date du 6 août 1623.

Cette bulle fait mention de la plus grande partie des miracles dont nous avons parlé, et elle ajoute qu'un aveugle ayant invoqué l'apôtre des Indes, Xavier lui apparut, lui dit de solliciter la guérison de son infirmité pendant neuf jours de suite, et lui promit qu'il l'obtiendrait à cette condition. L'aveugle obéit et recouvra la vue le neuvième jour. Elle cite encore un lépreux qui, s'étant servi, comme d'un liniment, de l'huile de la lampe brûlant devant le corps du saint, sa lèpre avait disparu. Enfin, la même bulle porte

que les lampes placées devant l'image du saint apôtre, à Cotate, brûlaient souvent avec de l'eau bénite, aussi bien qu'avec l'huile, et que ce miracle convertissait un grand nombre de païens. En 1670, par un décret du 14 juin, le pape Clément X fixa la fête de saint François de Xavier au 3 décembre, et ordonna, par le même décret, que son office serait du rite double pour toute l'Eglise.

Depuis la mort de notre saint, le nombre des résurrections obtenues par l'invocation de ses mérites, — reconnues par la cour de Rome, jointes aux actes de la canonisation, soit avant, soit après la publication de la bulle, — s'élevait, en 1715, au chiffre énorme de vingt-sept, dont quatorze avaient été obtenues depuis peu d'années. A cette époque, en 1715, l'évêque de Malacca avait constaté huit cents miracles dans son seul diocèse. Dans cette ville de Malacca, où le grand apôtre avait opéré tant de merveilles, il ne reste d'autres souvenirs de son passage et de ses magnifiques travaux, que les ruines de sa demeure ! Près du temple des protestants, au milieu même de leur cimetière, on montre à l'étranger un amoncellement de pierres, et on lui dit que là fut la chapelle où saint François de Xavier célébrait chaque jour les saints mystères !... Les missionnaires anglais ont obtenu ce résultat.

Les protestants ont eu moins de succès sur la côte de la Pêcherie, auprès des Palawars, qui se font encore un titre de gloire de descendre de ceux qui furent baptisés ou évangélisés par le *grand Père* François de Xavier. Les missionnaires ont reconnu que la foi s'est conservée chez eux plus pure et plus vive que chez les autres peuples indiens.

Lorsque les Hollandais se furent rendus maîtres de la côte de la Pêcherie, ils s'emparèrent des églises et les missionnaires furent obligés de se cacher dans les forêts. Là, ils continuaient à exercer leur saint ministère, et les bons Palawars se rendaient tous les dimanches auprès d'eux, assistaient au saint sacrifice, et recevaient l'instruction qui devait les fortifier contre la doctrine des hérétiques. Les vainqueurs se voyant repoussés avec perte, toutes les fois qu'ils tentaient de gagner les Indiens à leur religion, font venir de Batavia un ministre évangélique, bien certains

que les Palawars ne résisteront pas à son éloquence. Le ministre attaque un chef de caste et s'efforce de lui faire comprendre et apprécier tous les avantages de la religion protestante. Le chef des Palawars l'écoute tranquillement jusqu'au bout sans lui opposer un seul mot, et lorsque l'éloquent ministre, fatigué de parler, s'arrête et demande à son auditeur ce qu'il pense de son raisonnement, celui-ci lui répond :

« La foi que nous professons nous a été prêchée par le grand Père François de Xavier, qui faisait autant de miracles qu'il disait de paroles. Si vous voulez nous faire croire à votre doctrine, prouvez-nous qu'elle est meilleure que la sienne, en faisant beaucoup plus de miracles qu'il n'en a fait. Il a ressuscité cinq ou six morts sur cette côte, ressuscitez-en douze. Il guérissait plusieurs de nos malades, guérissez-les tous. Quand vous aurez fait cela, nous aviserons. »

Le ministre, jugeant qu'il perdrait son temps avec de tels hommes, se rembarqua en toute hâte.

A Cotate, où les miracles de l'apôtre des Indes se continuaient en proportion de la foi et de la confiance des pèlerins, il arriva un fait bien remarquable le jour de la fête, 3 décembre de l'année 1699, et que nous trouvons dans une lettre du P. Martin, datée du 1er juin 1700. Ce missionnaire se trouvait à Cotate au moment de l'évènement. Tous les peuples de la côte de la Pêcherie et de celle de Travancor étaient accourus en pèlerinage à Cotate pour la fête du *grand Père*. Les idolâtres et les mahométans aussi bien que les chrétiens, car la dévotion à l'apôtre de l'Orient est commune dans les Indes à toutes les religions.

Un païen, dont le fils unique était menacé de perdre la vue, avait promis au *grand Père*, s'il guérissait son jeune enfant, de donner huit *fanons*, — le fanon est une pièce de monnaie de la valeur de vingt-cinq centimes, — à son église de Cotate. L'enfant guérit, et le père se rend à Cotate avec la foule des pèlerins, pour remercier le saint et lui faire son offrande. En sortant de l'église, avec son enfant dans ses bras, il s'aperçoit que ses yeux sont dans un état bien plus fâcheux encore qu'avant leur guérison; l'enfant

n'y voyait plus ! Le malheureux père rentre dans l'église, s'écrie qu'il a péché, qu'il mérite la punition que le *grand Père* lui inflige, car il avait promis huit *fanons* et il n'en a donné que cinq. Il se hâte d'ajouter les trois autres; il prend de l'huile à la lampe du saint, il en frotte les yeux de l'enfant... Le mal disparaît aussitôt. La foule immense qui remplissait l'église fut témoin de ce double miracle.

Cette église de Cotate est élevée sur l'emplacement même de la cabane où saint François de Xavier se retirait le soir, après avoir passé la journée tout entière à prêcher, à confesser ou à baptiser. La tradition du pays rapporte que les païens y ayant mis le feu une nuit, pendant qu'il y était en oraison, la cabane fut réduite en cendres, mais le saint fut trouvé en extase, n'ayant pas la moindre brûlure; ses vêtements mêmes avaient été respectés par les flammes, et il n'apprit l'évènement qu'en voyant les traces du feu. Les chrétiens, en mémoire de ce miracle, plantèrent une croix sur le lieu où il s'était opéré; cette croix devint un pèlerinage célèbre où on obtenait tant de faveurs, qu'une église y fut élevée aussitôt après la canonisation de l'illustre apôtre. A Négapatam, on montre une petite église que les habitants assurent être bâtie sur le lieu où il prêchait.

En 1832, le R. P. Moré allant à Calcutta, s'arrêta sur la côte de Comorin; les Palawars à qui il dit être frère de leur grand Père Francois de Xavier, l'entourèrent aussitôt, et le supplièrent avec larmes de rester avec eux, lui promettant de l'aimer et de lui obéir. Le grand nom de Xavier est encore tout-puissant sur ces peuples.

Mais ce n'était pas seulement dans les Indes et dans le Japon que ce nom était invoqué avec un succès qui dépassait les espérances; dans toutes les parties du monde, il répondait par des faveurs à ceux qui imploraient sa protection.

Dans un des fréquents tremblements de terre de *San-Iago*, capitale du Chili, le palais épiscopal fut renversé. L'évêque, don Gaspardo de Villarcelo, fut enseveli sous les ruines; mais il avait invoqué le grand apôtre des Indes orientales au moment de l'écroulement, lui promettant de faire quelque chose à sa gloire s'il le préservait de cette mort inévitable. Le pieux prélat fut retrouvé plein de vie sous

les décombres; il n'avait pas reçu la moindre blessure, il n'avait pas même été contusionné! En reconnaissance de ce miracle, il composa en latin les litanies de saint François de Xavier.

En Italie, notre saint répondait par des merveilles à toutes les prières qui lui étaient adressées, et en 1652, les Calabrais firent publier un volume considérable des grâces extraordinaires qu'ils avaient obtenues par l'intercession de l'apôtre des Indes. Ce volume contient cent quarante-deux relations de faits miraculeux dus à sa protection.

Le Père Portier, de la Compagnie de Jésus, missionnaire en Grèce, souffrait depuis longtemps d'une jambe dont la science ne pouvait même plus soulager les violentes douleurs. Il se déclare une plaie, la carie attaque les os, les chirurgiens annoncent au malade qu'il faut en venir à l'amputation; mais ses supérieurs désirent que cette cruelle opération soit faite en France, et lui ordonnent de se rendre à Paris, dans l'espoir que l'habileté reconnue des opérateurs français lui rendra l'amputation moins douloureuse, et que les suites en seront mieux soignées. Le Père Portier s'embarque à Constantinople, en 1690. A peine embarqué, il sent une si forte inspiration de prier saint François de Xavier de le guérir, qu'il lui promet de faire en son honneur *la dévotion des dix vendredis* [1], et il la commence dans la même semaine. Dès le troisième vendredi, les douleurs cessent; les parties des os que la gangrène avait atteints se détachent et tombent. Le malade, voulant aider le saint dans son œuvre merveilleuse, imagine de mettre sur cette plaie, si bien en voie de guérison, un appareil de sa façon, qui, selon lui, devait bientôt achever le miracle commencé. Mais saint François de Xavier ne voulait pas de moyens humains, il n'avait nul besoin d'être aidé, et il le prouva aussitôt au bon Père, en lui rendant, immédiatement, toutes les douleurs dont il

[1] Cette dévotion consiste dans la récitation de dix *Pater*, *Ave* et *Gloria Patri* en l'honneur des dix années de l'apostolat de saint François de Xavier dans les Indes; cet exercice doit être renouvelé dix vendredis de suite.

avait si cruellement souffert pendant plus de deux ans. Le Père Portier, suffisamment averti, retira les ingrédients dont le saint témoignait pouvoir se passer; les souffrances cessèrent de nouveau, et peu de jours après, la plaie était fermée, la jambe était parfaitement guérie, il ne restait qu'une cicatrice, comme souvenir de l'œuvre divine obtenue par l'intercession et les mérites de l'apôtre de l'Orient.

Au château de Xavier, les miracles étaient innombrables. On avait fait une chapelle de la chambre dans laquelle il était né, et les pèlerins s'y portaient en foule. La Navarre le choisit pour patron, et, aujourd'hui encore, tous les Navarrais donnent au baptême le nom de Xavier à leurs enfants, et les pèlerinages sont toujours nombreux à cette chapelle, livrée au public par les descendants de la famille de notre saint. Tous ont conservé, avec un religieux respect, ce noble manoir, illustré par de si glorieux souvenirs. Le château de Xavier est encore ce qu'il était en 1524, alors que don Francisco s'en éloignait pour toujours... La chapelle de la noble famille est restée ce qu'elle était au temps où l'heureuse et triste mère du grand apôtre de l'Orient allait y puiser la force de remercier Dieu de tant de souffrance et de bonheur. Le crucifix miraculeux est encore à la place où don Francisco le laissa; le sang merveilleux, coagulé depuis le jour où l'apôtre des Indes monta au ciel, se voit encore maintenant. A la fin du dix-septième siècle, quelques pèlerins ayant osé en enlever des parcelles, l'Evêque de Pampelune, averti de cette pieuse témérité, menaça d'excommunication quiconque oserait la renouveler. Depuis longtemps, le public n'a plus l'entrée de cette chapelle; il faut une autorisation particulière pour être admis à contempler le précieux crucifix.

En 1744, sur l'ordre du roi Jean IV, l'archevêque de Goa et le marquis de Castel-Nuovo, vice-roi des Indes, accompagnés de tous les grands dignitaires, firent la visite des restes de saint François de Xavier, et constatèrent, avec toutes les formalités requises, la parfaite conservation de son corps. Le pape Benoît XIV, voyant les miracles sans

nombre qu'on obtenait chaque jour par ses mérites, le déclara protecteur de l'Orient, par un bref du 24 février 1747.

Un fragment du bras droit, nous l'avons dit, avait été accordé au collége que la Compagnie de Jésus avait établi à Macao; mais sous l'influence ou plutôt sous la domination anglaise, le collége des Jésuites fut transformé en caserne, l'église seule fut conservée. En 1834, une imprudence des soldats mit le feu à la caserne, les secours furent mal dirigés, l'incendie dévora les bâtiments, gagna l'église et ne laissa que des ruines... Nous nous trompons : au milieu de cette grande et déplorable destruction, un miracle frappant fut constaté : quatre statues seulement avaient été respectées par les flammes; quatre statues seulement étaient restées debout, et toutes les quatre parfaitement intactes : c'étaient celles de saint Ignace de Loyola, de saint François de Xavier, de saint François de Borgia et de saint Louis de Gonzague.

De nombreuses reliques des martyrs du Japon disparurent dans ce désastre... Celle de saint François de Xavier fut seule sauvée !

Nous pourrions citer des faits plus récents encore, attestant que la puissance des mérites de l'illustre apôtre dont il nous a été si doux d'écrire l'admirable vie est bien loin d'être affaiblie; mais nous nous bornerons à affirmer qu'on ne l'invoque pas en vain. En Belgique, il s'est formé une association pour la conversion des pécheurs, sous le patronage et l'invocation de saint François de Xavier, et cette association obtient de nombreux miracles de conversions. Qui ne sait le bien qui s'opère par une association d'un autre genre, fondée à Paris, pour les ouvriers, sous le même patronage et la même invocation? Et qui ne sait les progrès merveilleux et toujours croissants de celle de la Propagation de la Foi également placée sous sa protection ? Un moyen sûr de toucher le cœur du grand apôtre de l'Orient est de prier pour la conversion des infidèles; qu'on veuille bien adopter dans ce but la récitation quotidienne de la prière que Dieu lui inspira [1], et qu'on lui demande tout ce qu'on désirera. Nous ajoutons que les pages qu'on vient

[1] Voir à la dernière page.

de lire ont été inspirées par le sentiment de la plus profonde, de la plus vive, de la plus douce reconnaissance.

Gloire à Dieu ! Gloire à saint François de Xavier !



PRIÈRE

COMPOSÉE PAR SAINT FRANÇOIS DE XAVIER

POUR LA CONVERSION DES INFIDÈLES.

O Dieu éternel, créateur de toutes choses, souvenez-vous que les âmes des fidèles sont votre ouvrage, et que c'est à votre ressemblance qu'elles sont créées. Voilà, Seigneur, que l'enfer s'en remplit, à la honte de votre nom. Ah! ne permettez plus, je vous en conjure, qu'il soit méprisé des idolâtres. Laissez-vous fléchir par les prières de l'Eglise la très-sainte épouse de Jésus-Christ, et souvenez-vous de votre miséricorde ! Oubliez, ô mon Dieu, leur infidélité, et faites qu'ils reconnaissent enfin pour leur Dieu Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, que vous avez envoyé au monde, et qui est notre salut, notre vie, notre résurrection ; par lequel nous avons été délivrés de l'enfer, et à qui soit rendue toute gloire dans l'éternité des siècles. Amen.



TABLE

PREMIÈRE PARTIE.

PARIS.

(Avril 1506 — Novembre 1536.)

DEUXIÈME PARTIE.

ITALIE. — PORTUGAL.

(Novembre 1536 — Avril 1541.)

TROISIÈME PARTIE.

MOZAMBIQUE. — PRESQU'ILE EN DEÇA DU GANGE.

(Avril 1541 — Septembre 1545.)

QUATRIÈME PARTIE.

MALACCA — LES MOLUQUES. — RETOUR A MALACCA.

(Septembre 1545 — Janvier 1548.)

CINQUIÈME PARTIE.

RETOUR DANS LA PRESQU'ILE EN DEÇA DU GANGE.

(Janvier 1548 — Mai 1549.)

SIXIÈME PARTIE.

JAPON.

(Mai 1549 — Novembre 1551.)

SEPTIÈME PARTIE.

RETOUR AUX INDES. — ILE DE SANCIAN.

(Novembre 1551 — Décembre 1552.)

HUITIÈME PARTIE.

AU CIEL.

(Décembre 1552-1855.)

FIN DE LA TABLE.

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ.

CAMBRAI. — IMPRIMERIE DE RÉGNIER-FAREZ, PLACE-AU-BOIS, 28.





